This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
1211
.A2
D4

Deux cent cinquante pièces

LES

INTRIGANS,

OU

ASSAUT DE FOURBERIES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PAR M. DUMANIANT,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Palais Royal, le 6 Août 1787.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, N°. 64.

1788.

Bej.-Stacks
blanc
7-16-36
277

LES INTRIGANS, OU ASSAUT DE FOURBERIES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon. Il y a du côté du Roi, une table couverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

EULALIE, HONESTA.

HONESTA, *suivant Eulalie qui est entrée fort vîte.*

MADEMOISELLE, rendez-moi cette lettre. Je veux la ravoir absolument.

EULALIE.

La voilà, à présent que je l'ai lue.

HONESTA.

Vous l'avez lue ? C'est fort mal : une personne honnête comme vous !

EULALIE.

Quel mal ai-je fait de lire une lettre à mon adresse ?

L. 1.
pag. 73
Bellum Iugurthinum
cap. IX
§. 3
28 tom
I. D. T

Pièces contenues dans ce
Dix-huitieme volume

Les Intrigans C. 3. act
Iphigenie en Tauride opera
Irène Tragedie de Voltaire
Isabelle Hussard parade
Le Jaloux C. 5. act
Le Jaloux sans amour C. 5. act
Jannette, ou les battus ne payent
pas l'amende, parade
Jean Hennuyer drame

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ANTOINE, sous le nom du comte de Sonnancourt.	M. Beaulieu.
DUBOIS, sous le nom du chevalier des Roseaux.	M. Chevalier.
HENRI. } associés d'Antoine.	M. Boucher.
GERMAIN. } associés d'Antoine.	M. Hainaut.
LABRIE. } associés d'Antoine.	M. Fleuri.
DORIVAL, sous le nom du marquis de Courbières.	M. Saint-Clair.
CHAMPAGNE, valet de Dorival.	M. Michot.
L'OLIVE, jouant le père de Dorival.	M. Bordier.
UN COMMISSAIRE.	M. Maillé.
HONESTA, crue sœur d'Antoine.	M.lle Prieur.
EULALIE, crue fille d'Antoine.	M.de Vermilli.
Quatre associés d'Antoine, en gardes. } Personnages muets.	
Huit soldats du guet. } Personnages muets.	

La scène est à Paris dans un hôtel appartenant à Antoine.

Note pour les Troupes de Province.

Le rôle de Champagne appartient à la *Livrée;* celui de l'Olive au *Poisson*. Henri est un second Comique dans les troupes où il y en a deux premiers. Antoine est un *Financier*. Honesta un *Caractère*. L'Amoureux et l'Amoureuse doivent être joués par les *Jeunes premiers* et *Jeunes premieres*. Quant aux autres Personnages, ils sont absolument de convenance. Cependant Dubois doit être joué par le troisième Amoureux ou le troisième rôle. Cela dépend du physique.

Les Acteurs sont placés au Théâtre comme ils le sont en re de chaque Scène. Le premier écrit à la droite, ainsi des es.

HONESTA.

Je l'ai écrite dans un moment où j'étais bien malade.

EULALIE.

Et c'est alors qu'on n'ose plus mentir aux autres, ni à soi-même.

HONESTA.

Si j'étois morte de ma maladie; j'aurais chargé une amie de vous la remettre.

EULALIE

Vous doutez de mon cœur, Honesta, pourquoi me priver du plaisir de vous témoigner ma reconnaissance?

HONESTA.

Ma chère nièce?

EULALIE, *avec un soupir.*

Vous n'êtes pas ma tante.

HONESTA.

Vous avez donc tout lu? Je m'en plaindrai à monsieur Antoine, votre père.

EULALIE.

Monsieur Antoine n'est pas mon père.

HONESTA.

Qu'osez-vous dire?

EULALIE.

Pourquoi me taire la vérité? Je vous promets un secret inviolable, si vous voulez vous ouvrir entiérement à moi. Non, ce monsieur Antoine, qui m'appelle sa fille, n'est pas mon père. Ma bouche lui a souvent donné ce nom; mais mon cœur n'était jamais d'accord avec elle. Cette lettre à mon adresse, écrite par vous, m'en a trop appris. Mille souvenirs confus sont venus depuis se retracer à mon imagination. Je n'ai pas toujours habité Paris. Je me rappelle que j'y ai été conduite bien jeune. Je me rappelle encore, mais c'est comme un songe dont l'idée est à demie effacée, qu'une Dame bien jolie m'a souvent tenue dans ses bras; je me vois encore, pour la première fois, auprès de Monsieur Antoine. Je pleurais : on me

mit dans une voiture qui allait fort vîte : on me conduisit je ne sais où. Il s'est passé bien du tems depuis ; mais ces premiers évènemens de ma vie me sont toujours restés présens. Cette belle Dame, que je revois toujours, est peut-être ma mère. Ah ! comme je l'aimerais ! Vous la connaissez sans doute, ma bonne amie : ne me refusez pas une confidence que vous n'avez pas achevée dans votre lettre. Vous n'êtes pas méchante comme ce monsieur Antoine que je n'osais haïr tant que je l'ai cru mon père. Vous m'avez consolée, quand il m'affligeait. Achevez votre ouvrage ; sans doute j'appartiens à des parens honnêtes. Ah ! combien il me sera doux de n'avoir point à rougir de ceux à qui je peux devoir la vie !

HONESTA.

Promettez-moi de ne rien témoigner à Monsieur Antoine, d'être toujours, en apparence, la même avec lui, et je vous jure de faire mes efforts pour vous retirer d'une maison où vous avez su conserver votre innocence au milieu des séductions de toute espèce que l'on a employées pour vous perdre.

EULALIE.

Je vous promets que vous ne vous repentirez point de votre confiance, que vous serez toujours mon amie, quelle que soit ma destinée : vous savez bien que je ne vous ai jamais trompée.

HONESTA.

L'intérêt que vous m'inspirez, ma chère Eulalie, l'emporte sur des sermens que l'on m'arracha par contrainte, et que je crois pouvoir violer sans scrupule. Non, ce Monsieur Antoine n'est pas votre père.

EULALIE.

Mais, à qui appartiens-je ?

HONESTA.

Je l'ignore. Je sais seulement que Lyon est votre patrie, et que, selon les apparences, vos parens sont bien nés.

EULALIE.

Que m'importe leur naissance? Qu'ils soient honnêtes, c'est tout ce que je désire. S'ils sont pauvres, eh bien! je les consolerai, je travaillerai pour les nourrir, et ce sera un plaisir de plus pour mon cœur. Mais hélas! où les retrouver?

HONESTA.

Je vous aiderai dans vos recherches. J'ai conservé plusieurs des effets trouvés sur vous, qui aideront à vous faire reconnaître.

EULALIE.

Mais, par quelle aventure passé-je pour la fille de Monsieur Antoine?

HONESTA.

Il faut reprendre les choses de plus loin. Ce Monsieur Antoine m'aima autrefois; il m'épousa en secret. Tant que je fus jeune et jolie, je portai le nom de son épouse. Le tems effaça mes attraits, et je perdis tous mes droits sur son cœur. Il me déclara froidement un jour que nos liens étaient nuls; mais que si je voulais vivre auprès de lui, je passerais pour sa sœur. J'étais sans ressources, isolée dans le monde: je fus obligé de subir la loi qu'il m'imposait. Je me suis vue souvent forcée à le seconder dans ses coupables manœuvres, la crainte de causer sa perte, ou de devenir la victime de sa vengeance, me retenait. Son existence, vous le savez, est de briller aux dépens d'autrui. Il a figuré dans toutes les Provinces de la France sous différentes formes; par-tout joueur et par-tout frippon. A la fin trop connu, il a embrassé un autre genre de vie. Son plan étoit conçu d'avance et médité de longue main. Il lui fallait une jeune personne d'une figure intéressante, qui crut être sa fille. Il vous trouva à Lyon dans une promenade publique. Il vous prit entre ses bras, et sans s'inquiéter de ceux à qui vous apparteniez, il vous emmena à Paris où il vous a élevée, dans cet Hôtel dont il est parvenu à être le maître. Il a soigné votre

éducation. Il vous a donné tous les talens agréables. Votre ame naturellement noble s'est sans effort portée au bien. Votre esprit s'est orné, et votre cœur a resté pur malgré tout ce que l'on a fait pour le corrompre.

EULALIE.

Ah! ma bonne, que n'ai-je pas à souffrir tous les jours. Quoique jeune et sans expérience, je démêle toute l'horreur des procédés de Monsieur Antoine. J'ai cent fois été sur le point de m'échapper de cette maison; mais où fuir, où se réfugier quand on est sans ressources? Cette maison est une caverne; ceux qui l'habitent finiront par recevoir le juste salaire de leurs bassesses, et si j'y restais plus long-tems, on pourrait me soupçonner d'être leur complice.

HONESTA.

J'approuve votre résolution, et je suis prête à partir avec vous; mais dissimulons quelques jours encore. Redoublez d'égards pour Monsieur Antoine: vous éloignerez les soupçons. Nous aurons le tems de chercher des ressources, et je vous aiderai à retrouver ceux à qui vous appartenez. Chut Voici Monsieur Antoine, ne laissez rien paraître.

SCENE II.

EULALIE, HONESTA, Monsieur ANTOINE.

ANTOINE.

GRANDE nouvelle, Honesta; il nous arrive un jeune homme de famille, comme il nous les faut.

HONESTA.

C'est à dire une bonne dupe.

ANTOINE.

Un époux pour Mademoiselle.

EULALIE.

Un époux !

ANTOINE.

N'allez-vous pas faire encore la renchérie ? Oui Mademoiselle ; c'est un époux en tout bien et tout honneur. — Il vient ici faire un grand mariage. — Acheter une Demoiselle de condition, pour perpétuer noblement sa race ; je suis le Comte de Sonnancourt et je l'unis à ma fille.

EULALIE.

Vous êtes le Comte de Sonnancourt ?

ANTOINE.

Cela vous étonne. Je suis ce que je veux, moi ; Bourgeois, Marchand, Robin, Abbé, Militaire. Le costume fait tout.

EULALIE.

Osez-vous bien ?

HONESTA, *bas à Eulalie.*

Chut ! Taisez-vous.

ANTOINE.

Je vous conseille de vous plaindre. Je vous fais femme d'un Marquis, vous voilà bien malade ! Le futur enrichit son beau-père : c'est tout naturel.

EULALIE.

C'est abuser de la bonne foi.

ANTOINE.

Laissez-là vos scrupules, mon enfant ; l'essentiel est de faire fortune. Il ne faut pas outrer la délicatesse sur le choix des moyens. A présent on n'y regarde plus de si près dans le monde. On ne blâme que les mal-adroits ; mais vous n'aurez donc jamais de principes, et il faudra tous les jours s'épuiser en raisonnemens pour vous faire abjurer vos erreurs.

EULALIE, *bas à Honesta.*

Quels principes abominables.

ANTOINE.

Que vous dit-elle ?

HONESTA.

HONESTA.

Qu'elle fera dorénavant tout ce que vous voudrez.

ANTOINE.

C'est bien heureux, en vérité. A ça, voici la lettre que je reçois à l'instant de Dubois, mon Associé de Lyon. « Vieux pécheur.

HONESTA.

Il te connaît.

ANTOINE.

C'est une gaillardise de Monsieur Dubois. « Je » viens de faire une tournée sans gloire et sans » profit. Il n'y a plus de l'eau à boire pour un grec » de profession. Les Bourgeois des plus petites » villes savent tout et leurs femmes nous en reven- » draient. — Il a raison, de faux-frères nous ont trahis ; le monde s'éclaire et le métier tombe tous les jours. « J'ai fait à Lyon la connaissance d'un » jeune Marquis, riche comme un Crésus, plein » de candeur et d'innocence. Je n'ai pas commencé » l'attaque ; j'ai seulement préparé les voies et je » te l'amène pour te procurer, comme à notre an- » cien et seul chef, la gloire de l'entreprise. C'est un » épouseur pour la belle Eulalie ; je lui ai vanté ses » charmes : il en raffolle. —— Il ne vous oublie pas Mademoiselle. « Il te la paiera au poids de l'or » hem, hem. Sors l'habit de velours noir, prends, si » tu le peux, un air noble. » — Si tu le peux ! le fat. » » Prends, si tu le peux, un air noble. Aye une maison » montée. Distribue les postes, et songe qu'en » arrivant, ton ami, Dubois, qui se fait appeler » le Chevalier des Roseaux, descendra chez son » oncle, le Comte de Sonnancourt. C'est toi qui » sera ce Comte. » Vous voyez, Mademoiselle, qu'on ne peut avoir des titres de noblesse plus authentiques. Je suis donc Comte ; je vais me costu- mer. Dis-donc, ma sœur, quelle perruque mettrai-je ? Car la perruque annonce l'homme et son caractère. Suis-je un Comte descendant

de ces anciens Paladins, toujours sur la hanche, et ne parlant que des exploits de leurs ayeux ?

HONESTA.

Quant à tes ayeux, tu feras grace de leur histoire.

ANTOINE.

Je n'en ai connu aucun ; mais c'est égal, j'ai de l'esprit ; je fais des romans comme un autre, et mon arbre généalogique n'est pas ce qui m'embarrasse. — Allons, c'est décidé, me voilà Comte ; mais Comte bon homme ; vif par fois, aimant la table et le jeu ; c'est un bon caractère à prendre.

HONESTA.

Il ne te coûtera rien. La table et le jeu, te voilà dans ton centre.

ANTOINE.

Ah ! Diable, je n'ai pas tout lu. Il y a là un *Post-Scriptum* : « J'arriverai peut-être presque aussitôt que ma lettre. Que la maison soit préparée en conséquence ; tu as de l'esprit, dispose, ordonne, je m'en rapporte à toi. » — Et je perds mon tems à bavarder ? O Ciel ! S'il arrivait à l'instant ? Personne n'est prévenu. Avec aussi peu de soins ; je ne mérite pas l'honneur que l'on m'a fait de me choisir pour commander à tant d'honnêtes gens. Holà ! Hé ! La Brie !

SCENE III.

EULALIE, HONESTA, ANTOINE, LA BRIE.

LA BRIE.

QUE me veux-tu ?

ANTOINE.

Où sont ces Messieurs ?

LA BRIE.

Ils déjeûnent.

ANTOINE.

Dis-leur que je veux leur parler. En attendant recommande au Portier de fermer la grande porte de l'Hôtel, et de n'ouvrir à qui que ce soit sans m'avoir prévenu.

SCENE IV.

EULALIE, HONESTA, ANTOINE.

ANTOINE

MADEMOISELLE, songez que vous êtes la fille d'un Comte. Je n'ai rien à vous observer aujourd'hui sur la contenance que vous devez avoir. Votre maintien grave, votre air de dignité vous serviront à merveille. Pour toi, tu es sa tante. Parle-le moins que tu pourras, c'est un moyen sûr de cacher ta bêtise.

HONESTA.

Monsieur Antoine, je vous prouverai peut-être quelque jour que je suis moins sotte que vous ne le croyez,

ANTOINE.

Je t'attends à la preuve. Plus d'Antoine sur-tout, je suis Monsieur le Comte; mais tout considéré, tu seras la gouvernante de Mademoiselle. Elle n'a pas de femme de chambre, tu lui en serviras; cela t'épargnera les frais d'une toilette.

HONESTA.

Je serai toujours son amie.

EULALIE.

Ah! toujours! j'en ai besoin.

ANTOINE.

A la bonne heure, amies en particulier; mais en public que chacune garde le decorum et se souvienne de son personnage. Comme ces Messieurs se font attendre!

SCENE V.

EULALIE ET HONESTA *pendant cette Scène sont à causer ensemble au fond du Théâtre.* HENRI, ANTOINE, GERMAIN, LA BRIE.

ANTOINE.

EH ! arrivez donc, Messieurs ; vous êtes d'une nonchalance.....

HENRI.

Nonchalance ! Non parbleu : depuis un quart-d'heure nous avons fait sauter une demi-douzaine de bouchons de Champagne ; il me semble que l'on ne peut aller plus vîte.

ANTOINE.

Vous êtes tout cœur à table, je le sais.

HENRI.

A table comme ailleurs. Nous as-tu vu faiblir dans l'occasion ?

ANTOINE.

C'est aujourd'hui, dans ce moment même qu'il faut donner des preuves de cette activité.

GERMAIN.

Au fait, sans verbiage.

ANTOINE.

Germain a raison. Je vous ai fait part d'une lettre que Dubois m'a écrite.

GERMAIN.

Nous la savons par cœur.

ANTOINE.

Je suis, jusqu'à nouvel ordre, le Comte de Sonnancourt, et vous êtes mes gens.

HENRI.

Monsieur Antoine, dans toutes nos expéditions vous vous distribuez toujours le premier rôle.

GERMAIN.

Il a raison.

LA BRIE.

Il a raison.

ANTOINE.

Monsieur Henri, je vous l'ai déja dit, l'amour-propre vous perdra. Que diable, descendez dans vous-même et jugez-vous. Avez-vous la taille d'un premier rôle. Souvenez-vous toujours de cette maxime:

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

GERMAIN.

Bien dit.

HENRI.

Garde donc le premier rôle; mais, si l'égalité disparait en Public, qu'elle renaisse en particulier, et sur-tout dans les partages.

ANTOINE.

Avez-vous à vous plaindre?

HENRI.

Tu n'es pas des plus fidèles, et l'autre jour que tu régalais cet Anglais qui paya la dépense, tu fis disparaître dix guinées qu'on ne revit plus.

ANTOINE.

Eh! non.... Je les avais avalées.

HENRI.

J'en suis sûr, coquin!

GERMAIN.

En tout cas, le tour est gentil.

HENRI.

Ce n'est pas tout, je servais à table; j'avais eu la complaisance de commander un souper délicat, que tu dévoras en entier, et je fus obligé d'aller dormir à vide.

ANTOINE.

Tu le méritais.

HENRI.

Pourquoi cela?

ANTOINE.

Apprends, animal, apprends ton métier; lorsque je te fais maître d'Hôtel, prends en l'esprit et sache

que la table de ces messieurs est toujours servie avant celle des maîtres.

GERMAIN.

On ne m'y prendrait pas, moi.

HENRI.

Allons, je mérite mon sort.

GERMAIN.

A quoi me destines-tu ?

ANTOINE.

Je n'en sais rien encore. Reste derrière la toile. S'il nous faut un Colporteur, un Bijoutier, un Commissaire, ou tel autre personnage épisodique, tu t'en chargeras. Henri prendra la livrée. Il aura sous ses ordres tous nos frippons subalternes, tous nos piliers d'Académie. Qu'on aille se préparer, je vais me mettre à ma toilette. (*On entend heurter*); on heurte bien fort : vois par la croisée qui ce peut être. — Hé bien ?

HENRI.

C'est Dubois en habit galonné, en chapeau à plumet, avec un jeune homme qui a ma foi bonne tournure.

ANTOINE, *très-vîte.*

Que le diable vous emporte tous avec vos commentaires, votre amour-propre, vos réflexions, vos défiances déplacées ! Comment faire ? Cachez-vous tous, je vais me costumer. Faites-en de même. Germain, dit au portier d'ouvrir et de les faire monter ici. (*Germain sort*) Madame Honesta, faites les honneurs ; et vous, Mademoiselle, si comme tant d'autres vous voulez vous marier, faites bonne mine à Monsieur le marquis.

HENRI, *accourant du fond.*

Ils montent, les voilà.

ANTOINE.

Sauvons-nous, sauvons-nous.

(*Ils sortent par la coulisse du fond du côté du Roi.*)

SCENE VI.

HONESTA, EULALIE.

EULALIE.

NON, je ne puis me prêter à tant de bassesse et d'infamie.

HONESTA.

Si vous voulez que nous réussissions dans nos projets, dissimulez encore aujourd'hui.

EULALIE.

Qu'exigez-vous de moi ?

SCENE VII.

DUBOIS, HONESTA, EULALIE, DORIVAL.

DUBOIS.

MADAME Honesta, où est Monsieur le Comte ?

HONESTA.

Il n'a pas encore paru.

DUBOIS.

Il a tant d'affaires ! Bon jour, ma charmante cousine, permettez que je vous présente Monsieur le Marquis, mon ami intime.

DORIVAL.

Madame... (*à part*) il ne m'a pas trompé. Qu'elle est belle !

EULALIE, *à part*, *à Honesta.*

Il a l'air honnête.

DUBOIS.

Hé bien, Marquis, vous en ai-je imposé ? N'est-elle pas charmante la petite cousine ? (*à part*) où diable est ce chien d'Antoine. ----- Vous avez l'air embarrassé. C'est d'un bon augure. Ses charmes font sur vous l'impression que je désirais qu'ils fissent. Ma cousine, c'est un mari que je vous amène.

Vous êtes fille unique, héritière. Il a les mêmes qualités ; vous ferez un couple charmant. Vous me devrez l'un et l'autre le bonheur. — Qu'en pensez-vous, petite cousine ? (*à part*) Je ne sais comment soutenir la conversation. — Mais répondez donc, Mademoiselle.

HONESTA.

Mais Monsieur le Chevalier, que voulez-vous qu'une fille réponde à de pareilles questions ? Ce qu'elle se doit, c'est de garder le silence.

DUBOIS.

Tenez, ma présence vous gêne, je brûle d'embrasser mon oncle : je vous laisse : (*bas à Honesta*) veille sur eux ; (*à Dorival*) je vous rejoins dans le moment : (*bas à Honesta*) empêche la petite de bavarder ; (*à Dorival*) faites votre cour, je ne crois pas vous désobliger, en vous laissant avec votre belle future, et je vais prévenir mon oncle de votre arrivée.

SCENE VIII.

HONESTA, EULALIE, DORIVAL.

DORIVAL.

PARDONNEZ, Madame, à mon embarras ; il est l'effet d'une impression dont je n'ai pu me défendre. Le bonheur dont on me flatte est trop grand, pour que je veuille y croire, et il cesserait d'en être un pour moi, si je pensais qu'il pût jamais vous affliger.

EULALIE.

Monsieur, le bonheur n'est pas toujours où l'on croit l'entrevoir. On se fait souvent des illusions agréables ; mais si vous me connaissiez davantage, vous montreriez peut-être moins d'empressement à m'obtenir.

DORIVAL.

Avec des traits comme les vôtres, on ne peut qu'avoir un bon cœur ; et si les yeux sont le miroir de l'ame, la vôtre doit être bien belle.

EULALIE.

EULALIE.

Vous êtes obligeant, Monsieur; mais dans les circonstances présentes, la prudence exige que vous ne vous hâtiez point de précipiter votre jugement ni vos démarches.

HONESTA, *à part.*

Rompons cette conversation. ---Monsieur, vous êtes de Lyon, n'est-il pas vrai?

DORIVAL.

Oui, Madame.

HONESTA.

C'est une bien belle Ville.

EULALIE, *avec intérêt.*

Que je désire bien voir.

HONESTA.

Monsieur vous y conduira si vous êtes jamais sa femme.

DORIVAL.

Le bonheur de ma vie serait d'y passer mes jours avec une personne aussi intéressante.

EULALIE, *bas à Honesta.*

Je n'aiderai jamais à le tromper.

SCENE IX.

HONESTA, EULALIE, DORIVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MA foi, Monsieur le Marquis, je croyais vous avoir perdu pour toujours. Je m'arrête au coin d'une rue. Vous avancez; je ne vous vois plus; heureusement que je me suis souvenu dans quel quartier est cet Hôtel; mais la drôle de Ville que ce Paris. J'avais beau dire aux voisins, connaissez-vous Monsieur le Comte de Sonnancourt? Inconnu. Un animal de Savoyard me soutenait que le Maître de cet Hôtel se nommait Antoine; et sans un Domestique, à la livrée de

Monsieur le comte, qui s'est hâté de me recueillir, je ne sais quand j'aurais pu vous rejoindre.

(*Champagne, qui a regardé Eulalie, fait un clin-d'œil à Dorival, comme pour dire c'est elle.*)

EULALIE, *bas à Honesta.*

Je ne puis le laisser dans l'erreur.

HONESTA, *à Eulalie.*

Il n'est pas tems de le désabuser. Suivez-moi. Retirons nous.

DORIVAL.

Pardonne, mon ami, le plaisir de me voir à Paris m'a fait tout oublier.

CHAMPAGNE.

Il n'y a pas de mal, et je vois que vous aviez raison de vous hâter. Monsieur le Chevalier n'est pas un Peintre flatteur ; il pouvait hardiment en dire davantage.

HONESTA.

Pardonnez, Monsieur, si nous vous quittons; Mademoiselle a quelques ordres à donner.

DORIVAL.

Je serais au désespoir de l'importuner, je me retire.

HONESTA.

Non, restez ; Monsieur le Comte sera enchanté de vous trouver ici à son réveil. (*Eulalie et Dorival se saluent. Champagne regarde dédaigneusement Madame Honesta. Les deux femmes se retirent par un côté opposé à celui par lequel sont sortis Antoine et Henri*).

SCENE X.

DORIVAL, CHAMPAGNE.

DORIVAL.

Hé bien, Champagne !

CHAMPAGNE.

Hé bien, Monsieur !

DORIVAL.

Tout ne va-t-il pas au gré de mes souhaits ?

CHAMPAGNE.

Il manque cependant quelque chose dans cet Hôtel !

DORIVAL.

Quoi donc ?

CHAMPAGNE.

Une Soubrette aussi jolie que la Maîtresse.

DORIVAL.

La jeune personne te plaît donc ?

CHAMPAGNE.

Je serais bien dégoûté, si elle n'était pas de mon goût. Ah ! que n'a-t-elle une Marton qui lui ressemble ! Le beau quator que cela ferait ! Et vous, Monsieur, comment la trouvez-vous ?

DORIVAL.

Charmante ! j'étais disposé à l'aimer, sur le récit que son cousin m'en avait fait, et pour peu que je la revoie, je sens que je l'adorerai.

CHAMPAGNE.

A ça si vous épousez, il faudra lui donner une autre Suivante que celle qui était là avec elle. Je n'aime point les vieilles figures, en femmes sur-tout

DORIVAL.

Tu as raison. Je te chargerai du soin de la choisir toi-même.

CHAMPAGNE.

Voilà parler. Je m'attache à vous pour la vie.

DORIVAL.

Me croirais-tu, Champagne, j'ai des scrupules.

CHAMPAGNE.

Il est bien tems.

DORIVAL.

Oui, je me veux du mal de tromper une aussi aimable personne.

CHAMPAGNE.

Que vous êtes bon ? Vous êtes Marquis de ma façon, à la vérité ; mais qu'importe. La moitié de

ceux qui portent ce nom-là à Paris, n'ont souvent pas de meilleurs titres que vous.

DORIVAL.

Je crains qu'on ne vienne à découvrir....

CHAMPAGNE.

De peur d'événemens, il faut brusquer le mariage. Le beau-père est immensément riche; voilà l'essentiel. Diable! la fortune se présente : saisissons-là. La Demoiselle est fugitive; et qui differe de goûter ses faveurs, n'en retrouve plus souvent l'occasion.

DORIVAL.

Je n'ai pas l'effronterie nécessaire au personnage que tu veux que je fasse.

CHAMPAGNE.

Cet air de bonne foi vous sert mieux que vous ne pensez. J'ai eu l'adresse de vous faire prendre un nom connu. Le chevalier croit que vous êtes le vrai Marquis de Courbières. Je l'entendis un jour s'informer sans faire semblant de rien, de la maison dont je vous fais descendre; à chaque réponse son visage s'épanouissait; le jeune Marquis, disait-il, aura cent mille livres de rente? Oui, répondait l'hôte. — Il vient de recueillir la succession de sa mère? — Deux-cents mille livres en argent comptant. — Deux-cents mille livres en argent comptant, répond-il enchanté! Son enthousiasme l'empêche de s'informer si vous êtes réellement le Marquis. Il monte à votre appartement; vous embrasse avec une cordialité, une tendresse que l'argent peu seul donner; et je vis qu'une des plus grandes faveurs de la fortune est celle de nous rendre aimables à tous les yeux.

DORIVAL.

Il est vrai qu'il m'accable d'amitiés, et j'en sens plus vivement mes torts. J'ai fait des étourderies sans nombre; j'ai perdu mon père trop tôt. J'ai dépensé follement une partie de ma légitime; mais

après avoir été dupe, dois-je finir par en faire?

CHAMPAGNE.

Avec cet excès de probité vous mourrez de faim.

DORIVAL.

Mais, si je suis découvert, je mourrai de honte. Tu m'as perdu pas tes mauvais conseils.

CHAMPAGNE.

A ça, changeons de note, ou partons tout de suite.

DORIVAL.

Je ne le puis à présent.

CHAMPAGNE.

Ne dirait-t-on pas que c'est moi qui vous ai perverti?

DORIVAL.

Mon cœur allait au-devant de la séduction.

CHAMPAGNE.

Quand je vous ai connu, le plus fort en était fait; mais je suis trop bon d'endurer vos reproches. Je devrais vous abandoner à votre malheureux sort. Est-ce pour moi que j'agis? Est-ce moi qui épouserai cette charmante Comtesse que vous venez de voir? Quel intérêt ai-je à tout cela. Le vôtre seul m'anime. Vous êtes un joli homme. Je ne veux pas que vous végétiez à la fleur de vos ans. Je vous fais Marquis; je vous allie à une grand maison assez riche pour vous soutenir. C'est à vous à réparer dans la suite une supercherie nécessaire, en choyant le beau-pere, et aimant bien votre femme, et sur-tout en enrichissant le fidèle Champagne, qui aura su couvrir les sottises de votre jeunesse et vous rendre heureux en dépit de vous-même.

DORIVAL.

La vue de cette charmante personne est plus éloquente que tes discours. Je m'abandonne à toi; fais ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Quel excès de bonté ! Monsieur veut bien permettre que je lui fasse épouser tout à la fois femme jolie et dot copieuse. Ah ! si Dame nature, au lieu de me tailler matériellement, m'avait fait présent d'une tournure comme la vôtre, je ne me réduirais pas au triste rôle de confident, de conseiller. J'ai voulu une fois en ma vie me mêler de faire le Marquis ; le costume noble m'allait, on ne peut pas plus mal. Aussi j'y échouai tout net, et ce personnage étranger à mes manières ne me valut que des disgraces.

DORIVAL.

Tu ne m'as jamais raconté cette partie de ton histoire ?

CHAMPAGNE.

Je n'aime pas à me rappeler ce qui humilie mon amour-propre. J'aurais peut-être réussi si j'avais eu un serviteur comme vous en avez un ; mais le coquin.... Laissons cela. Songeons à vous. A ça, parlons clair ; combien vous reste-t-il d'argent ?

DORIVAL.

Encore deux-cents louis.

CHAMPAGNE.

C'est assez pour jeter de la poudre aux yeux. Où sont-ils ?

DORIVAL, *lui remettant une bourse et un rouleau.*

Les voilà.

CHAMPAGNE.

Je vais convertir tout cela en argent blanc. Cela fait plus d'étalage. Je les conpterai et recompterai si souvent, que l'on entendra le son de nos especes de tous les coins de cet Hôtel : quelques mots jetés comme au hazard, quelques écus semés avec discernement parmi la livrée, vont vous faire passer avant la fin du jour pour le gentilhomme de France le plus riche et le plus généreux. J'entends monter quel-

qu'un. Chut ! Pas un seul mot de nos projets. Laissez-moi faire, et le diable sera bien malin s'il m'empêche de conduire la barque à bon port.

SCENE XI.

HENRI, DORIVAL, CHAMPAGNE.

HENRI, *en livrée.*

MONSIEUR le Comte vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

CHAMPAGNE, *à part.*

Que vois-je ?

DORIVAL

Monsieur le Comte a bien de la bonté.

HENRI.

Il donnait audience à de malheureux fermiers qui lui payaient les baux de ses terres, et à qui il faisait généreusement quelques remises.

CHAMPAGNE, *à part.*

C'est lui.

HENRI.

Permettez que je vous conduise à son appartement.

DORIVAL.

Je vous suis.

HENRI, *revenant sur ses pas, à Champagne.*

L'ami, descendez à l'office, on vous y traitera. Allez au-bas de l'escalier à main droite.

SCENE XII.

CHAMPAGNE, *seul, après un tems.*

LES bras me tombent ! Est-ce bien Henri que je viens de voir ? Ce maraud qui fut jadis mon valet dans mes jours de prospérité, et qui, un beau soir que je

dormais si tranquillement, m'emporta ma valise et me laissa nu comme la main. C'est lui, c'est lui, je me le rappelle trait pour trait; il n'a pas eu l'air de me reconnaître; j'étais jeune et frais alors. Ah! j'ai bien changé depuis ce tems-là. Il ne peut se douter que son ancien maître porte à présent la livrée; cette apparition subite m'étonne à un point... Il faudra que le coquin me restitue, ou je le fais pendre. Pendre! Ah monsieur Champagne, il faut avoir de l'humanité pour ses semblables. Ce n'est après tout qu'une gentillesse plutôt digne de vos éloges que de votre colère. Que fait-il ici? Je ne sais, cela me donne des soupçons. Pendant que nous cherchons à faire des dupes, ne chercherait-on pas à nous duper nous-même? Cela serait délicieux! J'ai entendu à Lyon de certains propos sur le compte du Chevalier, qui me reviennent à présent. Ce Comte de Sonnancourt ne serait-il pas un Comte de contrebande? Personne ne le connaît dans le quartier. Cet Hôtel appartient à Monsieur Antoine, m'a dit un Savoyard. Monsieur Antoine; j'ai ce nom-la sur mes tablettes. J'ai connu de réputation un Antoine qui était le plus grand fripon... Je devais lui être présenté. Examinons, furetons; tâchons d'avoir quelques éclaircissemens; mais moi même ne serais-je pas épié? (*Il tourne lentement la tête en regardant autour de lui.*) Non, aucun cabinet vîtré, aucune porte suspecte; je suis bien seul. Personne sous cette table? Ruse grossière! Il ne l'employeraient pas. Voyons pourtant (*Il se baisse et lève un tapis qui couvre la table.*) On parle dans la Pièce au-dessous. (*Il prête l'oreille et tournant autour de la table, il s'arrête du côté de la coulisse.*) Si je pouvais distinguer... Ecoutons. (*Comme il est dans cette position, Antoine et Dubois entrent en Scène.*)

SCENE XIII.

SCENE XIII.

DUBOIS, ANTOINE, CHAMPAGNE *derrière la table.*

ANTOINE.

FERME la porte sur toi.

CHAMPAGNE, *baissé.*

Quel heureux hazard ! Ne soufflons pas.

ANTOINE.

Pendant que notre jeune homme est à prendre le chocolat avec Eulalie, et que Henri les sur-veille, il est nécessaire, mon cher Dubois, de nous recorder un peu.

CHAMPAGNE, *bas.*

Le Chevalier est un Dubois.

DUBOIS.

Je vous l'ai amené ; c'est à vous autres à l'expédier le plus promptement possible.

ANTOINE.

Sois tranquille ; il est en bonnes mains.

DUBOIS.

Moi, je ne puis que conseiller à la sourdine, je suis son ami.

ANTOINE.

C'est entendu.

DUBOIS.

Il n'y a pas de tems à perdre.

ANTOINE.

Non, sans doute.

DUBOIS.

Dans les vingt-quatre heures.

ANTOINE.

Avant qu'il ait mis le pied dehors ; et tu es sûr qu'il a deux cents mille livres ?

DUBOIS.

Comme si je les avais palpés.

ANTOINE.

Quel beau coup de filet !

CHAMPAGNE, *bas.*

Oh ! superbe !

ANTOINE.

Il aime le jeu.

DUBOIS.

Autant que toi.

ANTOINE.

C'est beaucoup dire ; il n'a aucun soupçon sur ton compte.

DUBOIS.

Il me croit la loyauté même.

ANTOINE.

Il faut le faire jouer.

DUBOIS.

C'est la manière la plus honnête de dévaliser un homme.

CHAMPAGNE, *bas.*

Sans doute.

ANTOINE, *faisant le geste de quelqu'un qui mêle des cartes.*

Et il ne sait rien ?

DUBOIS.

Rien de rien ?

ANTOINE.

Pour l'amorcer, nous lui laisserons d'abord gagner quelques centaines de Louis.

CHAMPAGNE, *bas.*

Ah ! ah !

DUBOIS.

Comme cela se pratique ; lui gagnerons-nous tout après ?

ANTOINE.

C'est mon avis.

DUBOIS.

Sans lui rien laisser pour s'en retourner.

ANTOINE.

Nous lui paierons une place à la diligence.

CHAMPAGNE.

Qu'ils sont bons !

DUBOIS.

J'aurois des projets plus vastes.

ANTOINE.

Donne l'essor à ton génie.

DUBOIS.

Son père a cent mille livres de rente.

ANTOINE.

On pourroit le faire anticiper sur la succession.

DUBOIS.

Bien vu, et puis l'empêtrer de la belle Eulalie.

ANTOINE.

Qui ne nous est bonne à rien.

DUBOIS.

Cette petite sotte finirait par nous perdre.

ANTOINE.

Ça s'est fait des principes romanesques.

DUBOIS.

Ce n'est pas ce qu'il nous faut.

ANTOINE.

Après tout, ce jeune homme nous aura obligation ; nous lui donnons une femme bien élevée.

CHAMPAGNE, *bas.*

Et dans une bonne école.

ANTOINE.

Et qui peut-être est de qualité.

CHAMPAGNE, *bas.*

Que sait-on ?

DUBOIS.

Il est aisé de voir qu'elle n'est pas ta fille ; ça n'a ni nerf, ni imagination.

ANTOINE.

Elle le suivra à Lyon. Son air natal lui sera favorable.

DUBOIS.

Je crains toujours que cette chienne d'Honesta ne lui apprenne que tu l'as enlevée à Lyon à l'âge de quatre ans.

ANTOINE.

Je me déferai de cette femme.

DUBOIS.

Tu feras bien. Je suis d'avis, pour la sûreté de nos projets, que dès demain nous conduisions notre jeune homme à la nouvelle maison de campagne que tu viens de louer.

ANTOINE.

J'y avais songé ! Prends garde qu'il ne sorte seul aujourd'hui.

DUBOIS.

Je le guetterai à la loge du Portier.

ANTOINE.

J'ai dit à Henri de s'emparer du valet et de l'enivrer.

CHAMPAGNE, *bas.*

Il a trouvé l'endroit sensible.

DUBOIS.

Il porte une physionomie de fripon.

CHAMPAGNE, *bas.*

Il s'y connaît, ce gaillard-là.

ANTOINE.

Tant mieux ; nous le mettrons dans nos intérêts.

DUBOIS.

Je le crois attaché à son maître.

ANTOINE.

Qu'importe ; crois, mon ami, qu'il n'est presque pas de domestique qui ne soit charmé de s'enrichir des dépouilles de son maître.

DUBOIS.

Après tout, s'il était récalcitrant, on en viendrait avec lui aux grands moyens.

ANTOINE.

Oh ! oui : la rivière coule pour tout le monde.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

CHAMPAGNE, *seul.*

LA rivière coule pour tout le monde !... Nous nous sommes joliment adressés pour faire fortune. Décampons ; ces fripons-là s'empareraient du peu qui nous reste... Décamper ? Non, je conçois un projet plus digne de moi. Je veux rendre ces fourbes dupes de leurs propres ruses, m'enrichir de leurs dépouilles, et les faire tomber dans le piége qu'ils tendent sous nos pas. Courage, Champagne, courage mon ami ! L'entreprise est difficile : n'importe ; la gloire qui peut t'en revenir, doit enflammer ton imagination. Aies les yeux par-tout ; pares les coups que l'on veut te porter, portes-en qu'on ne puisse prévoir, et forces les frippons à t'admirer eux-mêmes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

CHAMPAGNE, *seul.*

MON maître vient de me quitter avant que j'aie eu le tems de le mettre au fait. Je ne puis le rejoindre pour lui parler en particulier. Je crois, tout vu et tout considéré, que je ferais mal de l'instruire ; il a un fond de bonne-foi incompatible avec l'esprit d'intrigue qui m'est nécessaire. Son air de respect pour Antoine est naturel, tant qu'il le

croit réellement un Comte. S'il savoit qui il est, il aurait un ton composé, des prévenances jouées et non senties. Son audace l'abandonnerait et tout serait perdu. Achevons de nous emparer de la confiance de tous ces drôles; établissons-nous dans leur esprit, écartons les soupçons, et qu'ils fassent la moitié du chemin pour se précipiter dans l'abîme où je prétends les entraîner. L'Olive que son maître a envoyé fort à propos à Paris, va venir me seconder. Le rôle de père que je veux qu'il fasse lui convient à ravir. Il devroit être ici cependant; pourvu que le faquin n'aille pas boire au cabaret l'argent que je lui ai confié pour louer un habit convenable à son personnage? Oh! non; c'est un garçon honnête, retiré du commerce; important, honoré de la confiance de son maître; ce n'est que par amitié et pour passer un instant qu'il se prête à mon espiéglerie. Ce diable de Henri seul m'inquiète; il me regardait en dînant. Achevons de le dérouter, et notre affaire est sûre.

SCENE II.

CHAMPAGNE, HENRI.

HENRI, *à part.*

Il lui ressemble comme deux gouttes d'eau; c'est peut-être lui. Il ne serait pas le premier maître qui aurait endossé la casaque après avoir tout mangé.

CHAMPAGNE, *sur le devant de la Scène.*

Faisons semblant de rêver.

HENRI, *à part.*

Si c'est lui et qu'il me reconnaisse, il faudra restituer. Oh! non, plutôt mourir.

CHAMPAGNE, *à part.*

Il me considère diablement.

HENRI, *un peu avancé.*

Il n'a pas l'air de se rappeler ma figure; mais

sachons si c'est lui. (*frappant sur l'épaule de Champagne.*) Camarade, pourquoi vous échapper comme cela avant le marasquin et le café ?

CHAMPAGNE, *d'un air niais.*

Ma foi, Monsieur, c'est que je ne savais pas que ce fût l'usage d'en donner aux domestiques.

HENRI.

Vous êtes ici en bonne maison.

CHAMPAGNE.

Je le vois bien.

HENRI.

Vous avez bu avec une modération...

CHAMPAGNE.

Je n'aime pas le vin.

HENRI, *les premiers mots à part.*

Ce n'est donc pas lui. -- J'ai quelque idée de vous avoir vu quelque part ?

CHAMPAGNE.

Monsieur, je n'y ai jamais été.

HENRI.

Bonne réponse. --- Vous ne vous souvenez pas de m'y avoir jamais vu.

CHAMPAGNE.

Vous Monsieur ? C'est je crois la premiere fois de ma vie que j'ai cet honneur.

HENRI, *à part.*

Le même son de voix ; c'est lui, il y a quelque chose d'extraordinaire.

CHAMPAGNE, *à part.*

Il me reconnaît ; tenons ferme.

HENRI.

Ecoutez. On croit souvent avoir des raisons pour se déguiser.

CHAMPAGNE.

Qu'est-ce que vous voulez dire ?

HENRI.

Ne craignez rien. Ouvrez-vous à moi en toute confiance.

CHAMPAGNE.

Monsieur, je suis un honnête garçon, je puis aller par-tout tête levée.

HENRI, *à part.*

Il fait le niais, il se déguise.

CHAMPAGNE, *à part.*

Je le désoriente.

HENRI, *les premiers mots à part.*

A la dernière épreuve.--- Pardon, si je vous parle ainsi. C'est qu'autrefois j'eus un ami pour qui j'avais des soins, des attentions... comme on en auroit pour un maître.

CHAMPAGNE.

Il n'y a pas de mal à cela.

HENRI.

Un soir qu'il dormait profondément, j'eus une affaire d'honneur avec un insolent, et je le jetai mort sur le carreau.

CHAMPAGNE.

Ce fut malheureux pour lui.

HENRI.

Et pour moi aussi; obligé de partir subitement, je n'eus pas le tems de dire adieu à mon ami, et dans le trouble où j'étais, j'emportai sans y songer sa valise avec la mienne.

CHAMPAGNE, *de son ton de voix naturel.*

Ah! ah!

HENRI, *à part.*

Il me reconnaît.

CHAMPAGNE, *refaisant le niais.*

C'est bien malheureux d'être distrait comme cela.

HENRI.

Je n'ai pas revu cet ami depuis ce moment fatal, et je brûle de lui faire une restitution entière.

CHAMPAGNE, *les premiers mots à part.*

Le piege est adroit. — Vrai, vous voulez restituer?

HENRI.

C'est mon dessein.

CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

C'eſt bien honnête de votre part. (*A part.*) Le coquin n'y ſonge pas.

HENRY, *à part.*

Je le tiens. --- Oui, je vais tout vous rendre.

CHAMPAGNE, *faiſant l'étonné.*

A moi ?

HENRY.

Oui, à vous-même.

CHAMPAGNE.

Vous plaiſantez ?

HENRY.

Allons, convenez que c'était vous.

CHAMPAGNE.

Monſieur, cela n'eſt pas bien de ſe mocquer ainſi du monde.

HENRY, *les premiers mots à part.*

Il le fait exprès. --- Je parle ſérieuſement.

CHAMPAGNE.

Eh bien ! puiſque vous le voulez ; c'eſt moi qui étoit votre ami. Rendez-moi la valiſe.

HENRY, *à part.*

Je ne rends rien. --- Hé bien ! qu'y avoit-il dans la valiſe ?

CHAMPAGNE.

Oh ! vous le ſavez bien.

HENRY.

Encore.

CHAMPAGNE.

Monſieur, il y avoit tout plein de choſes.

HENRY.

Oui da. --- (*A part*) Il a de mauvais deſſeins, c'eſt clair. (*Haut.*) On déſigne au moins.

CHAMPAGNE.

Ne croyez-vous pas que je vais me ſouvenir de tout cela ?

HENRY.

Mais comment me nommé-je ?

CHAMPAGNE.

Tiens, ne veut-il pas que je lui apprenne ſon nom ?

HENRY, *les premirs mots à part.*

Faiſons ſemblant de prendre le change. --- Tu es un fripon.

CHAMPAGNE.

Un fripon ! Moi ! votre ami !

HENRY.

Je t'ai fait un hiſtoire en l'air pour t'éprouver, & je vois qne ta phyſionomie n'eſt pas menteuſe en annonçant que tu ne vaux rien.

CHAMPAGNE.

Et moi, je vois que j'ai deviné juſte en vous prenant pour un fou.

HENRY.

Tu t'y connois.

CHAMPAGNE.

Autant que vous

HENRY, *à part.*

Il joue au fin.

CHAMPAGNE, *à part.*

Il eſt dedans.

HENRY, *à part.*

Il en ſera la dupe --- Au revoir, Bêlitre.

CHAMPAGNE.

Bien obligé, Monſieur.

SCENE III.

CHAMPAGNE, *ſeul.*

J'AI failli ſuccomber à la tentation & me découvrir. Vas fripon, tu me paieras l'eſcamotage de la valiſe avec les intétêts. J'ai déia touché un petit à compte, & tu apprendras à me connoître ; mais qui entre ? Eh ! me trompé-je ? Non, ma foi ; c'eſt l'Olive.

SCENE IV.

L'OLIVE, CHAMPAGNE.

L'OLIVE, *en habit de pere.*

COMMENT diable ! Perſonne à l'anti-chambre. Eh ! l'ami.

CHAMPAGNE.

Comme tu fais ton embarras.

L'OLIVE.

Comment me trouves-tu ?

CHAMPAGNE.

Délicieux ! Tu as, d'honneur, une tête paternelle... provinciale cependant ; mais c'eſt ce qu'il nous faut ?

L'OLIVE.

Veux-tu des airs de Cour, tu n'as qu'à dire.

CHAMPAGNE.

Tu es bien comme cela. Comment es-tu entré ?

L'OLIVE.

Tout bonnement par la porte.

CHAMPAGNE.

Ne plaiſante pas.

L'OLIVE.

J'ai ſuivi tes ordres de point en point. J'ai reconnu l'Hotel tout de ſuite. Je ſuis entré. Que me demandez-vous, me dit le Portier ? Je réponds en lui faiſant un clin-d'œil, le Comte de Sonnancour. Entrez, entrez au rez-de-chauſſée. Au lieu de m'arrêter là, je monte au premier, comme tu me l'avois recommandé, je t'y trouve, comme tu me l'avois promis ; & nous allons agir ſans doute comme nous en ſommes convenus.

CHAMPAGNE.

Ils ſont là-bas à dîner. Ils en ſont au deſſert. Monſieur Antoine fait bien les choſes.

L'OLIVE.

Je ſuis fâché de n'avoir pas été de la fête ; j'y aurois fait honneur.

CHAMPAGNE.

Gourmand !

L'OLIVE.

Sais-tu que je n'ai rien pris depuis ce matin. Eſt-ce que tu n'aimes pas un bon dîner auſſi ?

CHAMPAGNE.

Non, Monſieur, lorſque j'ai des grands projets en tête.

L'OLIVE.

L'un n'empêche pas l'autre. Eh ! qu'as-tu déjà fait ?

CHAMPAGNE.

Ce que j'ai fait ? J'ai arraché quatre cens louis à nos fripons, & cela, ſans me donner la moindre peine.

L'OLIVE.

Ah, mon enfans ! je me ſens pour toi un reſpect, une vénération ; &, ſans la dignité de mon coſtume, je tomberois à tes genoux. Comment as-tu fait ?

CHAMPAGNE.

Avant dîner on s'eſt mis à faire un paſſe-dix, mon Maître étoit banquier. Il étoit convenu, comme je te l'ai dit, qu'on commenceroit par le laiſſer gagner. On ouvre le trictrac ; moi, placé ſur le ſeuil d'une porte entre-ouverte, j'examine mes gens. Je vois gliſſer dans le cornet de beaux dez à la paſſe ; à chaque coup, 15, 18, 12 : mon Maître raffle à chaque fois des rouleaux que l'on perd avec une aiſance, dont il eſt la dupe. Quand on le voit échauffé par le gain, on veut faire tourner la chance. Je vois le changement de dez, j'accours avec empreſſement, un papier à la main. Monſieur, Monſieur, lui dis-je, votre Banquier vous prie de ſigner ſur le champ cet acquit, pour que je touche les quarante mille livres que vous attendez. Il veut continuer la partie. Certains de le raccrocher le ſoir, mes coquins ſont les premiers à l'engager à terminer cette affaire. Il me ſuit à ſa chambre, me remet ſon gain ; je ſors, je le convertis en argent blanc, & reviens, un quart-d'heure après, à l'Hôtel, ſuivi de quatre hommes qui gémiſſoient ſous le poids de quatre énormes ſacs extérieurement remplis d'écus ; mais dont le centre n'étoit plein que de vieilles férailles.

L'OLIVE.

Allons, c'en eſt fait, je te reconnois pour mon maître ; mais cet argent eſt-il en ſureté ?

CHAMPAGNE.

Je viens de verſer nos eſpeces dans une grande caſſette bien ferrée & bien ſolide.

L'OLIVE.

Que tu as trouvée dans la maiſon ?

CHAMPAGNE.

Oui.

L'OLIVE.

Tu as fait un beau coup. Ils auront une double clef, & les voilà maître de ton tréſor.

CHAMPAGNE.

Monſieur l'Olive, penſez-vous que je vous aie attendu pour faire une pareille réflexion. Croyez-vous avoir à faire à un novice ?

L'OLIVE.

Non, mais c'eſt qu'on oublie quelquefois.

CHAMPAGNE.

Je n'oublie rien, & je ſonge à tout. J'ai d'abord déviſſé la ſerrure de notre appartement, pour en mettre une nouvelle à l'épreuve des crochets. J'ai cadenacé & recadenacé ma chere caſſette ; & je n'attends que la nuit pour la faire changer de gîte.

L'OLIVE.

Tu devrois t'en tenir là.

CHAMPAGNE.

Oh ! que non. On a parlé d'un écrin de ſoixante mille livres.... Il faut donner à ces Meſſieurs une leçon dont ils puiſſent ſe ſouvenir.

L'OLIVE.

Si tu veux que je t'aide, dépêche-toi. J'ai un maître qui me paye trop bien de mes ſervices, pour que je ne cherche pas à me rendre digne de ſa confiance par mon exactitude. J'ai des empletes à faire, une commiſſion délicate à remplir, & je n'ai que deux jours à reſter à Paris.

CHAMPAGNE.

Quelle commiſſion ? Service pour ſervice je te ſeconderai.

L'OLIVE.

Monſieur Dormond, mon Maître, eut jadis une fille qui lui fut ravie à l'âge de quatre ans.... Mais cela eſt étranger à notre affa re, & ce n'eſt pas le lieu d'en jaſer.

CHAMPAGNE.

Non, dis toujours : cet enfant m'intéreſſe.

L'OLIVE.

Un malheureux qui vient de finir ſa carriere à Lyon, là.... tu m'entends.

CHAMPAGNE.

Oui, publiquement.

L'OLIVE.

C'eſt cela.

CHAMPAGNE.

Eh bien !

L'OLIVE.

Ce malheureux, avant de prendre congé du monde, a fait appeller mon Maître, & lui a déclaré que ſa fille étoit entre les mains d'un nommé Antoine. On m'a fait partir tout de ſuite.

CHAMPAGNE, *très-vîte.*

Antoine ! ah ! mon ami, c'eſt cela. Quel enchaînement de circonſtances !... Le Comte de Sonnancour & Antoine ne ſont qu'un ſeul & même perſonnage.

L'OLIVE.

Je cours aux Magiſtrats.

CHAMPAGNE.

Garde-t-en bien. Ne laiſſons pas à la Juſtice le plaiſir de les dépouiller. Réſervons nous le, mon ami ; ſavourons-en la douceur ſans crainte & ſans ſcrupule.

L'OLIVE.

Et la jeune perſonne ?

CHAMPAGNE.

Eſt ici, belle comme le jour.

L'OLIVE, *au comble de la joie, embraſſant Champagne.*

oh ! mon ami !

CHAMPAGNE.

Ah ! quel dommage !.... que le pere ne ſoit pas du voyage. La belle reconnoiſſance à filer ! Quel tableau pathétique & touchant ; mais, quel bonheur pour

nous ! Nous pourrons agir en toute ſureté. Nous avons barre ſur tous les frippons ; car enfin, nous ſommes d'honnêtes gens, nous, qui rétabliſſons l'ordre, qui corrigeons des eſcrocs, & qui faiſont tout-à-la-fois le bien public & le bien particulier.

L'OLIVE.

Il me ſemble que j'entends du bruit.

CHAMPAGNE.

Ce ſont nos gens qui ſortent de table. Commence ton rôte ; tu le ſais.

L'OLIVE.

Sans répétition.

CHAMPAGNE.

Grande colère contre moi.

L'OLIVE.

Voilà tout juſte un bâton.

CHAMPAGNE

Fais ſemblant de m'en frapper.

SCENE V.

ANTOINE, L'OLIVE, CHAMPAGNE.

L'OLIVE, *battant Champagne.*

COMMENT, miſérable ! pendart, gredin ſcélérat.

CHAMPAGNE, *à l'Olive.*

Mais prends donc garde ; je te dis de faire ſemblant.

ANTOINE.

Arrêtez, arrêtez.

L'OLIVE, *donnant encore un coup de bâton à Champagne.*

Laiſſez-moi aſſommer ce faquin.

CHAMPAGNE, *le premier mot à part.*

Oh, le traître ! --- Monſieur, c'eſt indigne de traiter auſſi barbarement un ſerviteur tel que moi.

L'OLIVE.

Ne me retenez pas, Monſieur.

ANTOINE.

Monſieur, ſongez que vous êtes chez moi.

CHAMPAGNE.

Oui, chez Monſieur le Comte de Sonnancour.

L'OLIVE.

Oh, Monſieur le Comte! pardon, je me modérerai; mais, que je ne voye plus ce pendart.

(*Il donne encore un coup de bâton à Champagne.*)

CHAMPAGNE.

Encore un coup de bâton? Jolie maniere de ſe modérer?

L'OLIVE.

Voilà qui eſt fini. Je me poſſede.

ANTOINE.

De quel crime s'eſt-il donc rendu coupable;

L'OLIVE, *à Champagne.*

De quel crime?... (*A Antoine*) Ah! ſi vous ſaviez?... Qu'il le diſe lui-même. Parle, maraud? Dis-le. (*Bas.*) Je n'en ſais rien.... (*A Champagne.*) Allons, allons, parle, coquin!

CHAMPAGNE.

Vous ne m'avez pas donné le tems de m'expliquer. Je paſſois mon chemin tranquillement dans la rue, Monſieur m'apperçoit, commence la converſation par une paire de ſoufflets; comme il ne m'étoit pas permis de répondre ſur le même ton, je me ſauve ici; Monſieur m'y pourſuit, trouve un bâton ſous ſa main, m'en aſſomme ſans m'écouter; &, ſi vous n'euſſiez paru, Monſieur le Comte, j'aurois fini pas être la victime des emportemens de Monſieur le Marquis.

L'OLIVE, *le frappant.*

Je ſuis un emporté.

CHAMPAGNE.

Secourez-moi, Monſieur. (*A part.*) C'eſt que le drôle y va bon jeu, bon argent.

ANTOINE.

Il faut, Monſieur, que ce garçon vous ait fait quelque tour bien ſanglant.

L'OLIVE.

Pendable, Monſieur, pendable.

ANTOINE.

Il a l'air d'un frippon.

L'OLIVE.

L'OLIVE.

Ce n'eſt rien que l'air, ſi vous le connoiſſiez comme moi.

CHAMPAGNE, *d'un ton pleureur.*

Il ne vous en coûte rien de ternir la réputation d'un galant homme... Monſieur le Comte croiroit que je ſuis un voleur, comme tant d'autres.

L'OLIVE.

Pour voleur, non; mais c'eſt un libertin... Je ſuis pere, Monſieur le Comte, je ſuis pere.

ANTOINE.

Je le ſuis auſſi, Monſieur le Marquis, j'entre dans vos douleurs.

L'OLIVE.

J'ai un fils que j'idolâtre, quoique je le bruſque quelquefois; je ne lui refuſe rien. Il y a huit jours que je lui ai remis deux cents mille livres du bien de ſa mere. A peine a-t-il eu cette ſomme, dont il devoit, diſoit-il, faire un bon emploi, que ce maraud l'a engagé à partir ſans me dire adieu, pour venir manger ici ſon argent dans la débauche & le libertinage.

CHAMPAGNE.

Voilà ce que c'eſt que la prévention, ſi au lieu de me maltraiter vous euſſiez voulu m'écouter, je vous aurois dit que Monſieur votre fils ne hante que des perſonnes de la premiere volée, & qu'il eſt actuellement chez Monſieur le Comte de Sonnancourt.

L'OLIVE.

Qu'entends-je! mon fils ſeroit chez vous?

ANTOINE.

Quoi, vous ſeriez le pere du jeune Marquis de Courbieres!

L'OLIVE.

Hélas! oui, Monſieur, je le ſuis. Il me fera mourir de chagrin; il ne m'aime pas comme je l'aime. Il ne veut pas me donner la ſatisfaction de me voir renaître dans de petits enfants. Que lui demandé-je? ſuis-je un tyran? Qu'il choiſiſſe une perſonne de ſon rang, & je ſouſcris à toutes les conditions que l'on m'impoſera.

CHAMPAGNE.

Eh bien, Monſieur, ce parti eſt tout trouvé, & c'eſt à moi que vous en avez l'obligation.

L'OLIVE.

A toi?

CHAMPAGNE.

Oui, Monſieur, à moi-même; votre fils eſt actuellement chez Monſieur le Comte de Sonnancour.

L'OLIVE.

Chez vous?

ANTOINE.

Oui, Monſieur, & j'ai conçu pour lui l'eſtime la plus tendre.

CHAMPAGNE.

Monſieur l'aime comme ſon fils; il s'eſt ſenti porté d'inclination pour lui dès le premier moment. Il veut lui donner en mariage ſa fille, qui eſt auſſi ſage que belle. La maiſon de Sonnancour ne le cede en rien à la vôtre, ni pour la nobleſſe, ni pour la fortune, ni pour la loyauté. C'eſt moi qui par hazard ai arrangé tout cela en faiſant faire à Lyon à Monſieur votre fils la connoiſſance de Monſieur le Chevalier des Roſeaux, le neveu de Monſieur le Comte. Voilà mes crimes; puniſſez-moi ſi vous vous en ſentez le courage; accablez un ſerviteur fidele, & ajoutez les mauvais traitements à l'ingratitude dont vous avez juſqu'ici payé tous mes ſervices.

L'OLIVE.

Allons, mon pauvre Champagne, je reconnois mes torts.

CHAMPAGNE.

Oui; mais les coups de bâton me reſtent en attendant.

ANTOINE.

Mon ami, dans votre état on ne doit pas prendre garde à ces miſeres; nous tâcherons de vous faire oublier ce petit déſagrément.

CHAMPAGNE.

Je ne ſuis pas rancuneux. Je pardonne quand on ſe répent, & pourvu que le profit me dédommage, je ne ſerai pas le dernier à rire de l'aventure; mais, Monſieur

le Marquis, je cours avertir Monſieur votre fils; s'il vous voyoit ſans être prévenu, je craindrois que ſon émotion, ſa ſenſibilité ne portaſſent une atteinte dangereuſe à ſa ſanté. Le voici, Monſieur, modérez-vous, je vous en prie.

SCENE VI.

ANTOINE, L'OLIVE, CHAMPAGNE, DORIVAL.

L'OLIVE.

AH! vous voilà donc, libertin.

DORIVAL, *à part.*

Que veut dire cela? C'eſt l'Olive.

CHAMPAGNE.

Tombez aux genoux de Monſieur votre pere.

DORIVAL, *étonné.*

Mon pere!

CHAMPAGNE, *à l'Olive.*

Parlez-lui avec douceur; vous connoiſſez ſa timidité.

L'OLIVE.

Eſt-ce-là la conduite que vous deviez tenir?

CHAMPAGNE, *à l'Olive.*

Le pauvre garçon, il eſt tout interdit. (*A Dorival.*) Raſſurez-vous, mon cher maître. (*A l'Olive.*) Laiſſez agir la nature, que les entrailles paternelles s'émouvent. (*A Dorival.*) Il s'attendrit, il nous tend les bras. (*Pouſſant Dorival dans les bras de l'Olive.*) Allons, Monſieur, allons, précipitez-vous ſur ſon ſein.

ANTOINE, *s'éloignant.*

Quelle heureuſe rencontre!

DORIVAL, *bas, à l'Olive.*

Mais, maraud, explique-toi.

L'OLIVE.

Taiſez-vous. (*Le ſerrant dans ſes bras.*) Mon cher enfant.

CHAMPAGNE.

Comme c'eſt touchant! Comme c'eſt pathétique une

reconnoiſſance ! il faudroit être de bronze pour retenir ſes larmes en voyant une ſcene auſſi intéreſſante.

L'OLIVE, *eſſuyant ſes yeux, & ſe tournant vers Antoine.*

Que nous ſommes faibles, mon cher Comte ! ils font de nous tout ce qu'ils veulent.

ANTOINE.

On ne réſiſte point à ces choſes-là, qui le fait mieux que moi ?

SCENE VII.

ANTOINE, EULALIE, L'OLIVE, DORIVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

VOILA votre bru, celle dont je vous ai parlé.

L'OLIVE, *naturellement.*

Que vois-je ? C'eſt Mademoiſelle !... Quelle reſſemblance !

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt elle, Monſieur.

L'OLIVE, *de même.*

J'ai peine à retenir mes larmes.

CHAMPAGNE.

Il eſt la ſenſibilité même.

L'OLIVE, *de même.*

Mais, c'eſt qu'on diroit que c'eſt elle.

CHAMPAGNE, *le premier mot à part.*

Il s'oublie.... Monſieur, avouez qu'elle eſt intéreſſante.

L'OLIVE,

Mais, Champagne, c'eſt tout ſon portrait. Ah, que j'aurai de plaiſir à vous conduire à Lyon.

CHAMPAGNE, *lui coupant la parole.*

Oui, quand elle ſera l'épouſe de ce fils ſi cher. Comme votre fille va l'aimer ! on les diroit jumelles.

L'OLIVE, *reprenant le ton de pere.*

C'eſt ce qui m'a frappé, ma chere petite.

EULALIE.

Monſieur....

L'OLIVE, *naturellement.*

Je ne croyois pas réuſſir ſitôt à trouver une perſonne....

CHAMPAGNE, *l'interrompant.*

Comme Mademoiſelle. (*A part.*) Oh, le bavard!

L'OLIVE.

Mon cher Comte, je ne veux pas abſolument différer leur bonheur. Vous la deſtiniez à mon fils, & je vois que le ciel veut qu'ils ſoient l'un à l'autre.

ANTOINE.

C'eſt tout mon déſir.

L'OLIVE.

Nous ſommes d'honnêtes gens.

CHAMPAGNE.

Autant l'un que l'autre.

ANTOINE.

Je ne doute pas de votre probité.

CHAMPAGNE.

Ni Monſieur de la vôtre, certainement.

L'OLIVE.

Nous avons le cœur ſur la main: je ne vous dirai pas ſottement, que donnez-vous à votre fille? Je vous payerois pour l'avoir. Je ſuis riche; avez-vous beſoin de fonds? tout ce que je poſſede eſt à votre ſervice.

CHAMPAGNE.

C'eſt un homme rare, donner comme cela ne lui coûte rien.

L'OLIVE.

La réuſſite de cette affaire me rajeunit de trente ans; je veux terminer tout de ſuite. Champagne, fais venir un bijoutier, que je commence par les préſents de noces.

CHAMPAGNE.

J'y vole.... Monſieur le Comte, où trouverai-je un bijoutier?

ANTOINE.

Mes gens pourront vous enſeigner le mien.

CHAMPAGNE, *à part.*

Nous les tenons.

ANTOINE.

Le hazard m'a ſervi au-delà de mes ſouhaits, en vous conduiſant chez moi ; & j'eſpere que je vous prouverai bientôt à quel homme vous avez affaire.

DORIVAL, *bas à Champagne.*

C'eſt trop l'abuſer.

CHAMPAGNE, *bas à Dorival.*

Taiſez-vous.

L'OLIVE.

La pauvre petite, elle ne dit rien.

EULALIE.

Monſieur, ſi j'oſois....

ANTOINE, *l'interrompant.*

Elle eſt ſi timide.

L'OLIVE.

Ce n'eſt pas moi qui doit l'intimider. Hâtons-nous de tout diſpoſer pour le bonheur de ces chers enfants. Dreſſons les articles ; mais le verre à la main. Cela excite à la franchiſe. La colere m'avoit donné une ſoif... La joie a achevé de me ſécher le goſier, & j'ai beſoin de me remettre.

CHAMPAGE, *à part.*

Le coquin ne s'oublie pas. (*Haut.*) Vous êtes bien tombé ici ; Monſieur le Comte a une cave ſupérieurement meublée.

L'OLIVE.

Pardon, ſi j'en agis ſi librement. Je ſuis un franc Provincial, un vivant de la vieille roche. Mes manieres vous bleſſent peut-être, vous grand Seigneur ; vous Pariſien ?

ANTOINE.

Vous êtes de ces hommes comme je les aime.

L'OLIVE, *tendant la main à Antoine.*

Nous ſommes tous les deux de la même trempe ; & c'eſt à l'uſer que vous me connoîtrez. Allons, allons à la ſalle à manger, c'eſt-là que je ſerai dans mon centre. Venez, la belle enfant, c'eſt à votre ſanté que je veux boire la premiere raſade.

EULALIE, *embarraſſée.*

Monſieur....

ANTOINE.

Allons, Mademoiſelle. (*Ils s'en vont*).

DORIVAL, *à part.*

Pourquoi l'emmene-t-il ?

L'OLIVE, *ſe retournant.*

Suivez-nous, mon fils, j'approuve votre amour, & je vous permets de le laiſſer paroître dans toute ſa vivacité.

SCENE VIII.

CHAMPAGNE, *ſeul.*

COMPTONS un peu avec moi-même : que me reſte-t-il à entreprendre ? Maître Antoine eſt complétement notre dupe ; à quoi cela peut-il aboutir ? Laiſſerai-je faire ici le mariage des jeunes gens ? Non, ils s'aiment, je le vois ; tant mieux, Monſieur Dormont eſt l'ami de mon Maître, il ſera bien aiſe de l'unir à ſa fille ; il eſt plus décent qu'il la tienne des mains de ſon vrai pere. Ce mariage le rangera. Il eſt né pour être honnête. Il me convertit. Je veux faire une fin à mon tour. Je ſuis las de l'intrigue. Partons avec nos quatre cents louis ; mais, ces quatre cents louis ſont à mon Maître ; ils lui appartiennent en toute légitimité. Qu'aurai-je gagné à tout cela ? Rien ? Oh ! c'eſt trop peu, en vérité. Et je ſouffrirois que ce maraud de Henri jouît en paix de mes dépouilles ? Mon cœur s'indigne à cette penſée ; non, non, fripponneau, mon ami, je ne partirai qu'après avoir pris ma revanche. Tu me parlois, ſcélérat, d'une reſtitution que tu ne voulois pas me faire, & je veux t'en arracher une à laquelle tu ne penſes pas, te mettre au point où tu m'as laiſſé, & t'apprendre, à tes dépens, que, tôt ou tard, les trompeurs ſont trompés.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EULALIE, HONESTA.

EULALIE, *parlant avec chaleur.*

NON, non, tout ce que vous pourriez me dire eſt inutile, je veux partir abſolument.

HONESTA.

Mais ſans reſſources.....

EULALIE.

On ne craint pas la miſere, lorſque l'on a du courage. Si je reſtois, je me rendrois peut-être coupable. J'abuſerois ce jeune homme & ſon pere.

HONESTA.

Avouez que le fils vous intéreſſe ?

EULALIE.

Je ne vous le cacherai pas ; mais, quand l'impreſſion qu'il peut avoir faite ſur moi ſeroit plus forte, elle ne m'engageroit pas à me rendre complice de l'infâme trahiſon qu'on lui prépare.

HONESTA.

Antoine a demandé un Notaire pour dreſſer les articles, & c'eſt la Brie qui ſe charge de ce perſonnage.

EULALIE.

Quelle infamie ! On m'a éloignée ; mais j'ai tout vu. Avez-vous trouvé le moment de dire au Marquis qu'il ſe rende un inſtant dans ce ſalon ?

HONESTA.

Il ſollicitoit la même grace ; il a, dit-il, quelque choſe de fort important à vous apprendre.

EULALIE.

Auroit-il des ſoupçons ! J'irai au-devant, & je lui prouverai, par ma franchiſe, que je n'eus jamais deſ-

ſein

ſein d'être de moitié dans les piéges que l'on tend à ſa bonne foi.

HONESTA.

Il va venir dans la minute.

EULALIE.

Je vais l'inſtruire & mériter ſa pitié & ſa protection. Chaque inſtant que je paſſe dans cette maiſon, depuis la connoiſſance de mon ſort, eſt un ſupplice affreux. Ah, Dieux! ſi la juſtice inſtruire de tant de viles manœuvres, venoit fondre en ces lieux! Songez au ſort qui nous attendroit peut-être l'une & l'autre! Liroit-on dans nos cœurs? On nous puniroit d'avoir gardé un ſilence coupable.

HONESTA, *avec embarras.*

Vous m'ouvrez les yeux, vous me faites frémir.

EULALIE.

Partez ſur le champ. On ne s'appercevra pas de votre abſence. Allez m'attendre chez votre amie: ſortez de la maiſon, tandis qu'ils ſont encore ſans ſoupçons ſur votre compte. Quant à moi, je ne puis encore m'échapper. Antoine m'a défendu de ſortir ſans lui. Il a donné au Portier des ordres en conſéquence; mais, dès que la nuit ſera cloſe, j'engagerai le Marquis à trouver un prétexte pour me conduire où vous ſerez. Il ne me refuſera pas cette dernière grace. J'entends monter quelqu'un: c'eſt lui ſans doute. Laiſſez-nous.

HONESTA.

Je vais vous attendre. Je compterai, avec impatience, les heures qui vont s'écouler, juſqu'au moment qui va nous reunir pour toujours.

SCENE II.

EULALIE, DORIVAL.

DORIVAL, *avec embarras.*

MADEMOISELLE.....

EULALIE.

Monſieur.....

DORIVAL, *à part.*

Je n'oſe lui parler.

EULALIE.

Comment lui dire ?

DORIVAL, *embarraſſé.*

Mademoiſelle, on veut nous unir.

EULALIE.

Hélas !

DORIVAL.

Mon bonheur vous afflige ?

EULALIE.

Votre bonheur, Monſieur ?

DORIVAL.

Oui, il ſeroit de m'unir à jamais à vous.... Mais je craindrois qu'un jour les remords ne vinſſent à empoiſonner notre félicité commune.

EULALIE.

Je ne vous cache pas que, juſqu'à préſent, vous êtes le ſeul de tous ceux que l'on m'a offerts pour époux, à qui je me ſois intéreſſée. Mais peut-on tromper la perſonne que l'on aime ?

DORIVAL, *le premier mot à part.*

Sauroit-elle ? --- Il eſt des cas où la diſſimulation pèſe à un cœur honnête ; & tout lui dit que l'on ne doit pas acheter le bonheur par une baſſeſſe.

EULALIE, *le premier mot à part.*

Il eſt inſtruit. --- Souvent on eſt coupable malgré ſoi. Victime des circonſtances, on ne fait pas toujours ce qu'on voudroit faire.

DORIVAL.

Il eſt trop vrai.... Une mauvaiſe honte empêche de revenir ſur ſes pas. Ne vaudroit-il pas mieux avouer tout à l'objet que l'on aime ? L'amour conduit à l'indulgence ; & un remords vivement ſenti, nous fait ſouvent trouver grace devant ceux que l'on a involontairement offenſés.

EULALIE.

C'eſt la faute de ceux qui nous ont pervertis.... Heureux, quand la raiſon nous permet de revenir au ſein de la vertu !

DORIVAL.

Votre voix pénetre juſqu'à mon cœur.

EULALIE.

Vous êtes généreux, Monſieur.

DORIVAL.

Vous m'enhardiſſez.

EULALIE.

Je n'oſe plus lever les yeux ſur vous.

DORIVAL.

Il n'eſt plus tems de feindre.

EULALIE.

C'eſt trop long-tems réſiſter. Cet aveu va vous affliger, je le ſens.

DORIVAL.

Je tombe à vos genoux.

EULALIE.

Relevez-vous, Monſieur! Eſt-ce-là votre place?

DORIVAL.

Non, je ne me releverai pas que vous ne m'ayez promis de ne plus ſonger à une aventure auſſi déſagréable.

EULALIE.

Je ferai mes efforts pour l'oublier.

DORIVAL.

C'eſt Champagne qui a tout fait.

EULALIE.

Champagne! Vous vous méprenez, c'eſt Antoine qu'il ſe nomme.

DORIVAL.

Antoine! Je ne l'ai jamais connu ſous ce nom.

EULALIE.

Il en change ſi ſouvent; mais je ne ſouffrirai plus qu'il oſe ſe nommer mon pere.

DORIVAL.

Lui! que ſignifie?....

EULALIE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſais ce fatal ſecret.

DORIVAL.

Lui ſeul m'a conſeillé toutes les démarches que j'ai hazardées.

EULALIE.

Comment, il vous a conſeillé?.... Vous me parlez du Comte de Sonnancour.

DORIVAL.

Il faut qu'il ſoit inſtruit de tout.

EULALIE.

Ne revoyez jamais ce malheureux. C'eſt lui qui m'a ravie à mes parens.

DORIVAL.

Ravie à vos parens? Qui?

EULALIE.

Oui, cet Antoine, qui ſe fait appeller le Comte de Sonnancour, eſt mon tyran. C'eſt un miſérable, né dans la derniere claſſe du peuple, & dont l'unique reſſource eſt de faire des dupes. Il a tout fait pour me perdre; mais je ne paroîtrai pas plus long-tems complice de ſes infâmes manœuvres. Monſieur, arrachez-moi d'une maiſon qui m'eſt devenue inſupportable depuis que j'ai le bonheur de ſavoir que je ne ſuis pas la fille d'Antoine. Je ne demande pas que vous m'aimiez; mais j'attends de votre généroſité, que vous ayez pour moi la compaſſion que l'on doit aux infortunés.

DORIVAL.

Je ſuis confondu.

EULALIE.

Ah! je ſavois bien que la connoiſſance de mon ſort alloit changer vos diſpoſitions; vous êtes mon ſeul appui. Ne m'abandonnez pas Si vous êtes inflexible, je cours aux pieds de votre pere. Il porte un cœur ſenſible. Il a paru me voir avec quelqu'intérêt. Sa pitié ſera moins ſtérile que la vôtre. Il ne fermera pas ſon cœur aux larmes d'une triſte victime de la plus noire des trahiſons.

DORIVAL, *avec une chaleur qui augmente par degrés.*

Arrêtez, Mademoiſelle; apprenez que mes torts ſont mille fois plus grands que les vôtres; apprenez que je ne ſuis rien moins que ce que je parois à vos yeux; jeune, ſans expérience, livré trop vîte à mes paſſions, j'ai ſuivi des amis perfides, j'ai écouté des conſeils dangereux, je cherchois à vous tromper vous-même. Peu accoutumé à la fauſſeté, ce rôle peſoit à mon cœur: un ſeul de vos

regards a achevé de me rendre à la raiſon. Je venois vous tout avouer, implorer mon pardon, me punir en renonçant à vous pour jamais; jugez de ma ſurpriſe en apprenant votre ſecret; vous attribuyez à l'indifférence ſur votre ſort ce qui n'étoit que l'effet de ma confuſion. Depuis votre aveu, vous m'êtes devenue mille fois plus chere; j'y ai vu toute la candeur de votre ame. L'eſpoir rentre dans la mienne. J'appartiens à des parens honnêtes; j'ai encore quelque fortune à eſpérer. Le Ciel m'a donné des talens, le travail y ajoutera. Mon aſſiduité, mes ſoins, ma conſtance, me mettront peut-être à portée de faire le bonheur de celle à qui j'aurai dû le repos & l'honneur, le premier & le plus précieux de tous les biens.

EULALIE.

De quel poids je me ſens ſoulagée!

DORIVAL.

Mon erreur fut celle d'un moment, me la pardonnez-vous?

EULALIE.

L'aveu que vous venez de me faire eſt votre excuſe. J'ai, moi-même, trop beſoin de l'indulgence des autres, pour ne pas pardonner une faute à laquelle je devrai la fin de mes malheurs. Mais comment Monſieur votre pere, dont l'âge doit avoir mûri la raiſon, peut-il ſe prêter à un pareil ſtratagême?

DORIVAL.

Cet homme, que vous croyez mon pere, eſt le Valet d'un Négociant qui m'aime beaucoup. Ce miſérable ne faiſoit ce perſonnage, à mon inſçu, que pour mieux abuſer ce prétendu Comte de Sonnancour.

EULALIE.

Quelle aventure!.... Voilà donc Monſieur Antoine dupe, malgré toutes ſes fineſſes.

DORIVAL.

Il n'a pas le moindre ſoupçon de la ruſe.

EULALIE.

Il faut la faire ceſſer; j'ai deſiré cet entretien avec vous, pour vous déſabuſer; mais mon parti étoit pris d'avance de ſortir dès aujourd'hui d'une maiſon où je ne

puis plus reſter ſans crime ; & j'attendois de votre bienveillance que vous m'aideriez à tromper la vigilance inquiète de mes cruels ſurveillans.

DORIVAL.

Vous êtes libre, dès ce moment même, de quitter des lieux qui vous déplaiſent ; & je m'applaudis de pouvoir vous en fournir les moyens.

SCENE III.

EULALIE, DORIVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *vivement.*

AH ! Monſieur, nous ſommes perdus : tout eſt découvert.

DORIVAL, *avec éclat.*

Peu m'importe. Je lui ai tout avoué. Elle m'a pardonné. Nous allons partir ſur le champ.

CHAMPAGNE.

Partir ! & avec quoi ?

DORIVAL.

N'ai-je pas de l'argent ?

CHAMPAGNE, *conſterné.*

Vous en aviez tantôt ; mais vous n'en avez plus.

DORIVAL.

Miſérable, qu'en as-tu fait ?

CHAMPAGNE.

Je l'avois mis dans une caſſette la mieux fermante, la mieux ferrée.

DORIVAL.

Eh bien.

CHAMPAGNE.

Eh bien, Monſieur ! inutile précaution ! Ce coquin de Henri a pénétré dans notre appartement, par une fauſſe porte maſquée par une glace. Il ne m'a pas vu, lui, mais je l'ai vu, moi, comme je vous vois, notre valiſe ſur l'épaule, je l'ai bien reconnue : le cœur m'en ſaigne encore. Il ne s'eſt pas amuſé à briſer les cadenas. Il a

coupé le nœud gordien, en la changeant de gîte. J'aurois bien crié; mais j'ai craint qu'ils ne fuſſent pluſieurs, & qu'ils ne me fiſſent un méchant parti. Ils ont ſans doute ſurpris notre ſecret. Cet animal de l'Olive aura jaſé tout de travers. Il eſt lui-même dupe des frippons. Pour jouer ſon rôle avec un air de grandeur, il veut régaler ſa future belle-fille d'une ſuperbe paire de girandoles & d'autres bijoux. Un coquin déguiſé en Bijoutier, apporte pour ſoixante mille francs de diamans; on les lui livre; il donne en à compte un billet de dix mille livres que lui avoit confié ſon Maître: il me gliſſe l'écrain, je cours pour l'échanger contre des eſpèces. Eh bien! Monſieur, les girandoles, les bagues, le collier, tout eſt faux. J'accours indigné, rempli de preſſentimens funeſtes; &, en arrivant au logis, je ſuis témoin du rapt de la chère caſſette: & ce dernier coup, qui nous laiſſe à ſec, a été ſi dur, ſi poignant pour ma ſenſibilité, qu'il m'a ôté l'uſage de la voix, & que dans le premier moment je n'ai plus ſu que penſer, que faire, ni que dire.

EULALIE.

Voilà de leurs moindres tours.

DORIVAL, *très-haut.*

Je prétends éclater, plus de ménagemens.

CHAMPAGNE.

De la prudence au contraire, ces drôles ſont madrés; ils en ſavent aſſez long pour nous perdre: gagnons-les de vîteſſe. Je les ai entendu chuchoter, ils manigancent quelque nouvelle fourberie; ils ignorent que je ſuis inſtruit: je me ſuis contenu, faites-en de même quelques inſtans encore. J'ai fait le mal, je veux le réparer.

DORIVAL.

Comment?

CHAMPAGNE.

Mon projet ſeroit trop long à vous détailler, & les momens ſont précieux, n'ayez pas l'air de vous douter de rien; je ſors & reviens dans la minute. En attendant, Mademoiſelle, pour bannir vos inquiétudes ſur ce qui peut arriver au noble Comte de Sonnancour, ſachez que vous n'êtes pas ſa fille.

DORIVAL.

Elle le ſait.

CHAMPAGNE.

Elle le ſait ! Mais elle ne ſait pas peut-être qu'elle eſt la fille de Monſieur Dormond, votre voiſin & votre ami. Vous ne ſavez pas que c'eſt cette enfant qui lui fut enlevée toute jeune. Je ſais tout cela, moi. Je vais tout mettre à profit Attendez l'événement en ſilence. Ah, frippons ! doubles frippons ! je vais vous apprendre ce que l'on gagne à ſe jouer à plus fin que ſoi.

SCENE IV.

EULALIE, DORIVAL.

DORIVAL.

QUE d'événemens inattendus ! Vous ſeriez la fille de mon meilleur ami, de mon protecteur, dont j'ai tant négligé les conſeils, mais dont la tendre amitié ſurvit à mes égaremens.

EULALIE.

Tout ce qui m'arrive eſt incompréhenſible ; je crains d'être abuſée. Je reverrois ceux à qui je dois le jour, & je pourrois m'applaudir de le leur devoir !

DORIVAL.

Non, non, on ne vous trompe pas. Mes yeux auroient dû me le dire. L'étonnement de l'Olive, en vous voyant, étoit naturel, & n'étoit pas joué. Vos traits ſont ceux de votre mere.

EULALIE.

Elle vit !

DORIVAL.

Comme elle vous aimera ! Vous me fûtes promiſe aux jours de votre enfance. Notre union devoit reſſerrer les nœuds de deux familles qui s'aimerent toujours. Je réparerai mes erreurs, & je mériterai peut-être un jour de porter le nom de votre époux.

EULALIE.

Eſt-ce l'inſtant de nous livrer à ces illuſions flatteuſes, lorſque les périls les plus grands vous environnent dans cette

cette maiſon. Vous ne ſoupçonnez pas à quelles extrémités tous ces malheureux ſont capables de ſe porter pour écarter un témoin dangereux.

DORIVAL.

Vous vous intéreſſez à mon ſort, je brave leurs tentatives.

EULALIE.

Partez tout de ſuite.

DORIVAL.

Et je vous laiſſerais en leur pouvoir?

EULALIE.

Je les entends; contraignez-vous, pour détourner leurs ſoupçons.

SCENE V.

EULALIE, DORIVAL, L'OLIVE, ANTOINE, DUBOIS, HENRI.

L'OLIVE, *un peu gris.*

MA foi, mon cher Comte, on eſt bien traité chez vous. Ah! voilà nos jeunes gens. Vous voyez votre papa en pointe de gaieté. Vous êtes au comble de la joie, & moi auſſi. L'Amour occupe vos inſtans, & Bacchus occupe les miens. Dieu me damne, la belle enfant, le vin de votre cher pere eſt délicieux.

ANTOINE.

Je veux encore mieux vous traiter, ſelon vos mérites.

DORIVAL, *bas à l'Olive.*

Miſérable! qu'as-tu fait?

L'OLIVE.

Ah çà, Monſieur mon fils, je ſuis bon homme, je ne vous contrains pas ſur vos inclinations, laiſſez-moi ſuivre les miennes en liberté.

DUBOIS, *à part à Henri.*

Tout eſt-il prêt?

HENRI, *à part à Dubois.*

Nous attendons, pour agir, le retour du Valet qui va rentrer, à ce qu'il a dit au Portier.

EULALIE, *à part à Dorival.*

Ils ſont inſtruits, je le vois.

DUBOIS, *à Dorival.*

Qu'avez-vous, mon cher ami, vous avez l'air ſérieux, au moment du bonheur ? Allons, un Gentilhomme comme vous, franc, honnête, loyal, doit bannir toute inquiétude.

DORIVAL.

Monſieur le Chevalier, la belle Eulalie agrée mes ſervices ; le reſte m'eſt indifférent.

DUBOIS.

Le papa veut conduire ſa belle-fille dans ſon Marquiſat ?

L'OLIVE.

Je ne m'en dédis pas, c'eſt un endroit délicieux.

DUBOIS.

Et d'un grand rapport ?

L'OLIVE.

Je ne ſais pas moi-même ce que cela vaut. Je laiſſe à mon Intendant l'embarras du détail.

DUBOIS.

Allez, ce Marquiſat vous aura valu plus que vous ne penſez.

ANTOINE, *à part à Dubois. Pendant leur* à-parte, *Eulalie & Dorival ſe parlent bas.*

Ce Valet tarde. S'il a des ſoupçons, & qu'il aille ébruiter la choſe.

DUBOIS.

Il ne ſait rien encore ; & nous l'aurons mis en lieu de ſûreté, avant que l'envie de babiller ait pu lui prendre.

L'OLIVE.

Que marmottez-vous donc, vous autres ?

ANTOINE.

Je m'occupe d'un petit divertiſſement que je veux vous donner.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE.

HENRY.

AH! voilà Monſieur Champagne.

ANTOINE, *à Dubois.*

Donne le ſignal. (*Dubois ſort par le fond, & revient.*)

CHAMPAGNE.

Serviteur à Monſieur Henri.

HENRY.

Tu ſais mon nom à préſent.

CHAMPAGNE.

Il m'eſt revenu. (*Bas à Eulalie.*) Soyez ſans inquiétudes, cela va ſe dénouer. (*A Henry.*) Tu es un grand frippon; mais je ne ſuis pas gauche non plus.

HENRY.

Nous le ſavons. Rira bien qui rira le dernier.

CHAMPAGNE.

C'eſt ce que je penſois. --- Voilà tout juſte des gens qui vont débrouiller cette affaire.

SCENE VII.

L'OLIVE (*), CHAMPAGNE, EULALIE, DORIVAL, GERMAIN en Commiſſaire, ANTOINE, DUBOIS, HENRY, quatre ASSOCIÉS D'ANTOINE, en ſoldats du Guet.

ANTOINE.

MONSIEUR le Commiſſaire, je vous ai fait mander pour me venger de trois frippons qui ſe ſont introduits

(*) L'Olive voyant entrer les Gardes, a paſſé à la droite de Champagne, en donnant des ſignes de frayeur.

chez moi, pour m'excroquer & me tromper de la maniere la plus indigne.

EULALIE, *à Antoine.*

Vous oſez !....

ANTOINE, *la prenant & la mettant entre lui & Dubois.*

Allons, paſſez près de moi, Mademoiſelle.

CHAMPAGNE.

Le détour n'eſt pas mal-adroit ; maître Antoine, leve le maſque ; il n'eſt plus tems de te cacher, le bal eſt fini.

ANTOINE, *bas à Eulalie.*

Vous avez parlé, tremblez ! Monſieur le Commiſſaire, faites votre devoir.

EULALIE, *à part.*

Ils ſont perdus, ſi je dis un mot.

DORIVAL.

Scélérat, tu oſes nous accuſer ?

CHAMPAGNE.

Laiſſez-le dire ; Monſieur le Commiſſaire ſe connoît en frippons. Il doit ſavoir pour qui il vient ici.

GERMAIN.

Sans doute, je le ſais, & vous allez voir que je ne me méprendrai pas.

CHAMPAGNE.

Coquins ! vous allez recevoir le ſalaire de vos fripponneries.

GERMAIN.

Il eſt juſte que les méchans ſoient punis. Je ſais à quoi le devoir de ma place m'oblige ; & pour le remplir dignement, commencez, Meſſieurs, par arrêter ce drôle. (*Il montre Champagne.*)

CHAMPAGNE.

Comment, m'arrêter ? C'eſt une mauvaiſe plaiſanterie que cela.

GERMAIN, *à ſes Gardes.*

Faites votre devoir. (*Deux des Gardes ſaiſiſſent Champagne.*) Emparez-vous auſſi de ſon Maître. (*Les deux autres font un pas pour arrêter Dorival.*)

DORIVAL.

Le premier qui s'avance....

GERMAIN.

Monſieur, Monſieur, la réſiſtance eſt inutile. La juſtice eſt pour tout le monde ; vous conterez vos raiſons, nous y aurons égard, ſi elles ſont valables ; en attendant, ayez la bonté de nous ſuivre.

CHAMPAGNE.

Meſſieurs, il y a du quiproquo !

GERMAIN, *en montrant l'Olive.*

N'oubliez pas non plus ce faquin traveſti en honnête homme. (*Un des deux Gardes qui ont pris Champagne, met la main ſur le collet de l'Olive.*

L'OLIVE, *voulant quitter l'habit.*

Si c'eſt au coſtume que vous en voulez, vous n'avez qu'à le prendre.

CHAMPAGNE.

Quand le diable y ſeroit, vous vous méprenez, & c'eſt pour Antoine & ſa clique que vous devez vous être tranſportés céans.

ANTOINE.

Ce drôle eſt fou avec ſon Antoine.

CHAMPAGNE, *à part.*

Ce n'eſt pas là mon Commiſſaire. --- Il s'eſt donc laiſſé graiſſer la patte.

ANTOINE.

Délivrez-moi, Monſieur le Commiſſaire, de ce trio de frippons. (*Bas à Germain.*) Tu les enfermeras dans le petit caveau.

GERMAIN.

Marchez ! marchez !

DORIVAL, *allant pour ſortir.*

Je ne crains rien, je vous ſuis.

CHAMPAGNE, *ſe faiſant traîner.*

C'eſt indigne, une juſtice comme cela.

SCENE VIII.

L'OLIVE, CHAMPAGNE, DORIVAL, LE COMMISSAIRE, GERMAIN, ANTOINE, DUBOIS, HENRI, les ASSOCIÉS d'ANTOINE en Gardes, & la Garde du Commiſſaire entrant par le fond. (*Eulalie ſe retire au coin du Théâtre, du côté du Roi. Champagne, Dorival & l'Olive ſont près de la porte, quand le Commiſſaire paroît à la tête de huit Gardes, bayonnette au bout du fuſil. Ils ſe rangent en demi-cercle derriere les Acteurs. Les faux Gardes lâchent l'Olive & Champagne, & tous quatre ſe réfugient au coin du Théâtre, du côté de la Reine. Au moment où le Commiſſaire dit:* Arrêtez tous ces malheureux, *ils veulent gagner la porte, & ſont arrêtés tous quatre par les Gardes qui ſont de leur côté. Les quatre autres Gardes s'avancent; l'un prend le faux Commiſſaire; un ſecond, Dubois; un troiſieme, Henri; le quatrieme ne ſaiſit Antoine qu'au moment de la ſortie; mais il ſe tient à un pas de lui.*)

ANTOINE.

QUE vois-je ? Nous ſommes perdus.

LE COMMISSAIRE.

Qu'apperçois-je ? Quel eſt ce Commiſſaire de nouvelle fabrique ? Maître Antoine, que veut dire cela ? Arrêtez tous ces malheureux.

GERMAIN.

Monſieur, c'étoit une plaiſanterie.

LE COMMISSAIRE.

Eſt-ce par plaiſanterie que vous avez volé la valiſe de Monſieur, que vous avez vendu des diamans faux pour des diamans vrais, & que vous retenez chez vous une perſonne que vous avez enlevée à ſes parens ?

ANTOINE, *à part.*

D'où ſavent-ils ?.....

CHAMPAGNE.

C'eſt pour la ravoir que nous avions pris des noms

ſuppoſés. Mais de crainte de nous compromettre, nous venons de tout déclarer à la Juſtice.

LE COMMISSAIRE.

Maître Antoine, qu'avez-vous à répondre?

ANTOINE.

Qu'ils ſont auſſi frippons, mais plus adroits que nous.

LE COMMISSAIRE.

Ces Meſſieurs ſont en regle. Il y a long-temps, maître Antoine, que l'œil vigilant de la Juſtice étoit ouvert ſur vos démarches. (*On retire en arriere Dubois, Henri & Germain.*)

CHAMPAGNE.

Quand le ſac eſt trop plein, il faut qu'il crêve.

LE COMMISSAIRE.

Taiſez-vous, vous m'avez l'air de ne gueres mieux valoir.

CHAMPAGNE.

C'eſt la faute de ma phyſionomie.

LE COMMISSAIRE.

Comment, Meſſieurs, non contens d'avoir fait tant de gentilleſſes, vous oſez empiéter ſur les droits de la Juſtice? Elle vous en doit ſa reconnoiſſance, des mérites auſſi rares que les vôtres ne ſont pas faits pour courir les rues; que l'on conduiſe tous ces braves gens dans l'aſile qui leur convient, en attendant la récompenſe qui leur eſt ſi légitimement due. (*On les emmene.*)

CHAMPAGNE.

Adieu, Seigneur Henri, rira bien qui rira le dernier.

L'OLIVE. (*)

Monſieur le Comte, faut-il faire avancer votre voiture?

(*) Cette replique appartient *à M. Bordier*, qui, toujours heureux dans tout ce qu'il ajoute à ſes Rôles, n'a rien laiſſé à deſirer dans celui de l'Olive.

SCENE IX & derniere.

L'OLIVE, CHAMPAGNE, DORIVAL, LE COMMISSAIRE, EULALIE.

LE COMMISSAIRE, *à Dorival.*

MONSIEUR, tous vos effets vous seront remis fidélement; daignez vous rendre tout de suite chez moi avec Mademoiselle, dont je dois répondre jusqu'à ce que son état soit constaté.

DORIVAL.

Monsieur!

LE COMMISSAIRE.

Et gardez-vous sur tout à l'avenir de suivre les conseils de cet honnête garçon, qui n'est pas malheureux d'avoir les formes pour lui.

EULALIE.

Je suis toute tremblante.

LE COMMISSAIRE.

Rassurez-vous, Mademoiselle, la justice qui punit les coupables sait aussi protéger les innocens.

L'OLIVE.

Si jamais je me mêle de faire le pere de qui que ce soit... c'est que j'ai eu une peur... cela m'a dégrisé tout de suite.

DORIVAL.

Eh bien, Champagne!

CHAMPAGNE.

Eh bien, Monsieur! je vois, que Monsieur le Commissaire a raison; que je suis un très mauvais conseiller, que j'ai failli vous perdre; heureusement le mal est réparé: mais me voilà revenu de mes erreurs, guéri pour jamais de l'envie de chercher des aventures, & surtout à Paris où rien n'est plus ordinaire que d'y trouver un frippon sous les dehors d'un honnête homme.

FIN.

IPHIGÉNIE
EN TAURIDE,
TRAGÉDIE-OPÉRA,
EN QUATRE ACTES.

Par M. GUILLARD, Nicolas François

Miſe en Muſique & dédiée

A LA REINE,

Par M. LE CHEVALIER GLUCK.

REPRÉSENTÉE pour la première fois, par l'Académie Royale de Muſique, le Mardi 8 Mai 1779.

Prix 12 ſous.

A PARIS,

De l'Imprimerie de P. DE LORMEL, rue du Foin S. Jacques, à l'Image de Sainte Geneviève.

M. DCC. LXXXIII.

PERSONNAGES.

IPHIGÉNIE, } *enfants d'Agamemnon, Roi*
ORESTE, } *de la Grèce.*

THOAS, Roi des Scythes.

PYLADE.

DIANE.

PRÊTRESSES *du Temple de Diane.*

UNE GRECQUE.

CHŒUR DES SCYTHES.

UU MINISTRE *du Sanctuaire.*

CHŒUR DES EUMÉNIDES.

La Scene ſe paſſe en Tauride, dans le Temple de Diane.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Alternativement.

GRands Dieux! ſoyez-nous ſecourables;
Détournez vos foudres vengeurs;
Tonnez ſur les têtes coupables:
L'innocence habite en nos cœurs.

IPHIGÉNIE.

Si ces bords cruels & ſiniſtres,
Sont l'objet de votre courroux,
Daignez à vos foibles miniſtres,
Offrir des aſyles plus doux.

CHŒUR *des Prêtreſſes.*

Grands Dieux! ſoyez-nous ſecourables, &c.

IPHIGENIE.

Que nos mains ſaintement barbares,
N'enſanglantent plus vos autels,
Rendez ces peuples plus avares,
Du ſang des malheureux mortels.

CHŒUR *des Prêtreſſes.*

Grands Dieux! ſoyez-nous ſecourables, &c.

IPHIGENIE.

Ces Dieux que votre voix implore,
Appaiſent enfin leur rigueur,
Le calme reparaît, mais au fond de mon cœur,
Hélas! l'orage habite encore.

Iere. PRÊTRESSE.

Iphigénie, ô Ciel, craindrait-elle un malheur?

IIe. PRÊTRESSE.

D'où vient le trouble affreux dont votre ame eſt ſaiſie?

IPHIGENIE.

Juſte ciel!

Iere. PRÊTRESSE.

Ah! parlez, divine Iphigénie,
Nos malheurs ſont communs, loin de notre Patrie,
Conduites avec vous ſur ce funeſte bord,
N'avons-nous pas toujours partagé votre ſort?

IPHIGENIE.

Cette nuit j'ai revu le palais de mon pere,
J'allois jouir de ſes embraſſements;
J'oubliois dans ces doux moments,
Ses anciennes rigueurs & quinze ans de miſere:
La terre tremble ſous mes pas,
Le ſoleil indigné fuit ces lieux qu'il abhorre,
Le feu dans l'air & la foudre en éclats
Tombe ſur le Palais, l'embraſe & le dévore:
Du milieu des débris fumants,
Sort une voix plaintive & tendre;
Juſqu'au fond de mon cœur, elle ſe fait entendre;
Je vole à ſes triſtes accents;

A mes yeux auſſitôt ſe préſente mon Pere,
Sanglant, percé de coups & d'un ſpectre inhumain
Fuyant la rage meurtriere;
Ce ſpectre affreux étoit ma mere!
Elle m'arme d'un glaive & diſparaît ſoudain,
Je veux fuir, on me crie, arrête! c'eſt Oreſte!
Je vois un malheureux & je lui tends la main,
Je veux le ſecourir, un aſcendant funeſte
Forçoit mon bras à lui percer le ſein.
Elle tombe ſur l'Autel.

CHŒUR *des Prêtreſſes.*

O ſonge affreux! nuit effroyable!
O douleur! ô mortel effroi!
Ton courroux eſt-il implacable?
Entends nos cris, ô ciel! appaiſe-toi.

IPHIGÉNIE.

O race de Pelops! race toujours fatale,
Juſques dans ſes derniers neveux,
Le Ciel pourſuit encor le crime de Tantale;
Le Roi des Rois, le ſang des Dieux,
Agamemnon, deſcend dans la nuit infernale;
Son fils reſtoit à ma douleur;
J'attendois de lui ſeul la fin de ma miſere,
O mon cher Oreſte, ô mon frere,
Tu ne ſecheras pas les larmes de ta ſœur.

IIe. PRÊTRESSE.

Calmez ce déſeſpoir où votre ame eſt livrée,
Les Dieux conſerveront cette tête ſacrée;
Oſez tout eſpérer.

IPHIGÉNIE.

Non, je n'eſpere plus;
Depuis que je reſpire, en butte à leur colere,
D'opprobres & de malheurs tous mes jours ſont tiſſus;
Ils y mettent le comble en m'enlevant mon frere.

AIR.

O toi, qui prolongeas mes jours,

Reprends un bien que je déteſte,
Diane, je t'implore, arrêtes-en le cours,
Rejoins Iphigénie au malheureux Oreſte.
Hélas! tout m'en fait une loi,
La mort me devient néceſſaire,
J'ai vu s'élever contre moi,
Les Dieux, ma patrie & mon pere.
O toi, &c.

CHŒUR *des Prêtreſſes.*

Quand verrons nous tarir nos pleurs?
La ſource en eſt-elle infinie?
Ah! dans un cercle de douleurs,
Le Ciel marqua le cours de notre vie.

SCENE II.

IPHIGÉNIE, PRÊTRESSES, THOAS.

(*Il s'arrête & paroît effrayé des cris de douleurs des Prêtreſſes.*)

THOAS, *à part.*

DIEUX! le malheur en tous lieux ſuit mes pas;
Des cris du déſeſpoir ces voûtes retentiſſent.
à, Iphigénie.
Prêtreſſes, diſſipez les terreurs de Thoas,
Interprête des Dieux; que vos pleurs les fléchiſſent.

IPHIGÉNIE.

A mes gémiſſements, le ciel eſt ſourd, hélas!

THOAS.

Ce ne ſont point des pleurs, c'eſt du ſang qu'il demande.

IPHIGÉNIE.

Quelle effroyable offrande!
Appaiſe-t-on les Dieux par des aſſaſſinats?

THOAS.

Le ciel par d'éclatants miracles,
A daigné s'expliquer à vous,
Mes jours ſont menacés par la voix des oracles,
Si d'un ſeul étranger rélégué parmi vous,
Le ſang échappe à leur courroux.

AIR.

De noirs preſſentiments mon ame intimidée,
De ſiniſtres terreurs eſt ſans ceſſe obſédée;
Le jour bleſſe mes yeux & ſemble s'obſcurcir;
J'éprouve l'effroi des coupables:
Je crois voir ſous mes pas la terre s'entr'ouvrir.
Et l'enfer prêt à m'engloutir
Dans ſes abîmes effroyables.
Je ne ſais quelle voix crie au fond de mon cœur:
Tremble, ton ſupplice s'apprête,
La nuit de ces tourments redouble encor l'horreur,
Et les foudres d'un Dieu vengeur,
Semblent ſuſpendus ſur ma tête.

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE CHŒUR DES SCYTHES.

LE CHŒUR DES SCYTHES.

LES Dieux appaiſent leur couroux,
Ils nous amenent des victimes
A ces juſtes vengeurs des crimes,
Que leur ſang ſoit offert pour nous.

IPHIGÉNIE.

Malheureuſe!

THOAS.

Grands Dieux, recevez nos offrandes :
Moins je les eſpérois, plus vos faveurs ſont grandes ;

UN SCYTHE.

Deux jeunes Grecs échoués ſur ces bords,
Ont long-temps contre nous tenté de ſe défendre ;
Ils viennent enfin de ſe rendre
Après de pénibles efforts ;
L'un d'eux étoit rempli d'un déſeſpoir farouche ;
Les mots de crime, de remords,
Etoient ſans ceſſe dans ſa bouche,
Il déteſtoit la vie, il appelloit la mort.

LE CHŒUR *des Scythes.*

Les Dieux appaiſent leur courroux,
&c.

IPHIGÉNIE, *à part.*

Dieux étouffez en moi le cri de la nature ;
Si mon devoir eſt ſaint, hélas ! qu'il eſt cruel !

THOAS, *à Iphigénie.*

Allez, & les captifs vont vous ſuivre à l'Autel ;
Pour moi qu'un trop ſiniſtre augure
Menace du courroux des Dieux,
Ma préſence pourroit nuire à vos ſaints myſteres.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, PEUPLE.

THOAS, *au Peuple.*

ET vous à nos Dieux tutélaires,
Adreſſez vos chants belliqueux ;
Que vos juſtes tranſports pénétrent juſqu'aux cieux !

CHŒUR.

CHŒUR.

Il nous falloit du ſang pour expier nos crimes,
Les captifs ſont aux fers & les Autels ſont prêts ;
Les Dieux nous ont eux-mêmes amené les victimes ;
Que la reconnoiſſance égale les bienfaits ;
Sous le couteau ſacré que leur ſang rejailliſſe,
Que leur aſpect impur n'infecte plus ces lieux,
Offrons leur ſang en ſacrifice :
C'eſt un encens digne des Dieux.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ORESTE, PYLADE *enchaînés, Oreſte a les yeux fixés à terre il paraît accablé.*

THOAS.

MAlheureux, quel deſſein à vous-même contraire
Vous amenoit dans mes États ?

PYLADE.

Notre projet eſt un myſtère ;
C'eſt le ſecret des Dieux : tu ne le ſauras pas.

THOAS.

De ton arrogance hautaine,
La mort ſera le prix. Gardes, qu'on les emmene.

ORESTE, *à Pylade.*

O mon ami ! c'eſt moi qui cauſe ton trépas.

ACTE II.

Le Théâtre repréſente un appartement intérieur du Temple deſtiné aux victimes, ſur un des côtés eſt un autel.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, & PYLADE *enchaînés.*
Oreſte a les yeux baiſſés & paraît abîmé dans ſa douleur.

PYLADE.

QUEL ſilence effrayant ! quelle douleur funeſte !
Quoi, tu ne me réponds que par de longs ſanglots !
Que peut la mort ſur l'ame des Héros ?
Ne ſuis-je plus Pylade & n'es-tu plus Oreſte ?

ORESTE.

Dieux ! à quelles horreurs m'aviez-vous réſervé ?
D'un aveugle deſtin déplorable victime,
Partout errant & partout réprouvé,
Mon ſort eſt accompli, j'étois né pour le crime.

PYLADE.

Que dis-tu ? quel eſt ce remords ?
Quel nouveau crime enfin ?

ORESTE.

Je t'ai donné la mort.
Ce n'étoit pas aſſez que ma main meurtriere,
Eût plongé le poignard dans le cœur d'une mere,
Les Dieux me réſervaient pour un forfait nouveau,
Je n'avois qu'un ami, je deviens ſon bourreau.

AIR.

Dieux qui me pourſuivez, Dieux auteurs de mes crimes,
De l'enfer ſous mes pas, entr'ouvrez les abîmes,
Ses ſupplices pour moi, ſeront encor trop doux,
J'ai trahi l'amitié, j'ai trahi la nature,
Des plus noirs attentats j'ai comblé la meſure,
Dieux! frappez le coupable & juſtifiez-vous.

PYLADE.

Quel langage accablant pour un ami qui t'aime!
Reviens à toi, mourons dignes de nous,
Ceſſe dans ta fureur extrême
D'outrager & les Dieux & Pylade & toi-même.
Si le trépas nous eſt inévitable,
Quelle vaine terreur te fait pâlir pour moi?
Je ne ſuis pas ſi miſérable
Puiſqu'enfin je meurs près de toi,

AIR.

Unis dès la plus tendre enfance,
Nous n'avions qu'un même deſir,
Ah! mon cœur applaudit d'avance
Au coup qui va nous réunir.
Le ſort nous fait périr enſemble;
N'en accuſes point la rigueur,
La mort même eſt une faveur
Puiſque le tombeau nous raſſemble.

SCENE II.

ORESTE, PYLADE, *un Miniſtre du ſanctuaire, gardes du Temple.*

LE MINISTRE.

ETRANGERS malheureux, il faut vous ſéparer.
Vous ſuivez-moi.

ORESTE, & PYLADE *enſemble.*

Grands Dieux! qu'ordonnes-tu bar-

ORESTE.

Non ne me quittes pas ami fidele & rare.

Enſemble aux gardes.

Cruels ? faut-il vous implorer ?
Hâtez la mort qu'on nous prépare,
Mais laiſſez-nous la recevoir tous deux ;
Vos glaives, vos bûchers, ſont cent fois moins affreux,
Que le moment qui nous ſépare.

LE MINISTRE.

J'obéis à nos loix, j'obéis à nos Dieux,
aux gardes.
Qu'on le conduiſe.

ORESTE.

Arrête.

PYLADE, *s'arrachant avec peine des bras d'Oreſte.*

Hélas ! . . . monſtres ſauvages...
On te l'enleve hélas ! Pylade eſt mort pour toi.

SCENE III.

ORESTE, *ſeul.*

DIEUX protecteurs de ces affreux rivages,
Dieux avides du ſang, tonnez, écraſez-moi.
Où ſuis-je ? à l'horreur qui m'obſede,
Quelle tranquillité ſuccede !
Le calme rentre dans mon cœur :
Mes maux ont donc laſſé la colere céleſte,
Je touche au terme du malheur,
Vous laiſſez reſpirer le parricide Oreſte.
Dieux juſtes, Ciel vengeur !
Oui, oui, le calme rentre dans mon cœur.

(*Il s'endort d'accablement.*)

SCENE IV.

ORESTE, LES EUMÉNIDES.

Les Euménides ſortent du fond du Théâtre & entourent Oreſte, les unes exécutent autour de lui un ballet-pantomime de terreur, les autres lui parlent. Oreſte eſt ſans connoiſſance pendant toute cette ſcene.

ORESTE.

Ah ! ah ! ah !
Ah ! quels tourments !

Un ſpectre ! ah ! ah !
Ayez pitié, ayez pitié :

Ayez pitié, ah ! quels tourments !

Ayez pitié
Dieux cruels !
Ma mère ! ciel !

CHŒUR.

VENGEONS & la nature & les Dieux en courroux,
Inventons des tourments, il a tué ſa mere.
Point de grace, il a tué ſa mere.
Ils ſont encor trop doux :
Vengeons & la nature & les Dieux en courroux.
Il a tué ſa mere,
Point de grace il a tué ſa mere.
De la pitié ! le monſtre ! il a tué ſa mere,
Vengeons & la nature & les Dieux en courroux.

Egalons, s'il ſe peut, ſa rage meurtriere.
Ce crime affreux, ne peut être expié.

Ton forfait ne peut être expié.

SCENE V.

ORESTE, IPHIGÉNIE, LES PRÊTRESSES.

La porte de l'appartement s'ouvre, les Prêtreſſes paroiſſent, les furies s'abiment ſans en pouvoir être apperçues.

IPHIGÉNIE.

JE vois toute l'horreur
Que ma préſence vous inſpire,
Mais au fond de mon cœur,
Etranger malheureux, ſi vos yeux pouvaient lire;
Autant que je vous plains, vous plaindriez mon ſort.

ORESTE.

Quels traits! quel étonnant rapport!

IPHIGÉNIE *aux Prêtreſſes.*

Qu'on détache ſes fers. Quels bords vous ont vu naître?
Que veniez-vous chercher dans ces climats affreux?

ORESTE.

Quel vain déſir vous porte à me connaître?

IPHIGÉNIE.

Parlez.

ORESTE.

Que lui répondre, ô Dieux!

IPHIGÉNIE.

D'où vient que votre cœur ſoupire?
Qu'êtes-vous?

ORESTE.

Malheureux, c'eſt aſſez vous en dire.

IPHIGÉNIE.

De grace, répondez, de quels lieux venez-vous?
Quel ſang vous donna l'être?

ORESTE.

Vous le voulez, Mycène m'a vu naître.

IPHIGÉNIE.

Dieux ! qu'entends-je ? achevez, dites, informez-nous,
Du ſort d'Agamemnon, de celui de la Grèce.

ORESTE.

Agamemnon !

IPHIGÉNIE.

D'où naît la douleur qui vous preſſe ?

ORESTE.

Agamemnon.....

IPHIGÉNIE.

Je vois couler vos pleurs !

ORESTE.

Sous un fer parricide eſt tombé....

IPHIGÉNIE.

Je me meurs.

ORESTE.

Quelle eſt donc cette femme ?

IPHIGÉNIE.

Et quel monſtre exécrable
A ſur un Roi ſi grand oſé lever le bras ?

ORESTE.

Au nom des Dieux ne m'interrogez pas.

IPHIGÉNIE.

Au nom des Dieux parlez.

ORESTE.

Ce monſtre abominable...
C'eſt....

IPHIGÉNIE.

Achevez, vous me faites frémir.

ORESTE.

Son épouſe.

IPHIGÉNIE.

Grands Dieux ! Clitemneſtre ?

ORESTE.

Elle-même.

LE CHŒUR.

Ciel !

IPHIGÉNIE.

Et des Dieux vengeurs la juſtice ſuprême
A vu ce crime atroce ?

ORESTE.

Elle a ſu le punir.
Son fils....

IPHIGÉNIE.

O Ciel !

ORESTE.

Il a vengé ſon père.

IPHIGÉNIE ET LE CHŒUR.

De forfaits ſur forfaits, quel aſſemblage affreux !

IPIGÉNIE.

Et ce fils qui du Ciel a ſervi la colère,
Ce fatal inſtrument des vengeances des Dieux ?

ORESTE.

A rencontré la mort qu'il a long-temps cherchée,
Electre dans Mycène eſt ſeule demeurée.

IPHIGÉNIE, *ſe retire ſur un des côtés de la Scene.*

C'en eſt fait tous les tiens ont ſubi le trépas,
Triſtes preſſentimens, vous ne me trompiez pas ;
Éloignez-vous, je ſuis aſſez inſtruite. (*Oreſte ſort.*)

SCENE VI.

IPHIGÉNIE, LES PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

O Ciel ! de mes tourmens la cauſe & le témoin,
Jouiſſez du malheur où vous m'avez réduite ;
Il ne pouvait aller plus loin.

CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Patrie infortunée,
Où par des nœuds ſi doux,

Notre

Notre ame eſt encore enchaînée.
Vous avez diſparu pour nous.

IPHIGÉNIE.

AIR.

O malheureuſe Iphigénie,
Ta patrie eſt anéantie.
Aux Prêtreſſes.
Vous n'avez plus de Roi, je n'ai plus de parens;
Mêlez vos cris plaintifs à mes gémiſſemens.
O malheureuſe Iphigénie,
Ta famille eſt anéantie.

CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Mêlons nos cris plaintifs à ſes gémiſſemens.
Nous n'avions d'eſpérance, hélas! que dans Oreſte,
Nous avons tout perdu, nul eſpoir ne nous reſte.

IPHIGÉNIE.

Honorez avec moi ce héros qui n'eſt plus
Du moins qu'aux mânes de mon frere,
Les derniers devoirs ſoient rendus:
Apportez-moi la coupe funéraire,
Offrons à cette ombre ſi chere,
Les froids honneurs qui lui ſont dûs.

CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Contemplez ces triſtes apprêts,
Mânes ſacrés, ombre plaintive,
Que nos larmes, que nos regrets,
Pénetrent l'infernale rive.

IPHIGÉNIE.

O mon frere! daignez entendre
Les accens de ma douleur,
Que les regrets de ta ſœur,
Juſqu'à toi puiſſent deſcendre.

CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Contemplez ces triſtes apprêts,
&c.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente l'appartement d'Iphigénie.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

Je cède à vos déſirs : du ſort qui nous opprime,
Inſtruiſons Electre, ma ſœur,
Aux horreurs du trépas, j'arrache une victime,
Et je ſers à la fois la nature & mon cœur.
Hélas ! je ne puis m'en défendre,
Pour l'un de ces infortunés,
Par nos barbares loix, à la mort condamnés,
Je ſens la pitié la plus tendre ;
Mon cœur s'unit à lui par des rapports ſecrets ;
Oreſte ſerait de ſon âge,
Ce captif malheureux m'en rappelle l'image,
Et ſa noble fierté m'en retrace les traits.

AIR.

D'une image hélas ! trop chérie,
J'aime encor à m'entretenir,
Mon ame ſe plaît à nourrir
L'eſpérance qui m'eſt ravie.
Inutiles & chers tranſports !
Chaſſons une vaine chimère ;
Ah ! ce n'eſt plus qu'aux ſombres bords,
Que je puis retrouver mon frere.

SCENE II.

IPHIGÉNIE, PRÊTRESSE, ORESTE, PYLADE.

UNE PRÊTRESSE.

VOICI ces captifs malheureux.

IPHIGÉNIE.

Allez, laiſſez-moi ſeule un moment avec eux.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, PYLADE, ORESTE.

ORESTE, *courant à Pylade.*

O joie inattendue !
Je puis donc t'embraſſer pour la derniere fois.

PYLADE.

Mon ſort eſt moins affreux, puiſque je te revois.

IPHIGÉNIE.

Qu'a leur aſpect touchant, je ſens mon ame émue !
Vous avez vu mes pleurs, je n'ai pu m'en défendre,
Hélas ! qui n'en verſerait pas,
Au récit que je viens d'entendre !
Si ſur ces bords ſanglans le Ciel fixa ſes pas,
Nous avons vu le jour dans de plus doux climats ;
Et la Grèce eſt notre patrie.

PYLADE.

Quoi ! des mains d'une Grecque il faut perdre la vie !

IPHIGÉNIE.

Ah ! pour ſauver vos jours, je donnerois les miens ;

SCENE V.

ORESTE, IPHIGÉNIE, LES PRÊTRESSES.

La porte de l'appartement s'ouvre, les Prêtreſſes paraiſſent, les furies s'abiment ſans en pouvoir être apperçues.

IPHIGÉNIE.

JE vois toute l'horreur
Que ma préſence vous inſpire,
Mais au fond de mon cœur,
Etranger malheureux, ſi vos yeux pouvaient lire;
Autant que je vous plains, vous plaindriez mon ſort.

ORESTE.

Quels traits! quel étonnant rapport!

IPHIGÉNIE *aux Prêtreſſes.*

Qu'on détache ſes fers. Quels bords vous ont vu naître?
Que veniez-vous chercher dans ces climats affreux?

ORESTE.

Quel vain déſir vous porte à me connaître?

IPHIGÉNIE.

Parlez.

ORESTE.

Que lui répondre, ô Dieux!

IPHIGÉNIE.

D'où vient que votre cœur ſoupire?
Qu'êtes-vous?

ORESTE.

Malheureux, c'eſt aſſez vous en dire.

IPHIGÉNIE.

De grace, répondez, de quels lieux venez-vous?
Quel ſang vous donna l'être?

ORESTE.

Vous le voulez, Mycène m'a vu naître.

IPHIGÉNIE.

Dieux ! qu'entends-je ? achevez, dites, informez-nous,
Du ſort d'Agamemnon, de celui de la Grèce.

ORESTE.

Agamemnon !

IPHIGÉNIE.

D'où naît la douleur qui vous preſſe ?

ORESTE.

Agamemnon.....

IPHIGÉNIE.

Je vois couler vos pleurs !

ORESTE.

Sous un fer parricide eſt tombé....

IPHIGÉNIE.

Je me meurs.

ORESTE.

Quelle eſt donc cette femme ?

IPHIGÉNIE.

Et quel monſtre exécrable
A ſur un Roi ſi grand oſé lever le bras ?

ORESTE.

Au nom des Dieux ne m'interrogez pas.

IPHIGÉNIE.

Au nom des Dieux parlez.

ORESTE.

Ce monſtre abominable....
C'eſt....

IPHIGÉNIE.

Achevez, vous me faites frémir.

ORESTE.

Son épouſe.

IPHIGÉNIE.

Grands Dieux ! Clitemneſtre ?

ORESTE.

Elle-même.

LE CHŒUR.

Ciel !

IPHIGÉNIE.

Et des Dieux vengeurs la juſtice ſuprême
A vu ce crime atroce ?

ORESTE.

Elle a ſu le punir.
Son fils....

IPHIGÉNIE.

O Ciel !

ORESTE.

Il a vengé ſon père.

IPHIGÉNIE ET LE CHŒUR.

De forfaits ſur forfaits, quel aſſemblage affreux !

IPIGÉNIE.

Et ce fils qui du Ciel a ſervi la colère,
Ce fatal inſtrument des vengeances des Dieux ?

ORESTE.

A rencontré la mort qu'il a long-temps cherchée,
Electre dans Mycène eſt ſeule demeurée.

IPHIGÉNIE, *ſe retire ſur un des côtés de la Scene.*

C'en eſt fait tous les tiens ont ſubi le trépas,
Triſtes preſſentimens, vous ne me trompiez pas ;
Éloignez-vous, je ſuis aſſez inſtruite. (*Oreſte ſort.*)

SCENE VI.

IPHIGÉNIE, LES PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

O Ciel ! de mes tourmens la cauſe & le témoin,
Jouiſſez du malheur où vous m'avez réduite ;
Il ne pouvait aller plus loin.

CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Patrie infortunée,
Où par des nœuds ſi doux,

Notre

Notre ame eſt encore enchaînée.
Vous avez diſparu pour nous.

IPHIGÉNIE.

AIR.

O malheureuſe Iphigénie,
Ta patrie eſt anéantie.
Aux Prêtreſſes.
Vous n'avez plus de Roi, je n'ai plus de parens;
Mêlez vos cris plaintifs à mes gémiſſemens.
O malheureuſe Iphigénie,
Ta famille eſt anéantie.

CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Mêlons nos cris plaintifs à ſes gémiſſemens.
Nous n'avions d'eſpérance, hélas! que dans Oreſte,
Nous avons tout perdu, nul eſpoir ne nous reſte.

IPHIGÉNIE.

Honorez avec moi ce héros qui n'eſt plus
Du moins qu'aux mânes de mon frere,
Les derniers devoirs ſoient rendus:
Apportez-moi la coupe funéraire,
Offrons à cette ombre ſi chere,
Les froids honneurs qui lui ſont dûs.

CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Contemplez ces triſtes apprêts,
Mânes ſacrés, ombre plaintive,
Que nos larmes, que nos regrets,
Pénetrent l'infernale rive.

IPHIGÉNIE.

O mon frere! daignez entendre
Les accens de ma douleur,
Que les regrets de ta ſœur,
Juſqu'à toi puiſſent deſcendre.

CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Contemplez ces triſtes apprêts,
&c.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente l'appartement d'Iphigénie.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

Je cède à vos déſirs : du ſort qui nous opprime,
Inſtruiſons Electre, ma ſœur,
Aux horreurs du trépas, j'arrache une victime,
Et je ſers à la fois la nature & mon cœur.
Hélas ! je ne puis m'en défendre,
Pour l'un de ces infortunés,
Par nos barbares loix, à la mort condamnés,
Je ſens la pitié la plus tendre ;
Mon cœur s'unit à lui par des rapports ſecrets ;
Oreſte ſerait de ſon âge,
Ce captif malheureux m'en rappelle l'image,
Et ſa noble fierté m'en retrace les traits.

AIR.

D'une image hélas ! trop chérie,
J'aime encor à m'entretenir,
Mon ame ſe plaît à nourrir
L'eſpérance qui m'eſt ravie.
Inutiles & chers tranſports !
Chaſſons une vaine chimère ;
Ah ! ce n'eſt plus qu'aux ſombres bords,
Que je puis retrouver mon frere.

SCENE II.

IPHIGÉNIE, PRÊTRESSE, ORESTE, PYLADE.

UNE PRÊTRESSE.

VOICI ces captifs malheureux.

IPHIGÉNIE.

Allez, laiſſez-moi ſeule un moment avec eux.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, PYLADE, ORESTE.

ORESTE, *courant à Pylade.*

O joie inattendue !
Je puis donc t'embraſſer pour la derniere fois.

PYLADE.

Mon ſort eſt moins affreux, puiſque je te revois.

IPHIGÉNIE.

Qu'a leur aſpect touchant, je ſens mon ame émue !
Vous avez vu mes pleurs, je n'ai pu m'en défendre,
Hélas ! qui n'en verſerait pas,
Au récit que je viens d'entendre !
Si ſur ces bords ſanglans le Ciel fixa ſes pas,
Nous avons vu le jour dans de plus doux climats ;
Et la Grèce eſt notre patrie.

PYLADE.

Quoi ! des mains d'une Grecque il faut perdre la vie !

IPHIGÉNIE.

Ah ! pour ſauver vos jours, je donnerois les miens ;

Mais Thoas veut du ſang, ſa piété barbare,
Ajouterait aux maux qu'on vous prépare,
Si de tous deux je briſois les liens.

AIR.

Je pourrois du Tyran tromper la barbarie;
De l'un de vous au moins que les jours conſervés,

ORESTE, PYLADE, (*enſemble*)

Mon ami, tu vivras, tes jours ſeront ſauvés.

IPHIGÉNIE.

De celui de vous deux qui me devra la vie,
Pourrais-je attendre un ſervice?

ORESTE, PYLADE, (*enſemble*)

Achevez,
Je vous réponds de la reconnaiſſance.

IPHIGÉNIE.

Dans Argos, comme vous, j'ai reçu la naiſſance;
Il m'y reſte encor des amis,
Jurez-moi qu'un billet fidélement remis,

ORESTE, PYLADE, (*enſemble*)

J'en atteſte les Dieux, vos vœux ſeront remplis.

IPHIGÉNIE.

Il faut donc entre vous choiſir une victime.
Hélas! dans le ſoin qui m'anime,
Que ne puis-je à tous deux rendre un ſervice égal!
Il faut que l'un des deux expire:
(*à part*)
Mon ame ſe déchire....
Mais puiſqu'il faut enfin faire un choix ſi fatal,
à Oreſte,
C'eſt vous qui partirez.

ORESTE.

Que je parte! qu'il meure!
O Ciel!

IPHIGENIE.

Répondez à mes vœux,
Soyez prêt à partir, je cours en preſſer l'heure.

SCENE IV.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

O Moment trop heureux !
Ma mort à mon ami va donc ſauver la vie !

ORESTE.

Et je conſentirais qu'elle te fût ravie !
M'aimes-tu ? parle :

PYLADE.

O Dieux ! tu l'oſes demander !

ORESTE.

M'aimes-tu ?

PYLADE.

Quel diſcours ! quelle fureur te preſſe ?

ORESTE.

Renonce au choix de la Prêtreſſe.

PYLADE.

Ah ! ce choix m'eſt trop cher pour le pouvoir céder :

ORESTE.

AIR.

Et tu prétends encore que tu m'aimes,
Lorſqu'au mépris des Dieux ſacrifiant tes jours,

PYLADE.

Ils veillent pour les tiens, ils protégent leur cours,
Je remplis leur décret ſuprême.

ORESTE.

A ces Dieux conjurés prétends-tu donc t'unir,
Pour ajouter aux tourmens que j'endure ?

PYLADE.

Que me demandes-tu ?

ORESTE.

De me laiſſer mourir.

PYLADE.

Non, ne l'eſperes pas,

ORESTE.

Oreſte t'en conjure.

PYLADE.

Cruel !

enſemble.

Dieux ! fléchiſſez ſon cœur,
Rendez-moi mon ami ; qu'il m'accorde ſa grace,
Que tout mon ſang vous ſatisfaſſe,
Qu'il ſuffiſe à votre rigueur.

ORESTE.

Quoi ! je ne vaincrai pas ta conſtance funeſte !
Quoi ! ton ame toujours ſe refuſe à mes vœux !
Ne ſais-tu pas que pour Oreſte,
La vie eſt un ſupplice affreux ?
Ne ſais-tu pas que ces mains parricides,
Fument encor du ſang que j'ai verſé ?
Ne ſais-tu pas que l'enfer courroucé,
Raſſemble autour de moi ſes noires Euménides,
Qu'elles m'obſédent en tous lieux ?
Les voici, de ſerpens leurs mains s'arment encore,
Où fuir ! eh quoi ! Pylade me fuit & m'abhorre,
Il me livre à leurs coups. Arrêtez, ah grands Dieux !

PYLADE.

Eh quoi ! méconnais-tu Pylade qui t'implore ?

ORESTE.

Eh bien Pylade, eſt-ce à toi de mourir ?

PYLADE.

O Dieux ! votre courroux ne peut-il ſe fléchir ?

ORESTE.

La mort, de mes tourmens eſt l'unique relâche,
Je l'obtenais : Pylade me l'arrache.

PYLADE.

AIR.

Ah mon ami, j'implore ta pitié,
Oreſte, hélas ! peut-il me méconnaître ?
Qu'il s'attendriſſe aux pleurs de l'amitié,

Ton cœur au mien n'eſt pas fermé peut-être.
Cet ami qui te fut ſi cher,
Pylade eſt à tes pieds, il conjure, il te preſſe,
A tes fureurs laiſſe-moi t'arracher :
Souſcris au choix dicté par la Prêtreſſe.

ORESTE.

Pylade !

PYLADE.

Ah ! mon ami, j'implore ta pitié,
Oreſte hélas ! peut-il me méconnaître ?

ORESTE.

Grands Dieux !

PYLADE.

Qu'il s'attendriſſe aux pleurs de l'amitié.
Ton cœur au mien n'eſt pas fermé peut-être.

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE, PRÊTRESSES.

ORESTE.

MALGRÉ toi je ſaurai t'arracher au trépas.

IPHIGÉNIE.

à Pylade, aux Prêtreſſes.

Que je vous plains ! Vous, conduiſez ſes pas.

ORESTE.

Non Prêtreſſe, arrêtez ; votre pitié s'égare :

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

C'eſt à moi de mourir ;
Mon ami pourra vous ſervir,
Qu'il ſoit le digne objet d'un ſervice ſi rare.

PYLADE

N'écoutez point ſes tranſports furieux.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente l'appartement d'Iphigénie.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

Je cède à vos déſirs : du ſort qui nous opprime,
Inſtruiſons Electre, ma ſœur,
Aux horreurs du trépas, j'arrache une victime,
Et je ſers à la fois la nature & mon cœur.
Hélas ! je ne puis m'en défendre,
Pour l'un de ces infortunés,
Par nos barbares loix, à la mort condamnés,
Je ſens la pitié la plus tendre ;
Mon cœur s'unit à lui par des rapports ſecrets ;
Oreſte ſerait de ſon âge,
Ce captif malheureux m'en rappelle l'image,
Et ſa noble fierté m'en retrace les traits.

AIR.

D'une image hélas ! trop chérie,
J'aime encor à m'entretenir,
Mon ame ſe plaît à nourrir
L'eſpérance qui m'eſt ravie.
Inutiles & chers tranſports !
Chaſſons une vaine chimère ;
Ah ! ce n'eſt plus qu'aux ſombres bords,
Que je puis retrouver mon frere.

SCENE II.

IPHIGÉNIE, PRÊTRESSE, ORESTE, PYLADE.

UNE PRÊTRESSE.

VOICI ces captifs malheureux.

IPHIGÉNIE.

Allez, laiſſez-moi ſeule un moment avec eux.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, PYLADE, ORESTE.

ORESTE, *courant à Pylade.*

O joie inattendue !
Je puis donc t'embraſſer pour la derniere fois.

PYLADE.

Mon ſort eſt moins affreux, puiſque je te revois.

IPHIGÉNIE.

Qu'a leur aſpect touchant, je ſens mon ame émue !
Vous avez vu mes pleurs, je n'ai pu m'en défendre,
Hélas ! qui n'en verſerait pas,
Au récit que je viens d'entendre !
Si ſur ces bords ſanglans le Ciel fixa ſes pas,
Nous avons vu le jour dans de plus doux climats ;
Et la Grèce eſt notre patrie.

PYLADE.

Quoi ! des mains d'une Grecque il faut perdre la vie !

IPHIGÉNIE.

Ah ! pour ſauver vos jours, je donnerois les miens ;

Mais Thoas veut du ſang, ſa piété barbare,
Ajouterait aux maux qu'on vous prépare,
Si de tous deux je briſois les liens.

AIR.

Je pourrois du Tyran tromper la barbarie;
De l'un de vous au moins que les jours conſervés,

ORESTE, PYLADE, (*enſemble*)

Mon ami, tu vivras, tes jours ſeront ſauvés.

IPHIGÉNIE.

De celui de vous deux qui me devra la vie,
Pourrais-je attendre un ſervice?

ORESTE, PYLADE, (*enſemble*)

Achevez,
Je vous réponds de ſa reconnaiſſance.

IPHIGÉNIE.

Dans Argos, comme vous, j'ai reçu la naiſſance;
Il m'y reſte encor des amis,
Jurez-moi qu'un billet fidélement remis,

ORESTE, PYLADE, (*enſemble*)

J'en atteſte les Dieux, vos vœux ſeront remplis.

IPHIGÉNIE.

Il faut donc entre vous choiſir une victime.
Hélas! dans le ſoin qui m'anime,
Que ne puis-je à tous deux rendre un ſervice égal!
Il faut que l'un des deux expire:
(*à part*)
Mon ame ſe déchire....
Mais puiſqu'il faut enfin faire un choix ſi fatal,
à Oreſte,
C'eſt vous qui partirez.

ORESTE.

Que je parte! qu'il meure!
O Ciel!

IPHIGENIE.

Répondez à mes vœux,
Soyez prêt à partir, je cours en preſſer l'heure.

SCENE IV.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

O Moment trop heureux !
Ma mort à mon ami va donc ſauver la vie !

ORESTE.

Et je conſentirais qu'elle te fût ravie !
M'aimes-tu ? parle :

PYLADE.

O Dieux ! tu l'oſes demander !

ORESTE.

M'aimes-tu ?

PYLADE.

Quel diſcours ! quelle fureur te preſſe ?

ORESTE.

Renonce au choix de la Prêtreſſe.

PYLADE.

Ah ! ce choix m'eſt trop cher pour le pouvoir céder :

ORESTE.

AIR.

Et tu prétends encore que tu m'aimes,
Lorſqu'au mépris des Dieux ſacrifiant tes jours,

PYLADE.

Ils veillent pour les tiens, ils protégent leur cours,
Je remplis leur décret ſuprême.

ORESTE.

A ces Dieux conjurés prétends-tu donc t'unir,
Pour ajouter aux tourmens que j'endure ?

PYLADE.

Que me demandes-tu ?

ORESTE.

De me laiſſer mourir.

PYLADE.

Non, ne l'eſperes pas,

ORESTE.

Oreſte t'en conjure.

PYLADE.

Cruel !

enſemble.

Dieux ! fléchiſſez ſon cœur,
Rendez-moi mon ami ; qu'il m'accorde ſa grace,
Que tout mon ſang vous ſatisfaſſe,
Qu'il ſuffiſe à votre rigueur.

ORESTE.

Quoi ! je ne vaincrai pas ta conſtance funeſte !
Quoi ! ton ame toujours ſe refuſe à mes vœux !
Ne ſais-tu pas que pour Oreſte,
La vie eſt un ſupplice affreux ?
Ne ſais-tu pas que ces mains parricides,
Fument encor du ſang que j'ai verſé ?
Ne ſais-tu pas que l'enfer courroucé,
Raſſemble autour de moi ſes noires Euménides,
Qu'elles m'obſédent en tous lieux ?
Les voici, de ſerpens leurs mains s'arment encore,
Où fuir ! eh quoi ! Pylade me fuit & m'abhorre,
Il me livre à leurs coups. Arrêtez, ah grands Dieux !

PYLADE.

Eh quoi ! méconnais-tu Pylade qui t'implore ?

ORESTE.

Eh bien Pylade, eſt-ce à toi de mourir ?

PYLADE.

O Dieux ! votre courroux ne peut-il ſe fléchir ?

ORESTE.

La mort, de mes tourmens eſt l'unique relâche,
Je l'obtenais : Pylade me l'arrache.

PYLADE.

AIR.

Ah mon ami, j'implore ta pitié,
Oreſte, hélas ! peut-il me méconnaître ?
Qu'il s'attendriſſe aux pleurs de l'amitié,

Ton cœur au mien n'eſt pas fermé peut-être.
Cet ami qui te fut ſi cher,
Pylade eſt à tes pieds, il conjure, il te preſſe,
A tes fureurs laiſſe-moi t'arracher :
Souſcris au choix dicté par la Prêtreſſe.

ORESTE.

Pylade !

PYLADE.

Ah ! mon ami, j'implore ta pitié,
Oreſte hélas ! peut-il me méconnaître ?

ORESTE.

Grands Dieux !

PYLADE.

Qu'il s'attendriſſe aux pleurs de l'amitié.
Ton cœur au mien n'eſt pas fermé peut-être.

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE, PRÉTRESSES.

ORESTE.

MALGRÉ toi je ſaurai t'arracher au trépas.

IPHIGÉNIE.

à Pylade, aux Prêtreſſes.
Que je vous plains ! Vous, conduiſez ſes pas.

ORESTE.

Non Prêtreſſe, arrêtez ; votre pitié s'égare :

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

C'eſt à moi de mourir ;
Mon ami pourra vous ſervir,
Qu'il ſoit le digne objet d'un ſervice ſi rare.

PYLADE

N'écoutez point ſes tranſports furieux.

IPHIGÉNIE, *à Oreſte.*

Vivez & me ſervez :

ORESTE.

Je ne le puis ſans crime.

PYLADE.

Cruel ! quelle fureur l'anime ?

IPHIGÉNIE.

Ah ! je ſens que mon choix eſt dicté par les Dieux.

ORESTE, *à Pylade.*

C'en eſt fait ici même à l'inſtant je déclare.....

PYLADE.

Arrête.

ORESTE.

Eh bien, ſachez !

PYLADE.

Arrête, juſtes Dieux !

IPHIGÉNIE.

Quelle ſoudaine horreur de votre ame s'empare ?

ORESTE, *à Iphigénie.*

Prononcez, que ma mort :

IPHIGÉNIE.

Non, ne l'eſpérez pas,
Un pouvoir inconnu, puiſſant, irréſiſtible,
Sur l'autel des Dieux même arrêterait mon bras.

ORESTE.

Quoi ! toujours à mes vœux vous êtes inſenſible,
Mais c'eſt en vain, j'en atteſte les Dieux,
Si mon ami n'échappe au ſort qu'on lui prépare,
Je vais, m'immolant à vos yeux,
Répandre tout ce ſang dont le Ciel eſt avare.

IPHIGÉNIE.

O Dieux ! eh bien cruel, rempliſſez vos déſirs.

ORESTE.

Vis, mon ami, cours ſervir la Prêtreſſe,
D'une ſœur qui m'eſt chere adoucis la triſteſſe,
Portes-lui mes derniers ſoupirs,
Adieu.

SCENE

SCENE VI.

IPHIGÉNIE, PYLADE.

IPHIGÉNIE.

PUISQUE le Ciel à vos jours s'intéreſſe,
Prêtez moi le ſecours que vous m'avez promis,
Portez cet écrit dans la Grèce,
Qu'entre les mains d'Electre il ſoit par vous remis.

PYLADE.

Qu'entends-je ! & quel rapport l'un à l'autre vous lie ?

IPHIGÉNIE.

J'ai reſpecté votre ſecret,
N'exigez rien de plus.

PYLADE.

Vous ſerez obéie,
Je remplirai vos vœux ſi le Ciel le permet.

SCENE VII.

PYLADE, *ſeul.*

AIR.

DIVINITÉ des grandes ames,
Amitié, viens armer mon bras,
Remplis mon cœur de tes céleſtes flammes,
Je vais ſauver Oreſte, ou courir au trépas.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente l'intérieur du Temple de Diane ; la Statue de la Déeſſe élevée ſur une Eſtrade eſt au mil eu ; en avançant ſur un des côtés, on voit l'Autel des Sacrifices.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, *ſeule.*

NON, cet affreux devoir je ne puis le remplir ;

ACTE III.

Le Théâtre repréſente l'appartement d'Iphigénie.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

Je cède à vos déſirs : du ſort qui nous opprime,
Inſtruiſons Electre, ma ſœur,
Aux horreurs du trépas, j'arrache une victime,
Et je ſers à la fois la nature & mon cœur.
Hélas ! je ne puis m'en défendre,
Pour l'un de ces infortunés,
Par nos barbares loix, à la mort condamnés,
Je ſens la pitié la plus tendre ;
Mon cœur s'unit à lui par des rapports ſecrets ;
Oreſte ſerait de ſon âge,
Ce captif malheureux m'en rappelle l'image,
Et ſa noble fierté m'en retrace les traits.

AIR.

D'une image hélas ! trop chérie,
J'aime encor à m'entretenir,
Mon ame ſe plaît à nourrir
L'eſpérance qui m'eſt ravie.
Inutiles & chers tranſports !
Chaſſons une vaine chimère ;
Ah ! ce n'eſt plus qu'aux ſombres bords,
Que je puis retrouver mon frere.

SCENE II.

IPHIGÉNIE, PRÊTRESSE, ORESTE, PYLADE.

UNE PRÊTRESSE.

VOICI ces captifs malheureux.

IPHIGÉNIE.

Allez, laiſſez-moi ſeule un moment avec eux.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, PYLADE, ORESTE.

ORESTE, *courant à Pylade.*

O joie inattendue !
Je puis donc t'embraſſer pour la derniere fois.

PYLADE.

Mon ſort eſt moins affreux, puiſque je te revois.

IPHIGÉNIE.

Qu'a leur aſpect touchant, je ſens mon ame émue !
Vous avez vu mes pleurs, je n'ai pu m'en défendre,
Hélas ! qui n'en verſerait pas,
Au récit que je viens d'entendre !
Si ſur ces bords ſanglans le Ciel fixa ſes pas,
Nous avons vu le jour dans de plus doux climats ;
Et la Grèce eſt notre patrie.

PYLADE.

Quoi ! des mains d'une Grecque il faut perdre la vie !

IPHIGÉNIE.

Ah ! pour ſauver vos jours, je donnerois les miens ;

Mais Thoas veut du ſang, ſa piété barbare,
Ajouterait aux maux qu'on vous prépare,
Si de tous deux je briſois les liens.

AIR.

Je pourrois du Tyran tromper la barbarie;
De l'un de vous au moins que les jours conſervés,

ORESTE, PYLADE, (*enſemble*)

Mon ami, tu vivras, tes jours ſeront ſauvés.

IPHIGÉNIE.

De celui de vous deux qui me devra la vie,
Pourrais-je attendre un ſervice?

ORESTE, PYLADE, (*enſemble*)

Achevez,
Je vous réponds de ſa reconnaiſſance.

IPHIGÉNIE.

Dans Argos, comme vous, j'ai reçu la naiſſance;
Il m'y reſte encor des amis,
Jurez-moi qu'un billet fidélement remis,

ORESTE, PYLADE, (*enſemble*)

J'en atteſte les Dieux, vos vœux ſeront remplis.

IPHIGÉNIE.

Il faut donc entre vous choiſir une victime.
Hélas! dans le ſoin qui m'anime,
Que ne puis-je à tous deux rendre un ſervice égal!
Il faut que l'un des deux expire:
(*à part*)
Mon ame ſe déchire....
Mais puiſqu'il faut enfin faire un choix ſi fatal,
à Oreſte,
C'eſt vous qui partirez.

ORESTE.

Que je parte! qu'il meure!
O Ciel!

IPHIGENIE.

Répondez à mes vœux,
Soyez prêt à partir, je cours en preſſer l'heure.

SCENE IV.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

O Moment trop heureux !
Ma mort à mon ami va donc ſauver la vie !

ORESTE.

Et je conſentirais qu'elle te fût ravie !
M'aimes-tu ? parle :

PYLADE.

O Dieux ! tu l'oſes demander !

ORESTE.

M'aimes-tu ?

PYLADE.

Quel diſcours ! quelle fureur te preſſe ?

ORESTE.

Renonce au choix de la Prêtreſſe.

PYLADE.

Ah ! ce choix m'eſt trop cher pour le pouvoir céder :

ORESTE.

AIR.

Et tu prétends encore que tu m'aimes,
Lorſqu'au mépris des Dieux ſacrifiant tes jours,

PYLADE.

Ils veillent pour les tiens, ils protégent leur cours,
Je remplis leur décret ſuprême.

ORESTE.

A ces Dieux conjurés prétends-tu donc t'unir,
Pour ajouter aux tourmens que j'endure ?

PYLADE.

Que me demandes-tu ?

ORESTE.

De me laiſſer mourir.

PYLADE.

Non, ne l'eſperes pas,

ORESTE.

Oreſte t'en conjure.

PYLADE.

Cruel !

enſemble.

Dieux ! fléchiſſez ſon cœur,
Rendez-moi mon ami ; qu'il m'accorde ſa grace,
Que tout mon ſang vous ſatisfaſſe,
Qu'il ſuffiſe à votre rigueur.

ORESTE.

Quoi ! je ne vaincrai pas ta conſtance funeſte !
Quoi ! ton ame toujours ſe refuſe à mes vœux !
Ne ſais-tu pas que pour Oreſte,
La vie eſt un ſupplice affreux ?
Ne ſais-tu pas que ces mains parricides,
Fument encor du ſang que j'ai verſé ?
Ne ſais-tu pas que l'enfer courroucé,
Raſſemble autour de moi ſes noires Euménides,
Qu'elles m'obſédent en tous lieux ?
Les voici, de ſerpens leurs mains s'arment encore,
Où fuir ! eh quoi ! Pylade me fuit & m'abhorre,
Il me livre à leurs coups. Arrêtez, ah grands Dieux !

PYLADE.

Eh quoi ! méconnais-tu Pylade qui t'implore ?

ORESTE.

Eh bien Pylade, eſt-ce à toi de mourir ?

PYLADE.

O Dieux ! votre courroux ne peut-il ſe fléchir ?

ORESTE.

La mort, de mes tourmens eſt l'unique relâche,
Je l'obtenais : Pylade me l'arrache.

PYLADE.

AIR.

Ah mon ami, j'implore ta pitié,
Oreſte, hélas ! peut-il me méconnaître ?
Qu'il s'attendriſſe aux pleurs de l'amitié,

Ton cœur au mien n'eſt pas fermé peut-être.
Cet ami qui te fut ſi cher,
Pylade eſt à tes pieds, il conjure, il te preſſe,
A tes fureurs laiſſe-moi t'arracher :
Souſcris au choix dicté par la Prêtreſſe.

ORESTE.

Pylade !

PYLADE.

Ah ! mon ami, j'implore ta pitié,
Oreſte hélas ! peut-il me méconnaître ?

ORESTE.

Grands Dieux !

PYLADE.

Qu'il s'attendriſſe aux pleurs de l'amitié.
Ton cœur au mien n'eſt pas fermé peut-être.

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE, PRÉTRESSES.

ORESTE.

MALGRÉ toi je ſaurai t'arracher au trépas.

IPHIGÉNIE.

à Pylade, aux Prêtreſſes.
Que je vous plains ! Vous, conduiſez ſes pas.

ORESTE.

Non Prêtreſſe, arrêtez ; votre pitié s'égare :

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

C'eſt à moi de mourir ;
Mon ami pourra vous ſervir,
Qu'il ſoit le digne objet d'un ſervice ſi rare.

PYLADE

N'écoutez point ſes tranſports furieux.

IPHIGÉNIE, *à Oreſte.*

Vivez & me ſervez :

ORESTE.

Je ne le puis ſans crime.

PYLADE.

Cruel ! quelle fureur l'anime ?

IPHIGÉNIE.

Ah ! je ſens que mon choix eſt dicté par les Dieux.

ORESTE, *à Pylade.*

C'en eſt fait ici même à l'inſtant je déclare....

PYLADE.

Arrête.

ORESTE.

Eh bien, ſachez !

PYLADE.

Arrête, juſtes Dieux !

IPHIGÉNIE.

Quelle ſoudaine horreur de votre ame s'empare ?

ORESTE, *à Iphigénie.*

Prononcez, que ma mort :

IPHIGÉNIE.

Non, ne l'eſpérez pas,
Un pouvoir inconnu, puiſſant, irréſiſtible,
Sur l'autel des Dieux même arrêterait mon bras.

ORESTE.

Quoi ! toujours à mes vœux vous êtes inſenſible,
Mais c'eſt en vain, j'en atteſte les Dieux,
Si mon ami n'échappe au ſort qu'on lui prépare,
Je vais, m'immolant à vos yeux,
Répandre tout ce ſang dont le Ciel eſt avare.

IPHIGÉNIE.

O Dieux ! eh bien cruel, rempliſſez vos déſirs.

ORESTE.

Vis, mon ami, cours ſervir la Prêtreſſe,
D'une ſœur qui m'eſt chere adoucis la triſteſſe,
Portes-lui mes derniers ſoupirs,
Adieu.

SCENE

SCENE VI.

IPHIGÉNIE, PYLADE.

IPHIGÉNIE.

PUISQUE le Ciel à vos jours s'intéreſſe,
Prêtez moi le ſecours que vous m'avez promis,
Portez cet écrit dans la Grèce,
Qu'entre les mains d'Electre il ſoit par vous remis.

PYLADE.

Qu'entends-je ! & quel rapport l'un à l'autre vous lie ?

IPHIGÉNIE.

J'ai reſpecté votre ſecret,
N'exigez rien de plus.

PYLADE.

Vous ſerez obéie,
Je remplirai vos vœux ſi le Ciel le permet.

SCENE VII.

PYLADE, *ſeul.*

AIR.

DIVINITÉ des grandes ames,
Amitié, viens armer mon bras,
Remplis mon cœur de tes céleſtes flammes,
Je vais ſauver Oreſte, ou courir au trépas.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente l'intérieur du Temple de Diane ; la Statue de la Déeſſe élevée ſur une Eſtrade eſt au milieu ; en avançant ſur un des côtés, on voit l'Autel des Sacrifices.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, *ſeule.*

NON, cet affreux devoir je ne puis le remplir ;

ACTE III.

Le Théâtre repréſente l'appartement d'Iphigénie.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, PRÊTRESSES.

IPHIGÉNIE.

Je cède à vos déſirs : du ſort qui nous opprime,
Inſtruiſons Electre, ma ſœur,
Aux horreurs du trépas, j'arrache une victime,
Et je ſers à la fois la nature & mon cœur.
Hélas ! je ne puis m'en défendre,
Pour l'un de ces infortunés,
Par nos barbares loix, à la mort condamnés,
Je ſens la pitié la plus tendre ;
Mon cœur s'unit à lui par des rapports ſecrets ;
Oreſte ſerait de ſon âge,
Ce captif malheureux m'en rappelle l'image,
Et ſa noble fierté m'en retrace les traits.

AIR.

D'une image hélas ! trop chérie,
J'aime encor à m'entretenir,
Mon ame ſe plaît à nourrir
L'eſpérance qui m'eſt ravie.
Inutiles & chers tranſports !
Chaſſons une vaine chimère ;
Ah ! ce n'eſt plus qu'aux ſombres bords,
Que je puis retrouver mon frere.

SCENE II.

IPHIGÉNIE, PRÉTRESSE, ORESTE, PYLADE.

UNE PRÊTRESSE.

VOICI ces captifs malheureux.

IPHIGÉNIE.

Allez, laiſſez-moi ſeule un moment avec eux.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, PYLADE, ORESTE.

ORESTE, *courant à Pylade.*

O joie inattendue !
Je puis donc t'embraſſer pour la derniere fois.

PYLADE.

Mon ſort eſt moins affreux, puiſque je te revois.

IPHIGÉNIE.

Qu'a leur aſpect touchant, je ſens mon ame émue !
Vous avez vu mes pleurs, je n'ai pu m'en défendre,
Hélas ! qui n'en verſerait pas,
Au récit que je viens d'entendre !
Si ſur ces bords ſanglans le Ciel fixa ſes pas,
Nous avons vu le jour dans de plus doux climats ;
Et la Grèce eſt notre patrie.

PYLADE.

Quoi ! des mains d'une Grecque il faut perdre la vie !

IPHIGÉNIE.

Ah ! pour ſauver vos jours, je donnerois les miens ;

Mais Thoas veut du ſang, ſa piété barbare,
Ajouterait aux maux qu'on vous prépare,
Si de tous deux je briſois les liens.

AIR.

Je pourrois du Tyran tromper la barbarie;
De l'un de vous au moins que les jours conſervés,

ORESTE, PYLADE, (*enſemble*)

Mon ami, tu vivras, tes jours ſeront ſauvés.

IPHIGÉNIE.

De celui de vous deux qui me devra la vie,
Pourrais-je attendre un ſervice?

ORESTE, PYLADE, (*enſemble*)

Achevez,
Je vous réponds de ſa reconnaiſſance.

IPHIGÉNIE.

Dans Argos, comme vous, j'ai reçu la naiſſance;
Il m'y reſte encor des amis,
Jurez-moi qu'un billet fidélement remis,

ORESTE, PYLADE, (*enſemble*)

J'en atteſte les Dieux, vos vœux ſeront remplis.

IPHIGÉNIE.

Il faut donc entre vous choiſir une victime.
Hélas! dans le ſoin qui m'anime,
Que ne puis-je à tous deux rendre un ſervice égal!
Il faut que l'un des deux expire:
(*à part*)
Mon ame ſe déchire....
Mais puiſqu'il faut enfin faire un choix ſi fatal,
(*à Oreſte*)
C'eſt vous qui partirez.

ORESTE.

Que je parte! qu'il meure!
O Ciel!

IPHIGENIE.

Répondez à mes vœux,
Soyez prêt à partir, je cours en preſſer l'heure.

SCENE IV.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

O Moment trop heureux !
Ma mort à mon ami va donc ſauver la vie !

ORESTE.

Et je conſentirais qu'elle te fût ravie !
M'aimes-tu ? parle :

PYLADE.

O Dieux ! tu l'oſes demander !

ORESTE.

M'aimes-tu ?

PYLADE.

Quel diſcours ! quelle fureur te preſſe ?

ORESTE.

Renonce au choix de la Prêtreſſe.

PYLADE.

Ah ! ce choix m'eſt trop cher pour le pouvoir céder :

ORESTE.

AIR.

Et tu prétends encore que tu m'aimes,
Lorſqu'au mépris des Dieux ſacrifiant tes jours,

PYLADE.

Ils veillent pour les tiens, ils protégent leur cours ;
Je remplis leur décret ſuprême.

ORESTE.

A ces Dieux conjurés prétends-tu donc t'unir,
Pour ajouter aux tourmens que j'endure ?

PYLADE.

Que me demandes-tu ?

ORESTE.

De me laiſſer mourir.

PYLADE.

Non, ne l'eſperes pas,

ORESTE.

Oreſte t'en conjure.

PYLADE.

Cruel !

enſemble.

Dieux ! fléchiſſez ſon cœur,
Rendez-moi mon ami ; qu'il m'accorde ſa grace,
Que tout mon ſang vous ſatisfaſſe,
Qu'il ſuffiſe à votre rigueur.

ORESTE.

Quoi ! je ne vaincrai pas ta conſtance funeſte !
Quoi ! ton ame toujours ſe refuſe à mes vœux !
Ne ſais-tu pas que pour Oreſte,
La vie eſt un ſupplice affreux ?
Ne ſais-tu pas que ces mains parricides,
Fument encor du ſang que j'ai verſé ?
Ne ſais-tu pas que l'enfer courroucé,
Raſſemble autour de moi ſes noires Euménides,
Qu'elles m'obſédent en tous lieux ?
Les voici, de ſerpens leurs mains s'arment encore,
Où fuir ! eh quoi ! Pylade me fuit & m'abhorre,
Il me livre à leurs coups. Arrêtez, ah grands Dieux !

PYLADE.

Eh quoi ! méconnais-tu Pylade qui t'implore ?

ORESTE.

Eh bien Pylade, eſt-ce à toi de mourir ?

PYLADE.

O Dieux ! votre courroux ne peut-il ſe fléchir ?

ORESTE.

La mort, de mes tourmens eſt l'unique relâche,
Je l'obtenais : Pylade me l'arrache.

PYLADE.

AIR.

Ah mon ami, j'implore ta pitié,
Oreſte, hélas ! peut-il me méconnaître ?
Qu'il s'attendriſſe aux pleurs de l'amitié,

Ton cœur au mien n'eſt pas fermé peut-être.
Cet ami qui te fut ſi cher,
Pylade eſt à tes pieds, il conjure, il te preſſe,
A tes fureurs laiſſe-moi t'arracher :
Souſcris au choix dicté par la Prêtreſſe.

ORESTE.

Pylade !

PYLADE.

Ah ! mon ami, j'implore ta pitié,
Oreſte hélas ! peut-il me méconnaître ?

ORESTE.

Grands Dieux !

PYLADE.

Qu'il s'attendriſſe aux pleurs de l'amitié.
Ton cœur au mien n'eſt pas fermé peut-être.

SCENE V.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE, PRÊTRESSES.

ORESTE.

MALGRÉ toi je ſaurai t'arracher au trépas.

IPHIGÉNIE.

à Pylade, aux Prêtreſſes.
Que je vous plains ! Vous, conduiſez ſes pas.

ORESTE.

Non Prêtreſſe, arrêtez ; votre pitié s'égare :

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

C'eſt à moi de mourir ;
Mon ami pourra vous ſervir,
Qu'il ſoit le digne objet d'un ſervice ſi rare.

PYLADE

N'écoutez point ſes tranſports furieux.

IPHIGÉNIE, *à Oreſte.*

Vivez & me ſervez :

ORESTE.

Je ne le puis ſans crime.

PYLADE.

Cruel ! quelle fureur l'anime ?

IPHIGÉNIE.

Ah ! je ſens que mon choix eſt dicté par les Dieux.

ORESTE, *à Pylade.*

C'en eſt fait ici même à l'inſtant je déclare....

PYLADE.

Arrête.

ORESTE.

Eh bien, ſachez !

PYLADE.

Arrête, juſtes Dieux !

IPHIGÉNIE.

Quelle ſoudaine horreur de votre ame s'empare ?

ORESTE, *à Iphigénie.*

Prononcez, que ma mort :

IPHIGÉNIE.

Non, ne l'eſpérez pas,
Un pouvoir inconnu, puiſſant, irréſiſtible,
Sur l'autel des Dieux même arrêterait mon bras.

ORESTE.

Quoi ! toujours à mes vœux vous êtes inſenſible,
Mais c'eſt en vain, j'en atteſte les Dieux,
Si mon ami n'échappe au ſort qu'on lui prépare,
Je vais, m'immolant à vos yeux,
Répandre tout ce ſang dont le Ciel eſt avare.

IPHIGÉNIE.

O Dieux ! eh bien cruel, rempliſſez vos déſirs.

ORESTE.

Vis, mon ami, cours ſervir la Prêtreſſe,
D'une ſœur qui m'eſt chere adoucis la triſteſſe,
Portes-lui mes derniers ſoupirs,
Adieu.

SCENE

SCENE VI.

IPHIGÉNIE, PYLADE.

IPHIGÉNIE.

PUISQUE le Ciel à vos jours s'intéreſſe,
Prêtez moi le ſecours que vous m'avez promis,
Portez cet écrit dans la Grèce,
Qu'entre les mains d'Electre il ſoit par vous remis.

PYLADE.

Qu'entends-je ! & quel rapport l'un à l'autre vous lie ?

IPHIGÉNIE.

J'ai reſpecté votre ſecret,
N'exigez rien de plus.

PYLADE.

Vous ſerez obéie,
Je remplirai vos vœux ſi le Ciel le permet.

SCENE VII.

PYLADE, *ſeul.*

AIR.

DIVINITÉ des grandes ames,
Amitié, viens armer mon bras,
Remplis mon cœur de tes céleſtes flammes,
Je vais ſauver Oreſte, ou courir au trépas.

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente l'intérieur du Temple de Diane ; la Statue de la Déeſſe élevée ſur une Eſtrade eſt au milieu ; en avançant ſur un des côtés, on voit l'Autel des Sacrifices.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, *ſeule.*

NON, cet affreux devoir je ne puis le remplir ;

En faveur de ce Grec un Dieu parle ſans doute ;
Au ſacrifice affreux que mon ame redoute ;
Non, je ne ſaurois conſentir.

AIR.

Je t'implore & je tremble, ô Déeſſe implacable !
Dans le fond de mon cœur mets la férocité ;
Etouffe de l'humanité
La voix plaintive & lamentable.
Hélas ! & quelle eſt donc la rigueur de mon ſort ?
D'un ſanglant miniſtère,
Victime involontaire.
J'obéis & mon cœur eſt en proie au remord.
Je t'implore & je tremble, ô Déeſſe implacable !
&c.

SCENE II.

ORESTE, IPHIGÉNIE, PRÊTRESSES.

CHŒUR.

O Diane, ſois nous propice !
La victime eſt parée & l'on va l'immoler,
Puiſſe le ſang qui va couler,
Puiſſent nos pleurs, appaiſer ta juſtice.

IPHIGÉNIE, *elle tombe ſur un ſiege.*

La force m'abandonne, ô moment douloureux !

ORESTE.

Voilà le terme heureux de mes longues ſouffrances ;
Puiſſe-t-il l'être auſſi, grands Dieux, de vos vengeances.

IPHIGÉNIE.

O Ciel !

ORESTE.

Sechez les pleurs qui coulent de vos yeux ;
Ne plaignez point mon ſort, la mort fait mon envie ;
Frappez.

IPHIGÉNIE.

Ah ! cachez moi cette horrible vertu,

Les Dieux protégeoient votre vie ;
Mais vous allez mourir & vous l'avez voulu.

ORESTE.

Ces Dieux m'en avoient fait un devoir néceſſaire ;
En voulant prolonger mon ſort
Vous commettiez un crime involontaire.

IPHIGÉNIE.

Un crime ! ah ! c'en eſt un de vous donner la mort.

ORESTE.

Que ces regrets touchants pour mon cœur ont de charmes !
Qu'ils adouciſſent mes tourmens !
Depuis l'inſtant fatal.... Hélas ! depuis long-temps,
Perſonne à mes malheurs n'avoit donné des larmes.

IPHIGÉNIE.

Hélas !

CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Hymne.

Chaſte fille de Latone,
Prête l'oreille à nos chants ;
Que nos vœux, que notre encens,
S'élevent juſqu'à ſon trône.
Dans les Cieux & ſur la terre,
Tout eſt ſoumis à ſa loi,
Tout ce que l'Erèbe enferre,
A ton nom pâlit d'effroi.
En tout temps on te conſulte,
Dans la paix, dans les combats,
Et l'on t'offre le ſeul culte
Révéré dans ces climats.

Pendant le chœur, lorſqu'Oreſte eſt paré de guirlandes, on le conduit derriere l'autel qui eſt ſur un des côtés, on brûle des parfums autour de lui, on le purifie en faiſant des libations ſur ſa tête.

IPHIGÉNIE, *toujours aſſiſe ſur le devant du Théâtre.*

Quel moment ! Dieux puiſſants, ſecourez moi.

Quatre Prêtreſſes viennent chercher Iphigénie.

LE CHŒUR.

Approchez, ſouveraine Prêtreſſe,
Rempliſſez votre auguſte emploi.

IPHIGENIE.

Barbares arrêtez, reſpectez ma foibleſſe.
prenant le couteau.
Dieux ! tout mon ſang ſe glace dans mon cœur,
Je tremble & mon bras plus timide....

CHŒUR.

Frappez.

ORESTE.

Ainſi tu péris en Aulide.
Iphigénie, ô ma ſœur !

IPHIGÉNIE.

Mon frere ! Oreſte !

CHŒUR.

Oreſte ! notre Roi !

ORESTE.

Où ſuis-je ! ſe peut il ?

IPHIGÉNIE.

Oui, c'eſt lui, c'eſt mon frere.

ORESTE.

Ma ſœur ! Iphigénie ! eſt-ce elle que je vois ?

IPHIGÉNIE.

C'eſt elle qu'aux fureurs d'un père,
Qu'à la rage des Grecs, Diane a ſu ſouſtraire.

CHŒUR.

Oui, c'eſt Iphigénie.

IPHIGÉNIE.

O mon frere !

ORESTE.

O ma ſœur !
Oui, c'eſt vous, oui, tout mon cœur me l'atteſte.

IPHIGÉNIE.

O mon frere ! ô mon cher Oreſte !

ORESTE.

Quoi ! vous pouvez m'aimer, vous n'avez point horreur...

IPHIGÉNIE.

Ah ! laiſſons là ce ſouvenir funeſte.
Laiſſez moi reſſentir l'excès de mon bonheur ;
Sans te connaître encor, je t'avois dans mon cœur ;
Au Ciel, à l'univers je demandais mon frere ;
Le voilà, je le tiens, il eſt entre mes bras :
Mais que vois-je ?

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, UNE GRECQUE.

UNE GRECQUE.

TREMBLEZ, on ſait tout le myſtere,
Le tyran porte ici ſes pas,
Il ſait qu'un des captifs deſtinés au ſupplice,
Sauvé par vous, fuyait loin de ces lieux.
Le Tyran furieux
Vient de l'autre à l'inſtant preſſer le ſacrifice.

CHŒUR.

Grands Dieux ! ſecourez-nous.

IPHIGÉNIE.

Il ne ſe fera pas,
Ce ſacrifice abominable, impie....
Vous, ſauvez votre Roi des fureurs de Thoas,
Il eſt du ſang des Dieux, ils défendront ſa vie.

Elle met Oreſte ſous la garde du Sanctuaire.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, THOAS, *Officiers de ſes gardes.*

THOAS.

DE tes forfaits la trame eſt découverte,

Tu trahiſſais les Dieux & conjurais ma perte ;
Il eſt temps que le Ciel ſoit enfin ſatisfait,
Il eſt temps de punir ta noire perfidie,
Immole ce captif ; que tout ſon ſang expie,
Et ton audace & ton forfait.

IPHIGÉNIE.

Qu'oſes-tu propoſer ? barbare !

THOAS.

aux Prêtreſſes. *à Iphigénie.*
Le Ciel parle, il ſuffit. Obéiſſez aux Dieux.
Gardes, ſecondez-moi.

LE CHŒUR.

Sauvez-nous, juſtes cieux !
Éloignez les horreurs que ce moment prépare.

THOAS.

Qu'on le ſaiſiſſe.

IPHIGÉNIE.

O Ciel ! qu'oſes-tu faire ?

THOAS.

Qu'on le traîne à l'autel ?

IPHIGÉNIE.

Cruel ! il eſt mon frere :

THOAS.

Son frere !

ORESTE.

Oui je le ſuis.

IPHIGÉNIE.

C'eſt mon frere & mon roi,
Le fils d'Agamemnon.

THOAS.

Frappez quel qu'il puiſſe être.

IPHIGÉNIE.

aux gardes.
N'approchez pas, & vous défendez votre maître.

THOAS.

Lâches, vous reculez d'effroi,

J'immolerai moi-même aux yeux de la Déeſſe
Et la victime & la Prêtreſſe.

ORESTE.

L'immoler ! qui ? ma ſœur ?

THOAS.

Oui, je dois la punir.
Et tout ſon ſang. . . .

SCENE V.

PYLADE ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

PYLADE, *frappe Thoas.*

C'EST à toi de mourir.

IPHIGÉNIE, PRÊTRESSES, (*enſemble.*)

Grands Dieux ? ſauvez mon / ſon frere.

CHŒUR *des gardes du Roi.*

Vengeons le ſang de notre Roi,
Frappons.

PYLADE.

Courage, mes amis & ſuivez-moi.

IPHIGÉNIE.

Pylade ! ô mon Dieu tutélaire !

CHŒUR.

Grands Dieux, ſecourez-nous.

PYLADE.

De ce peuple odieux,
Exterminons juſques au moindre reſte ;
Servons la vengeance céleſte,
Et purifions ces lieux,
Au nom de Pylade & d'Oreſte.

CHŒUR *des gardes du Roi.*

Fuyons de ce lieu funeſte.
Sauvons-nous, évitons leurs coups.,
Les Dieux combattent pour Oreſte.

SCENE VI.

DIANE ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

DIANE.

ARRÊTEZ, écoutez mes décrets éternels,
Scythes aux mains des Grecs, remettez mes images,
Vous avez trop long temps dans ces climats ſauvages,
Déshonoré mon culte & mes autels,
Je prends ſoin de la deſtinée,
Oreſte, tes remords effacent tes forfaits,
Mycene attend ſon Roi, vas y régner en paix,
Et rends Iphigénie à la Grèce étonnée.

SCENE VII. & derniere.

IPHIGÉNIE, PYLADE, ORESTE, CHŒUR.

PYLADE.

LA ſœur ! qu'ai je entendu ?

ORESTE.

Partage mon bonheur.
Dans cet objet touchant à qui je dois la vie,
Et qu'un penchant ſi doux rendait cher à mon cœur,
Connais ma ſœur Iphigénie.
(*Enſemble avec le chœur.*)
Les Dieux long-temps en courroux
Ont accompli leur oracle,
Ne redoutons plus d'obſtacle,
Un jour plus pur luit ſur nous.
Une paix douce & profonde
Regne ſur le ſein de l'onde,
La mer, la terre & les cieux,
Tout favoriſe nos vœux.

FIN.

IRENE

TRAGÉDIE.

Voltaire, François

IRENE

TRAGÉDIE

DE

M. DE VOLTAIRE;

Représentée pour la premiere fois le 16 Mars 1778 par les Comédiens ordinaires du Roi.

PRIX 36 SOLS.

PARIS.

1779.

PERSONNAGES.

NICÉPHORE, empereur de Conſtantinople.

IRENE, femme de Nicéphore.

ALEXIS Comnène, prince de Grèce.

LÉONCE, père d'Irene.

MEMNON, attaché au prince Alexis.

ZOÉ, ſuivante d'Irene.

GARDES.

La Scene eſt dans un ſallon de l'ancien palais de Conſtantin.

IRENE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

QUEL changement nouveau, quelle ſombre terreur
Ont écarté de nous la cour & l'empereur ?
Au palais des ſept tours une garde inconnue
Dans un ſilence morne étonne ici ma vue.
En un vaſte déſert on a changé la cour.

ZOÉ.

Aux murs de Conſtantin trop ſouvent un beau jour
Eſt ſuivi des horreurs du plus funeſte orage.
La cour n'eſt pas long-temps le bruyant aſſemblage
De tous nos vains plaiſirs l'un à l'autre enchaînés :
Trompeurs ſoulagemens des cœurs infortunés.
De la foule importune il faut qu'on ſe retire.
Nos états aſſemblés pour corrig er l'empire,

Tu trahiſſais les Dieux & conjurais ma perte ;
Il eſt temps que le Ciel ſoit enfin ſatisfait,
Il eſt temps de punir ta noire perfidie,
Immole ce captif ; que tout ſon ſang expie,
Et ton audace & ton forfait.

IPHIGÉNIE.

Qu'oſes-tu propoſer ? barbare !

THOAS.

aux Prêtreſſes. *à Iphigénie.*
Le Ciel parle, il ſuffit. Obéiſſez aux Dieux.
Gardes, ſecondez-moi.

LE CHŒUR.

Sauvez-nous, juſtes cieux !
Éloignez les horreurs que ce moment prépare.

THOAS.

Qu'on le ſaiſiſſe.

IPHIGÉNIE.

O Ciel ! qu'oſes-tu faire ?

THOAS.

Qu'on le traîne à l'autel ?

IPHIGÉNIE.

Cruel ! il eſt mon frere :

THOAS.

Son frere !

ORESTE.

Oui je le ſuis.

IPHIGÉNIE.

C'eſt mon frere & mon roi,
Le fils d'Agamemnon.

THOAS.

Frappez quel qu'il puiſſe être.

IPHIGÉNIE.

aux gardes.
N'approchez pas, & vous défendez votre maître.

THOAS.

Lâches, vous reculez d'effroi,

J'immolerai moi-même aux yeux de la Déeſſe
Et la victime & la Prêtreſſe.

ORESTE.

L'immoler ! qui ? ma ſœur ?

THOAS.

Oui, je dois la punir.
Et tout ſon ſang. . . .

SCENE V.

PYLADE ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

PYLADE, *frappe Thoas.*

C'EST à toi de mourir.

IPHIGÉNIE, PRÊTRESSES, (*enſemble.*)

Grands Dieux ? ſauvez mon ſon frere.

CHŒUR *des gardes du Roi.*

Vengeons le ſang de notre Roi,
Frappons.

PYLADE.

Courage, mes amis & ſuivez-moi.

IPHIGÉNIE.

Pylade ! ô mon Dieu tutélaire !

CHŒUR.

Grands Dieux, ſecourez-nous.

PYLADE.

De ce peuple odieux,
Exterminons juſques au moindre reſte ;
Servons la vengeance céleſte,
Et purifions ces lieux,
Au nom de Pylade & d'Oreſte.

CHŒUR *des gardes du Roi.*

Fuyons de ce lieu funeſte.
Sauvons-nous, évitons leurs coups.,
Les Dieux combattent pour Oreſte.

SCENE VI.

DIANE ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

DIANE.

ARRÊTEZ, écoutez mes décrets éternels,
Scythes aux mains des Grecs, remettez mes images,
Vous avez trop long temps dans ces climats ſauvages,
Déshonoré mon culte & mes autels,
Je prends ſoin de la deſtinée,
Oreſte, tes remords effacent tes forfaits,
Mycene attend ſon Roi, vas y régner en paix,
Et rends Iphigénie à la Grèce étonnée.

SCENE VII. & derniere.

IPHIGÉNIE, PYLADE, ORESTE, CHŒUR.

PYLADE.

HA ſœur! qu'ai je entendu?

ORESTE.

Partage mon bonheur.
Dans cet objet touchant à qui je dois la vie,
Et qu'un penchant ſi doux rendait cher à mon cœur,
Connais ma ſœur Iphigénie.
(*Enſemble avec le chœur.*)
Les Dieux long-temps en courroux
Ont accompli leur oracle,
Ne redoutons plus d'obſtacle,
Un jour plus pur luit ſur nous.
Une paix douce & profonde
Regne ſur le ſein de l'onde,
La mer, la terre & les cieux,
Tout favoriſe nos vœux.

FIN.

IRENE

TRAGÉDIE.

Voltaire, François

IRENE

TRAGÉDIE

DE

M. DE VOLTAIRE;

Représentée pour la premiere fois le 16 Mars 1778 par les Comédiens ordinaires du Roi.

PRIX 36 SOLS.

PARIS.

1779.

PERSONNAGES.

NICÉPHORE, empereur de Conſtantinople.

IRENE, femme de Nicéphore.

ALEXIS Comnène, prince de Grèce.

LÉONCE, père d'Irene.

MEMNON, attaché au prince Alexis.

ZOÉ, ſuivante d'Irene.

GARDES.

La Scene eſt dans un ſallon de l'ancien palais de Conſtantin.

IRENE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

QUEL changement nouveau, quelle ſombre terreur
Ont écarté de nous la cour & l'empereur ?
Au palais des ſept tours une garde inconnue
Dans un ſilence morne étonne ici ma vue.
En un vaſte déſert on a changé la cour.

ZOÉ.

Aux murs de Conſtantin trop ſouvent un beau jour
Eſt ſuivi des horreurs du plus funeſte orage.
La cour n'eſt pas long-temps le bruyant aſſemblage
De tous nos vains plaiſirs l'un à l'autre enchaînés :
Trompeurs ſoulagemens des cœurs infortunés.
De la foule importune il faut qu'on ſe retire.
Nos états aſſemblés pour corriger l'empire,

Pour le perdre peut-être ; & ces fiers Muſulmans,
Ces Scythes vagabonds, débordés dans nos champs,
Mille ennemis cachés, qu'on nous fait craindre encore
Sans doute en ce moment occupent Nicéphore.

IRENE.

De ſes chagrins ſecrets qu'il veut diſſimuler
Je connais trop la cauſe ; elle va m'accabler.
Je ſais par quel ſoupçon ſa dureté jalouſe,
Dans ſon inquiétude outrage ſon épouſe :
Il écoute en ſecret ces obſcurs impoſteurs
D'un eſprit défiant déteſtables flatteurs,
Trafiquant du menſonge, & de la calomnie,
Et couvrant la vertu de leur ignominie.
Quel emploi pour Céſar, & quels ſoins douloureux !
Je le plains, & gémis — il fait deux malheureux. —
Ah ! que n'ai-je embraſſé cette retraite auſtère
Où depuis mon hymen s'eſt enfermé mon père !
Il a fui pour jamais l'illuſion des cours,
L'eſpoir qui nous ſéduit, qui nous trompe toujours,
La crainte qui nous glace, & la peine cruelle
De ſe faire à ſoi-même une guerre éternelle.
Que ne foulais-je aux pieds ma funeſte grandeur !
Je montai ſur le trône au faîte du malheur !
Aux yeux des nations victime couronnée,
Je pleure devant toi ma haute deſtinée ;
Et je pleure ſur-tout un fatal ſouvenir
Que mon devoir condamne, & qu'il ne peut bannir.
Ici l'air qu'on reſpire empoiſonne ma vie.

ZOÉ.

De Nicéphore au moins la noire jalouſie,
Par d'indiſcrets éclats, n'a point manifeſté
Le ſentiment honteux dont il eſt tourmenté.

IRENE.

S'il cache par orgueil ſa frénéſie affreuſe,
Dans ce triſte palais ſuis-je moins malheureuſe ?
Que le ſuprême rang, toujours trop envié,
Souvent pour notre ſexe eſt digne de pitié !
Le funeſte préſent de quelques faibles charmes
Nous eſt bien vendu cher & payé par nos larmes.
Crois qu'il n'eſt point de jour, peut-être de moment
Dont un tyran cruel ne me faſſe un tourment.
Sans objet (tu le ſais) ſa ſombre jalouſie,
Souvent mit en péril ma déplorable vie.
J'en ai vu ſans pâlir les traits injurieux,
Que ne les ai-je pu cacher à tous les yeux !

ZOÉ.

Je vous plains : mais enfin contre votre innocence ;
Contre tant de vertus, lui-même eſt ſans puiſſance.
Je gémis de vous voir nourrir votre douleur.
Que craignez-vous ?

IRENE.

Le ciel, Alexis, & mon cœur.

ZOÉ.

Mais Alexis Comnène aux champs de la Tauride
Tout entier à la gloire, au devoir qui le guide,
Sert l'empereur & vous, ſans vous inquiéter,
Fidele à ſes ſermens juſqu'à vous éviter.

IRENE.

Je ſais que ce héros ne cherche que la gloire :
Je ne ſaurois m'en plaindre.

ZOÉ.

Il a par la victoire
Raffermi cet empire ébranlé dès long-temps.

IRENE.

Je crains d'admirer trop ſes exploits éclatans....
C'était pour Alexis que le ciel me fit naître.
Des antiques Céſars nous avons reçu l'être ;
Et dès notre berceau l'un à l'autre promis,
Nous touchions au moment d'être à jamais unis.
C'eſt avec Alexis que je fus élevée :
Ma foi lui fut acquiſe, & lui fut enlevée.
L'intérêt de l'état, ce prétexte inventé
Pour trahir ſa promeſſe avec impunité.
Ce fantôme effrayant ſubjugua ma famille.
Ma mere à ſon orgueil ſacrifia ſa fille.
Du bandeau des Céſars on crut cacher mes pleurs.
On para mes chagrins de l'éclat des grandeurs.
Il me fallut éteindre en ma douleur profonde
Un feu plus cher pour moi, que l'empire du monde.
Au maître de mon cœur il fallut m'arracher.
De moi-même en pleurant j'oſai me détacher.
De la religion le pouvoir invincible
Secourut ma faibleſſe en ce combat pénible :
Et de ce grand ſecours apprenant à m'armer
Je fis l'affreux ſerment de ne jamais aimer.
Je le tiendrai. — Ce mot te fait aſſez comprendre

A quels déchiremens ce cœur devoit s'attendre.
Mon père à cet orage ayant pu m'exposer
M'aurait par ſes vertus appris à l'appaiſer.
Il a quitté la cour, il a fui Nicéphore :
Il m'abandonne en proie au monde qu'il abhorre.
Et je n'ai que toi ſeule à qui je puiſſe ouvrir
Ce cœur faible & bleſſé, que rien ne peut guérir.—
Mais on ſort du palais : je vois Mémnon paraître.

SCENE II.

IRENE, ZOÉ, MEMNON.

IRENE.

EH bien, en liberté puis-je voir votre maître?
Memnon, puis-je à mon tour être admiſe aujourd'hui
Parmi les courtiſans qu'il approche de lui?

MEMNON.

Madame j'avouerai qu'il veut à votre vue
Dérober les chagrins de ſon ame abattue.
Je ne ſuis point compté parmi les courtiſans
De ſes deſſeins ſecrets ſuperbes confidens :
Du conſeil de Céſar on me ferme l'entrée ;
Commandant de ſa garde à la porte ſacrée,
Militaire inconnu de ces maîtres altiers,
Relégué dans mon poſte ainſi que mes guerriers ;
J'ai ſeulement appris que le brave Comnène
A quitté dès long-temps les bords du Boriſthène.
Qu'il vogue vers Biſance ; & que Céſar troublé
Ecoute en frémiſſant ſon conſeil aſſemblé.

IRENE.

Alexis dites-vous?

MEMNON.

Il revole au Boſphore.

IRENE.

Il pourroit à ce point offenſer Nicéphore!
Revenir ſans ſon ordre!

MEMNON.

On l'aſſure, & la cour
S'alarme, ſe diviſe,, & tremble à ſon retour.
C'eſt tout ce que m'apprend une rumeur ſoudaine
Qui fait naître, ou la crainte, ou l'eſpérance vaine:
Qui va de bouche en bouche armer les factions;
Et préparer Biſance aux révolutions.
Pour moi, je ſais aſſez quel parti je dois prendre:
Qui doit me commander, & qui je dois défendre.
Je ne conſulte point nos miniſtres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différens;
J'en croirai ſeulement mes ſoldats, & moi même.
Alexis m'a placé, je ſuis à lui, je l'aime,
Je le ſers, & ſur-tout dans ces extrêmités
Memnon ſera fidèle au ſang dont vous ſortez.
Inſtruit de vos dangers, plein d'un noble courage,
Madame, il ne pouvait différer davantage.
Peut-être j'en dit trop: mais enfin ce retour
Suivra de peu d'inſtans la naiſſance du jour.
Les momens me ſont chers; pardonnez à mon zèle;
Et ſouffrez que je vole où mon devoir m'appelle.

SCENE III.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

QUE tout ce qu'il m'a dit vient encor m'agiter!
Pour moi dans ce moment tout eſt à redouter.
Memnon s'explique aſſez; ah! que vient-il m'apprendre?
Quoi, Céſar alarmé refuſe de m'entendre!
Alexis en ces lieux va paraître aujourd'hui;
Et je vois que Memnon eſt d'accord avec lui.
Les états convoqués dans Biſance incertaine
Fatiguant dès long-temps la grandeur ſouveraine
Troublent l'empire entier par leurs diviſions;
Tout ce peuple s'enflâme au feu des factions!
Et moi, dans mes devoirs à jamais renfermée,
Sourde aux bruyans éclats d'une ville alarmée,
A mon époux ſoumiſe, & cachant ma douleur
Parmi tant de dangers je ne crains que mon cœur!
Peut-être il me prépare un avenir terrible.
Le ciel en le formant l'a rendu trop ſenſible.
Si jamais Alexis; en ce funeſte lieu,
Trahiſſant ſes ſermens. — Que vois-je, juſte Dieu!

SCENE IV.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

DAIGNEZ ſouffrir ma vue, & banniſſez vos craintes.
Je ne m'égare point en d'inutiles plaintes.
J'étais né pour ce trône, où s'aſſied votre époux.
Et j'oſe dire ici que j'étais né pour vous.
Le deſtin me ravit la grandeur ſouveraine :
Il m'ôta plus encore, il me ravit Irene :
Mes ſervices peut-être en Orient rendus,
Auroient pu mériter les biens que j'ai perdus.
Mais lorſque ſur le trône on plaça Nicéphore,
La gloire en ma faveur ne parlait point encore ;
Et n'ayant pour appui que nos communs ayeux
Je n'avois rien tenté qui dût m'approcher d'eux.
Tébiſonde aujourd'hui par mes armes ſoumiſe,
Les Scythes repouſſés, Artaxate conquiſe,
Servent du moins d'excuſe à ma témérité :
Je reviens à vos pieds, & je me ſuis flatté
Qu'aujourd'hui ſans rougir vous pouviez reconnaître
Dans le ſang dont je ſuis, le ſang qui vous fit naître.

IRENE.

Prince que faites-vous ? Dans quel temps, dans quels lieux.
Par ce retour fatal étonnez-vous mes yeux ?

Vous connoiſſez trop bien quel joug m'a captivée,
La barrière éternelle entre nous élevée ;
Nos devoirs, nos ſermens, & ſur-tout cette loi,
Qui ne vous permet plus de vous montrer à moi.
Pour calmer de Céſar l'injuſte défiance,
Il vous auraît ſuffi, d'éviter ma préſence.
Vous n'avez pas prévu ce que vous haſardez ;
Vous me faites frémir — ſeigneur — vous vous perdez.

ALEXIS.

Quand je tremble pour vous, pourrois-je être coupable?
Ma préſence à Céſar doit être redoutable.
Quoi donc ! ſuis-je à Biſance ? eſt-ce vous que je vois?
Eſt-ce un Sultan jaloux qui vous tient ſous ſes loix ?
Êtes-vous dans la Grèce une eſclave d'Aſie,
Qu'un deſpote barbare achète en Circaſſie ?
Qu'on enferme en priſon ſous des monſtres cruels
A jamais inviſible au reſte des mortels ?
Céſar a-t-il changé dans ſa ſombre rudeſſe
L'eſprit de l'Occident, & les mœurs de la Grèce ?

IRÈNE.

Du jour où Nicéphore ici reçut ma foi,
Vous le ſavez aſſez — tout eſt changé pour moi.

ALEXIS.

Hors, mon cœur, le deſtin le forma pour Irene :
Il brave des Céſars la grandeur ſouveraine :
Il la croit égaler. — Quoi vos derniers ſujets
Vers leur impératrice auront un libre accès !
Tout mortel jouira du bonheur de ſa vue !
Nicéphore à moi ſeul l'aura-t-il défendue ?

Et ſuis-je un criminel à ſes yeux offenſés?
Allez, je le ſerai plus que vous ne penſez.
J'ai trop été ſujet.

IRENE.

Je ſuis réduite à l'être;
Seigneur, ſouvenez-vous que Céſar eſt mon maitre.

ALEXIS.

Non, pour un tel honneur Céſar n'étoit point né:
Il m'arracha le bien, qui m'était deſtiné:
Il n'en était pas digne, & le ſang des Comnènes
Ne vous fut point tranſmis pour ſervir dans ſes chaînes:
Qu'il gouverne s'il peut de ſa tremblante main
Ces débris malheureux de l'empire romain,
Qu'aux campagnes de Thrace, aux murs de Trébiſonde.
Tranſporta Conſtantin pour le malheur du monde,
Et que j'ai défendu moins pour lui que pour vous;
Qu'il règne s'il le faut, je n'en ſuis point jaloux:
Je le ſuis de vous ſeule, & jamais mon courage
Ne lui pardonnera votre indigne eſclavage.
Vous cachez des malheurs dont vos pleurs ſont garands;
Et les uſurpateurs ſont toujours des tyrans;
Mais ſi le ciel eſt juſte, il ſe ſouvient peut-être
Qu'il devait à l'empire un moins indigne maître.

IRENE.

Trop vains regrets! Je ſuis eſclave de ma foi. ----
Seigneur --- je l'ai donnée ---- elle n'eſt plus à moi.

ALEXIS.

Ah! vous me la deviez.

IRENE.

Et c'eſt à vous de croire
Qu'il ne m'eſt pas permis d'en garder la mémoire.
Je fais des vœux pour vous, & vous m'épouvantez.

UN GARDE.

Seigneur, Céſar vous mande.

ALEXIS.

au garde.

Il me verra. -- Sortez. --
Oui, je vais lui parler. Une telle entrevue
Ne doit point alarmer votre ame combatue :
Ne craignez rien pour lui. Ne craignez rien de moi.
A ſon ſang comme au mien je ſais ce que je dois.
Chère Irene ſoyez tranquille & raſſurée. (*il ſort.*)

IRENE.

De quel ſaiſiſſement mon ame eſt pénétrée !
Que je ſens à la fois de foibleſſe & d'horreur !
Chaque mot qu'il m'a dit me remplit de terreur.
Que veut-il ? -- Va Zoé, commande que ſur l'heure
On parcourre en ſecret cette triſte demeure,
Ces ſept affreuſes tours, qui depuis Conſtantin
Ont vu tant de héros terminer leur deſtin.
Rends-moi compte de tout. Prends pitié de ma crainte.

ZOÉ.

J'irai, j'obſerverai cette terrible enceinte.
Mais je tremble pour vous. Un maître ſoupçonneux
Vous condamne peut-être, & vous proſcrit tous deux.
Dans ce jour orageux que prétendez-vous faire ?

IRENE.

Garder à mon époux ma foi pure & ſincère ;
Dompter ma paſſion ſi ſon feu rallumé
Renaiſſait dans ce cœur autrefois enflammé ;
Demeurer de mes ſens maîtreſſe ſouveraine,
Si la force eſt poſſible à la faibleſſe humaine ;
Ne point combattre en vain mon devoir & mon ſort,
Et ne déshonorer, ni mes jours, ni ma mort.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

OUI vous êtes mandé ; mais César délibère.
Dans son inquiétude, il consulte, il diffère.
Avec ses vils flateurs en secret enfermé,
Le retour d'un héros l'a sans doute alarmé.
Mais nous avons le temps de nous parler encore :
Ce salon qui conduit à ceux de Nicéphore
Mène aussi chez Irene ; & je commande ici.
Sur tous vos conjurés n'ayez aucun souci.
Je les ai disposés ; une vaillante escorte
Du rempart des sept tours ira saisir la porte.
Les autres sont armés sous un habit de paix ;
Et sans donner d'ombrage empliſſent ce palais.
Nicéphore vous craint ; mais j'ai sa confiance :
Il se croit assuré de mon obéissance ;
Tout est en sûreté.

ALEXIS.

Ruſtan, Phédor, Arbas,
Polémon, sont-ils prêts ?

MEMNON.

Seigneur n'en doutez pas.
Leur troupe juſqu'à vous doit s'ouvrir un paſſage :
Leur amitié, leur zèle, & ſur-tout leur courage,
Vaudront pour vous ſervir dans ces périls preſſans
Les mercenaires bras payés par les tyrans.

ALEXIS.

Les états aſſemblés ſoutiendront ma querelle.
Mais le peuple ?

MEMNON.

Il vous aime ; au trône il vous appelle ;
Sa fougue eſt inconſtante, elle éclate à grand bruit ;
Un inſtant la fait naître, un inſtant la détruit.
J'enflamme cette ardeur, & j'oſe encor vous dire
Que je vous répondrais des cœurs de tout l'empire.
Paraiſſez ſeulement, mon prince ; & vous ferez
Du ſénat, & du peuple, autant de conjurés.
Dans ce palais ſanglant, ſéjour des homicides,
Les révolutions furent toujours rapides ;
Vingt fois il a ſuffi pour changer tout l'état
De la voix d'un pontife, ou du cri d'un ſoldat.
Ces révolutions ſont des coups de tonnerre
Qui dans des jours ſereins éclatent ſur la terre.
Plus ils ſont imprévus, moins on peut échapper
A ces feux dévorans, dont on ſent ſe frapper.
Nous avons vu paſſer ces ombres fugitives
Fantomes d'empereur élevés ſur ces rives,
Tombant du haut du trône, en l'éternel oubli ;

Où leur nom d'un moment ſe perd enſevelí.
Il eſt temps qu'à Biſance on reconnaiſſe un homme
Digne des vrais Céſars, & des beaux jours de Rome.
Biſance offre à vos mains le ſouverain pouvoir.
Ceux que j'ai vu régner n'ont eu qu'à le vouloir.
Portés dans l'hipodrôme ils n'avaient qu'à paraître
Décorés de la pourpre, & du ſceptre d'un maître.
Au temple de Sophie un prêtre les ſacrait :
Et Biſance à genoux ſoudain les adorait.
Ils avaient moins que vous d'amis, & de courage ;
Ils avaient moins de droits ; tentez le même ouvrage :
Recueillez les débris de leurs ſceptres briſés.
Vous régnez aujourd'hui, ſeigneur, ſi vous l'oſez.

ALEXIS.

Moi ſi je l'oſerai ! j'y vole en aſſurance.
Je mets aux pieds d'Irene & mon cœur & Biſance.
J'ai de l'ambition, & je hais l'empereur —
Mais de ces paſſions qui dévorent mon cœur,
Irene eſt la premiere ; elle ſeule m'anime.
Pour elle ſeule, ami, j'aurais pu faire un crime :
Mais on n'eſt point coupable en frappant les tyrans,
C'eſt mon trône après tout, mon bien que je reprends :
Il m'enlevait l'empire, il m'ôtait ce que j'aime.

MEMNON.

Je me trompe, ſeigneur, ou l'empereur lui-même
Doit s'expliquer à vous dans ce lieu retiré.
Y conſentirez-vous ?

ALEXIS.

Oui, je lui répondrai.

MEMNON.

Déja paraît ſa garde elle m'eſt confiée :
Si de votre ennemi la haine étudiée
A conçu contre vous quelques ſecrets deſſeins,
Son ordre ne ſaurait paſſer que par mes mains.
Soyez ſûr .... mais il vient.

SCENE II.

NICÉPHORE, ALEXIS, MEMNON, les gardes ſe retirent.

NICÉPHORE.

PRINCE votre préſence
A jetté dans ma cour un peu de défiance.
Aux bords du Pont-Euxin vous m'avez bien ſervi.
Mais quand Céſar commande, il doit être obéi.
D'un regard attentif ici l'on vous contemple.
Vous donnez à ce peuple un dangereux exemple.
Vous ne deviez paraître aux murs de Conſtantin
Que ſur un ordre exprès émané de ma main.

ALEXIS.

Je ne le croyais pas. Les états de l'empire
Connaiſſent peu ces loix que vous voulez preſcrire.
Et j'ai pu ſans faillir remplir la volonté
D'un corps auguſte & ſaint, & par vous reſpecté.

NICÉPHORE.

Je le protégerai tant qu'il ſera fidèle.

Craignez de l'imiter : mais lorſqu'il vous rappelle
C'eſt moi qui vous renvoie aux bords du Pont-Euxin.
Sortez dès ce moment des murs de Conſtantin.
Vous n'avez plus d'excuſe : & ſi vers le Boſphore
L'aſtre du jour qui luit vous revoyait encore,
Vous n'êtes plus pour moi qu'un ſujet révolté :
Vous ne le ſerez pas avec impunité.
Voilà ce que Céſar a prétendu vous dire.

ALEXIS.

Les grands, de qui la voix vous ont donné l'empire ;
Qui m'ont fait de l'état le premier après vous,
Seigneur, pourront fléchir ce violent courroux.
Ils connaiſſent mon nom, mon rang, & mon ſervice ;
Et vous même avec eux vous me rendrez juſtice ;
Vous me laiſſerez vivre entre ces murs ſacrés
Que, de vos ennemis, mon bras a délivrés.
Vous ne m'ôterez point un droit inviolable
Que la loi de l'état ne ravit qu'au coupable.

NICÉPHORE.

Vous oſez le prétendre ?

ALEXIS.

Un ſimple citoyen
L'oſerait, le devrait ; & mon droit eſt le ſien.

NICÉPHORE.

Ecoutez. Je ſuis las d'une telle arrogance.
Pour la derniere fois redoutez ma vengeance.

ALEXIS.

Vous me connaiſſez mal : un cœur tel que le mien
Sait braver la menace, & ne peut craindre rien.

Mes ſervices paſſés, ma valeur, ma naiſſance,
Pourront me garantir d'une injuſte puiſſance.
Je ne partirai point.

NICÉPHORE.

Eh bien; c'en eſt aſſez.
(*à Memnon.*)
Servez l'empire, & moi, vous qui m'obéiſſez.
(*Il donne un billet à Memnon.*)

SCENE III.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

IL ſe livre à nos coups.

ALEXIS.

Il faut d'abord m'apprendre
Ce que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

MEMNON.

Liſez.

ALEXIS. (*après avoir lu.*)

Dans ſon conſeil l'arrêt était porté.
Je m'attendais ſans doute à cette atrocité.
Il ſe flattait qu'en maître il condamnait Comnène.
Il a ſigné ma mort.

MEMNON.

Il a ſigné la ſienne.
D'eſclaves entouré, ce tyran ténébreux,
Ce deſpote aveuglé, m'a cru lâche comme eux.

Mais achevez, liſez cet ordre impitoyable.

ALEXIS. (*reliſant.*)

Plus que je ne penſais Nicéphore eſt coupable.
Irene priſonniere ! eſt-il bien vrai Mamnon ?

MEMNON.

Le tombeau pour les grands eſt près de la priſon.

ALEXIS.

De ce complot ſanglant Irene eſt-elle inſtruite ?

MEMNON.

Elle en peut ſoupçonner & la cauſe & la ſuite.

ALEXIS.

Gardons de l'affliger.
Et ſur-tout, cher ami, cachons-lui ſon danger.
La conjuration doit être découverte :
Mais c'eſt quand on ſaura ma victoire, ou ma perte.

MEMNON.

Du peuple ſoulevé j'entends déja les cris.

ALEXIS.

Nous n'avons qu'un moment ; je règne, ou je péris.
Le ſort en eſt jetté, combattons Nicéphore ;
Allons, braves amis, dont mon deſtin m'honore ;
Marchons ſans balancer.

SCENE IV.

ALEXIS, IRENE.

IRENE.

OU courez-vous, ô ciel !
Alexis arrêtez : que faites-vous cruel !
Demeurez ; rendez-vous à mes ſoins légitimes :
Je viens vous épargner des malheurs & des crimes.
Les peuples ſont armés ; déja de toutes parts
Le ſang des citoyens coule au nom des Céſars :
Il ne m'eſt plus permis dans ma douleur muette
De dévorer mes pleurs au fond de ma retraite.
Mon père en ce moment, par le peuple excité,
Reviens vers ce palais qu'il avait déſerté.
Le pontife le ſuit, & dans ſon miniſtère
Du Dieu que l'on offenſe atteſte la colère.
Ils vous cherchent tous deux dans ces cruels momens.
Seigneur, écoutez-les.

ALEXIS.

Irene, il n'eſt plus temps ;
La querelle eſt trop grande, elle eſt trop engagée,
Je les écouterai quand vous ſerez vengée.
(*Il part avec les ſoldats.*)

SCENE V.

IRENE ſeule.

IL me fuit ! que deviens-je? & quel affreux tourment!
Mon époux va périr, ou fraper mon amant!
Je me jette en tes bras, ô Dieu qui m'as fait naître!
Toi qui fis mon deſtin, qui me donnas un maître
Conduis mes pas, ſoutiens cette faible raiſon;
Rend la vie à ce cœur, qui meurt de ſon poiſon.
Rends la paix à l'empire, auſſi bien qu'à moi-même.
Conſerve mon époux, commande que je l'aime.
Tu fais tout; tu peux tout; les malheureux humains
Sont les vils inſtrumens de tes divines mains.
Dans ce déſordre affreux veilles ſur Nicéphore;
Et quand pour mon époux mon déſeſpoir t'implore,
Si d'autres ſentimens me ſont encor permis,
Dieu, qui ſais pardonner, veilles ſur Alexis!

SCENE VI.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

ILs ſont aux mains, rentrez.

IRENE.

Et mon père?

ZOÉ.

Il arrive.

Il fend les flots du peuple ; & la foule craintive,
De femmes, de vieillards, d'enfans, qui dans leurs bras
Pouſſent au ciel des cris, que le ciel n'entend pas.
Le pontife ſacré par un ſecours utile,
Aux bleſſés, aux mourans, en vain donne un aſyle :
Les vainqueurs acharnés immolent ſur l'autel
Les vainqueurs échappés à ce combat cruel.
Ne vous expoſez point à ce peuple en furie :
Je vois tomber Biſance, & périr la patrie
Que nos tremblantes mains ne peuvent relever ;
Mais ne vous perdez pas en voulant la ſauver.
Attendez du combat au moins quelque nouvelle.

IRENE.

Non Zoé, le ciel veut que je tombe avec elle.
Non, je ne dois pas vivre en nos murs embraſés,
Au milieu des tombeaux que mes mains ont creuſés.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

NOTRE unique parti, madame, était d'attendre
L'irrévocable arrêt que le deſtin va rendre.
Un Scythe aurait bien pu dans les rangs des ſoldats
Appeller les dangers, & chercher le trépas.
Sous le ciel rigoureux de leurs climats ſauvages
La dureté des mœurs a produit ces uſages.
La nature a pour nous établi d'autres loix.
Soumettons nous au ſort, & quel que ſoit ſon choix.
Réſignons nous à lui ſans plaintes inutiles.
On attend d'Alexis des jours doux, & tranquilles.
Il règne ſur les cœurs, il porte en ce combat
Ce bras, ce même bras, qui défendit l'état.
Le plus grand des ſecours eſt dans la voix publique.
Autant qu'elle déteſte un pouvoir deſpotique;
Autant elle chérit un héros opprimé.
Il vaincra, puiſqu'on l'aime.

IRENE.

Eh! que ſert d'être aimé?
On eſt plus malheureux; & je ſens que moi-même

Je crains de rechercher s'il eſt vrai que je l'aime ;
D'interroger mon cœur, & d'oſer ſeulement
Demander du combat quel eſt l'événement ?
Quel ſang a pu couler, quelles ſont les victimes ?
Combien dans ce palais j'ai raſſemblé de crimes !
Ils ſont tous mon ouvrage.

ZOÉ.

A vos juſtes douleurs
Voulez-vous des remords, ajouter les terreurs ?
Votre père a quitté la retraite ſacrée,
Où ſa triſte vertu ſe cachait ignorée :
C'eſt pour vous qu'il revoit ces dangereux mortels
Dont il fuyait l'approche à l'ombre des autels.
Il était mort au monde ; il rentre pour ſa fille
Dans ce même palais, où régna ſa famille :
Vous trouverez en lui les conſolations
Que le deſtin refuſe à vos afflictions.
Jettez-vous dans ſes bras.

IRENE.

M'en trouvera-t-il digne ?
Aurais-je mérité que cet effort inſigne
Le ramène à ſa fille en ce cruel ſéjour ?
Qu'il affronte pour moi les horreurs de la cour ?

SCENE II.

IRENE, LÉONCE, ZOÉ.

IRENE.

EST-CE vous que je vois? eſt-ce vous que j'embraſſe?
O mon père, venez conſoler ma diſgrace!
Quoi! vous quittez pour moi le ſéjour de la paix?
Helas! qu'avez-vous vu dans celui des forfaits?

LÉONCE.

Les murs de Conſtantin ſont un champ de carnage.
J'ignore, graces aux cieux, quel étonnant orage,
Quels intérêts de cour, & quelles factions
Ont enfanté ſoudain ces déſolations.
On m'apprend qu'Alexis armé contre ſon maître
Avec les révoltés avait oſé paraître.
L'un dit qu'il a reçu la mort qu'il méritait;
L'autre que devant lui ſon empereur fuyait:
On croit Céſar bleſſé; le combat dure encore
Des portes des ſept tours au canal du Boſphore:
Le tumulte, la mort, le crime eſt dans ces lieux:
Je viens vous arracher de ces murs odieux.
Si vous avez perdu dans ce combat funeſte
Un empire, un époux, que la vertu vous reſte.
J'ai trop vu de Céſars en ce ſanglant ſéjour
De ce trône avili renverſés tour à tour.
Celui de Dieu ma fille, eſt ſeul inébranlable.

IRENE.

On vient mettre le comble à l'horreur qui m'accable,
Et voilà des guerriers qui m'annoncent mon ſort.

SCENE III.

IRENE, ZOÉ, LÉONCE, MEMNON, Suite.

MEMNON.

IL n'eſt plus de tiran : c'en eſt fait, il eſt mort.
Je l'ai vu ; c'eſt en vain qu'étouffant ſa colère,
Et tenant ſous ſes pieds ce fatal adverſaire ;
Son vainqueur Alexis a voulu l'épargner :
Les peuples dans ſon ſang brûlaient de ſe baigner.
Madame, Alexis régne, à ſes vœux tout conſpire ;
Un inſtant a changé le deſtin de l'empire.
Tandis que la victoire en nos heureux remparts
Relève par ſes mains le trône des Céſars,
Qu'il rappelle la paix, à vos pieds il m'envoie,
Interprète & témoin de la publique joie.
Pardonnez ſi ſa bouche en ce même moment
Ne vous annonce pas ce grand événement :
Si le ſoin d'arrêter le ſang, & le carnage
Loin de vos yeux encore occupe ſon courage :
S'il n'a pu rapporter à vos ſacrés genoux
Des lauriers que ſes mains n'ont cueilli que pour vous,
Je vole à l'hipodrôme, au temple de Sophie ;
Aux états aſſemblés pour ſauver la patrie.

Nous allons tous nommer du ſaint nom d'empereur
Le vrai héros de Rome, & ſon libérateur, (*il ſort.*)

IRENE.

Que dois-je faire, ô Dieu!

LÉONCE.

Croire un père, & le ſuivre.
Dans ce ſéjour de ſang vous ne pouvez plus vivre
Sans vous rendre exécrable à la poſtérité.
Je ſais que Nicéphore eut trop de dureté.
Mais il fut votre époux, reſpectez ſa mémoire:
Les devoirs d'une femme, & ſurtout votre gloire.
Je ne vous dirai point qu'il n'appartient qu'à vous
De venger par le ſang, le ſang de votre époux:
Ce n'eſt qu'un droit barbare, un devoir qui ſe fonde
Sur les faux préjugés du faux honneur du monde.
Mais c'eſt un crime affreux qui ne peut s'expier
D'être d'intelligence avec le meurtrier.
Contemplez votre état. D'un côté ſe préſente
Un jeune audacieux, de qui la main ſanglante
Vient d'immoler ſon maître à ſon ambition.
De l'autre eſt le devoir, & la religion,
Le véritable honneur, la vertu, Dieu lui-même.
Je ne vous parle point d'un père qui vous aime:
C'eſt vous que j'en veux croire, écoutez votre cœur.

IRENE.

J'écoute vos conſeils. Ils ſont juſtes ſeigneur,
Ils ſont ſacrés, je ſais qu'un reſpectable uſage
Preſcrit la ſolitude à mon fatal veuvage:
Dans votre aſyle ſaint je dois chercher la paix

Qu'en ce palais ſanglant je ne connus jamais.
J'ai trop beſoin de fuir, & ce monde que j'aime,
Et ſon preſtige horrible & de me fuir moi-même.

LÉONCE.

Tenez donc cher appui de ma caducité ;
Oubliez avec moi tout ce que j'ai quitté :
Croyez qu'il eſt encore au ſein de la retraite
Des conſolations pour une ame inquiète.
J'y trouvai cette paix, que vous cherchiez en vain ;
Je vous y conduirai ; j'en connais le chemin.
Je vais tout préparer, jurez à votre père
Par le Dieu qui m'amène, & dont l'œil vous éclaire,
Que vous accomplirez dans ces triſtes remparts
Les devoirs impoſés aux veuves des Céſars.

IRENE.

Ces devoirs, il eſt vrai, peuvent ſembler auſtères ;
Mais s'ils ſont rigoureux, ils me ſont néceſſaires.

LÉONCE.

Qu'Alexis pour jamais ſoit oublié de nous.

IRENE.

Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous ?

LÉONCE.

Ta douleur m'attendrit : ma fermeté s'étonne ;
Je vois tous tes combats, & je te les pardonne.
Ah ! je n'abuſe point ici de mon pouvoir ;
L'inexorable honneur a dicté ton devoir :
Crois-moi : ne doute pas que le ciel ne permette
Que le calme renaiſſe au ſein de la retraite :
Le feu des paſſions n'a que quelques inſtans ;

Le

Le preſtige bientôt cède à l'abſence, au temps ;
Et quand l'illuſion eſt enfin diſſipée,
La paix rentre à jamais dans l'ame détrompée.

IRENE.

Hélas ! quoique bien loin de pouvoir eſpérer
Cette paix qu'à mon cœur vous oſez aſſurer.
Je ſais que j'aurais dû vous demander par grace
Ces fers que vous m'offrez, & qu'il faut que j'embraſſe,
Après l'orage affreux que je viens d'eſſuyer
Dans le port avec vous il faut tout oublier :
J'ai haï ce palais lorſque une cour flatteuſe
M'offrait de vains plaiſirs, & me croyait heureuſe :
Quand il eſt teint de ſang je le dois déteſter.
Eh ! quel regret, ſeigneur, aurois-je à le quitter ?
Dieu me l'a commandé par l'organe d'un père :
Je lui vais obéir, je vais vous ſatisfaire.
J'en fais entre vos mains un ſerment ſolemnel :
Je deſcends de ce trône, & je marche à l'autel.

LÉONCE.

Adieu, ſouvenez-vous de ce ſerment terrible.

SCENE IV.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

QUEL eſt ce joug nouveau, qu'à votre cœur ſenſible
Un père impoſe encore en ce jour effrayant ?

IRENE.

Oui je le veux remplir ce rigoureux ſerment.
Oui je veux conſommer mon fatal ſacrifice :
Je change de priſon ; je change de ſupplice.
Toi, qui toujours préſente à mes tourmens divers
Au trouble de mon cœur, au fardeau de mes fers,
Partageas tant d'ennuis, & de douleurs ſecrettes,
Oſeras-tu me ſuivre au fond de ces retraites
Où mes jours malheureux vont être enſevelis ?

ZOÉ.

Les miens dans tous les temps vous ſont aſſujettis.
Je vois que notre ſexe eſt né pour l'eſclavage.
Sur le trône en tout temps ce fut votre partage.
Ces momens ſi brillans, ſi courts, & ſi trompeurs
Qu'on nommait vos beaux jours, étaient de longs malheurs :
Souveraine de nom, vous ſerviez ſous un maître :
Et quand vous êtes libre, & que vous devez l'être,
Le dangereux fardeau de votre dignité
Vous replonge à l'inſtant dans la captivité.
Les uſages, les loix, l'opinion publique,
Le devoir, tout vous tient ſous un joug tyrannique.

IRENE.

Je porterai ma chaîne ; il ne m'eſt plus permis
D'oſer m'intéreſſer aux deſtins d'Alexis.
Je ne puis reſpirer le même air qu'il reſpire :
Qu'il ſoit à d'autres yeux le ſauveur de l'empire,
Qu'on chériſſe dans lui le plus grand des Céſars,
Il n'eſt qu'un criminel à mes triſtes regards.

Il n'eſt qu'un parricide : & mon ame eſt forcée
A chaſſer Alexis de ma triſte penſée ;
Si dans la ſolitude où je vais renfermer
Des ſentimens ſecrets trop prompts à m'alarmer,
Je me reſſouvenais qu'Alexis fût aimable,
Qu'il était un héros ; je ſerais trop coupable.
Va, ma chère Zoé, va preſſer mon départ.
Sauve-moi d'un ſéjour que j'ai quitté trop tard.
Je vais trouver ſoudain le pontife & mon père ;
Et je marche ſans crainte au jour pur qui m'éclaire.
Ciel ! (*en voyant Alexis.*)

SCENE V.

ALEXIS, IRENE, ZOÉ. (*Gardes qui ſe retirent après avoir mis un trophée aux pieds d'Irene.*)

ALEXIS.

JE mets à vos pieds dans ce jour de terreur
Tout ce que je vous dois, un empire & mon cœur.
Je n'ai point diſputé cet empire funeſte.
Il n'était rien ſans vous. La juſtice céleſte
N'en devait dépouiller d'indignes ſouverains
Que pour le rétablir par vos auguſtes mains.
Régnez, puiſque je règne ; & que ce jour commence
Mon bonheur, & le vôtre, & celui de Biſance.

IRENE.

Quel bonheur effroyable ! Ah prince ! oubliez-vous
Que vous êtes couvert du ſang de mon époux ?

ALEXIS.

Ah ! j'avais trop prévu ce reproche terrible.
D'avance il déchirait cette ame trop ſenſible.
Entraîné, combattu, partagé tour à tour,
Tremblant ; preſqu'à regret j'ai vaincu pour l'amour.
Oui ! Dieu m'en eſt témoin, & je le jure encore :
Toujours dans le combat j'évitais Nicéphore,
Il me cherchait toujours ; & lui ſeul a forcé
Ce bras dont le deſtin, malgré moi, l'a percé.
Ne m'en puniſſez pas ; & laiſſez-moi vous dire,
Que pour vous, non pour moi, j'ai reconquis l'empire.
Il eſt à vous, madame ; & je n'ai conſpiré
Que pour voir ſur vos jours mon amour raſſuré.
Mais je veux de la terre effacer ſa mémoire :
Que ſon nom ſoit perdu dans l'éclat de ma gloire :
Que l'empire romain dans ſa félicité,
Ignore s'il régna, s'il a jamais été.
Je ſais que ces grands coups la premiere journée
Font murmurer la Grèce, & l'Aſie étonnée :
Il s'éleve ſoudain des cenſeurs, des rivaux :
Bientôt on s'accoutume à ſes maîtres nouveaux :
On adore en tremblant leur puiſſance établie :
Qu'on ſache gouverner, madame, & tout s'oublie.
Après quelques momens d'une juſte rigueur
Que l'intérêt public exige du vainqueur.
Ramenons les beaux jours d'Auguſte & de Livie
Qui régnèrent en paix ſur la terre aſſervie.

IRENE.

Alexis, Alexis ne nous abuſons pas !

Les forfaits & la mort ont marché ſur nos pas.
Le ſang crie, il s'élève, il demande juſtice.
Meurtrier de Céſar, ſuis-je votre complice ?

ALEXIS.

Ce ſang ſauvoit le vôtre, & vous m'en puniſſez !
Ne ſuis-je qu'un coupable à vos yeux offenſés ?
Un deſpote jaloux, cruel, impitoyable,
Grace au ſeul nom d'époux, eſt pour vous reſpectable ?
Ses jours vous ſont ſacrés ? & votre défenſeur
N'était donc qu'un rebelle, & n'eſt qu'un raviſſeur ?
Contre votre tyran quand j'oſais vous défendre
A tant d'ingratitude aurais-je dû m'attendre ?

IRENE.

Je n'étais point ingrate. Un jour vous apprendrez
Les malheureux combats de mes ſens déchirés.
Vous plaindrez une femme en qui, dès ſon enfance,
Son cœur & ſes parens formèrent l'eſpérance
De couler de ſes ans l'inaltérable cours,
Sous les loix, ſous les yeux du héros de nos jours.
Vous ſaurez qu'il en coûte alors qu'on ſacrifie
A ſes devoirs ſacrés le bonheur de ſa vie.

ALEXIS.

Quoi vous pleurez, Irene, & vous m'abandonnez !

IRENE.

A nous fuir pour jamais nous ſommes condamnés.

ALEXIS.

Eh ! qui donc nous condamne ? une loi fanatique,
Un reſpect inſenſé pour un uſage antique,

Embraſſé par un peuple amoureux des erreurs,
Mépriſé des Céſars, & ſur-tout des vainqueurs!

IRENE.

Nicéphore au tombeau me retient aſſervie.
Et ſa mort nous ſépare encor plus que ſa vie.

ALEXIS.

Chère & fatale Irène, arbitre de mon ſort,
Vous vengez Nicéphore, & me donnez la mort.

IRENE.

Vivez, régnez ſans moi; rendez heureux l'empire
Le deſtin vous l'ordonne. Il veut qu'un autre expire.

ALEXIS.

Et vous daignez parler avec cette bonté?
Et vous vous obſtinez à tant de cruauté?
Que m'offrirait de pis la haine & la colère?
Serez-vous à vous-même à tout moment contraire?
Un père, je le vois, vous contraint de me fuir:
A quel autre auriez-vous promis de vous trahir?

IRENE.

A moi-même, Alexis.

ALEXIS.

Non, je ne le puis croire.
Vous n'avez point cherché cette affreuſe victoire.
Vous ne renoncez point au ſang dont vous ſortez:
A vos ſujets ſoumis; à vos proſpérités;
Pour aller enfermer cette tête adorée
Dans le réduit obſcur d'une priſon ſacrée.
Votre père vous trompe; une imprudente erreur

Après l'avoir ſéduit, a ſéduit votre cœur.
C'eſt un nouveau tyran, dont la main vous opprime ;
Il s'immola lui-même, & vous fait ſa victime.
N'a-t-il fui les humains que pour les tourmenter ?
Sort-il de ſon tombeau pour nous perſécuter ?
Plus cruel envers vous que Nicéphore même,
Veut-il aſſaſſiner une fille qu'il aime ?
Je cours à lui, madame ; & je ne prétends pas
Qu'il donne contre moi des loix dans mes états.
S'il mépriſe la cour, & ſi ſon cœur l'abhorre,
Je ne ſouffrirai pas qu'il la gouverne encore.
Et que de ſon eſprit l'imprudente rigueur
Perſécute ſon ſang, ſon maître, & ſon vengeur.

ZOÉ (*qui revient.*)

Madame on vous attend. Léonce votre père,
Le miniſtre de Dieu qui règne au ſanctuaire
Sont prêts à vous conduire avec ſécurité
Dans l'aſyle ſacré, par vous-même arrêté.

IRENE.

C'en eſt fait je vous ſuis.

ALEXIS.

Et moi je vous dévance.
Je vais de ces ingrats réprimer l'inſolence ;
M'aſſurer à leurs yeux du prix de mes travaux :
Et deux fois en un jour vaincre tous mes rivaux.

SCENE VI.

IRENE ſeule.

Que vais-je devenir ! comment échapperai-je
Au précipice affreux, au redoutable piége
Où mes pas égarés ſont conduits malgré moi ?
Mon amant a tué mon époux, & mon roi ?
Et, ſur ce corps ſanglant, cette main forcenée.
Oſe allumer pour moi les flambeaux d'hyménée !
Il veut que cette bouche aux marches de l'autel
Jure à ſon meurtrier un amour éternel !
Oui, je l'aimais, ô ciel ! & mon ame égarée
De ce poiſon fatal eſt encore enivrée.
Que voulez-vous de moi dangereux Alexis ?
Amant que j'abandonne, amant que je chéris,
Me forcez-vous au crime ? & voulez-vous encore
Etre plus mon tyran que ne fut Nicéphore ?

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

QUOI vous n'avez osé, timide, & confondue,
D'un père & d'un amant soutenir l'entrevue?
Ah! madame, en secret auriez-vous pu sentir
De ce départ fatal un juste repentir?

IRENE.

Moi!

ZOÉ.

Souvent le danger dont on bravait l'image
Au moment qu'il approche, étonne le courage:
La nature s'effraie; & nos secrets penchans
Se relevent dans nous plus forts, & plus puissans.

IRENE.

Non, je n'ai point changé; je suis toujours la même:
Je m'abandonne entière à mon père, qui m'aime.
Il est vrai, je n'ai pu dans ce fatal moment,
Soutenir les regards d'un père & d'un amant.
Je ne pouvais parler, tremblante, évanouie
Le jour se refusait à ma vue obscurcie:
Mon sang s'était glacé; sans force, & sans secours

Je touchais à l'inſtant qui finiſſait mes jours.
Rendrai-je grace aux mains dont je ſuis ſecourue ?
Soutiendrai-je la vie, hélas ! qu'on ma rendue ?
Si Léonce paraît, je ſens couler mes pleurs ;
Si je vois Alexis, je frémis, & je meurs ;
Et je voudrais cacher à toute la nature
Mes ſentimens, ma crainte, & les maux que j'endure.
Ah ! que fait Alexis ?

ZOÉ.

Il veut en ſouverain
Vous forcer aux autels à recevoir ſa main.
A Léonce, au pontife il s'expliquait en maître.
Dans ſes emportemens j'ai peine à le connaître.
Il ne ſouffrira point que vous oſiez jamais
Diſpoſer de vous-même & ſortir du palais.

IRENE.

Ciel qui lit dans mon cœur, qui vois mon ſacrifice,
Tu ne ſouffriras pas que je ſois ſa complice !

ZOÉ.

Que vous êtes en proie à de triſtes combats !

IRENE.

Tu les connais : plains-moi ; ne me condamne pas.
Tout ce que peut tenter une faible mortelle
Pour ſe punir ſoi-même, & pour régner ſur elle,
Je l'ai fait, tu le ſais : je porte encor mes pleurs
Au Dieu dont la bonté change, dit-on, les cœurs.
Il n'a point exaucé mes plaintes aſſidues :
Il repouſſe mes mains vers ſon trône étendues :
Il s'éloigne.

ZOÉ.

Et pourtant, libre dans vos ennuis,
Vous fuyez un amant.

IRENE.

Hélas ! ſi je le puis.

ZOÉ.

Je vous vois réſiſter au feu qui vous dévore.

IRENE.

En voulant l'étouffer, l'allumerais-je encore?

ZOÉ.

Alexis ne peut vivre, & régner que pour vous.

IRENE.

Non, jamais Alexis, ne ſera mon époux.

ZOÉ.

Eh bien, ſi dans la Grèce un uſage barbare,
Contraire à ceux de Rome, indignement ſépare
Du reſte des humains les veuves des Céſars;
Si ce dur préjugé règne dans nos remparts,
Cette loi rigoureuſe, eſt-ce un ordre ſuprême
Que, du haut de ſon trône, ait prononcé Dieu même?
Contre vous de ſa foudre a-t-il voulu s'armer?

IRENE.

Oui : tu vois quel mortel il me défend d'aimer.

ZOÉ.

Ainſi, loin du palais où vous fûtes nourrie,
Vous allez, belle Irene, enterrer votre vie?

IRENE.

Je ne ſais où je vais. Humains, faibles humains,
Réglons-nous notre ſort? eſt-il entre nos mains?

SCENE II.

IRENE, ZOÉ, MEMNON.

MEMNON.

J'APPORTE à vos genoux les vœux de cet empire.
Tout le peuple, madame, en ce grand jour n'aſpire
Qu'à vous voir réunir par un nœud glorieux
Les reſtes adorés du ſang de vos aïeux.
Confirmez le bonheur que le ciel nous envoie :
Réparez nos malheurs par la publique joie :
Vous verrez à vos pieds le ſénat, les états,
Les députés du peuple, & les chefs des ſoldats
Solliciter, preſſer cette union chérie,
D'où dépend déſormais le bonheur de leur vie.
Aſſurez les deſtins de l'empire nouveau :
En donnant des Céſars formés d'un ſang ſi beau :
Sur ce vœu général que ma voix vous annonce,
On attend qu'aujourd'hui votre bouche prononce :
Et nul vain préjugé ne doit vous retenir.
Périſſe du tyran juſqu'à ſon ſouvenir. (*il ſort.*)

IRENE.

Eh bien ! tu vois mon ſort ! ſuis-je aſſez malheureuſe
Ce vain projet rendra ma peine plus affreuſe.
De céder à leurs vœux il n'eſt aucun eſpoir.

SCENE III.

IRÈNE, LÉONCE.

LÉONCE.

MA fille, il faut me ſuivre, & fuir en diligence
Ce ſéjour odieux fatal à l'innocence.
Ceſſez de redouter, en marchant ſur mes pas,
Les efforts d'un tyran qu'un père ne craint pas.
Contre ces noms fameux d'Auguſte, d'invincible,
Un mot au nom du Ciel eſt une arme terrible :
Et la religion, qui leur commande à tous,
Leur met un frein ſacré qu'ils mordent à genoux.
Mon cilice, qu'un prince avec dédain contemple,
L'emporte ſur ſa pourpre ; & lui commande au temple.
Vos honneurs avec moi plus ſûrs & plus conſtans,
Des volages humains, ſeront indépendans.
Ils n'auront pas beſoin de frapper le vulgaire
Par l'éclat emprunté d'une pompe étrangère.
Vous avez trop appris qu'elle eſt à dédaigner.
C'eſt loin du trône enfin que vous allez régner.

IRÈNE.

Je vous l'ai déja dit : ſans regret je le quitte.
Le nouveau Céſar vient ; je pars, & je l'évite.

(*elle ſort.*)

LÉONCE.

Je ne vous quitte pas.

SCENE IV.

ALEXIS, LEONCE.

ALEXIS.

C'En eſt trop, arrêtez:
Pour la derniere fois père injuſte écoutez:
Ecoutez votre maître à qui le ſang vous lie;
Et qui pour votre fille a prodigué ſa vie.
Celui qui, d'un tyran, vous a tous délivrés.
Ce vainqueur malheureux, que vous déſeſpérez.
Le ſouverain ſacré des autels de Sophie,
Dont la cabale altière à la vôtre eſt unie,
Contre moi vous ſéconde; & croit impunément
Ravir au nom du ciel Irene à ſon amant.
Je vous ai tous ſervis, vous, Irene, & Biſance:
Votre fille en était, la juſte récompenſe:
Le ſeul prix qu'on devait à mon bras, à ma foi:
Le ſeul objet enfin qui ſoit digne de moi.
Mon cœur vous eſt ouvert, & vous ſavez ſi j'aime.
Vous venez m'enlever la moitié de moi-même:
Vous qui dès le berceau nous uniſſant tous deux
D'une main paternelle aviez formé nos nœuds:
Vous par qui tant de fois elle me fut promiſe,
Vous me la refuſez lorſque je l'ai conquiſe!
A trahir ſes ſermens c'eſt vous qui la forcez,
Barbare! & c'eſt à moi que vous la raviſſez

Sur cet heureux lien, devenu néceſſaire,
Injuſtement l'objet d'une rigueur auſtère,
Sourd à la voix publique, oubliant mon devoir;
L'amour & l'amitié fondaient tout mon eſpoir.
Ne vous figurez pas que mon cœur s'en détache.
Il faut qu'on me la cède, ou que je vous l'arrache.
Embraſſez un fils tendre, & né pour vous chérir:
Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

LÉONCE.

Ne ſoyez ni l'un ni l'autre; & tâchez d'être juſte.
Rapidement porté juſqu'à ce trône auguſte,
Méritez votre gloire. Ecoutez-moi, ſeigneur:
Je ne puis ni flatter, ni craindre un empereur:
Je n'ai point déſerté ma retraite profonde
Pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde;
Aux paſſions des grands, à leurs vœux emportés:
Je ne puis qu'annoncer de dures vérités.
Qui ne ſert que ſon Dieu n'en a point d'autre à dire.
Je vous parle en ſon nom comme au nom de l'empire.
Vous êtes aveuglé; je dois vous découvrir
Le crime, & les dangers où vous voulez courir.
Sachez que ſur la terre il n'eſt point de contrée,
De nation féroce, & du monde abhorrée,
De climat ſi ſauvage, où jamais un mortel
D'un pareil ſacrifice oſât ſouiller l'autel.
Ecoutez Dieu qui parle, & la terre qui crie:
„ *Tes mains à ton monarque ont arraché la vie:*
„ *N'épouſe point ſa veuve.* Ou ſi de cette voix
Vous oſez dédaigner les éternelles loix, ...

Allez ravir ma fille, & cherchez à lui plaire ;
Teint du ſang d'un époux, & de celui d'un père.
Frappez.

ALEXIS.

Moi vous frapper ! Ah ! malgré mon courroux
Ce cœur que vous percez s'eſt attendri ſur vous.
La dureté du vôtre eſt-elle inaltérable ?
Ne verrez-vous dans moi qu'un ennemi coupable !
Et regretterez-vous votre perſécuteur
Pour élever la voix contre un libérateur ?
Oui ! je le ſuis, Léonce ; & perſonne n'ignore
A quelle cruauté ſe porta Nicéphore.
Mon bras à l'innocence a dû ſervir d'appui :
Détrôner le tyran ſans s'armer contre lui :
Tel était mon deſſein, ſa fureur éperdue
A pourſuivi ma vie, & je l'ai défendue.
Si malgré moi ce fer a pu trancher ſon ſort ;
C'eſt le fruit de ſa rage, & le crime du ſort.
Tendre père d'Irene ! hélas ! ſoyez mon père.
D'un juge ſans pitié quittez le caractère.
Ne ſacrifiez point & votre fille & moi
Aux ſuperſtitions qui vous ſervent de loi :
N'en faites point une arme odieuſe & cruelle ;
Et ne l'enfoncez pas d'une main paternelle
Dans ce cœur malheureux qui veut vous révérer ;
Et que votre vertu ſe plaît à déchirer.
Tant de ſévérité n'eſt point dans la nature.
D'un affreux préjugé laiſſez-là l'impoſture :
Ceſſez.....

LÉONCE,

LÉONCE.

Dans quelle erreur votre eſprit eſt plongé!
La voix de l'univers eſt-elle un préjugé?

ALEXIS.

Vous diſputez, Léonce; & moi je ſuis ſenſible.

LÉONCE.

Je le ſuis comme vous. Le ciel eſt inflexible.

ALEXIS

Vous le faites parler; vous me forcez cruel,
A combattre à la fois & mon père & le ciel.
Plus de ſang va couler pour cette injuſte Irene
Que n'en a répandu l'ambition romaine.
La main qui vous ſauva n'a plus qu'à ſe venger:
Je détruirai ce temple où l'on m'oſe outrager:
Je briſerai l'autel défendu par vous-même,
Cet autel en tout temps rival du diadème,
Ce fatal inſtrument de tant de paſſions,
Chargé par mes aïeux de l'or des nations,
Cimenté de leur ſang, entouré de rapines.
Vous me verrez, ingrat, ſur ces vaſtes ruines,
De l'hymen qu'on réprouve allumer les flambeaux,
Au milieu des débris du ſang & des tombeaux.

LÉONCE.

Voilà donc les horreurs où la grandeur ſuprême,
Alors qu'elle eſt ſans frein s'abandonne elle-même?
Je vous plains de régner.

ALEXIS.

Je me ſuis emporté,
Je le ſens, j'en rougis; mais votre cruauté,

Tranquille en me frappant, barbare avec étude;
Insulte avec plus d'art, & porte un coup plus rude.
Retirez-vous, fuyez.

LÉONCE.

J'attendrai donc, seigneur,
Que l'équité m'appelle, & parle à votre cœur.

ALEXIS.

Non, vous n'attendrez point, décidez tout à l'heure
S'il faut que je me venge, ou s'il faut que je meure.

LÉONCE.

Voilà mon sang, vous dis-je; & je l'offre à vos coups.
Respectez mon honneur; il est plus fort que vous.
(*Il sort*).

SCENE V.

ALEXIS. seul.

QUE Léonce est heureux! assis sur le rivage
Il regarde en pitié ce turbulent orage,
Qui de mon triste règne a commencé le cours.
Sa malheureuse fille empoisonne mes jours.
Sa faiblesse m'immole aux erreurs de son père;
Aux discours insensés d'un aveugle vulgaire.
Ceux en qui j'espérais sont tous mes ennemis:
J'aime, je suis César, & rien ne m'est soumis!
Quoi! je puis sans rougir dans les champs du carnage
Lorsqu'un Scythe, un Germain succombe à mon courage.

Sur ſon corps tout ſanglant qu'on apporte à mes yeux
Enlever ſon épouſe à la face des dieux,
Sans qu'un prêtre, un ſoldat oſe lever la tête :
Aucun n'oſe douter du droit de ma conquête :
Et mes concitoyens me défendront d'aimer,
La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer !
Ah ! c'eſt trop en ſouffrir, perſécuteurs d'Irene :
Vous qui des paſſions ne ſentez que la haine !
Laiſſez-moi mon amour, rien ne peut arracher
De mon cœur éperdu, l'eſpoir d'un bien ſi cher.
Malgré le fanatiſme, & la haine, & l'envie
Je ſaurai m'aſſurer du bonheur de ma vie.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V

SCÈNE PREMIERE.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

Eh bien, chère Zoé, que venez-vous m'apprendre ?

ZOÉ.

Dans ſon appartement, gardez-vous de vous rendre:
Léonce & le pontife épouvantent ſon cœur:
Leur voix ſainte & terrible y porte la terreur:
Gémiſſante à leurs pieds, tremblante, évanouie,
Nos triſtes ſoins à peine ont rappellé ſa vie.
Du palais des Céſars ardents à l'arracher
Dans la tombe d'un cloître ils vont enfin cacher
Du reſte de la terre Irene abandonnée.
Des veuves des Céſars telle eſt la deſtinée.
On ne verrait en vous qu'un tyran furieux;
Un ſoldat ſacrilège, un ennemi des cieux,
Si, voulant abolir ces uſages ſiniſtres,
De la religion vous braviez les miniſtres,
L'impératrice en pleurs vous conjure à genoux
De ne point écouter un imprudent courroux:
De la laiſſer remplir ces devoirs déplorables
Que des maîtres ſacrés jugent inviolables.

ALEXIS.

Des maîtres où je ſuis ! j'ai cru n'en avoir plus.

(*Les gardes paroiſſent, Memnon à leur tête.*)

A moi gardes, venez, mes ordres abſolus
Sont que, de cette enceinte, aucun mortel ne ſorte :
Qu'on ſoit armé par-tout, qu'on veille à cette porte :
Allez. On apprendra qui doit donner la loi :
Qui de nous eſt Céſar, ou le pontife, ou moi.
Et vous Zoé, rentrez, avertiſſez Irene
Qu'elle eſt impératrice, & qu'elle s'en ſouvienne.

(*à Memnon.*)

Ami, c'eſt avec toi qu'aujourd'hui j'entreprends
De briſer en un jour tous les fers des tyrans.
Nicéphore eſt tombé ; chaſſons ceux qui nous reſtent :
Ces tyrans des eſprits que mes chagrins déteſtent.
Que le père d'Irene à l'inſtant arrêté
Reſte dans le palais comme moi reſpecté.
Mais que, ſans voir ſa fille & contraint au ſilence,
Il ne féduiſe plus les peuples de Biſance.
Que cet ardent pontife au palais ſoit gardé.
Un autre plus ſoumis par mon ordre eſt mandé,
Qui ſera plus docile à ma voix ſouveraine.
Conſtantin, Théodoſe, en ont trouvé ſans peine :
Plus criminels que moi dans ce même ſéjour,
Les cruels n'avaient pas l'excuſe de l'amour.

MEMNON.

Je hais autant que vous ces cenſeurs intraitables,
Dans leur auſtérité, toujours inébranlables :

Ennemis de l'état, ardents à tout blâmer:
Tyrans de la nature, incapables d'aimer.

ALEXAS.

A ce poſte important, non moins que difficile,
J'ai penſé mûrement, tu peux être tranquille:
Toi qui lis dans mon cœur, il ne t'eſt point ſuſpect:
Pour la religion tu connais mon reſpect:
J'ai fais choix d'un mortel, dont la douce ſageſſe
Ne mettra dans ſes ſoins l'orgueil ni la rudeſſe:
Pieux ſans fanatiſme, & fait pour s'attirer
Les cœurs que ſon devoir l'oblige d'éclairer:
Quand des miniſtres ſaints, tel eſt le caractère:
Le terre eſt à leurs pieds, les aime & les révère.

MEMNON.

Les ordres de l'état, avilis, abattus,
Vont être relevés, ſeigneur, par vos vertus.
Mais ſongez que Léonce eſt le père d'Irene:
Et, quoiqu'il ait voulu la former pour la haine
Elle chérit ce père; & même pour appui
Irene en ce grand jour après vous n'a que lui.
Pardonnez; mais je crains que cette violence
Ne ſoit, au cœur d'Irene, une éternelle offenſe
Ménagez ſes eſprits par la crainte égarés.
Vous la voulez fléchir, vous la déſeſpérez.

ALEXIS.

Il eſt vrai. Mais veux-tu que je laiſſe auprès d'elle
Un farouche ennemi de ma grandeur nouvelle:
Un ſtoïque inflexible, un maître impérieux
Qui lui reprochera le pouvoir de ſes yeux?

Qui lui faiſant ſur-tout un crime de me plaire,
Et tournant à ſon gré ce cœur ſimple & ſincère,
Gouvernant ſa faibleſſe, & trompant ſa candeur,
Saura m'accoutumer à m'avoir en horreur?
Je veux régner ſur elle ainſi que ſur Biſance:
La couvrir des rayons de ma toute puiſſance:
Et que ce maître altier, qui veut donner la loi
Reſpecte enfin ſa fille; & la ſerve avec moi.

(*Memnon ſort & Zoé arrive.*)

SCENE II.

ALEXIS, ZOÉ.

ZOÉ.

REFUSANT d'écouter un avis ſalutaire,
Vous offenſez Irene en la privant d'un père.

ALEXIS.

A ce vieillard cruel on va rendre du moins
Ce qu'on lui doit ici de reſpects, & de ſoins.
Et ſa fille un moment dérobée à ſa vue,
Dès qu'elle aura parlé ſera ſoudain rendue.
Généreuſe Zoé, vous ſavez mes deſſeins;
Et tout ce que j'eſpère, & tout ce que je crains.
Je n'ai point ordonné qu'une odieuſe fête
Au temple du Boſphore avec éclat s'apprête:
Je n'inſulterai point à ces préventions
Que le temps enracine au cœur des nations.
J'ai voulu préparer cet hymen où j'aſpire,

Loin du peuple importun, qu'un vain ſpectacle attire.
Vous connaiſſez l'autel qu'éleva dans ces lieux
Avec ſimplicité la main de mes aïeux :
N'admettant pour garants de la foi qu'on ſe donne,
Que deux amis, un prêtre, & le ciel qui pardonne.
C'eſt là que, devant Dieu, je veux donner mon cœur.
Eſt-il indigne d'elle ? inſpire-t-il l'horreur ?
Dites-moi par pitié ſi ſon ame agitée,
Aux offres que je fais, recule épouvantée :
Si mon empreſſement ne peut que l'indigner ;
Enfin ſi je l'offenſe en la faiſant régner.

Z o é.

Ce matin, je l'avoue, en proie à ſes alarmes
Votre nom prononcé faiſait couler ſes larmes :
Mais, depuis le moment où ſon père a parlé,
L'œil fixe, le front pâle, & l'eſprit accablé,
Elle garde avec nous un farouche ſilence :
Son cœur ne nous fait plus la triſte confidence
De ſes troubles ſecrets & de ſes déplaiſirs :
Ses yeux n'ont plus de pleurs, & ſa voix de ſoupirs.
De quelque grand deſſein profondément frappée,
Son ame toute entière en paraît occupée.
A nos empreſſemens elle n'a répondu
Que d'un regard mourant, d'un viſage éperdu.
Ne pouvant repouſſer de ſa ſombre penſée
Le douloureux fardeau dont elle eſt oppreſſée.
Mais, où mon œil me trompe, ou juſqu'en ce ſéjour,
Je la vois s'avancer par ce ſecret détour.

ALEXIS.

C'eſt elle-même, ô ciel!

ZOÉ.

Elle paraît troublée:
Sa vue à notre aſpect montre une ame accablée:
Elle avance vers vous, mais ſans vous regarder:
Je ne ſais quelle horreur ſemble la poſſéder.

ALEXIS.

Irene eſt-ce bien vous? Quoi! loin de me répondre,
A peine d'un regard elle veut me confondre!

IRENE. (*Un des ſoldats qui l'accompagne lui approche un fauteuil.*)

Un ſiége. Je ſuecombe. En ces lieux écartés,
Attendez-moi, ſoldats. Alexis, écoutez.

SCENE III.

ALEXIS, IRENE, ZOÉ.

IRENE.

JE reviens vous chercher, & n'en fait point d'excuſe.
Sur mon intention je crains peu qu'on m'accuſe:
Et l'on ſaura bientôt ſi j'ai dû vous parler:
D'un reproche aſſez grand je puis vous accabler:
Mais je ſais commander à ma juſte colère.
Teint du ſang d'un époux vous m'enlevez un père:
Vous cherchez contre vous encore à ſoulever
Cet empire, & ce ciel que vous oſez braver.
Je vois l'emportement de cet affreux délire,

Avec cette pitié qu'un frénétique inſpire ;
Et je ne viens à vous que pour vous retirer
De l'effrayant abyme où je vous vois entrer.
Je plaignais de vos ſens l'aveuglement funeſte :
On ne peut le guérir. Un ſeul parti me reſte.
Allez trouver mon père ; obtenez ſon pardon.
Revenez avec lui. Croyez que la raiſon,
Le devoir, l'amitié, l'intérêt qui nous lie,
La voix du ſang qui parle à ſon ame attendrie,
Rapprocheront trois cœurs qui ne s'accordaient pas.
Un moment peut finir nos malheureux débats.
Allez. Ramenez-moi le vertueux Léonce.
Sur mon ſort avec vous je conſens qu'il prononce.
Puis-je y compter ?

ALEXIS.

J'y cours, ſans rien examiner.
Ah ! ſi j'oſais penſer qu'il pût me pardonner
Je mourrais à vos pieds de l'excès de ma joie :
Je vole aveuglement où votre ordre m'envoie :
Je vais tout reparer : oui, malgré ſes rigueurs
Je veux qu'avec ma main ſa main ſèche vos pleurs.
Vous l'avez entendu ; le bonheur où j'aſpire,
Fait le bien de l'état, la gloire de l'empire :
Mais du vœu général loin de me prévaloir,
A vous, à mon amour je voulois vous devoir.
Irene, croyez-moi, ma vie eſt deſtinée
A vous faire oublier cette affreuſe journée.
Votre père adouci ne reverra dans moi,
Qu'un fils tendre & ſoumis, digne de votre foi.

Si trop de ſang pour vous fut verſé dans la Thrace ;
Mes bienfaits répandus en couvriront la trace :
Si j'offenſai Léonce, il verra tout l'état
Expier avec moi cet indigne attentat.
Vous régnerez tous deux : ma tendreſſe n'aſpire
Qu'à laiſſer dans ſes mains les rênes de l'empire.
Oui, mon cœur ſe partage entre vous,
Irene ; & je reviens ſon fils, & votre époux.
(*il ſort.*)

IRENE.

Suivez ſes pas, Zoé. Vous qui me futes chère,
Vous le ſerez toujours.

SCENE IV.

IRENE (*ſe levant.*)

EH bien, que vais-je faire ?
Je ne le verrai plus ! tandis qu'il me parlait,
Au ſeul ſon de ſa voix tout mon cœur s'échappait
Il te ſuit, Alexis. Ah ! ſi tant de tendreſſe,
Par de nouveaux ſermens attaquait ma faibleſſe,
Cruel ! malgré les miens, malgré le ciel jaloux,
Malgré mon père & moi tu ſerais mon époux.
Qu'as-tu dit, malheureuſe ! en quel piège arrêtée,
Dans quel gouffre d'horreurs ès-tu précipitée ?
Regarde autour de toi ; vois ton mari ſanglant,
Egorgé ſous tes yeux des mains de ton amant.

Il était après tout ton maître légitime :
L'image de Dieu même, il devint ta victime !
Vois ſon fier meurtrier le jour de ſon trépas,
Elevé ſur ſon trône, & volant dans tes bras !
Et tu l'aimes barbare ! & tu n'as pu le taire !
Dans ce jour effrayant de pompe funéraire
Tu n'attends plus que lui pour étaler l'horreur
De tes crimes ſecrets conſommés dans ton cœur.
Il va joindre à ta main ſa main de ſang fumante !
Si ton père éperdu devant toi ſe préſente
Sur le corps de ton père il te faudra marcher
Pour voler à l'amant qu'il te vient arracher !
(elle fait quelques pas.)
Nature, honneur, devoir, religion ſacrée !
Vous me parlez encore, & mon ame enivrée
Suſpend à votre voix ſes vœux irréſolus !
(elle revient.)
Si mon amant paraît je ne vous entends plus.
Dieu que je veux ſervir ! Dieu puiſſant que j'outrage !
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage !
Contre un faible roſeau pourquoi veux-tu t'armer ?
Qu'ai-je fait ? tu le ſais, tout mon crime eſt d'aimer.
(elle ſe raſſied.
Malgré mon repentir, malgre ta loi ſuprême,
Tu vois que mon amant l'emporte ſur toi-même.
Il règne, il t'a vaincu dans mes ſens obſcurcis.
(elle ſe relève.)
Eh bien ! voilà mon cœur ; c'eſt là qu'eſt Alexis.
(elle tire un poignard.)

Je te venge de lui. Je te le ſacrifie.
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.
(*elle ſe frappe, & tombe ſur un fauteuil.*)

SCENE DERNIERE.

IRENE mourante, ALEXIS, LÉONCE.

ALEXIS.

JE vous ramène un père, & je me ſuis flatté
Que nous pourrions fléchir ſa dure auſtérité.
Que ſa juſtice enfin, me jugeant moins coupable,
Daignerait. Juſte Dieu! quel ſpectacle effroyable!
Irene! chere Irene!

LE' ONCE.

O ma fille! ô fureur!

ALEXIS (*ſe jettant à ſes genoux.*)

Quel démon t'inſpirait?

IRENE. (*à Alexis.*) (*à Léonce.*)

Mon amour, votre honneur.
J'adorais Alexis, & je m'en ſuis punie.
(*Alexis veut ſe tuer, Memnon l'arrête.*)

LE' ONCE.

Ah! mon zèle funeſte eut trop de barbarie.

IRENE (*leur tendant les mains*)

Souvenez-vous de moi.... plaignez tous deux mon ſort.
Ciel! prends ſoin d'Alexis: & pardonne ma mort.

ALEXIS (*à genoux d'un côté.*

Irene! Irene! ah Dieu!

LÉONCE (*de l'autre côté à genoux.*)

Déplorable victime!

IRENE.

Pardonne Dieu clément; ma mort eſt-elle un crime?

FIN.

Fouques Deshayes

ISABELLE, *HUSSARD*, PARADE,

EN UN ACTE

ET EN VAUDEVILLES.

Repréſentée, ſur le Théatre des Comédiens ITALIENS *ordinaires du Roi, le Mardi 31 Juillet 1781.*

Prix, 1 *liv.* 4 *ſous.*

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire des Menus-Plaiſirs du Roi; & des Spectacles de Sa Majeſté, rue des Anglois.

M. DCC. LXXXI.

Avec approbation & Permiſſion.

PERSONNAGES.

	ACTEURS.
M. CASSANDRE,	*M. Reſiere.*
ISABELLE,	*Mlle. Adeline.*
LA MERE MALICE,	*M. Chevalier.*
CŒUR-DE-LION,	*M. Meunier.*
PIERROT,	*Mlle. Cadine.*
Deux vieux SOLDATS.	

La Scene ſe paſſe dans le Jardin de Caſſandre.

ISABELLE, *HUSSARD*, PARADE.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente un Jardin, la mere Malice y arrive, portant un Bonnet & un Sabre; Pierrot, un rechaud dans lequel il y a du feu: l'un & l'autre tournent autour du Théatre pendant l'air ſuivant.

MALICE, PIERROT.

PIERROT.

AIR: *Que ne ſuis-je la Fougere?*

VOYEZ la drole d'envie!....
Se battre avec ſon amant....

MALICE.

Chut.

PIERROT.

Riſquer d'lui trancher la vie....
Pour ſavoir s'il eſt conſtant.

MALICE.

Chut.

ISABELLE.

PIERROT.

Que j'aurais l'ame perplexe
Si j'allais à pareil bal !

MALICE.

Chut.

PIERROT.

Et voilà comme le fexe
Fait des tours de Carnaval.

(*On joue un air comique, pendant lequel Malice s'anime, & jette de la poudre dans le feu ; elle y paſſe le bonnet & le ſabre.*)

MALICE.

Le charme eſt fait.

PIERROT.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Ainſi par cet enchantement,
Vous faites niche à la nature.

MALICE.

Je te l'ai dit, mon art s'étend
Juſques à changer la figure.

PIERROT.

La figure ?

MALICE.

Oui, mon enfant,
Et dans l'inſtant j'en donne une autre.

PIERROT.

Si vous en avez le talent,
Que ne changez-vous donc la vôtre ?

MALICE.

Comment ?

PIERROT.

Que ne changez-vous donc la vôtre ?

(*Il ſort par un côté, Iſabelle entre par l'autre.*)

SCENE II.

MALICE, ISABELLE.

AIR : *Belle Brune.*

JE ſuis prête,
Je ſuis prête.
MALICE.
Quelle ardeur !
Quelle valeur !
ISABELLE.
Le feu m'en monte à la tête.
Je ſuis prête.
Je ſuis prête.
MALICE.
AIR : *Des Triolets.*
Tout doux, je vais armer ton bras.
ISABELLE.
Trompons l'amant qui ſait me plaire.
MALICE, *en l'armant.*
Par la vertu de ce damas.... (*Elle le lui donne.*)
ISABELLE.
M'éconnoîtra-t-il mes appas ?
MALICE.
Il te prendra pour Fier-à-Bras....
ISABELLE.
M'en répondez-vous ?
MALICE.
Oui, ma chere :
D'ailleurs, tu ſais qu'il n'y voit pas...
Plus loin que n'y voit ſon cher Pere.
ISABELLE.
AIR : *Des ſimples jeux de ſon enfance.*
Si ſon cœur trompoit ma conſtance,
Que le mien aurait de douleur ;

Mais ſouvent un peu d'imprudence
Conduit l'amour au vrai bonheur.

MALICE, *la coëffant.*

Voici le Bonnet & l'Aigrette.

ISABELLE.

Comment me vont-ils ?

MALICE.

Bien, très-bien;
Et pour ſéduire une fillette,
Il ne te manque preſque rien.

ISABELLE.

AIR : *Donnez la patte mon Mignon.*

Vous me flattez,
Et vous doutez
De votre puiſſance....

MALICE.

Qui ? moi douter !....

ISABELLE.

Vous héſitez.

MALICE.

Ce terme m'offenſe.

ISABELLE.

Je crains....

MALICE.

Quelle déraiſon ?

ISABELLE.

Je crains d'être connue :
S'il a le moindre ſoupçon,
Je ſuis.... je ſuis perdue.

MALICE.

AIR : *Par cette puiſſance efficace.*

Mais ſi j'ai le pouvoir ſuprême
De te mener au diable même....

ISABELLE.

Non pas, s'il vous plaît.

MALICE.

Nous verrons;
De rendre les femmes fidelles,

Et leurs maris amoureux d'elles ;
Les Férailleurs & les Gaſcons,
Point menteurs & point fanfarons ;
Les Procureurs ſans artifice,
Les Plaideurs Normands ſans malice ;
Les Abbés point colifichets,
Les Robins ſages & diſcrets,
Les Filles ſans coquetterie,
Et leurs Mamans ſans jalouſie...

ISABELLE.

Oh ! ſi vous pouvez tout cela...

MALICE.

Le ſuccès vous en répondra.

ISABELLE.

AIR : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Il ſe battra s'il m'aime.

MALICE.

On ne ſe battra pas.

ISABELLE, *piquée.*

Son amour eſt extrême,

MALICE.

Il franchira le pas.

ISABELLE.

Votre ſorcellerie
M'égale à ſes égaux.

MALICE.

Jadis à la magie
On dut plus d'un héros.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Ces héros d'heureuſe mémoire,
Aiſément cela ſe peut croire,
Avoient un dieu de leurs amis,
Qui pour eux gagnoit la victoire :
Combien de champions à ce prix
Auroient de courage & de gloire.

ISABELLE.

AIR : *C'eſt la choſe impoſſible.*

Cette gloire eſt l'objet chéri
Qu'encenſent la Cour & la ville,

Et pour être ſon favori,
L'eſprit eſt un meuble inutile :
On en rencontre dans autrui,
Et ſans façon l'on en profite.
C'eſt-là là là là là là là, c'eſt-là le vrai mérite.

AIR : *A notre bonheur l'amour préſide.*

On apperçoit près de la barriere
Petit Jocquet ſur un grand cheval,
Il part, & bientôt dans la carriere
Il eſt au but avant ſon rival.
Le Jocquet triomphe, & dans l'arene
Fierement ramene
Son bouillant courſier :
Lequel des deux faut-il que l'on fête ?
Ma foi, c'eſt la bête,
Non le Cavalier.

AIR : *Je ne ſaurois danſer.*

Mais voici l'inſtant
De me ſervir de mes armes,
Mais voici l'inſtant
D'eſſayer mon verd galant.

MALICE.

Un combat plus doux
Suivra ce moment d'alarme ;
Un combat plus doux,
Appaiſera ſon courroux.

ISABELLE.
Mais voici l'inſtant
De me ſervir de mes armes,
Mais voici l'inſtant
Deſſayer mon verd galant.

MALICE, *s'en allant.*
Mais voici l'inſtant
De te ſervir de tes armes,
Mais voici l'inſtant
Deſſayer ton verd galant.

SCENE III.

ISABELLE.

AIR : *Ciel ! l'univers va-t-il donc ſe diſſoudre.*

OUI, c'en eſt fait, jouons à la bataille :
Dieu des boulets, accepte mon ſerment.
Je vais d'eſtoc & de taille
Me battre avec mon amant,
Vaille que vaille,
(*A ſon bras.*)
Pouſſe en avant.
Amour !
Dans ce ſéjour
Monte la garde,
Sois en garde,
Et dans mon cœur,
Commande à la valeur.

SCENE IV.

ISABELLE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

AIR : *Mon Pere a fait bâtir maiſon.*

C'EST toi du haut juſques en bas,
Mais je ne te reconnois pas :
Quand Cœur-de-Lion arrivera,
Il te verra,
Ne comprendra
Rien de tout ça.

ISABELLE,

C'eſt toi du haut juſques en bas ;
Mais je ne te reconnais pas.

ISABELLE.

AIR : *Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Pour tout autre que vous, (un pere eſt toujours pere,)
Il ſort de mon armure une vapeur guerriere,
Qui déguiſant mon ſexe, à quelque choſe près,
Dérobe à tous les yeux ma figure & mes traits.

CASSANDRE.

AIR : *Voilà la différence.*

Par ce bonnet & ce damas,
Tu repréſentes Fier-à-Bras,
Voilà la reſſemblance.
Fier-à-bras ne ſait point céder,
Tu finiras par accorder,
Voilà la différence.

ISABELLE.

AIR : *Pour un maudit péché.*

La victoire m'attend,
Parlez en Militaire.

CASSANDRE.

Sous cet habit ma chere,
Arrive au Régiment :
Et la belle jeuneſſe,
Tu la verras, ma foi,
Faire aſſaut.... de tendreſſe pour toi.

AIR : *Le premier du mois de Janvier.*

D'une Déeſſe du grand ton
Et fort humaine, ce dit-on,
Mars, autrefois eut une fille :
Tu lui reſſembles, je le crois,
Et par les femmes, je le vois,
Tu dois être de la famille.

ISABELLE.

AIR : *Liſe demande ſon Portrait.*

Mon pere fut toujours galant.

CASSANDRE.

Sans art & ſans étude ;
Mais plus j'approche de l'inſtant,
Plus j'ai d'inquiétude.
Cœur-de-Lion eſt prêt d'arriver....

ISABELLE.

Et je ſuis ſans alarmes.

CASSANDRE.

Ne pourrois-tu pour l'éprouver,
Employer d'autres armes ?

ISABELLE.

AIR : *Ah ! Madelon qu'avez vous donc ?*
Croyez....

CASSANDRE.

Mais enfin....

ISABELLE.

Point de mais :
Sa défaite eſt certaine.

CASSANDRE.

S'il vient à te ſerrer de près
Que feras-tu, ma Reine ?

ISABELLE, *ſouriant.*

Ah ! ah !
Ce n'eſt pas cela
Qui me met en peine.

CASSANDRE.

AIR : *De la Fanfare de St. Cloud.*
Je ſais fort bien qu'à ton âge,
L'on répond au qui va là ?
Mais, morbleu, par ſon courage
Cœur-de-Lion t'étonnera :
Quand tu le verras en garde,
Sois de-là, toujours de-là....
(*Il fait quelques feintes.*)
Regarde, aviſe, prends garde
Aux coups qu'il te portera.

ISABELLE,

PIERROT.

Que j'aurais l'ame perplexe
Si j'allais à pareil bal !

MALICE.

Chut.

PIERROT.

Et voilà comme le ſexe
Fait des tours de Carnaval.

(*On joue un air comique, pendant lequel Malice s'anime, & jette de la poudre dans le feu ; elle y paſſe le bonnet & le ſabre.*)

MALICE.

Le charme eſt fait.

PIERROT.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Ainſi par cet enchantement,
Vous faites niche à la nature.

MALICE.

Je te l'ai dit, mon art s'étend
Juſques à changer la figure.

PIERROT.

La figure ?

MALICE.

Oui, mon enfant,
Et dans l'inſtant j'en donne une autre.

PIERROT.

Si vous en avez le talent,
Que ne changez-vous donc la vôtre ?

MALICE.

Comment ?

PIERROT.

Que ne changez-vous donc la vôtre ?

(*Il ſort par un côté, Iſabelle entre par l'autre.*)

SCENE II.

MALICE, ISABELLE.

AIR : *Belle Brune.*

JE ſuis prête,
Je ſuis prête.
MALICE.
Quelle ardeur !
Quelle valeur !
ISABELLE.
Le feu m'en monte à la tête.
Je ſuis prête.
Je ſuis prête.
MALICE.
AIR : *Des Triolets.*
Tout doux, je vais armer ton bras.
ISABELLE.
Trompons l'amant qui ſait me plaire.
MALICE, *en l'armant.*
Par la vertu de ce damas.... (*Elle le lui donne.*)
ISABELLE.
M'éconnoîtra-t-il mes appas ?
MALICE.
Il te prendra pour Fier-à-Bras....
ISABELLE.
M'en répondez-vous ?
MALICE.
Oui, ma chere :
D'ailleurs, tu ſais qu'il n'y voit pas...
Plus loin que n'y voit ſon cher Pere.
ISABELLE.
AIR : *Des ſimples jeux de ſon enfance.*
Si ſon cœur trompoit ma conſtance,
Que le mien aurait de douleur ;

Mais ſouvent un peu d'imprudence
Conduit l'amour au vrai bonheur.

MALICE, *la coëffant.*

Voici le Bonnet & l'Aigrette.

ISABELLE.

Comment me vont-ils ?

MALICE.

Bien, très-bien;
Et pour ſéduire une fillette,
Il ne te manque preſque rien.

ISABELLE.

AIR : *Donnez la patte mon Mignon.*

Vous me flattez,
Et vous doutez
De votre puiſſance....

MALICE.

Qui ? moi douter !....

ISABELLE.

Vous héſitez.

MALICE.

Ce terme m'offenſe.

ISABELLE.

Je crains....

MALICE.

Quelle déraiſon ?

ISABELLE.

Je crains d'être connue :
S'il a le moindre ſoupçon,
Je ſuis.... je ſuis perdue.

MALICE.

AIR : *Par cette puiſſance efficace.*

Mais ſi j'ai le pouvoir ſuprême
De te mener au diable même....

ISABELLE.

Non pas, s'il vous plaît.

MALICE.

Nous verrons.
De rendre les femmes fidelles,

Et leurs maris amoureux d'elles ;
Les Férailleurs & les Gaſcons,
Point menteurs & point fanfarons ;
Les Procureurs ſans artifice,
Les Plaideurs Normands ſans malice,
Les Abbés point colifichets,
Les Robins ſages & diſcrets,
Les Filles ſans coquetterie,
Et leurs Mamans ſans jalouſie...

ISABELLE.

Oh ! ſi vous pouvez tout cela...

MALICE.

Le ſuccès vous en répondra.

ISABELLE.

AIR : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Il ſe battra s'il m'aime.

MALICE.

On ne ſe battra pas.

ISABELLE, *piquée.*

Son amour eſt extrême,

MALICE.

Il franchira le pas.

ISABELLE.

Votre ſorcellerie
M'égale à ſes égaux.

MALICE.

Jadis à la magie
On dut plus d'un héros.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Ces héros d'heureuſe mémoire,
Aiſément cela ſe peut croire,
Avoient un dieu de leurs amis,
Qui pour eux gagnoit la victoire :
Combien de champions à ce prix
Auroient de courage & de gloire.

ISABELLE.

AIR : *C'eſt la choſe impoſſible.*

Cette gloire eſt l'objet chéri
Qu'encenſent la Cour & la ville,

Fouques Deshayes

ISABELLE, HUSSARD, PARADE,

EN UN ACTE

ET EN VAUDEVILLES.

Repréſentée, ſur le Théatre des Comédiens ITALIENS *ordinaires du Roi, le Mardi 31 Juillet 1781.*

Prix, 1 *liv.* 4 *ſous.*

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire des Menus-Plaiſirs du Roi; & des Spectacles de Sa Majeſté, rue des Anglois.

M. DCC. LXXXI.

Avec approbation & Permiſſion.

PERSONNAGES.

	ACTEURS.
M. CASSANDRE,	*M. Roſiere.*
ISABELLE,	*Mlle. Adeline.*
LA MERE MALICE,	*M. Chevalier.*
CŒUR-DE-LION,	*M. Meunier.*
PIERROT,	*Mlle. Carline.*
Deux vieux SOLDATS.	

La Scene ſe paſſe dans le Jardin de Caſſandre.

ISABELLE, *HUSSARD*, PARADE.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente un Jardin, la mere Malice y arrive, portant un Bonnet & un Sabre; Pierrot, un rechaud dans lequel il y a du feu: l'un & l'autre tournent autour du Théatre pendant l'air ſuivant.

MALICE, PIERROT.

PIERROT.

AIR: *Que ne ſuis-je la Fougere?*

VOYEZ la drole d'envie!....
Se battre avec ſon amant....

MALICE.

Chut.

PIERROT.

Riſquer d'lui trancher la vie....
Pour ſavoir s'il eſt conſtant.

MALICE.

Chut.

ALEXIS (*à genoux d'un côté.*

Irene! Irene! ah Dieu!

LÉONCE (*de l'autre côté à genoux.*)

Déplorable victime!

IRENE.

Pardonne Dieu clément; ma mort eſt-elle un crime?

FIN.

Fouques Deshayes

ISABELLE, HUSSARD, PARADE,

EN UN ACTE

ET EN VAUDEVILLES.

Repréſentée, ſur le Théatre des Comédiens ITALIENS *ordinaires du Roi, le Mardi 31 Juillet 1781.*

Prix, 1 *liv.* 4 *ſous.*

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire des Menus-Plaiſirs du Roi; & des Spectacles de Sa Majeſté, rue des Anglois.

M. DCC. LXXXI.

Avec approbation & Permiſſion.

PERSONNAGES.

	ACTEURS.
M. CASSANDRE,	*M. Roſiere.*
ISABELLE,	*Mlle. Adeline.*
LA MERE MALICE,	*M. Chevalier.*
CŒUR-DE-LION,	*M. Meunier.*
PIERROT,	*Mlle. Carline.*
Deux vieux SOLDATS.	

La Scene ſe paſſe dans le Jardin de Caſſandre.

ISABELLE, *HUSSARD*, PARADE.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente un Jardin, la mere Malice y arrive, portant un Bonnet & un Sabre; Pierrot, un rechaud dans lequel il y a du feu: l'un & l'autre tournent autour du Théatre pendant l'air ſuivant.

MALICE, PIERROT.

PIERROT.

AIR : *Que ne ſuis-je la Fougere ?*

VOYEZ la drole d'envie !....
Se battre avec ſon amant....

MALICE.

Chut.

PIERROT.

Riſquer d'lui trancher la vie....
Pour ſavoir s'il eſt conſtant.

MALICE.

Chut.

ISABELLE.

PIERROT.

Que j'aurais l'ame perplexe
Si j'allais à pareil bal !

MALICE.

Chut.

PIERROT.

Et voilà comme le ſexe
Fait des tours de Carnaval.

(*On joue un air comique, pendant lequel Malice s'anime, & jette de la poudre dans le feu ; elle y paſſe le bonnet & le ſabre.*)

MALICE.

Le charme eſt fait.

PIERROT.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Ainſi par cet enchantement,
Vous faites niche à la nature.

MALICE.

Je te l'ai dit, mon art s'étend
Juſques à changer la figure.

PIERROT.

La figure ?

MALICE.

Oui, mon enfant,
Et dans l'inſtant j'en donne une autre.

PIERROT.

Si vous en avez le talent,
Que ne changez-vous donc la vôtre ?

MALICE.

Comment ?

PIERROT.

Que ne changez-vous donc la vôtre ?

(*Il ſort par un côté, Iſabelle entre par l'autre.*)

SCENE II.

MALICE, ISABELLE.

AIR : *Belle Brune.*

JE ſuis prête,
Je ſuis prête.
MALICE.
Quelle ardeur !
Quelle valeur !
ISABELLE.
Le feu m'en monte à la tête.
Je ſuis prête.
Je ſuis prête.
MALICE.
AIR : *Des Triolets.*
Tout doux, je vais armer ton bras.
ISABELLE.
Trompons l'amant qui ſait me plaire.
MALICE, *en l'armant.*
Par la vertu de ce damas.... (*Elle le lui donne.*)
ISABELLE.
M'éconnoîtra-t-il mes appas ?
MALICE.
Il te prendra pour Fier-à-Bras....
ISABELLE.
M'en répondez-vous ?
MALICE.
Oui, ma chere :
D'ailleurs, tu ſais qu'il n'y voit pas...
Plus loin que n'y voit ſon cher Pere.
ISABELLE.
AIR : *Des ſimples jeux de ſon enfance.*
Si ſon cœur trompoit ma conſtance,
Que le mien aurait de douleur ;

Mais ſouvent un peu d'imprudence
Conduit l'amour au vrai bonheur.

MALICE, *la coëffant.*

Voici le Bonnet & l'Aigrette.

ISABELLE.

Comment me vont-ils ?

MALICE.

Bien, très-bien;
Et pour ſéduire une fillette,
Il ne te manque preſque rien.

ISABELLE.

AIR : *Donnez la patte mon Mignon.*

Vous me flattez,
Et vous doutez
De votre puiſſance....

MALICE.

Qui ? moi douter !....

ISABELLE.

Vous héſitez.

MALICE.

Ce terme m'offenſe.

ISABELLE.

Je crains....

MALICE.

Quelle déraiſon ?

ISABELLE.

Je crains d'être connue :
S'il a le moindre ſoupçon,
Je ſuis.... je ſuis perdue.

MALICE.

AIR : *Par cette puiſſance efficace.*

Mais ſi j'ai le pouvoir ſuprême
De te mener au diable même....

ISABELLE.

Non pas, s'il vous plaît.

MALICE.

Nous verrons;
De rendre les femmes fidelles,

Et leurs maris amoureux d'elles ;
Les Férailleurs & les Gaſcons,
Point menteurs & point fanfarons ;
Les Procureurs ſans artifice,
Les Plaideurs Normands ſans malice ;
Les Abbés point colifichets,
Les Robins ſages & diſcrets,
Les Filles ſans coquetterie,
Et leurs Mamans ſans jalouſie...

ISABELLE.

Oh ! ſi vous pouvez tout cela...

MALICE.

Le ſuccès vous en répondra.

ISABELLE.

AIR : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Il ſe battra s'il m'aime.

MALICE.

On ne ſe battra pas.

ISABELLE, *piquée.*

Son amour eſt extrême,

MALICE.

Il franchira le pas.

ISABELLE.

Votre ſorcellerie
M'égale à ſes égaux.

MALICE.

Jadis à la magie
On dut plus d'un héros.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Ces héros d'heureuſe mémoire,
Aiſément cela ſe peut croire,
Avoient un dieu de leurs amis,
Qui pour eux gagnoit la victoire :
Combien de champions à ce prix
Auroient de courage & de gloire.

ISABELLE.

AIR : *C'eſt la choſe impoſſible.*

Cette gloire eſt l'objet chéri
Qu'encenſent la Cour & la ville,

Et pour être ſon favori,
L'eſprit eſt un meuble inutile :
On en rencontre dans autrui,
Et ſans façon l'on en profite.
C'eſt-là là là là là là là, c'eſt-là le vrai mérite.

AIR : *A notre bonheur l'amour préſide.*

On apperçoit près de la barriere
Petit Jocquet ſur un grand cheval,
Il part, & bientôt dans la carriere
Il eſt au but avant ſon rival.
Le Jocquet triomphe, & dans l'arene
Fierement ramene
Son bouillant courſier :
Lequel des deux faut-il que l'on fête ?
Ma foi, c'eſt la bête,
Non le Cavalier.

AIR : *Je ne ſaurois danſer.*

Mais voici l'inſtant
De me ſervir de mes armes,
Mais voici l'inſtant
D'eſſayer mon verd galant.

MALICE.

Un combat plus doux
Suivra ce moment d'alarme ;
Un combat plus doux,
Appaiſera ſon courroux.

ISABELLE.

Mais voici l'inſtant
De me ſervir de mes armes,
Mais voici l'inſtant
Deſſayer mon verd galant.

MALICE, *s'en allant.*

Mais voici l'inſtant
De te ſervir de tes armes,
Mais voici l'inſtant
Deſſayer ton verd galant.

SCENE III.

ISABELLE.

AIR : *Ciel ! l'univers va-t-il donc ſe diſſoudre.*

OUI, c'en eſt fait, jouons à la bataille :
Dieu des boulets, accepte mon ſerment.
Je vais d'eſtoc & de taille
Me battre avec mon amant,
Vaille que vaille,
(*A ſon bras.*)
Pouſſe en avant.
Amour !
Dans ce ſéjour
Monte la garde,
Sois en garde,
Et dans mon cœur,
Commande à la valeur.

SCENE IV.

ISABELLE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

AIR : *Mon Pere a fait bâtir maiſon.*

C'EST toi du haut juſques en bas,
Mais je ne te reconnois pas :
Quand Cœur-de-Lion arrivera,
Il te verra,
Ne comprendra
Rien de tout ça.

ISABELLE,

C'eſt toi du haut juſques en bas ;
Mais je ne te reconnais pas.

ISABELLE.

AIR : *Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Pour tout autre que vous, (un pere eſt toujours pere,)
Il ſort de mon armure une vapeur guerriere,
Qui déguiſant mon ſexe, à quelque choſe près,
Dérobe à tous les yeux ma figure & mes traits.

CASSANDRE.

AIR : *Voilà la différence.*

Par ce bonnet & ce damas,
Tu repréſentes Fier-à-Bras,
Voilà la reſſemblance.
Fier-à-bras ne ſait point céder,
Tu finiras par accorder,
Voilà la différence.

ISABELLE.

AIR : *Pour un maudit péché.*

La victoire m'attend,
Parlez en Militaire.

CASSANDRE.

Sous cet habit ma chere,
Arrive au Régiment :
Et la belle jeuneſſe,
Tu la verras, ma foi,
Faire aſſaut.... de tendreſſe pour toi.

AIR : *Le premier du mois de Janvier.*

D'une Déeſſe du grand ton
Et fort humaine, ce dit-on,
Mars, autrefois eut une fille :
Tu lui reſſembles, je le crois,
Et par les femmes, je le vois,
Tu dois être de la famille.

ISABELLE.

AIR : *Liſe demande ſon Portrait.*

Mon pere fut toujours galant.

CASSANDRE.

Sans art & ſans étude ;
Mais plus j'approche de l'inſtant,
Plus j'ai d'inquiétude.
Cœur-de-Lion eſt prêt d'arriver....

ISABELLE.

Et je ſuis ſans alarmes.

CASSANDRE.

Ne pourrois-tu pour l'éprouver,
Employer d'autres armes ?

ISABELLE.

AIR : *Ah ! Madelon qu'avez vous donc ?*
Croyez....

CASSANDRE.

Mais enfin....

ISABELLE.

Point de mais :
Sa défaite eſt certaine.

CASSANDRE.

S'il vient à te ſerrer de près
Que feras-tu, ma Reine ?

ISABELLE, *ſouriant.*

Ah ! ah !
Ce n'eſt pas cela
Qui me met en peine.

CASSANDRE.

AIR : *De la Fanfare de St. Cloud.*
Je ſais fort bien qu'à ton âge,
L'on répond au qui va là ?
Mais, morbleu, par ſon courage
Cœur-de-Lion t'étonnera :
Quand tu le verras en garde,
Sois de-là, toujours de-là....
(*Il fait quelques feintes.*)
Regarde, aviſe, prends garde
Aux coups qu'il te portera.

ISABELLE.

PIERROT.

Que j'aurais l'ame perplexe
Si j'allais à pareil bal !

MALICE.

Chut.

PIERROT.

Et voilà comme le ſexe
Fait des tours de Carnaval.

(*On joue un air comique, pendant lequel Malice s'anime, & jette de la poudre dans le feu ; elle y paſſe le bonnet & le ſabre.*)

MALICE.

Le charme eſt fait.

PIERROT.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Ainſi par cet enchantement,
Vous faites niche à la nature.

MALICE.

Je te l'ai dit, mon art s'étend
Juſques à changer la figure.

PIERROT.

La figure ?

MALICE.

Oui, mon enfant,
Et dans l'inſtant j'en donne une autre.

PIERROT.

Si vous en avez le talent,
Que ne changez-vous donc la vôtre ?

MALICE.

Comment ?

PIERROT.

Que ne changez-vous donc la vôtre ?

(*Il ſort par un côté, Iſabelle entre par l'autre.*)

Et leurs maris amoureux d'elles ;
Les Férailleurs & les Gaſcons,
Point menteurs & point fanfarons ;
Les Procureurs ſans artifice,
Les Plaideurs Normands ſans malice ;
Les Abbés point colifichets,
Les Robins ſages & diſcrets,
Les Filles ſans coquetterie,
Et leurs Mamans ſans jalouſie...

ISABELLE.

Oh ! ſi vous pouvez tout cela...

MALICE.

Le ſuccès vous en répondra.

ISABELLE.

AIR : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Il ſe battra s'il m'aime.

MALICE.

On ne ſe battra pas.

ISABELLE, *piquée.*

Son amour eſt extrême,

MALICE.

Il franchira le pas.

ISABELLE.

Votre ſorcellerie
M'égale à ſes égaux.

MALICE.

Jadis à la magie
On dut plus d'un héros.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Ces héros d'heureuſe mémoire,
Aiſément cela ſe peut croire,
Avoient un dieu de leurs amis,
Qui pour eux gagnoit la victoire :
Combien de champions à ce prix
Auroient de courage & de gloire.

ISABELLE.

AIR : *C'eſt la choſe impoſſible.*

Cette gloire eſt l'objet chéri
Qu'encenſent la Cour & la ville,

Et pour être ſon favori,
L'eſprit eſt un meuble inutile :
On en rencontre dans autrui,
Et ſans façon l'on en profite.
C'eſt-là là là là là là là, c'eſt-là le vrai mérite.

AIR : *A notre bonheur l'amour préſide.*

On apperçoit près de la barriere
Petit Jocquet ſur un grand cheval,
Il part, & bientôt dans la carriere
Il eſt au but avant ſon rival.
Le Jocquet triomphe, & dans l'arene
Fierement ramene
Son bouillant courſier :
Lequel des deux faut-il que l'on fête ?
Ma foi, c'eſt la bête,
Non le Cavalier.

AIR : *Je ne ſaurois danſer.*

Mais voici l'inſtant
De me ſervir de mes armes,
Mais voici l'inſtant
D'eſſayer mon verd galant.

MALICE.

Un combat plus doux
Suivra ce moment d'alarme ;
Un combat plus doux,
Appaiſera ſon courroux.

ISABELLE.

Mais voici l'inſtant
De me ſervir de mes armes,
Mais voici l'inſtant
Deſſayer mon verd galant.

MALICE, *s'en allant.*

Mais voici l'inſtant
De te ſervir de tes armes,
Mais voici l'inſtant
Deſſayer ton verd galant.

SCENE III.

ISABELLE.

AIR : *Ciel ! l'univers va-t-il donc ſe diſſoudre.*

OUI, c'en eſt fait, jouons à la bataille :
Dieu des boulets, accepte mon ſerment.
Je vais d'eſtoc & de taille
Me battre avec mon amant,
Vaille que vaille,
(*A ſon bras.*)
Pouſſe en avant.
Amour !
Dans ce ſéjour
Monte la garde,
Sois en garde,
Et dans mon cœur,
Commande à la valeur.

SCENE IV.

ISABELLE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

AIR : *Mon Pere a fait bâtir maiſon.*

C'EST toi du haut juſques en bas,
Mais je ne te reconnois pas :
Quand Cœur-de-Lion arrivera,
Il te verra,
Ne comprendra
Rien de tout ça.

PERSONNAGES.

	ACTEURS.
M. CASSANDRE,	*M. Roſiere.*
ISABELLE,	*Mlle. Adeline.*
LA MERE MALICE,	*M. Chevalier.*
CŒUR-DE-LION,	*M. Meunier.*
PIERROT,	*Mlle. Carline.*
Deux vieux SOLDATS.	

La Scene ſe paſſe dans le Jardin de Caſſandre.

ISABELLE, *HUSSARD*, PARADE.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente un Jardin, la mere Malice y arrive, portant un Bonnet & un Sabre; Pierrot, un rechaud dans lequel il y a du feu: l'un & l'autre tournent autour du Théatre pendant l'air ſuivant.

MALICE, PIERROT.

PIERROT.

AIR : *Que ne ſuis-je la Fougere ?*

VOYEZ la drole d'envie !....
Se battre avec ſon amant....

MALICE.

Chut.

PIERROT.

Riſquer d'lui trancher la vie....
Pour ſavoir s'il eſt conſtant.

MALICE.

Chut.

ISABELLE.

PIERROT.

Que j'aurais l'ame perplexe
Si j'allais à pareil bal !

MALICE.

Chut.

PIERROT.

Et voilà comme le ſexe
Fait des tours de Carnaval.

(*On joue un air comique, pendant lequel Malice s'anime, & jette de la poudre dans le feu ; elle y paſſe le bonnet & le ſabre.*)

MALICE.

Le charme eſt fait.

PIERROT.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Ainſi par cet enchantement,
Vous faites niche à la nature.

MALICE.

Je te l'ai dit, mon art s'étend
Juſques à changer la figure.

PIERROT.

La figure ?

MALICE.

Oui, mon enfant,
Et dans l'inſtant j'en donne une autre.

PIERROT.

Si vous en avez le talent,
Que ne changez-vous donc la vôtre ?

MALICE.

Comment ?

PIERROT.

Que ne changez-vous donc la vôtre ?

(*Il ſort par un côté, Iſabelle entre par l'autre.*)

SCENE II.

MALICE, ISABELLE.

AIR : *Belle Brune.*

JE ſuis prête,
Je ſuis prête.
MALICE.
Quelle ardeur !
Quelle valeur !
ISABELLE.
Le feu m'en monte à la tête.
Je ſuis prête.
Je ſuis prête.
MALICE.
AIR : *Des Triolets.*
Tout doux, je vais armer ton bras.
ISABELLE.
Trompons l'amant qui ſait me plaire.
MALICE, *en l'armant.*
Par la vertu de ce damas.... (*Elle le lui donne.*)
ISABELLE.
M'éconnoîtra-t-il mes appas ?
MALICE.
Il te prendra pour Fier-à-Bras....
ISABELLE.
M'en répondez-vous ?
MALICE.
Oui, ma chere :
D'ailleurs, tu ſais qu'il n'y voit pas...
Plus loin que n'y voit ſon cher Pere.
ISABELLE.
AIR : *Des ſimples jeux de ſon enfance.*
Si ſon cœur trompoit ma conſtance,
Que le mien aurait de douleur ;

Mais ſouvent un peu d'imprudence
Conduit l'amour au vrai bonheur.

MALICE, *la coëffant.*

Voici le Bonnet & l'Aigrette.

ISABELLE.

Comment me vont-ils ?

MALICE.

Bien, très-bien;
Et pour ſéduire une fillette,
Il ne te manque preſque rien.

ISABELLE.

AIR : *Donnez la patte mon Mignon.*

Vous me flattez,
Et vous doutez
De votre puiſſance....

MALICE.

Qui ? moi douter !....

ISABELLE.

Vous héſitez.

MALICE.

Ce terme m'offenſe.

ISABELLE.

Je crains....

MALICE.

Quelle déraiſon ?

ISABELLE.

Je crains d'être connue :
S'il a le moindre ſoupçon,
Je ſuis.... je ſuis perdue.

MALICE.

AIR : *Par cette puiſſance efficace.*

Mais ſi j'ai le pouvoir ſuprême
De te mener au diable même....

ISABELLE.

Non pas, s'il vous plaît.

MALICE.

Nous verrons,
De rendre les femmes fidelles,

Et leurs maris amoureux d'elles ;
Les Férailleurs & les Gaſcons,
Point menteurs & point fanfarons ;
Les Procureurs ſans artifice,
Les Plaideurs Normands ſans malice ;
Les Abbés point colifichets,
Les Robins ſages & diſcrets,
Les Filles ſans coquetterie,
Et leurs Mamans ſans jalouſie...

ISABELLE.

Oh ! ſi vous pouvez tout cela...

MALICE.

Le ſuccès vous en répondra.

ISABELLE.

AIR : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Il ſe battra s'il m'aime.

MALICE.

On ne ſe battra pas.

ISABELLE, *piquée.*

Son amour eſt extrême,

MALICE.

Il franchira le pas.

ISABELLE.

Votre ſorcellerie
M'égale à ſes égaux.

MALICE.

Jadis à la magie
On dut plus d'un héros.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Ces héros d'heureuſe mémoire,
Aiſément cela ſe peut croire,
Avoient un dieu de leurs amis,
Qui pour eux gagnoit la victoire :
Combien de champions à ce prix
Auroient de courage & de gloire.

ISABELLE.

AIR : *C'eſt la choſe impoſſible.*

Cette gloire eſt l'objet chéri
Qu'encenſent la Cour & la ville,

Et pour être ſon favori,
L'eſprit eſt un meuble inutile :
On en rencontre dans autrui,
Et ſans façon l'on en profite.
C'eſt-là là là là là là là, c'eſt-là le vrai mérite.

AIR : *A notre bonheur l'amour préſide.*

On apperçoit près de la barriere
Petit Jocquet ſur un grand cheval,
Il part, & bientôt dans la carriere
Il eſt au but avant ſon rival.
Le Jocquet triomphe, & dans l'arene
Fierement ramene
Son bouillant courſier :
Lequel des deux faut-il que l'on fête ?
Ma foi, c'eſt la bête,
Non le Cavalier.

AIR : *Je ne ſaurois danſer.*

Mais voici l'inſtant
De me ſervir de mes armes,
Mais voici l'inſtant
D'eſſayer mon verd galant.

MALICE.

Un combat plus doux
Suivra ce moment d'alarme ;
Un combat plus doux,
Appaiſera ſon courroux.

ISABELLE.

Mais voici l'inſtant
De me ſervir de mes armes,
Mais voici l'inſtant
Deſſayer mon verd galant.

MALICE, *s'en allant.*

Mais voici l'inſtant
De te ſervir de tes armes,
Mais voici l'inſtant
Deſſayer ton verd galant.

SCENE III.

ISABELLE.

AIR : *Ciel ! l'univers va-t-il donc ſe diſſoudre.*

OUI, c'en eſt fait, jouons à la bataille :
Dieu des boulets, accepte mon ſerment.
Je vais d'eſtoc & de taille
Me battre avec mon amant,
Vaille que vaille,
(*A ſon bras.*)
Pouſſe en avant.
Amour !
Dans ce ſéjour
Monte la garde,
Sois en garde,
Et dans mon cœur,
Commande à la valeur.

SCENE IV.

ISABELLE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

AIR : *Mon Pere a fait bâtir maiſon.*

C'EST toi du haut juſques en bas,
Mais je ne te reconnois pas :
Quand Cœur-de-Lion arrivera,
Il te verra,
Ne comprendra
Rien de tout ça.

ISABELLE,

C'eſt toi du haut juſques en bas ;
Mais je ne te reconnais pas.

ISABELLE.

AIR : *Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Pour tout autre que vous, (un pere eſt toujours un pere,)
Il ſort de mon armure une vapeur guerriere,
Qui déguiſant mon ſexe, à quelque choſe près,
Dérobe à tous les yeux ma figure & mes traits.

CASSANDRE.

AIR : *Voilà la différence.*

Par ce bonnet & ce damas,
Tu repréſentes Fier-à-Bras,
Voilà la reſſemblance.
Fier-à-bras ne ſait point céder,
Tu finiras par accorder,
Voilà la différence.

ISABELLE.

AIR : *Pour un maudit péché.*

La victoire m'attend,
Parlez en Militaire.

CASSANDRE.

Sous cet habit ma chere,
Arrive au Régiment :
Et la belle jeuneſſe,
Tu la verras, ma foi,
Faire aſſaut.... de tendreſſe pour toi.

AIR : *Le premier du mois de Janvier.*

D'une Déeſſe du grand ton
Et fort humaine, ce dit-on,
Mars, autrefois eut une fille :
Tu lui reſſembles, je le crois,
Et par les femmes, je le vois,
Tu dois être de la famille.

ISABELLE.

AIR : *Liſe demande ſon Portrait.*

Mon pere fut toujours galant.

CASSANDRE.

Sans art & ſans étude ;
Mais plus j'approche de l'inſtant,
Plus j'ai d'inquiétude.
Cœur-de-Lion eſt prêt d'arriver....

ISABELLE.

Et je ſuis ſans alarmes.

CASSANDRE.

Ne pourrois-tu pour l'éprouver,
Employer d'autres armes ?

ISABELLE.

AIR : *Ah ! Madelon qu'avez vous donc ?*
Croyez....

CASSANDRE.

Mais enfin....

ISABELLE.

Point de mais :
Sa défaite eſt certaine.

CASSANDRE.

S'il vient à te ſerrer de près
Que feras-tu, ma Reine ?

ISABELLE, *ſouriant.*

Ah ! ah !
Ce n'eſt pas cela
Qui me met en peine.

CASSANDRE.

AIR : *De la Fanfare de St. Cloud.*
Je ſais fort bien qu'à ton âge,
L'on répond au qui va là ?
Mais, morbleu, par ſon courage
Cœur-de-Lion t'étonnera :
Quand tu le verras en garde,
Sois de-là, toujours de-là....
(*Il fait quelques feintes.*)
Regarde, aviſe, prends garde
Aux coups qu'il te portera.

ISABELLE,
ISABELLE.

AIR : *Monſieur l'Abbé où allez-vous.*

Je ſais parer.... mais je le vois....
Tôt, dépêchez, & ſans effroi,
Sur l'amant d'Iſabelle.

CASSANDRE.

Eh bien!

ISABELLE.

Entamez la querelle,
Vous m'entendez bien.

(*Elle ſort, Cœur-de-Lion arrive par le fond, croit voir quelqu'un & tire ſa lorgneue.*)

SCENE V.

CASSANDRE, CŒUR-DE-LION.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

IL me ſemble entrevoir Caſſandre.

CASSANDRE.

Oui, mon ami.

CŒUR-DE-LION.

Sans plus attendre,
Tu ſais que ta fille eſt mon lot.
Les appas ont fait ma conquête,
Et pour terminer en un mot,
La mariée eſt-elle prête?

CASSANDRE.

AIR : *Certain matin que Marguerite.*

Quand l'amour demande audience,
Jamais tendron
A-t-il dit non?

Pour éclairer ſon innocence,
Il ne lui faut qu'une leçon....
Mais, mon cher, as-tu du courage?

CŒUR-DE-LION.

Quel radotage!....
Moi, morbleu!
Demain l'hymen verra beau jeu.

CASSANDRE.

Même air.

J'ai trop vécu pour faire outrage
A l'ombre même d'un guerrier:
Sous cet habit, dans mon jeune âge,
J'ai moiſſonné myrte & laurier....
Mais, mon cher as-tu du courage?

CŒUR-DE-LION.

Quel radotage!
Comment çà!
Pourquoi cette demande-là?

CASSANDRE.

Un! rival...

CŒUR-DE-LION.

Que dis-tu?

CASSANDRE.

Je dis....

CŒUR-DE-LION.

Mon ſang pétille.
Un rival!...

CASSANDRE.

Il eſt vrai.

CŒUR-DE-LION.

Pourſuis.... ne pourſuis pas.
Un rival prétendroit à la main de ta fille!...
Son nom...

CASSANDRE.

C'eſt...

CŒUR-DE-LION.

Qui?

Mais ſouvent un peu d'imprudence,
Conduit l'amour au vrai bonheur.

MALICE, *la coëffant.*

Voici le Bonnet & l'Aigrette.

ISABELLE.

Comment me vont-ils ?

MALICE.

Bien, très-bien;
Et pour ſéduire une fillette,
Il ne te manque preſque rien.

ISABELLE.

AIR : *Donnez la patte mon Mignon.*

Vous me flattez,
Et vous doutez
De votre puiſſance....

MALICE.

Qui ? moi douter !....

ISABELLE.

Vous héſitez.

MALICE.

Ce terme m'offenſe.

ISABELLE.

Je crains....

MALICE.

Quelle déraiſon ?

ISABELLE.

Je crains d'être connue :
S'il a le moindre ſoupçon,
Je ſuis.... je ſuis perdue.

MALICE.

AIR : *Par cette puiſſance efficace.*

Mais ſi j'ai le pouvoir ſuprême
De te mener au diable même....

ISABELLE.

Non pas, s'il vous plaît.

MALICE.

Nous verrons ;
De rendre les femmes fidelles,

Et leurs maris amoureux d'elles ;
Les Férailleurs & les Gaſcons,
Point menteurs & point fanfarons ;
Les Procureurs ſans artifice,
Les Plaideurs Normands ſans malice ;
Les Abbés point colifichets,
Les Robins ſages & diſcrets,
Les Filles ſans coquetterie,
Et leurs Mamans ſans jalouſie...

ISABELLE.

Oh ! ſi vous pouvez tout cela...

MALICE.

Le ſuccès vous en répondra.

ISABELLE.

AIR : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Il ſe battra s'il m'aime.

MALICE.

On ne ſe battra pas.

ISABELLE, *piquée.*

Son amour eſt extrême,

MALICE.

Il franchira le pas.

ISABELLE.

Votre ſorcellerie
M'égale à ſes égaux.

MALICE.

Jadis à la magie
On dut plus d'un héros.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Ces héros d'heureuſe mémoire,
Aiſément cela ſe peut croire,
Avoient un dieu de leurs amis,
Qui pour eux gagnoit la victoire :
Combien de champions à ce prix
Auroient de courage & de gloire.

ISABELLE.

AIR : *C'eſt la choſe impoſſible.*

Cette gloire eſt l'objet chéri
Qu'encenſent la Cour & la ville,

Et pour être ſon favori,
L'eſprit eſt un meuble inutile :
On en rencontre dans autrui,
Et ſans façon l'on en profite.
C'eſt-là là là là là là là là, c'eſt-là le vrai mérite.

AIR : *A notre bonheur l'amour préſide.*

On apperçoit près de la barriere
Petit Jocquet ſur un grand cheval,
Il part, & bientôt dans la carriere
Il eſt au but avant ſon rival.
Le Jocquet triomphe, & dans l'arene
Fierement ramene
Son bouillant courſier :
Lequel des deux faut-il que l'on fête ?
Ma foi, c'eſt la bête,
Non le Cavalier.

AIR : *Je ne ſaurois danſer.*

Mais voici l'inſtant
De me ſervir de mes armes,
Mais voici l'inſtant
D'eſſayer mon verd galant.

MALICE.

Un combat plus doux
Suivra ce moment d'alarme ;
Un combat plus doux,
Appaiſera ſon courroux.

ISABELLE.
Mais voici l'inſtant
De me ſervir de mes armes,
Mais voici l'inſtant
Deſſayer mon verd galant.

MALICE, *s'en allant.*
Mais voici l'inſtant
De te ſervir de tes armes,
Mais voici l'inſtant
Deſſayer ton verd galant.

SCENE III.

ISABELLE.

AIR : *Ciel ! l'univers va-t-il donc ſe diſſoudre.*

OUI, c'en eſt fait, jouons à la bataille :
Dieu des boulets, accepte mon ſerment.
Je vais d'eſtoc & de taille
Me battre avec mon amant,
Vaille que vaille,
(*A ſon bras.*)
Pouſſe en avant.
Amour !
Dans ce ſéjour
Monte la garde,
Sois en garde,
Et dans mon cœur,
Commande à la valeur.

SCENE IV.

ISABELLE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

AIR : *Mon Pere a fait bâtir maiſon.*

C'EST toi du haut juſques en bas,
Mais je ne te reconnois pas :
Quand Cœur-de-Lion arrivera,
Il te verra,
Ne comprendra
Rien de tout ça.

C'eſt toi du haut juſques en bas ;
Mais je ne te reconnais pas.

ISABELLE.

AIR : *Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Pour tout autre que vous, (un pere eſt toujours pere,)
Il ſort de mon armure une vapeur guerriere,
Qui déguiſant mon ſexe, à quelque choſe près,
Dérobe à tous les yeux ma figure & mes traits.

CASSANDRE.

AIR : *Voilà la différence.*

Par ce bonnet & ce damas,
Tu repréſentes Fier-à-Bras,
Voilà la reſſemblance.
Fier-à-bras ne ſait point céder,
Tu finiras par accorder,
Voilà la différence.

ISABELLE.

AIR : *Pour un maudit péché.*

La victoire m'attend,
Parlez en Militaire.

CASSANDRE.

Sous cet habit ma chere,
Arrive au Régiment :
Et la belle jeuneſſe,
Tu la verras, ma foi,
Faire aſſaut.... de tendreſſe pour toi.

AIR : *Le premier du mois de Janvier.*

D'une Déeſſe du grand ton
Et fort humaine, ce dit-on,
Mars, autrefois eut une fille :
Tu lui reſſembles, je le crois,
Et par les femmes, je le vois,
Tu dois être de la famille.

ISABELLE.

AIR : *Liſe demande ſon Portrait.*

Mon pere fut toujours galant.

CASSANDRE.

Sans art & ſans étude ;
Mais plus j'approche de l'inſtant,
Plus j'ai d'inquiétude.
Cœur-de-Lion eſt prêt d'arriver....

ISABELLE.

Et je ſuis ſans alarmes.

CASSANDRE.

Ne pourrois-tu pour l'éprouver,
Employer d'autres armes ?

ISABELLE.

AIR : *Ah ! Madelon qu'avez vous donc ?*
Croyez....

CASSANDRE.

Mais enfin....

ISABELLE.

Point de mais :
Sa défaite eſt certaine.

CASSANDRE.

S'il vient à te ſerrer de près
Que feras-tu, ma Reine ?

ISABELLE, *ſouriant.*

Ah ! ah !
Ce n'eſt pas cela
Qui me met en peine.

CASSANDRE.

AIR : *De la Fanfare de St. Cloud.*
Je ſais fort bien qu'à ton âge,
L'on répond au qui va là ?
Mais, morbleu, par ſon courage
Cœur-de-Lion t'étonnera :
Quand tu le verras en garde,
Sois de-là, toujours de-là....
(*Il fait quelques feintes.*)
Regarde, aviſe, prends garde
Aux coups qu'il te portera.

ISABELLE,

ISABELLE.

AIR : *Monſieur l'Abbé où allez-vous.*

Je ſais parer.... mais je le vois....
Tôt, dépêchez, & ſans effroi,
Sur l'amant d'Iſabelle.

CASSANDRE.

Eh bien!

ISABELLE.

Entamez la querelle,
Vous m'entendez bien.

(*Elle ſort, Cœur-de-Lion arrive par le fond, croit voir quelqu'un & tire ſa lorgnette.*)

SCENE V.

CASSANDRE, CŒUR-DE-LION.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

IL me ſemble entrevoir Caſſandre.

CASSANDRE.

Oui, mon ami.

CŒUR-DE-LION.

Sans plus attendre,
Tu ſais que ta fille eſt mon lot.
Les appas ont fait ma conquête,
Et pour terminer en un mot,
La mariée eſt-elle prête?

CASSANDRE.

AIR : *Certain matin que Marguerite.*

Quand l'amour demande audience,
Jamais tendron
A-t-il dit non?

Pour éclairer ſon innocence,
Il ne lui faut qu'une leçon....
Mais, mon cher, as-tu du courage?

CŒUR-DE-LION.

Quel radotage!....
Moi, morbleu!
Demain l'hymen verra beau jeu.

CASSANDRE.

Même air.

J'ai trop vécu pour faire outrage
A l'ombre même d'un guerrier:
Sous cet habit, dans mon jeune âge,
J'ai moiſſonné myrte & laurier....
Mais, mon cher as-tu du courage?

CŒUR-DE-LION.

Quel radotage!
Comment çà!
Pourquoi cette demande-là?

CASSANDRE.

Un! rival...

CŒUR-DE-LION.

Que dis-tu?

CASSANDRE.

Je dis....

CŒUR-DE-LION.

Mon ſang pétille.
Un rival!...

CASSANDRE.

Il eſt vrai.

CŒUR-DE-LION.

Pourſuis.... ne pourſuis pas.
Un rival prétendroit à la main de ta fille!...
Son nom...

CASSANDRE.

C'eſt...

CŒUR-DE-LION.

Qui?

Et pour être ſon favori,
L'eſprit eſt un meuble inutile :
On en rencontre dans autrui,
Et ſans façon l'on en profite.
C'eſt-là là là là là là là, c'eſt-là le vrai mérite.

AIR : *A notre bonheur l'amour préſide.*

On apperçoit près de la barriere
Petit Jocquet ſur un grand cheval,
Il part, & bientôt dans la carriere
Il eſt au but avant ſon rival.
Le Jocquet triomphe, & dans l'arene
Fierement ramene
Son bouillant courſier :
Lequel des deux faut-il que l'on fête ?
Ma foi, c'eſt la bête,
Non le Cavalier.

AIR : *Je ne ſaurois danſer.*

Mais voici l'inſtant
De me ſervir de mes armes,
Mais voici l'inſtant
D'eſſayer mon verd galant.

MALICE.

Un combat plus doux
Suivra ce moment d'alarme ;
Un combat plus doux,
Appaiſera ſon courroux.

ISABELLE.
Mais voici l'inſtant
De me ſervir de mes armes,
Mais voici l'inſtant
Deſſayer mon verd galant.

MALICE, *s'en allant.*
Mais voici l'inſtant
De te ſervir de tes armes,
Mais voici l'inſtant
Deſſayer ton verd galant.

SCENE III.

ISABELLE.

AIR : *Ciel ! l'univers va-t-il donc ſe diſſoudre.*

OUI, c'en eſt fait, jouons à la bataille :
Dieu des boulets, accepte mon ſerment.
Je vais d'eſtoc & de taille
Me battre avec mon amant,
Vaille que vaille,
(*A ſon bras.*)
Pouſſe en avant.
Amour !
Dans ce ſéjour
Monte la garde,
Sois en garde,
Et dans mon cœur,
Commande à la valeur.

SCENE IV.

ISABELLE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

AIR : *Mon Pere a fait bâtir maiſon.*

C'EST toi du haut juſques en bas,
Mais je ne te reconnois pas :
Quand Cœur-de-Lion arrivera,
Il te verra,
Ne comprendra
Rien de tout ça.

ISABELLE,

C'eſt toi du haut juſques en bas ;
Mais je ne te reconnais pas.

ISABELLE.

AIR : *Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Pour tout autre que vous, (un pere eſt toujours pere,)
Il ſort de mon armure une vapeur guerriere,
Qui déguiſant mon ſexe, à quelque choſe près,
Dérobe à tous les yeux ma figure & mes traits.

CASSANDRE.

AIR : *Voilà la différence.*

Par ce bonnet & ce damas,
Tu repréſentes Fier-à-Bras,
Voilà la reſſemblance.
Fier-à-bras ne ſait point céder,
Tu finiras par accorder,
Voilà la différence.

ISABELLE.

AIR : *Pour un maudit péché.*

La victoire m'attend,
Parlez en Militaire.

CASSANDRE.

Sous cet habit ma chere,
Arrive au Régiment :
Et la belle jeuneſſe,
Tu la verras, ma foi,
Faire aſſaut... de tendreſſe pour toi.

AIR : *Le premier du mois de Janvier.*

D'une Déeſſe du grand ton
Et fort humaine, ce dit-on,
Mars, autrefois eut une fille :
Tu lui reſſembles, je le crois,
Et par les femmes, je le vois,
Tu dois être de la famille.

ISABELLE.

AIR : *Liſe demande ſon Portrait.*

Mon pere fut toujours galant.

CASSANDRE.

Sans art & ſans étude ;
Mais plus j'approche de l'inſtant,
Plus j'ai d'inquiétude.
Cœur-de-Lion eſt prêt d'arriver....

ISABELLE.

Et je ſuis ſans alarmes.

CASSANDRE.

Ne pourrois-tu pour l'éprouver,
Employer d'autres armes ?

ISABELLE.

AIR : *Ah ! Madelon qu'avez vous donc ?*
Croyez....

CASSANDRE.

Mais enfin....

ISABELLE.

Point de mais :
Sa défaite eſt certaine.

CASSANDRE.

S'il vient à te ſerrer de près
Que feras-tu, ma Reine ?

ISABELLE, *ſouriant.*

Ah ! ah !
Ce n'eſt pas cela
Qui me met en peine.

CASSANDRE.

AIR : *De la Fanfare de St. Cloud.*
Je ſais fort bien qu'à ton âge,
L'on répond au qui va là ?
Mais, morbleu, par ſon courage
Cœur-de-Lion t'étonnera :
Quand tu le verras en garde,
Sois de-là, toujours de-là....
(*Il fait quelques feintes.*)
Regarde, avife, prends garde
Aux coups qu'il te portera.

ISABELLE,

ISABELLE.

AIR : *Monſieur l'Abbé où allez-vous.*

Je ſais parer.... mais je le vois....
Tôt, dépêchez, & ſans effroi,
Sur l'amant d'Iſabelle.

CASSANDRE.

Eh bien!

ISABELLE.

Entamez la querelle,
Vous m'entendez bien.

(*Elle ſort, Cœur-de-Lion arrive par le fond, croit voir quelqu'un & tire ſa lorgnette.*)

SCENE V.

CASSANDRE, CŒUR-DE-LION.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

IL me ſemble entrevoir Caſſandre.

CASSANDRE.

Oui, mon ami.

CŒUR-DE-LION.

Sans plus attendre,
Tu ſais que ta fille eſt mon lot.
Les appas ont fait ma conquête,
Et pour terminer en un mot,
La mariée eſt-elle prête?

CASSANDRE.

AIR : *Certain matin que Marguerite.*

Quand l'amour demande audience,
Jamais tendron
A-t-il dit non?

Pour éclairer ſon innocence,
Il ne lui faut qu'une leçon....
Mais, mon cher, as-tu du courage?

CŒUR-DE-LION.

Quel radotage!....
Moi, morbleu!
Demain l'hymen verra beau jeu.

CASSANDRE.

Même air.

J'ai trop vécu pour faire outrage
A l'ombre même d'un guerrier:
Sous cet habit, dans mon jeune âge,
J'ai moiſſonné myrte & laurier....
Mais, mon cher as-tu du courage?

CŒUR-DE-LION.

Quel radotage!
Comment çà!
Pourquoi cette demande-là?

CASSANDRE.

Un! rival...

CŒUR-DE-LION.

Que dis-tu?

CASSANDRE.

Je dis....

CŒUR-DE-LION.

Mon ſang pétille.
Un rival!...

CASSANDRE.

Il eſt vrai.

CŒUR-DE-LION.

Pourſuis.... ne pourſuis pas.
Un rival prétendroit à la main de ta fille!...
Son nom...

CASSANDRE.

C'eſt...

CŒUR-DE-LION.

Qui?

ISABELLE,

C'eſt toi du haut juſques en bas ;
Mais je ne te reconnais pas.

ISABELLE.

AIR : *Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

Pour tout autre que vous, (un pere eſt toujours pere,)
Il ſort de mon armure une vapeur guerriere,
Qui déguiſant mon ſexe, à quelque choſe près,
Dérobe à tous les yeux ma figure & mes traits.

CASSANDRE.

AIR : *Voilà la différence.*

Par ce bonnet & ce damas,
Tu repréſentes Fier-à-Bras,
Voilà la reſſemblance.
Fier-à-bras ne ſait point céder,
Tu finiras par accorder,
Voilà la différence.

ISABELLE.

AIR : *Pour un maudit péché.*

La victoire m'attend,
Parlez en Militaire.

CASSANDRE.

Sous cet habit ma chere,
Arrive au Régiment :
Et la belle jeuneſſe,
Tu la verras, ma foi,
Faire aſſaut.... de tendreſſe pour toi.

AIR : *Le premier du mois de Janvier.*

D'une Déeſſe du grand ton
Et fort humaine, ce dit-on,
Mars, autrefois eut une fille :
Tu lui reſſembles, je le crois,
Et par les femmes, je le vois,
Tu dois être de la famille.

ISABELLE.

AIR : *Liſe demande ſon Portrait.*

Mon pere fut toujours galant.

CASSANDRE.

Sans art & ſans étude ;
Mais plus j'approche de l'inſtant,
Plus j'ai d'inquiétude.
Cœur-de-Lion eſt prêt d'arriver....

ISABELLE.

Et je ſuis ſans alarmes.

CASSANDRE.

Ne pourrois-tu pour l'éprouver,
Employer d'autres armes ?

ISABELLE.

AIR : *Ah ! Madelon qu'avez vous donc ?*
Croyez....

CASSANDRE.

Mais enfin....

ISABELLE.

Point de mais :
Sa défaite eſt certaine.

CASSANDRE.

S'il vient à te ſerrer de près
Que feras-tu, ma Reine ?

ISABELLE, *ſouriant.*

Ah ! ah !
Ce n'eſt pas cela
Qui me met en peine.

CASSANDRE.

AIR : *De la Fanfare de St. Cloud.*
Je ſais fort bien qu'à ton âge,
L'on répond au qui va là ?
Mais, morbleu, par ſon courage
Cœur-de-Lion t'étonnera :
Quand tu le verras en garde,
Sois de-là, toujours de-là....
(*il fait quelques feintes.*)
Regarde, aviſe, prends garde
Aux coups qu'il te portera.

ISABELLE,
ISABELLE.

AIR : *Monſieur l'Abbé où allez-vous.*

Je ſais parer.... mais je le vois....
Tôt, dépêchez, & ſans effroi,
Sur l'amant d'Iſabelle.

CASSANDRE.

Eh bien!

ISABELLE.

Entamez la querelle,
Vous m'entendez bien.

(Elle ſort, Cœur-de-Lion arrive par le fond, croit voir quelqu'un & tire ſa lorgnette.)

SCENE V.

CASSANDRE, CŒUR-DE-LION.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Il me ſemble entrevoir Caſſandre.

CASSANDRE.

Oui, mon ami.

CŒUR-DE-LION.

Sans plus attendre,
Tu ſais que ta fille eſt mon lot.
Les appas ont fait ma conquête,
Et pour terminer en un mot,
La mariée eſt-elle prête?

CASSANDRE.

AIR : *Certain matin que Marguerite.*

Quand l'amour demande audience,
Jamais tendron
A-t-il dit non?

Pour éclairer ſon innocence,
Il ne lui faut qu'une leçon....
Mais, mon cher, as-tu du courage?

CŒUR-DE-LION.

Quel radotage!....
Moi, morbleu!
Demain l'hymen verra beau jeu.

CASSANDRE.

Même air.

J'ai trop vécu pour faire outrage
A l'ombre même d'un guerrier:
Sous cet habit, dans mon jeune âge,
J'ai moiſſonné myrte & laurier....
Mais, mon cher as-tu du courage?

CŒUR-DE-LION.

Quel radotage!
Comment çà!
Pourquoi cette demande-là?

CASSANDRE.

Un! rival...

CŒUR-DE-LION.

Que dis-tu?

CASSANDRE.

Je dis....

CŒUR-DE-LION.

Mon ſang pétille.
Un rival!...

CASSANDRE.

Il eſt vrai.

CŒUR-DE-LION.

Pourſuis.... ne pourſuis pas.
Un rival prétendroit à la main de ta fille!...
Son nom...

CASSANDRE.

C'eſt...

CŒUR-DE-LION.

Qui?

ISABELLE.

CASSANDRE.

Qui ?

CŒUR-DE-LION.

Qui ?

CASSANDRE.

Fier-à-Bras.

CŒUR-DE-LION.

Fier-à-Bras.

AIR : *Je ſuis joyeux, je ſuis toujours gaillard.*

L'amour au cœur & la lame au poignet,
Je ſaurai de cet indiſcret
Rabattre le caquet.
Je brûle pour Iſabelle,
J'affronterai tout pour elle :
Oui, c'en eſt fait,
L'amour au cœur & la lame au poignet ;
Je lui promet ſon fait,
Lui garde ſon paquet ;
Qu'il choiſiſſe lance ou monſquet,
Et j'en triomphe net.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Eſt-il ſouvent chez ma future ?

CASSANDRE.

Toujours.

CŒUR-DE-LION.

Le trait eſt inoui :
Et que lui dit cette parjure ?

CASSANDRE.

Que ſon cœur étoit fait pour lui.

CŒUR-DE-LION.

Et comme eux, encor, ce me ſemble,
Comme eux vous oſez me trahir !

CASSANDRE.

Je les juge ſi bien enſemble,
Que je ne puis les déſunir.

CŒUR-DE-LION.

Même AIR.

Vengeons en quittant la perfide

L'outrage fait à mon ardeur.

CASSANDRE.

Dans un combat qu'amour décide,
Souvent on met trop de fureur,
Et l'on pourrait....

CŒUR-DE-LION.

Point de défaite;
Fier-à-bras verra ſon vainqueur.

CASSANDRE, *en s'en allant.*

Sur-tout point de botte ſecrette,
J'ai mes raiſons.

CŒUR-DE-LION.

Je tire au cœur.

SCENE VI.

CŒUR-DE-LION, *ſeul.*

AIR: *Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne.*

DIEUX protecteurs de mon offenſe,
Rage, amour, dépit, vengeance!...

AIR: *Du Prévôt des Marchands.*

Mais tantôt il faudra crier,
Et tout bas je vais vous prier:
Accordez-moi votre aſſiſtance;
Venez ou bien ne venez pas:
Si je triomphe en votre abſence,
Ma gloire en aura plus d'appas.

SCENE VII.

CŒUR-DE-LION, ISABELLE, *avec des Mouſtaches.*

ISABELLE.

SERVITEUR
A votre valeur....

(*Cœur-de-Lion va au devant d'elle & l'interrompt.*)

CŒUR-DE-LION.

A moi, vîte deux mots.

ISABELLE.

Parle,

CŒUR-DE-LION.

Ote moi d'un doute;
Serais-tu Fier-à-bras?

ISABELLE.

Oui.

CŒUR-DE-LION.

Parlons bas, écoute.
Sais-tu bien que le cœur d'Iſabelle m'eſt dû.

ISABELLE.

Sais-tu bien que ce cœur m'appartient? le ſais-tu?

CŒUR-DE-LION.

Qu'elle nourrit ce feu que dans mes yeux je porte,
Que rien ne l'éteindra.... le ſais-tu?

ISABELLE.

Que m'importe,

CŒUR-DE-LION.

A quatre pas d'ici, je te le fais ſavoir.

ISABELLE.

Guerrier préſomptueux....

CŒUR-DE-LION.

Parle ſans t'émouvoir.

ISABELLE,

ISABELLE.

AIR : *Vaudons les pots.*

Vas, vas, mon cœur frémit pour toi,

CŒUR-DE-LION.

Pour moi !

ISABELLE.

Pour toi,

CŒUR-DE-LION.

Le mien eſt ſans effroi,

ISABELLE.

L'amour m'éclaire,

CŒUR-DE-LION.

L'amour arme mon bras,
Guide mes pas....
Marche en trépas.

ISABELLE.

Je t'entends, rival téméraire,
A mes coups rien ne pourra te ſouſtraire
Et dans un moment
Tu vas mordre la pouſſiere.

CŒUR-DE-LION.

Inſolent.

ENSEMBLE, (*mettant la main ſur la garde.*)

Plus de retard.... Oui dans l'inſtant....
Je ſuis l'amant, le tendre amant,
Que l'on préfére....
(*Ils mettent la main ſur la garde.*)
Morbleu,
Corbleu....

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens CASSANDRE, MALICE *& deux vieux ſoldats.*

CASSANDRE, PIERROT, *les deux vieux ſoldats.*

AIR : *Ah! ſi vous aviez vu M. de Catinat.*

ARRETEZ, arrêtez.....
ISABELLE, CŒUR-DE-LION.
Rien ne m'arrêtera.
MALICE, CASSANDRE, PIERROT, LES SOLDATS.
L'honneur vous le preſcrit, holà, ſoudain, holà.
ISABELLE, CŒUR-DE-LION.
Envain à me calmer vous emploierez vos ſoins.
CASSANDRE.
Entre gens comme il faut, ſe bat-on ſans témoins?
ISABELLE, CŒUR-DE-LION.
AIR : *Vous avez raiſon, la Plante.*
Vous avez raiſon, Caſſandre,
Et nous voilà
Reflez-là.
PIERROT.
La rira.
CASSANDRE.
AIR : *Monſeigneur, vous ne voyez rien.*
Ma fille doit être au vainqueur,
C'eſt le ſujet de la querelle;
Elle vous garde ſon honneur,
Soutenez le vôtre pour elle.
PIERROT.
Quelquefois le plus obſtiné

Eſt auſſi le plus plaſtronné :
Voyons, voyons clair.
(*Caſſandre fait ſigne à Pierrot de ſe taire.*)
CŒUR-DE-LION *découvrant ſa poitrine.*
Ma valeur eſt à découvert.
PIERROT, *à Iſabelle.*
AIR : *Vous qui du vulgaire ſtupide.*
A votre tour....
CASSANDRE, *à Pierrot.*
Morbleu, ſilence.
MALICE.
Je garantis ſa loyauté.
CŒUR-DE-LION.
Sûr de mon fait, je le diſpenſe
De m'en montrer la verité.
ISABELLE.
J'ai pour unique & ſeule armure.
Mon bras, mon cœur....
PIERROT.
Et cætera.
CŒUR-DE-LION, *ſe mettant en garde.*
Fût-elle d'acier, je vous jure,
Que mon fer en triomphera.
(*On joue un Air marqué, pendant lequel les deux Rivaux ſe battent. Pierrot les anime, les témoins ſont inquiets, & Caſſandre effrayé pour ſa fille ſe couvre le viſage avec ſon mouchoir, après quelques bottes, Iſabelle déſarme Cœur-de-Lion.*)
ISABELLE.
AIR : *Chantons Lætamini.*
Chantez, chantez ma gloire.
ISABELLE. LES AUTRES.
Ma gloire & mon bonheur. Sa gloire & ſon bonheur.
CŒUR-DE-LION.
Faut-il que la victoire
Echappe à ma valeur !

ISABELLE, CASSANDRE, MALICE, PIERROT, LES SOLDATS.

Fier-à-bras eſt vainqueur.

CŒUR-DE-LION.

Ah ! quelle eſt ma douleur !

MALICE, ISABELLE, CASSANDRE, PIERROT, LES SOLDATS.

Fier-à-bras eſt vainqueur.

CŒUR-DE-LION. LES AUTRES.

Ah, quelle eſt ma douleur; Fier-à-bras eſt vainqueur.

(*Cœur-de-Lion ſe jette ſur un lit de gazon, & y reſte pendant l'Air ſuivant. Iſabelle parle bas à Caſſandre.*)

PIERROT.

AIR : *Quand un tendron vient en ces lieux.*

On nous aſſure, avec raiſon,
Que l'amour n'y voit goute,
Mais en pareille occaſion,
Il ſe bat mieux ſans doute.

CASSANDRE, *à Iſabelle.*

Je te comprends, à demi mot.

PIERROT, *à Cœur-de-Lion.*

Quelques bottes avec Pierrot....

ISABELLE, *à Pierrot.*

Tout beau.

CASSANDRE, MALICE, PIERROT, *les deux Invalides.*

Ho, ho, ho, ho.

CŒUR-DE-LION.

Ha, ha, ha, ha.

CŒUR-DE-LION. LES AUTRES.

Quel accident j'éprouve-là; Dans un inſtant ſon tour viendra.

ISABELLE.

Là, là.

CASSANDRE, MALICE, PIERROT, *les deux Invalides.*

Ho, ho, ho, ho.

CŒUR-DE-LION.

Ha, ha, ha, ha,

CŒUR-DE-LION. LES AUTRES.

Quel accident j'éprouve-là ; Dans un inſtant ſon tour viendra.

SCENE IX.

CASSANDRE, CŒUR-DE-LION.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *De la Paliſſe.*

LE traître m'a mis à bout,
Quel état ! quelle détreſſe !
Me voilà, du même coup,
Sans armes & ſans maîtreſſe.

Le haſard, dans un moment,
Nous éleve ou nous renverſe,
Et notre gloire dépens,
D'une quarte ou d'une tierce.

CASSANDRE.

AIR : *De Joconde.*

J'en ai donné, j'en ai reçu....

CŒUR-DE-LION, *ſe levant.*

Encore quelqu'outrage !

CASSANDRE.

On eſt battant, on eſt battu,
Tel eſt notre partage.

CŒUR-DE-LION.

Mon Iſabelle me trahit,
Et vous êtes ſon pere !

CASSANDRE.

Sa mere me l'a toujours dit,
D'ailleurs c'eſt ma premiere.

ISABELLE,

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Ton humeur eſt Catherine.*

Son nom me met en colere....

CASSANDRE, *à part.*

Ajoutons à ſon tourment.

(*haut.*)

Elle ſait encor te plaire....

CŒUR-DE-LION.

Terminons.

CASSANDRE.

Dans le moment,
De ma fille, aujourd'hui même,
Tu peux être le mari....

CŒUR-DE-LION.

Moi?...

CASSANDRE.

Mais ton rival qui l'aime,
Prétend reſter ſon ami.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Des fraiſes.*

Et l'on eſt aſſez hardi!...
Ah! finiſſons de grace:
Je comprends ce mot d'ami,
Et dans le monde aujourd'hui....

CASSANDRE.

Ça paſſe, ça paſſe, ça paſſe

AIR : *Des portraits à la mode.*

Chercher un objet digne de charmer,
Tout mettre en œuvre pour l'enflamer,
Ne l'épouſer que pour bien l'aimer,
C'étoit la vieille méthode:
Courir après un riche parti,
Sans le connoître, lui dire oui,
Prendre ſon bien, ne toucher qu'à lui,
Voilà les maris à la mode.
Fêter ſa femme dans tous les temps,
Lui conſacrer ſes plus doux inſtans,

Sur ces genoux baiſer ces enfans ;
C'étoit la vieille méthode.
Le lendemain que l'on eſt époux,
La laiſſer-là pour un rendez-vous,
Et par orgueil en être jaloux,
Voilà les maris à la mode.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

L'hymen eſt depuis long-temps,
Un Dieu trop commode.
S'il m'enchaîne je prétends
Réformer ſon code.

CASSANDRE.

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean ;
Va-t-en voir s'ils viennent.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Eh ! mais oui da.*

Ainſi près de ta fille,
Ce rival favori....

CASSANDRE.

Au gré de la famille,
Sera ton double ici.

CŒUR-DE-LION.

Ceſſons morbleu.

CASSANDRE.

Ah ! pour ſi peu,
Un mari prend-il feu !

CŒUR-DE-LION.

Même AIR :

Ainſi ma tendre femme,
Fidele à cet ami....

CASSANDRE.

N'aura malgré ta flamme,
Rien de caché pour lui,

CŒUR-DE-LION.

Ceſſons morbleu.

CASSANDRE.

Ah ! pour ſi peu,
Un mari prend-il feu ;

CŒUR-DE-LION.

Même Air :

Ainſi dans mon ménage,
Compté pour la moitié...

CASSANDRE.

Tu ſeras en partage,
D'amour & d'amitié.

CŒUR-DE-LION.

D'amour, morbleu.

CASSANDRE.

Ah pour ſi peu,
Un mari prend-il feu ;

CŒUR-DE-LION.

Même Air :

Et cet ami ſincere,
Ce traître qui la fuit....

CASSANDRE.

Quoi que tu puiſſes faire,
La ſuivra jour & nuit.

CŒUR-DE-LION.

Ceſſons morbleu.

CASSANDRE.

Ah ! pour ſi peu
Un mari prend-il feu !

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Bouchez nayades, &c.*

Et ſi je veux en tête à tête,
De mon hymen chanter la fête...

CASSANDRE.

Le tendre ami s'y trouvera.

CŒUR-DE-LION.

Ah ! c'en eſt trop.

CASSANDRE, *à part & en riant.*

Ah ! quelle criſe !

CŒUR-DE-LION.

CŒUR-DE-LION.

Et cet ami..., reſtons en-là,
Car je dirais quelque ſottiſe.
(*Il va pour ſortir ; il apperçoit Iſabelle & devient furieux.*)

SCENE X.

Les Acteurs précédens, ISABELLE.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Du Déſerteur.*

OH ! Ciel ! puis-je ici te voir !

ISABELLE.

Pourquoi pas ?

CŒUR-DE-LION.

Ta préſence eſt un outrage.....

ISABELLE.

Oh ! que non.

CŒUR-DE-LION.

Viens-tu redoubler ma rage ?
Augmenter mon déſeſpoir ?

ISABELLE.

AIR : *Eſt-il de plus douces odeurs.*

Apprends que le plus fier vainqueur
Peut me céder ſans honte.
N'a pas, qui veut, pareil bonheur.

CŒUR-DE-LION.

Il ne fait pas mon compte.

ISABELLE.

Trop heureux, quand on veut monter
A cet excès de gloire,
De bien ſavoir me diſputer
L'honneur de la victoire.

ISABELLE,

(*Cœur-de-Lion veut s'en aller, Iſabelle le retient.*)

ISABELLE.

AIR : *Du Serin qui te fait envie.*

J'oſe entreprendre davantage,
Et je veux à la fin du jour,
Je veux, avec le mariage,
Racommoder le Dieu d'amour.
C'eſt un miracle, & pour le faire,
J'ai réſolu de t'employer....
Oui, ton ſecours m'eſt néceſſaire,
Et je te fais mon Chevalier.

RECITATIF.

CŒUR-DE-LION.

Ton Chevalier ! moi !

ISABELLE, *ôtant ſon bonnet & ſa mouſtache.*

Toi !

CŒUR-DE-LION.

Que vois-je.... Qu'ai-je vu !

ISABELLE.

C'eſt moi.

CŒUR-DE-LION.

C'eſt toi ;

CASSANDRE.

C'eſt-elle ;

CŒUR-DE-LION.

O bonheur ;

ISABELLE.

imprévu.

SCENE XI & derniere.

LES PRÉCÉDENS, MALICE, PIERROT, LES DEUX INVALIDES.

PIERROT, *arrivant.*

SUBLIME.

MALICE, *arrivant.*
Inopiné.
UN INVALIDE, *arrivant.*
Céleſte.
L'autre INVALIDE, *arrivant*
Inattendu.

ISABELLE.

AIR : *Un petit coup de malheur.*

Fier-à-bras t'a fait la loi ;
Mais ſa défaite eſt entiere,
Fier-à bras ta fait la loi,
Et la victoire eſt à toi.

ENSEMBLE.

Fier-à-bras t'a fait, &c.

ISABELLE.

Pour ſonger à tes plaiſirs,
Je mets bas le cimeterre.
(*Elle le donne à Pierrot.*)
Et j'accorde à tes deſirs,
Tous les honneurs de la guerre.

ENSEMBLE.

Fier-à-bras t'a fait, &c.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Le partage me déplaiſait,
Et mon amour le refuſait....
Je l'accepte avec ce que j'aime,
Partager de cette façon,
C'eſt avoir tout.

CASSANDRE.

Il a raiſon.

CŒUR-DE-LION.

Attrapez-moi toujours de même.

PIERROT.

AIR : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Et vous épouſez le traitre
Qui bleſſais vos tendres feux.

ISABELLE,
ISABELLE, CASSANDRE, MALICE, PIERROT, LES SOLDATS.
Fier-à-bras eſt vainqueur.
CŒUR-DE-LION.
Ah ! quelle eſt ma douleur !
MALICE, ISABELLE, CASSANDRE, PIERROT, LES SOLDATS.
Fier-à-bras eſt vainqueur.
CŒUR-DE-LION. LES AUTRES.
Ah, quelle eſt ma douleur; Fier-à-bras eſt vainqueur.
(*Cœur-de-Lion ſe jette ſur un lit de gazon, & y reſte pendant l'Air ſuivant. Iſabelle parle bas à Caſſandre.*)
PIERROT.
AIR : *Quand un tendron vient en ces lieux.*
On nous aſſure, avec raiſon,
Que l'amour n'y voit goute,
Mais en pareille occaſion,
Il ſe bat mieux ſans doute.
CASSANDRE, *à Iſabelle.*
Je te comprends, à demi mot.
PIERROT, *à Cœur-de-Lion.*
Quelques bottes avec Pierrot....
ISABELLE, *à Pierrot.*
Tout beau.
CASSANDRE, MALICE, PIERROT, *les deux Invalides.*
Ho, ho, ho, ho.
CŒUR-DE-LION.
Ha, ha, ha, ha.
CŒUR-DE-LION. LES AUTRES.
Quel accident j'éprouve-là; Dans un inſtant ſon tour viendra.
ISABELLE.
Là, là.
CASSANDRE, MALICE, PIERROT, *les deux Invalides.*
Ho, ho, ho, ho.

CŒUR-DE-LION.

Ha, ha, ha, ha,

CŒUR-DE-LION. LES AUTRES.

Quel accident j'éprouve-là ; Dans un inſtant ſon tour viendra.

SCENE IX.

CASSANDRE, CŒUR-DE-LION.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *De la Paliſſe.*

LE traître m'a mis à bout,
Quel état ! quelle détreſſe !
Me voilà, du même coup,
Sans armes & ſans maîtreſſe.

Le haſard, dans un moment,
Nous éleve ou nous renverſe,
Et notre gloire dépens,
D'une quarte ou d'une tierce.

CASSANDRE.

AIR : *De Joconde.*

J'en ai donné, j'en ai reçu....

CŒUR-DE-LION, *ſe levant.*

Encore quelqu'outrage !

CASSANDRE.

On eſt battant, on eſt battu,
Tel eſt notre partage.

CŒUR-DE-LION.

Mon Iſabelle me trahit,
Et vous êtes ſon pere !

CASSANDRE.

Sa mere me l'a toujours dit,
D'ailleurs c'eſt ma premiere.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Ton humeur eſt Catherine.*

Son nom me met en colere....

CASSANDRE, *à part.*

Ajoutons à ſon tourment.

(*haut.*)

Elle ſait encor te plaire....

CŒUR-DE-LION.

Terminons.

CASSANDRE.

Dans le moment,
De ma fille, aujourd'hui même,
Tu peux être le mari....

CŒUR-DE-LION.

Moi?...

CASSANDRE.

Mais ton rival qui l'aime,
Prétend reſter ſon ami.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Des fraiſes.*

Et l'on eſt aſſez hardi!...
Ah! finiſſons de grace:
Je comprends ce mot d'ami,
Et dans le monde aujourd'hui....

CASSANDRE.

Ça paſſe, ça paſſe, ça paſſe

AIR : *Des portraits à la mode.*

Chercher un objet digne de charmer,
Tout mettre en œuvre pour l'enflamer,
Ne l'épouſer que pour bien l'aimer,
C'étoit la vieille méthode:
Courir après un riche parti,
Sans le connoître, lui dire oui,
Prendre ſon bien, ne toucher qu'à lui;
Voilà les maris à la mode.
Fêter ſa femme dans tous les temps,
Lui conſacrer ſes plus doux inſtans,

Sur ces genoux baiſer ces enfans ;
C'étoit la vieille méthode.
Le lendemain que l'on eſt époux,
La laiſſer-là pour un rendez-vous,
Et par orgueil en être jaloux,
Voilà les maris à la mode.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

L'hymen eſt depuis long-temps,
Un Dieu trop commode.
S'il m'enchaîne je prétends
Réformer ſon code.

CASSANDRE.

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Eh ! mais oui da.*

Ainſi près de ta fille,
Ce rival favori....

CASSANDRE.

Au gré de la famille,
Sera ton double ici.

CŒUR-DE-LION.

Ceſſons morbleu.

CASSANDRE.

Ah ! pour ſi peu,
Un mari prend-il feu !

CŒUR-DE-LION.

Même AIR :

Ainſi ma tendre femme,
Fidele à cet ami....

CASSANDRE.

N'aura malgré ta flamme,
Rien de caché pour lui,

CŒUR-DE-LION.

Ceſſons morbleu.

CASSANDRE.

Ah ! pour ſi peu,
Un mari prend-il feu ;

CŒUR-DE-LION.

Même Air :

Ainſi dans mon ménage,
Compté pour la moitié...

CASSANDRE.

Tu ſeras en partage,
D'amour & d'amitié.

CŒUR-DE-LION.

D'amour, morbleu.

CASSANDRE.

Ah pour ſi peu,
Un mari prend-il feu ;

CŒUR-DE-LION.

Même Air :

Et cet ami ſincere,
Ce traître qui la ſuit....

CASSANDRE.

Quoi que tu puiſſes faire,
La ſuivra jour & nuit.

CŒUR-DE-LION.

Ceſſons morbleu.

CASSANDRE.

Ah ! pour ſi peu
Un mari prend-il feu !

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Bouchez nayades, &c.*

Et ſi je veux en tête à tête,
De mon hymen chanter la fête...

CASSANDRE.

Le tendre ami s'y trouvera.

CŒUR-DE-LION.

Ah ! c'en eſt trop.

CASSANDRE, *à part & en riant.*

Ah ! quelle criſe !

CŒUR-DE-LION.

CŒUR-DE-LION.

Et cet ami..., reſtons en-là,
Car je dirais quelque ſottiſe.
(*Il va pour ſortir ; il apperçoit Iſabelle & devient furieux.*)

SCENE X.

Les Acteurs précédens, ISABELLE.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Du Déſerteur.*

OH ! Ciel ! puis-je ici te voir !

ISABELLE.

Pourquoi pas ?

CŒUR-DE-LION.

Ta préſence eſt un outrage.....

ISABELLE.

Oh ! que non.

CŒUR-DE-LION.

Viens-tu redoubler ma rage ?
Augmenter mon déſeſpoir ?

ISABELLE.

AIR : *Eſt-il de plus douces odeurs.*

Apprends que le plus fier vainqueur
Peut me céder ſans honte.
N'a pas, qui veut, pareil bonheur.

CŒUR-DE-LION.

Il ne fait pas mon compte.

ISABELLE.

Trop heureux, quand on veut monter
A cet excès de gloire,
De bien ſavoir me diſputer
L'honneur de la victoire.

(*Cœur-de-Lion veut s'en aller, Iſabelle le retient.*)

ISABELLE.

AIR : *Du Serin qui te fait envie.*

J'oſe entreprendre davantage,
Et je veux à la fin du jour,
Je veux, avec le mariage,
Racommoder le Dieu d'amour.
C'eſt un miracle, & pour le faire,
J'ai réſolu de t'employer....
Oui, ton ſecours m'eſt néceſſaire,
Et je te fais mon Chevalier.

RECITATIF.

CŒUR-DE-LION.

Ton Chevalier ! moi !

ISABELLE, *ôtant ſon bonnet & ſa mouſtache.*

Toi !

CŒUR-DE-LION.

Que vois-je.... Qu'ai-je vu !

ISABELLE.

C'eſt moi.

CŒUR-DE-LION.

C'eſt toi ;

CASSANDRE.

C'eſt-elle ;

CŒUR-DE-LION.

O bonheur ;

ISABELLE.

imprévu.

SCENE XI & derniere.

LES PRÉCÉDENS, MALICE, PIERROT, LES DEUX INVALIDES.

PIERROT, *arrivant.*

SUBLIME.

MALICE, *arrivant.*
Inopiné.
UN INVALIDE, *arrivant.*
Céleſte.
L'autre INVALIDE, *arrivant*
Inattendu.

ISABELLE.

AIR : *Un petit coup de malheur.*

Fier-à-bras t'a fait la loi ;
Mais ſa défaite eſt entiere,
Fier-à bras ta fait la loi,
Et la victoire eſt à toi.

ENSEMBLE.

Fier-à-bras t'a fait, &c.

ISABELLE.

Pour ſonger à tes plaiſirs,
Je mets bas le cimeterre.
(*Elle le donne à Pierrot.*)
Et j'accorde à tes deſirs,
Tous les honneurs de la guerre.

ENSEMBLE.

Fier-à-bras t'a fait, &c.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Le partage me déplaiſait,
Et mon amour le refuſait....
Je l'accepte avec ce que j'aime,
Partager de cette façon,
C'eſt avoir tout.

CASSANDRE.

Il a raiſon.

CŒUR-DE-LION.

Attrapez-moi toujours de même.

PIERROT.

AIR : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Et vous épouſez le traitre
Qui bleſſais vos tendres feux.

ISABELLE,

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Ton humeur eſt Catherine.*

Son nom me met en colere....

CASSANDRE, *à part.*

Ajoutons à ſon tourment.

(*haut.*)

Elle ſait encor te plaire....

CŒUR-DE-LION.

Terminons.

CASSANDRE.

Dans le moment,
De ma fille, aujourd'hui même,
Tu peux être le mari....

CŒUR-DE-LION.

Moi?...

CASSANDRE.

Mais ton rival qui l'aime,
Prétend reſter ſon ami.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Des fraiſes.*

Et l'on eſt aſſez hardi!...
Ah! finiſſons de grace:
Je comprends ce mot d'ami,
Et dans le monde aujourd'hui....

CASSANDRE.

Ça paſſe, ça paſſe, ça paſſe

AIR : *Des portraits à la mode.*

Chercher un objet digne de charmer,
Tout mettre en œuvre pour l'enflamer,
Ne l'épouſer que pour bien l'aimer,
C'étoit la vieille méthode:
Courir après un riche parti,
Sans le connoître, lui dire oui,
Prendre ſon bien, ne toucher qu'à lui,
Voilà les maris à la mode.
Fêter ſa femme dans tous les temps,
Lui conſacrer ſes plus doux inſtans,

Sur ces genoux baiſer ces enfans ;
C'étoit la vieille méthode.
Le lendemain que l'on eſt époux,
La laiſſer-là pour un rendez-vous,
Et par orgueil en être jaloux,
Voilà les maris à la mode.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

L'hymen eſt depuis long-temps,
Un Dieu trop commode.
S'il m'enchaîne je prétends
Réformer ſon code.

CASSANDRE.

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean ;
Va-t-en voir s'ils viennent.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Eh ! mais oui da.*

Ainſi près de ta fille,
Ce rival favori....

CASSANDRE.

Au gré de la famille,
Sera ton double ici.

CŒUR-DE-LION.

Ceſſons morbleu.

CASSANDRE.

Ah ! pour ſi peu,
Un mari prend-il feu !

CŒUR-DE-LION.

Même AIR :

Ainſi ma tendre femme,
Fidele à cet ami....

CASSANDRE.

N'aura malgré ta flamme,
Rien de caché pour lui,

CŒUR-DE-LION.

Ceſſons morbleu.

CASSANDRE.

Ah ! pour ſi peu,
Un mari prend-il feu ;

CŒUR-DE-LION.

Même Air :

Ainſi dans mon ménage,
Compté pour la moitié....

CASSANDRE.

Tu ſeras en partage,
D'amour & d'amitié.

CŒUR-DE-LION.

D'amour, morbleu.

CASSANDRE.

Ah pour ſi peu,
Un mari prend-il feu ;

CŒUR-DE-LION.

Même Air :

Et cet ami ſincere,
Ce traître qui la ſuit....

CASSANDRE.

Quoi que tu puiſſes faire,
La ſuivra jour & nuit.

CŒUR-DE-LION.

Ceſſons morbleu.

CASSANDRE.

Ah ! pour ſi peu
Un mari prend-il feu !

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Bouchez nayades, &c.*

Et ſi je veux en tête à tête,
De mon hymen chanter la fête...

CASSANDRE.

Le tendre ami s'y trouvera.

CŒUR-DE-LION.

Ah ! c'en eſt trop.

CASSANDRE, *à part & en riant.*

Ah ! quelle criſe !

CŒUR-DE-LION.

CŒUR-DE-LION.

Et cet ami..., reſtons en-là,
Car je dirais quelque ſottiſe.
(*Il va pour ſortir ; il apperçoit Iſabelle & devient furieux.*)

SCENE X.

Les Acteurs précédens, ISABELLE.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Du Déſerteur.*

OH ! Ciel ! puis-je ici te voir !

ISABELLE.

Pourquoi pas ?

CŒUR-DE-LION.

Ta préſence eſt un outrage.....

ISABELLE.

Oh ! que non.

CŒUR-DE-LION.

Viens-tu redoubler ma rage ?
Augmenter mon déſeſpoir ?

ISABELLE.

AIR : *Eſt-il de plus douces odeurs.*

Apprends que le plus fier vainqueur
Peut me céder ſans honte.
N'a pas, qui veut, pareil bonheur.

CŒUR-DE-LION.

Il ne fait pas mon compte.

ISABELLE.

Trop heureux, quand on veut monter
A cet excès de gloire,
De bien ſavoir me diſputer
L'honneur de la victoire.

(*Cœur-de-Lion veut s'en aller, Iſabelle le retient.*)

ISABELLE.

AIR : *Du Serin qui te fait envie.*

J'oſe entreprendre davantage,
Et je veux à la fin du jour,
Je veux, avec le mariage,
Racommoder le Dieu d'amour.
C'eſt un miracle, & pour le faire,
J'ai réſolu de t'employer....
Oui, ton ſecours m'eſt néceſſaire,
Et je te fais mon Chevalier.

RECITATIF.

CŒUR-DE-LION.

Ton Chevalier ! moi !

ISABELLE, *ôtant ſon bonnet & ſa mouſtache.*

Toi !

CŒUR-DE-LION.

Que vois-je.... Qu'ai-je vu !

ISABELLE.

C'eſt moi.

CŒUR-DE-LION.

C'eſt toi ;

CASSANDRE.

C'eſt-elle ;

CŒUR-DE-LION.

O bonheur ;

ISABELLE.

imprévu.

SCENE XI & derniere.

LES PRÉCÉDENS, MALICE, PIERROT, LES DEUX INVALIDES.

PIERROT, *arrivant.*

SUBLIME.

MALICE, *arrivant.*

Inopiné.

UN INVALIDE, *arrivant.*

Céleſte.

L'autre INVALIDE, *arrivant*

Inattendu.

ISABELLE.

AIR : *Un petit coup de malheur.*

Fier-à-bras t'a fait la loi ;
Mais ſa défaite eſt entiere,
Fier-à bras ta fait la loi,
Et la victoire eſt à toi.

ENSEMBLE.

Fier-à-bras t'a fait, &c.

ISABELLE.

Pour ſonger à tes plaiſirs,
Je mets bas le cimeterre.
(*Elle le donne à Pierrot.*)
Et j'accorde à tes deſirs,
Tous les honneurs de la guerre.

ENSEMBLE.

Fier-à-bras t'a fait, &c.

CŒUR-DE-LION.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Le partage me déplaiſait,
Et mon amour le refuſait....
Je l'accepte avec ce que j'aime,
Partager de cette façon,
C'eſt avoir tout.

CASSANDRE.

Il a raiſon.

CŒUR-DE-LION.

Attrapez-moi toujours de même.

PIERROT.

AIR : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Et vous épouſez le traitre
Qui bleſſais vos tendres feux.

CŒUR-DE-LION, *à Iſabelle.*

Si j'ai pu le méconnaître,
N'en accuſe que mes yeux.

MALICE.

Sans le pouvoir de mes charmes
Sa valeur l'eut emporté.

PIERROT, *à Iſabelle.*

Il vous eût rendu les armes,
C'eſt le droit de la beauté.

VAUDEVILLE.

AIR : *Du Vaudeville du Tableau parlant.*

CHŒUR.

BELLONE eſt tracaſſiere ;
Fixons-nous à Cythere.
Près des ris & des jeux
On s'y bat deux à deux ;
De l'amour,
Sans retour,
Adoptons la banniere :
Sur ſes pas
Ses Soldats
Ne portent que des coups,
Doux.

CASSANDRE.

A l'âge de quinze ans
J'ai ſuivi ſa Milice ;
Ah ! combien mes momens
Etoient charmans !
J'étois en exercice,
Exact à ſon ſervice :
L'hiver m'a dégagé,
J'ai mon congé.

CŒUR-DE-LION, *à Iſabelle.*

Je voulois parvenir
Au temple de mémoire ;
Pour nous y réunir,
Tu viens t'offrir.
Le plaiſir vaut la gloire ;
Et comme la victoire,
L'amour ſous ſes drapeaux,
Fait des Héros.

ISABELLE.

Pour éprouver ton cœur,
J'ai pris une cocarde,
Et ta ſincere ardeur
Fait mon bonheur.
Près de toi, ſous ma garde ;
Je vais à la huſſarde,
Conſigner le déſir
Et le plaiſir.

CHŒUR.

Bellone eſt tracaſſiere,
Fixons-nous, &c.

PIERROT.

L'amour dans ſes états
Enrôle des guerrieres,
Et je veux aux combats
Suivre ſes pas.
Parmi les volontaires
De ſes troupes légeres,
A ſon ordre morbleu ;
Je ferai feu.

MALICE.

Si ce Dieu que j'attends
M'eut donné pour étrenne ;
Le quart des agrémens
Qu'on voit céans,

Les galans par centaine,
Tomberoient dans ma chaîne ;
Je promettrais beaucoup,
Je tiendrais tout.

CHŒUR.

Bellone eſt tracaſſiere,
Fixons-nous, &c.

FIN.

Lu & approuvé pour la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, le 12 Mai 1781.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & imprimer. A Paris, ce 13 Mai 1781.

LE NOIR.

LE JALOUX,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES;

Par M. ROCHON DE CHABANNES,

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Nation, le 11 mars 1784, & le 16 du même mois, à la Cour.

A PARIS,

Chez la veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques, & autres Libraires qui vendent des Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

Avec Aprobation, & Privilége du Roi.

PERSONNAGES.

LE BARON.
LA MARQUISE, ſa Nièce.
LE CHEVALIER.
LA COMTESSE, en Amazone à ſon entrée au ſecond Acte, & en Dragon aux trois derniers Actes.
VALSAIN, parent de la Marquiſe.
MARTHON, Femme-de-chambre de la Marquiſe.
PASQUIN, Valet du Chevalier.
Quelques Domeſtiques, perſonnages muets.

La Scène eſt au Château du Baron.

Il faut quatre Décorations différentes; un premier Sallon, pour les deux premiers Actes; un ſecond Sallon ou Boudoir de la Marquiſe, pour le troiſieme Acte; un Cabinet de toilette au quatrieme Acte. Tous ces appartemens doivent être garnis de meubles; mais il n'eſt pas eſſentiel, en changeant de Décoration, de changer de meubles, excepté au quatrieme Acte, où il faut une toilette magnifique, un petit ſecrétaire, un bureau, quelques chaiſes & fauteuils nouveaux. Le cinquieme Acte doit repréſenter un Jardin.

J'ai oublié de marquer la poſition théâtrale des deux premiers Acteurs. Acte premier, Scène première. Au lever de la Toile, la Soubrette doit paroître aſſiſe, & s'entretenant familièrement avec Paſquin; celui-ci un peu de côté lui parle appuyé ſur le dos de ſa chaiſe; Marthon un moment après ſe leve, & ils continuent leur converſation debout.

Je n'ai qu'un avis à donner aux Directeurs de nos Spectacles de Province, s'ils veulent jouer *le Jaloux*; c'eſt de prendre garde à la diſtribution du Rôle de la Comteſſe. Ce Rôle ne doit appartenir à aucun emploi, mais à la femme qui réunira plus de moyens pour paroître avantageuſement en jeune homme aimable, & faire une ſorte d'illuſion par une taille avantageuſe, de la grace & de l'aiſance dans le maintien.

LE JALOUX,

COMÉDIE

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARTHON, PASQUIN.

PASQUIN.

LE Chevalier jaloux, quelle prévention!
C'eſt un homme charmant & plein d'attention;
Rien n'échappe à ſes ſoins, à ſa délicateſſe.
Au lever de Madame, il s'attache à ſes pas,
Et juſqu'à ſon coucher il ne la quitte pas;
Mais c'eſt pour l'obliger & la ſervir ſans ceſſe:
Et, jugeant tout cela d'un eſprit bienveillant,
Moi, je ne vois en lui, malgré la médiſance,
Qu'un homme officieux, & non pas ſurveillant,
A qui l'on doit de la reconnoiſſance.

MARTHON.

De cette dette-là je crois qu'il nous diſpenſe.
Tu jettes ſur ton maître un œil aſſez diſtrait:
En le regardant mieux, je frémis du portrait.

Pour nous, pour ma maîtreſſe, & ſur-tout pour toi-même;
De ſes accès d'humeur ſans ceſſe le plaſtron ;
Car un maudit jaloux, dans ſa fureur extrême,
Fait un enfer de ſa maiſon.

PASQUIN.

A qui donc le dis-tu ! Tiens, vois-tu bien, ma chere,
Il n'eſt pas de métier, il n'eſt pas de galere,
Qui ne ſoit préférable à mon état préſent.
Notre amant à d'abord changé de caractere ;
Et, d'un homme enjoué, ſans ſouci, bienfaiſant,
Qu'il étoit autrefois, quand j'ai pris ſa caſaque,
Il eſt devenu noir, triſte, hypocondriaque,
Se tourmentant ſans ceſſe, & tourmentant autrui ;
Et l'on ne ſauroit vivre en repos avec lui.

MARTHON.

Ses plus anciens amis, comme ſes connoiſſances,
Ne ſont pas à l'abri de ſes extravagances.
Il ne diſtingue rien, âge, ſexe, ni rangs :
Les uns ſont confidens, les autres ſont amans ;
Et contre ſon repos tous ourdiſſent des trames.
Sur maîtres & valets ſans ceſſe il a les yeux.
Madame parle-t-elle à l'une de ſes femmes,
C'eſt le diſcret agent d'un commerce amoureux.
Ecrit-elle un billet, ſa frayeur eſt mortelle ;
C'eſt un billet d'amour que trace l'infidele.
Chante-t-elle un couplet, il eſt pour un amant ;
C'eſt un adroit aveu qu'elle fait en chantant.
Un geſte indifférent, que perſonne n'obſerve,
Pour le tromper en face eſt un ſigne en réſerve.
Que ſais-je ! Son ſilence eſt un crime ſecret ;
C'eſt un recueillement dont un autre eſt l'objet.
Enfin ſes actions lui ſont toutes ſuſpectes ;
Celles qu'il craint le plus ſont les plus circonſpectes ;
Et l'accueil de Madame, ou froid ou gracieux,
Alarme également ſon eſprit ombrageux.

PASQUIN.

Voilà certainement un homme inſuportable.
Mais laiſſons le jaloux, & voyons l'homme aimable.
Il eſt ſage en ſes mœurs, modeſte en ſon maintien,
Et ſon eſprit a dequoi plaire.
Après le mal, j'en dois dire le bien,
En dépit de l'habit & de mon caractere.

Il contemple Madame avec timidité,
De l'air dont on contemple une divinité;
Il la croit, de ſens froid, auſſi ſage que belle :
Mais quand il trouve un rival ſur ſes pas,
(Et tout ce qui la voit doit ſoupirer pour elle)
Il ne connoît plus rien que la crainte mortelle
De ſe voir enlever ſon cœur & ſes appas :
Du reſte complaiſant, tendre, vif & fidèle,
Il ne ſait que la voir, l'entendre, l'admirer,
Sentir, penſer par elle, & même reſpirer.
Dans la ſociété la plus intéreſſante,
C'eſt un homme iſolé, quand Madame eſt abſente;
Mais ſon front s'éclaircit, mais ſon ame renaît,
Mais il poſſéde tout, quand Madame paraît.
Son cœur, quand elle parle, eſt errant ſur ſa bouche,
Il marche ſur ſes pas, il ſuit ſes mouvemens,
Il vole entre ſes doigts quand elle ôte ſes gants,
Et porte envie à tout ce qu'elle touche.
Ne lui demandez pas ce qu'on dit, ce qu'on fait,
Ni qui vient, ni qui ſort : Madame parle, penſe,
Travaille, ne fait rien, badine, chante, danſe,
Eſt aſſiſe ou debout; voilà tout ce qu'il ſait.
Ah ! cet enivrement, ces ſoins, cette réſerve,
Tout cela mon enfant, avec plaiſir s'obſerve;
Et femme, honnête au moins, dans ce ſiecle pervers,
Où tous nos jeunes gens ſont remplis de travers,
Qui ſe voit de la ſorte adorée, encenſée,
A bientôt, par ma foi, la tête renverſée!

MARTHON.

Oui, oui, je ſais qu'il plaît comme ami, comme amant,
Que c'eſt même en amour un modele charmant.
Mais s'il a ſu toucher par ſa rare conſtance,
Il aigrit tous les jours par ſon extravagance;
Et j'oſe me flatter, du train dont il y va,
Que ſon regne ennuyeux avant peu finira.
Mais, mais ma confiance eſt-elle bien placée?

PASQUIN.

D'un doute injurieux ma franchiſe eſt bleſſée.
Fais-moi chaſſer d'ici, retourner à Paris,
Renouer connoiſſance avec mes vieux amis.
L'air du hameau ne vaut rien pour mon âge.

Mais quand mes intérêts ne ſeroient pas les tiens,
Ma conduite avec toi, la marche que je tiens,
Devroient de ton eſprit écarter tout nuage.
Suis-je à m'appercevoir des tours que tu lui fais,
Des faux avis que tu lui donnes!

MARTHON.

Paix!

PASQUIN.

Des papiers chiffonnés que, pour te faire rire,
Adroitement tu ſemes ſur ſes pas,
Et dont nous faiſons tant de cas,
Que nous cédons toujours au plaiſir de les lire!
Et cependant qui, plus diſcret que moi....!

MARTHON.

Oui, depuis quelque temps tu nous ſers avec zele;
Mais tu n'as pas été toujours auſſi fidéle,
Et j'ai ſouvent eu lieu de me plaindre de toi.
Quand ton foible te prend pour ton jaloux de maître,
Tu vendrois tout le monde à beaux déniers comptans.

PASQUIN.

Vieille foibleſſe, anciens égaremens!...
Et tu m'as fait enfin connoître
Que c'étoit pour ſon bien que tu le deſſervais;
Et j'ai cru ſenſément ce que tu me prouvois.

MARTHON.

J'ai tort, & je te rends toute ma confiance.
J'ai celle de ton maître.

PASQUIN.

Il la place fort bien.

MARTHON.

Je l'ai bien méritée; un peu de patience.
D'abord pour le ſervir je n'ai menagé rien;
Parce que je penſois que ma jeune maîtreſſe
Ne pouvoit reſter veuve encor dans ſon printemps,
Et que ton Chevalier, par ſa délicateſſe,
Me ſembloit préférable à tous ſes concurrens:
Mais ſes vivacités, ſa bouillante jeuneſſe,
M'ont fait changer de ſentimens,
Sans changer toutefois, & le tout par adreſſe,
De marche & de conduite avec nos deux amans.

SCENE II.

LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

LE CHEVALIER.

(*De la couliſſe.*)

PASQUIN, holà, Paſquin!

MARTHON.

Notre jaloux t'appelle,
Et d'un ton élevé qui m'alarme pour toi.

(*Ils ſe ſéparent.*)

PASQUIN.

(*Courant à ſon Maître, & s'arrêtant en le voyant.*)
Je cours le rejoindre...

LE CHEVALIER.

Et, pourquoi
Se diſperſer quand je paroi?

PASQUIN.

Vous m'appellez, & plein de zele
J'accourois...

LE CHEVALIER, *à Marthon.*

Et toi?

MARTHON.

Moi?

LE CHEVALIER.

Toi.

MARTHON.

Je partois auſſi,
Pour ne pas reſter ſeule.

LE CHEVALIER.

Ah, je conçois ceci!
Au ſurplus, je me ris de tes mauvais offices,
On te diſpenſe enfin de tes loyaux ſervices.
Amis, comme ennemis, tout m'eſt indifférent
Auprès de ta fauſſe maitreſſe;
Et je la quitte en ce moment,
Bien dégagé de ma foibleſſe.
Tu peux de mon départ l'aſſurer de ce pas.

MARTHON.

Je m'en garderai bien; vous ne partirez pas.

LE CHEVALIER.

Je ne partirai pas !

MARTHON.

Pourriez-vous vous réſoudre
A nous quitter un ſeul inſtant !
Si vous partiez comme le vent,
Votre retour ſeroit auſſi prompt que la foudre.

LE CHEVALIER.

Non, non, plus de foibleſſe : & d'ailleurs, ſans détour,
J'obéis à l'ingrate en quittant ce ſéjour.
Elle vient à l'inſtant de me faire une ſcene
Que je n'oublierai pas quand je vivrois cent ans.
L'amour à ſa toilette avec tranſport m'amene,
Et voici dès l'abord ſes propos obligeans :
„ Floridor, Marſin & Thémire,
„ Viennent de s'éloigner, en diſant hautement,
„ Que c'étoit votre humeur inégale & chagrine
„ Qui les faiſoit partir ainſi ſubitement.
„ Je vous avouerai donc, Monſieur, que leur abſence
„ Ne me fait pas moins de chagrin
„ Que votre éternelle préſence ;
„ Et vous m'obligeriez de ſuivre leur chemin. „
„ Auſſi, plus poli qu'eux, puiſqu'il faut vous le dire,
„ Je viens prendre congé de vous,
„ (Lui répliqué-je) & me retire,
„ Edifié d'un traitement ſi doux. "
„ Bon voyage. " A ces mots, tout mon dépit éclate ;
Je lui donne les noms de parjure & d'ingrate.
Mais on n'eſt point en reſte ; &, loin de m'arrêter
En changeant de langage, on ſonge à m'irriter,
En m'accablant, avec une mémoire
Et de traits offenſans qu'on aura peine à croire,
Des récits détaillés, aggravés méchamment,
De mille petits torts que l'on n'a qu'en aimant.
Le reſte eſt oublié... Tu juges de ma rage.
Ma mémoire, à ſon tour, fait auſſi des efforts ;
En répliquant je me ſoulage ;
Et nous nous rappellons fidelement nos torts.

MARTHON.

Bon, ce ſont-là des aſſauts de franchiſe
Qui reſſerrent les nœuds de la ſociété !

LE CHEVALIER.

Valſain, que je croyois à Paris arrêté...

PASQUIN.

Voilà du neuf.

LE CHEVALIER.

Arrive au fort de cette criſe.
Madame prend d'abord un air d'aménité.
Le fat, qui me ſalue & me voit agité,
N'en eſt pas inquiet, & vole à la Marquiſe.
On l'invite avec grace à s'aſſeoir près de ſoi;
On lui laiſſe une main à lui ſeul préſentée;
Madame eſt obéie, embraſſée, exaltée,
Admirée, encenſée, & le tout devant moi,
Devant moi tout tremblant, & l'ame conſternée,
Appuyé comme un ſot devant la cheminée,
Dans un ſilence morne, un ſtupide embarras,
Ne ſachant où poſer mes jambes, ni mes bras.
La patience à la fin m'abandonne;
Je pars, en renverſant, briſant tout ſous mes pas...
Et tu veux que mon cœur ſotement lui pardonne!

PASQUIN.

Après ſa porcelaine & ſes meubles à bas,
Madame ſeule a tort, & la querelle eſt bonne.

LE CHEVALIER.

Tu vois, Marthon, tu vois très-clairement,
Que c'eſt à ce Valſain que l'on me ſacrifie.

MARTHON.

Cela n'eſt pas douteux; ſon ton léger, charmant...

LE CHEVALIER.

Ne tiendra pas, je te le certifie,
Contre mon déſeſpoir & mon reſſentiment.

MARTHON.

Oubliez-vous déja que vous montez en chaiſe,
Que vos adieux ſont faits?

LE CHEVALIER.

(*Etonné de la réflexion de Marthon.*)
Non, je demeurerai,
(*Avec ironie & méfiance.*)
Si vous le trouvez bon.

MARTHON.

Ah! Monſieur, à votre aiſe,
Partez ou demeurez!

LE CHEVALIER.

Et je m'éclaircirai.

Ils ſeroient trop heureux, ſi je quittois la place.

MARTHON.

Cela s'appelleroit fuir devant l'ennemi.
Point de quartier ; courage, & volte-face ;
Chaſſez, diſperſez tout, & reſtez ſeul ici.

LE CHEVALIER.

Oui : je ne nierai pas l'excès de ma foibleſſe ;
Mais tout mon crime vient d'aimer trop ta maitreſſe.

PASQUIN.

Aimez-la moins, Monſieur, & vous l'aimerez mieux.

SCENE III.

LES MÊMES, VALSAIN, *au fond du Théâtre.*

LE CHEVALIER, *à Paſquin.*

TAIS-TOI, Valſain entre en ces lieux.
(*A Marthon.*)
Laiſſe-nous : ſers-moi bien, & ta fortune eſt faite.
(*Valſain, apperçu d'abord des couliſſes, s'avance lentement, & reſte même un peu au fond du Théâtre.*)

MARTHON.

(*A part, après avoir fait la révérence au Chevalier.*)
J'y compte beaucoup plus, en ne te ſervant pas.
(*Elle va pour ſortir, & paſſe devant Valſain.*)

LE CHEVALIER, *à Paſquin.*

Et toi, ne quitte pas l'incertaine ſoubrette ;
De Marthon, de Valſain, obſerve tous les pas.
(*A part & laiſſant ſon Valet qui ſe retire.*)
Qui ſait ſi ce n'eſt pas une intrigue ſecrette,
Qui, du ſein des plaiſirs les plus tumultueux,
Le ramène en cette retraite !
(*Valſain fait à Marthon qui ſort un petit ſalut d'amitié, que le Chevalier apperçoit en ſe retournant.*)

LE CHEVALIER, *à part.*

Bon, de l'intelligence & des ſignes entre eux !
(*Remarquant encore que Paſquin, en ſortant, ſalue Valſain, & que celui-ci fait à l'autre un ſigne de tête*)
(*A part.*)
Et même à mon valet un coup d'œil gracieux,

Que le faquin... ! Ah, ſans doute le traître
Entre dans leurs projets pour deſſervir ſon maître ?
(VALSAIN, *s'avance tout-à-fait.*)

SCENE IV.

VALSAIN, LE CHEVALIER.

VALSAIN.

A QUI donc en as-tu ? D'où vient ce ſombre accueil ?
J'arrive, & te voilà d'abord mélancolique,
Diſtrait avec les gens, froidement laconique,
Et m'honorant ſur-tout d'un farouche coup d'œil ?

LE CHEVALIER.

Je puis avoir des torts, Monſieur ; mais je m'explique.
J'adore la Marquiſe, & j'aſpire à ſa main.

VALSAIN.

Eh bien ! adore-la, ſonge même à l'hymen ;
Et nous, nous l'aimerons ; car tout cela s'arrange !

LE CHEVALIER.

Non pas ſur ce pied-là.

VALSAIN.

Mais quelle humeur étrange !
Quoi, je ne puis aimer ma parente !

LE CHEVALIER.

(*Vivement & avec ſentiment.*)
Ah ! Valſain ;
Vous devez l'adorer ! On lui réſiſte en vain :
Mais vous avez un rival redoutable.

VALSAIN.

J'en ai cent mille, Chevalier,
Remplis pour ma couſine aimable
D'un ſentiment trop beau pour le nier,
Mais qui vivent entr'eux d'un ton, d'une harmonie,
Qui fait plaiſir à voir.

LE CHEVALIER.

Point de froide ironie.
Pour moi je n'aime aucun de mes rivaux.

VALSAIN.

Bon, ce ſont aujourd'hui les meilleurs gens du monde !
Ce ne ſont plus ces preux, courants par monts, par vaux,

Chevaliers de la table ronde,
Occiſant, pourfendant, dans leur férocité,
Tous ceux qui convoitoient leurs triſtes Damoiſelles;
Ce ſont amans légers, & pleins d'aménité,
Suivant le ton du ſiecle & celui de leurs belles,
Qui reſpirent l'encens que l'on brûle pour elles,
Et ne les cachent pas à la ſociété.
Veux-tu qu'une maîtreſſe, une épouſe chérie,
Soit faite exprès uniquement pour toi,
Et qu'elle doive, en te donnant ſa foi,
Fermer l'oreille à la galanterie?
Que deviendroit-on dans la vie,
Si chacun excluſivement
Prétendoit s'emparer d'une femme jolie?
Trop de gens ſouffriroient de cet arrangement.
Les femmes, Chevalier, ſeroient des beautés fades,
Sans le projet de plaire & de charmer:
Les hommes, ſans l'amour, qui ſeul ſait les former,
Seroient encore plus mauſſades.
Le ſoin de plaire anime, embellit tous les traits,
Donne à l'eſprit de la délicateſſe,
Polit les mœurs, adoucit leur rudeſſe,
Et dans le monde entier diſtingue les Français.

LE CHEVALIER.

Il n'eſt pas queſtion, dans mon humeur jalouſe,
D'enlever à vos yeux une amante, une épouſe,
De la ſouſtraire à vos propos flatteurs
(Qui ne ſont toutefois que corrompre les mœurs:)
Mais ſi votre parente m'aime,
Et daigne faire mon bonheur,
Je ne veux aimer qu'elle, en être aimé de même,
Seul, exactement ſeul, entendez-vous, Monſieur!

VALSAIN.

Fort bien; & vous ferez un couple très-aimable,
Si la Marquiſe adopte un ſyſtême ſemblable.

LE CHEVALIER.

Mais nous vivrons pour nous, & nous vivrons heureux,
Malgré l'opinion des autres:
Et vos plaiſirs bruyans & ſcandaleux
Ne vaudront pas la paix, la pureté des nôtres.
Mais concluons, pour ſortir d'embarras:
Etes-vous mon rival?

VALSAIN.

Non, je n'épouſe pas.

LE CHEVALIER.

Vous aimez ?

VALSAIN.

Quelquefois. La demande eſt preſſante.
Mais il faudroit connoître, avant tout ce fracas,
Quels ſont les ſentimens, les vœux de ma parente ;
Savoir, avant de tuer vos rivaux,
Si l'on vous aime & ſi l'on vous préfere :
Autrement ce ſeroit faire une folle guerre,
Entreprendre ſans fruit de dangereux travaux ;
Et la prudence veut que la dame prononce.
En attendant, voici, ma fidele réponſe
A tes bizarres queſtions.
Je ris de ton humeur & de ta jalouſie ;
Mais je ne mettrai de ma vie
Aucun obſtacle à tes prétentions.
Je t'avouerai bien plus, pour t'ôter tout ombrage,
Que je reſpecte fort la femme qui t'engage,
Mais que ſes charmes, ſa beauté,
N'effleureront jamais ma liberté.

LE CHEVALIER.

A d'autres. Ce ſont-là des propos très-honnêtes
Qu'en ſe trompant ſe tiennent des rivaux.
Les ſots en ſont la dupe.

VALSAIN.

Et les mauvaiſes têtes
Se font toujours de chimériques maux.

LE CHEVALIER.

Quoi ! ſérieuſement, votre ame inacceſſible...

VALSAIN.

Oui.

LE CHEVALIER.

(*Charmé de ne pas trouver en lui de rival.*)
Je reſpire... & je reſte étonné.

VALSAIN.

Eh, de quoi ?

LE CHEVALIER.

D'un triomphe auſſi déterminé.
Mais cette indifférence eſt-elle bien poſſible ?

VALSAIN.

Nos goûts & nos humeurs ne ſont pas aſſortis.

LE CHEVALIER.

(*Commençant à prendre de l'humeur.*)

Mais ne l'avouez pas, Monſieur, pour votre gloire;
Elle doit ſubjuguer les cœurs & les eſprits.

VALSAIN, *d'un air libre & aiſé.*

Et je remporte la victoire.

LE CHEVALIER.

Elle eſt ſi raiſonnable !

VALSAIN.

Un peu trop, entre nous :
Et je hais la raiſon.

LE CHEVALIER.

Ma foi, tant-pis pour vous !
Mais c'eſt là beauté même.

VALSAIN.

Elle eſt incomparable
A tes yeux.

LE CHEVALIER.

On ne peut la voir ſans l'adorer.

VALSAIN.

Avec tes yeux: pour moi, c'eſt une femme aimable,
Que mon cœur ne ſait qu'honorer.

LE CHEVALIER, *à part, & avec humeur.*

Le fat!... Quand tous les cœurs lui rendent leur hommage...
Je ne ſais qui me tient...

VALSAIN.

Ses mœurs ſont de cent ans;
C'eſt une pruderie, une raiſon ſauvage,
Qui doivent effrayer de jeunes courtiſans.

LE CHEVALIER, *avec dépit.*

Sans doute.

VALSAIN.

Elle a des traits; mais rien ne les varie.
Son eſprit eſt ſenſé, mais il eſt amuſant !

LE CHEVALIER.

(*Toujours redoublant d'humeur juſqu'à la fin de la Scene.*)

Monſieur !...

VALSAIN.

Elle a pourtant des accès de folie :
Elle rit quelquefois, mais d'un rire indécent :
Et de quoi ? D'un bon mot du ſiecle précédent ;
Jamais d'une épigramme, ou d'un trait d'ironie :
Et voilà, Chevalier, voilà très-poliment

Ce qu'on appelle bonhommie.

LE CHEVALIER.

Monſieur !...

VALSAIN.

Tout ce qui plaît aux femmes de vingt ans,
Spectacles, jeux, ſoupers, plaiſirs vifs & bruyans,
Grand état de maiſon, chevaux, dettes, amans,
Tout cela l'excede & l'ennuie.
Vous ne ſauriez l'engager à veiller ;
A minuit elle bâille & vous fait tous bâiller,
Et ce petit concert chaſſe la compagnie.

LE CHEVALIER.

Monſieur !...

VALSAIN.

Voilà de quel œil, en honneur,
Je vois le fier objet de ta jalouſe humeur.
Es-tu content ?

LE CHEVALIER.

C'eſt trop de perſifflage.
(*Avec la derniere vivacité.*)
Et mon cœur eſt bleſſé de cet indigne outrage.

VALSAIN, *avec la plus grande ſurpriſe.*

Comment !...

LE CHEVALIER.

Ne l'aimez pas, Monſieur ; à vous permis ;
Mais ſachez l'honorer devant ſes vrais amis :
Ou je ne réponds pas...

VALSAIN.

Ah, ma foi, pour te plaire,
Apprends-moi déſormais ce qui me reſte à faire !
Là, veux-tu que je l'aime, ou bien ne l'aime pas ?

SCENE V.

LE BARON, VALSAIN, LE CHEVALIER.

LE BARON.

(*A Valſain, ſaluant le Chevalier.*)

J'APPRENDS ton arrivée, & je double le pas
Pour t'embraſſer. C'eſt ma niece elle-même

Qui vient de m'annoncer ton retour en ces lieux.
(*Ils s'embraſſent.*)

LE CHEVALIER, *à part.*

Il eſt d'une importance extrême ;
Tout eſt en l'air pour cet homme odieux.

VALSAIN.

Baron, ah ! s'il vous plaît, point de cérémonie !

LE BARON.

Je n'en fais pas, tu le ſais ; mais, ma foi,
La joie & les plaiſirs ſont toujours avec toi,
Et je me plais en bonne compagnie.

LE CHEVALIER, *s'éſquivant.*

Tâchons, pendant qu'ils ſont enſemble à babiller,
De joindre la Marquiſe, afin de débrouiller
Pour qui l'on me maltraite & l'on me congédie.
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

LE BARON, VALSAIN.

LE BARON.

(*Ne voyant pas encore que le Chevalier eſt parti.*)

TU viens à propos aujourd'hui,
Il faut, Valſain, que je l'avoue,
Pour m'empêcher de trépaſſer d'ennui
Avec ce triſte amant qui fait toujours la moue.
(*S'appercevant du départ du Chevalier.*)
Bon, jouis-tu déja de ſon inimitié ?
Il eſt parti ſans dire gare.

VALSAIN.

C'eſt un perſonnage bizarre,
Et dont il faut avoir pitié.

LE BARON.

Ah ! je n'ai point d'indulgence auſſi rare,
Quand on me fait ſécher ſur pied !

VALSAIN.

Faites-lui grace : allez, je le défie
De nous ennuyer en ce jour.

Je

Je vous amene ici renfort de compagnie,
Et qui nous diſtraira de tout ce fol amour.
C'eſt un rival ſans conſéquence,
Que le jaloux verra ſans trouble & ſans effroi;
La Comteſſe de Valleroi,
Qui prétend avec nous renouer connoiſſance.

LE BARON.

Nous nous connoiſſons peu, ne nous convenons pas.

VALSAIN.

C'eſt pourtant, cher Baron, une femme adorable,
Une chaſſeuſe infatigable,
Qui marchera bravement ſur vos pas.
Nous nous ſommes trouvés en grande compagnie
Chez un de vos voiſins, le Marquis de Luſſé;
Nous avons beaucoup ris, chanté, danſé, chaſſé.
J'ai dit à ma franche étourdie
Que je venois chez vous: elle, ſans balancer,
(Et regrettant beaucoup de ne pouvoir me ſuivre)
De me charger de l'annoncer.
Si vous voulez que je vous en délivre,
Je rebrouſſe chemin.

LE BARON.

Non, non, n'en faites rien;
Je prétends vous garder... Je la recevrai bien.
Je ſais que ſa coquetterie,
Travers de ſon eſprit, n'altére pas ſes mœurs;
Mais le monde, Valſain, eſt rempli de cenſeurs,
Etalant, affichant leur fauſſe pruderie;
Et l'on a toujours tort d'armer la calomnie.

VALSAIN.

Comment, pour s'habiller en homme!

LE BARON.

Mon ami,
Je ne ſuis pas frondeur & du ſexe ennemi:
Mais ce goût va ſouvent bien plus loin qu'on ne penſe;
On veut avoir nos airs, notre ton, notre aiſance:
Voilà, dans ce ſexe charmant,
Qui perd de ſa candeur ſous notre habillement,
Où le ridicule commence.

VALSAIN.

Je vous répondrai, moi, qu'une jeune beauté,
Pour ſon plaiſir & ſa commodité,

Peut s'habiller en homme ; & la métamorphoſe
Eſt par trop de mon goût, ma foi, pour que j'en gloſe.
Un cavalier femelle eſt toujours ſi joli !
D'ailleurs, Baron, obſervez bien ceci.
La Comteſſe élevée avec des militaires,
Veuve, ſœur d'officier, & ſouvent dans ſes terres,
Où nos rapides chars ne vont pas comme ici,
Aura pris cet uſage, aſſez commode & leſte,
Afin d'accompagner ſon frere & ſon mari ;
Et cette raiſon-là doit l'excuſer de reſte.

LE BARON.

Vous la défendez en ami.
Allons voir la Marquiſe ; & ſur notre Comteſſe
Tâchons de prévenir ſon auſtere ſageſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE,

(Entrant, pourſuivie par le Chevalier.)

Non, laiſſez-moi ; vos ſoins ſont ſuperflus,
Et mon cœur éclairé ne vous écoute plus :
C'eſt aſſez eſſuyer outrage ſur outrage.

SCENE II.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, VALSAIN. (*Ce dernier entre avec fracas.*)

LE CHEVALIER.

O Ciel, Valſain! Quel contre-temps! J'enrage.

LA MARQUISE.

(*Ironiquement au Chevalier.*)

Il vient très-à-propos, & nous pouvons fort bien
Remettre à d'autres temps un ſi doux entretien.

LE CHEVALIER, *bruſquement.*

Je ſors.

VALSAIN, *arrêtant le Chevalier.*

Non, non, demeure, arrête.
Tu ne gênes perſonne.

LE CHEVALIER.

(*Avec un rire amer & forcé.*)

Ah! c'eſt trop de bonté!...

VALSAIN,

(*A la Marquiſe & au Chevalier.*)

Si par haſard je ſuis un trouble-fête,
Parlez.

LA MARQUISE.

Etes-vous fou!

VALSAIN.

Chaſſez-moi: liberté!

(*Pendant toute cette Scene, le Chevalier, diſtrait, embarraſſé, a l'air d'un homme ſur les épines; la Marquiſe n'eſt pas plus à ſon aiſe, & tâche de prendre un air libre & aiſé; Valſain fait ſon profit de tout.*)

LA MARQUISE.

Non, non; je vous retiens pour la journée entiere.

LE CHEVALIER, *à part.*

Pour la vie, ah, perfide!

VALSAIN.

(*A la Marquiſe, en lui baiſant la main, ce qui fait crever de dépit le Chevalier.*)

Ah! c'eſt trop de faveur!...

(*Ironiquement.*)
Et je profiterai, ma foi, de très-grand cœur
De cette grace (*A part.*) ſinguliere.

LA MARQUISE.

(*Saiſiſſant la parole, pour dérouter les regards de Valſain, & couvrir les humeurs du Chevalier, affectant même un air gai.*)
Et vous m'entretiendrez, pour me remercier,
De l'objet enchanteur...

VALSAIN.

Oh bon, quelle folie !
Devant une femme jolie
L'éloge de toute autre eſt un trait d'écolier.

LA MARQUISE.

(*Toujours mêmes motifs, tachant de fixer l'attention de Valſain.*
Diſtinguez mieux les gens. On dit qu'elle eſt charmante,
Vive, enjouée, aimant l'éclat, le bruit,
Et beaucoup mieux ſous votre habit
Que ſous le nôtre.

VALSAIN.

Ah, vous êtes méchante.

LA MARQUISE.

Le Baron me l'a peinte à l'inſtant ſous ces traits.
Eh quoi, vous rougiſſez !

VALSAIN.

Je ne rougis jamais.

LA MARQUISE.

Vous n'en êtes plus là... Mais, Valſain, votre belle
Completement en ces lieux s'ennuiera.

VALSAIN.

Repoſez-vous entierement ſur elle ;
Avant ce temps ma belle partira.

LA MARQUISE.

Mais ne craignez-vous pas qu'ici l'on vous l'enleve ?
Tenez, le Chevalier...

LE CHEVALIER.

(*D'un air embarraſſé, comme un homme qui ne s'attend pas qu'on va lui adreſſer la parole.*)
Quoi, Madame ?

LA MARQUISE, *à Valſain.*

Il y rêve.
(*Au Chevalier.*)
Que cet air ennuyé vous rend bien ennuyeux

VALSAIN, *à part.*

L'état où je les vois eſt vraiment trop riſible !
(*Haut.*)
Mais je m'enfuis ; je ſuis un homme horrible ;
Je joue à notre ami, peut-être à tous les deux,
Si je devine bien, un tour vraiment affreux :
Mais c'eſt ſa faute auſſi, c'eſt la vôtre de même :
On parle aux gens tout naturellement,
On leur dit : Partez donc, vous voyez bien qu'on s'aime ;
Et l'on n'eſt pas tout je ne ſais comment :
Que diantre, on a du monde, & l'on n'eſt pas étrange ;
On ſait vivre, on ſe prête, & tout enfin s'arrange !

LA MARQUISE, *avec dignité & humeur.*

Mais ſavez-vous, Valſain, que je me fâcherai !

VALSAIN, *s'enfuyant.*

Ah, ne vous fâchez pas, car je demeurerai.
(*Il ſort.*)

SCENE III.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE reſpire à la fin.

LA MARQUISE.

Moi, je ſuis furieuſe.

LE CHEVALIER, *jouant l'étonné.*

Qui vous met en courroux ?

LA MARQUISE.

Votre humeur odieuſe.

LE CHEVALIER.

Je n'ai rien dit.

LA MARQUISE.

Non ; mais vos yeux,
Votre maintien, votre air attrabilaire
N'ont que trop averti...

LE CHEVALIER.

C'eſt aſſez de ſe taire ;
Faut-il encore ſourire aux ennuyeux ?

LA MARQUISE.

Oui, Monſieur, oui, ſans doute ; avec un ſoin extrême

Il faut que l'on ménage une femme qu'on aime,
Qu'on ne l'expoſe point, par des écarts fréquens,
Aux propos indiſcrets des ſots & des méchants.
Eh, d'où vient, s'il vous plaît, votre air ſombre & ſauvage,
A l'aſpect de Valſain arrivé de ce jour?
Eſt-ce encore un amant dont je reçois l'hommage?
Non, je dois m'applaudir de votre rare amour;
Tant de délicateſſe eſt vraiment reſpectable,
Et doit déterminer une femme eſtimable
A vous donner & ſa main & ſon cœur.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Bon, courage! Armez-vous de dépit, de froideur,
Inſultez à l'amour le plus pur, le plus tendre,
Fermez les yeux, ne veuillez rien entendre;
Et juſtifiez-vous, par des prétextes vains,
De vos mépris pour moi, de tous vos fiers dedains.
Valſain m'étourdiſſoit avec ſon perſifflage;
Et j'ai bien pu, je crois, las de ce perſonnage,
Par des diſtractions témoigner mon ennui.

LA MARQUISE.

Non pas en ma préſence, & non pas devant lui.
Eh, voilà donc mon eſclavage,
Les ſcenes de dépit & les ſcenes d'humeur
Que j'eſſuierois dans mon ménage,
Si j'avois le bonheur d'être unie à Monſieur!

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Si vous étiez ma femme, ah! pouvez-vous, cruelle,
Douter un ſeul inſtant des ſoins d'un cœur fidele!
Vous ſeriez ma divinité;
Vos ordres, vos deſirs, tout ſeroit reſpecté;
Et dans une extaſe éternelle
Je jouirois de ma félicité.
Comparez-vous le ſort d'un époux ſans alarmes,
Jouiſſant du bonheur de poſſéder vos charmes,
A celui d'un amant plein de trouble & d'ennui,
Qui voit juſqu'à l'eſpoir s'envoler loin de lui;
Qui même tous les jours, à chaque inſtant, Madame,
Se perd auprès de vous par l'excès de ſa flamme!
Tout ce que vous valez & le peu que je vaux,
M'inſpirent malgré moi de la mélancolie;

Je ne ſaurois vous voir de tout point accomplie,
Sans redouter mille rivaux;
Et vous éprouveriez la même jalouſie,
Si j'avois en partage aſſez de qualités
Pour inſpirer à vos ſens agités
La même paſſion dont mon ame eſt remplie.
Epouſez-moi, Marquiſe; & vous verrez ſoudain
Un homme tout changé d'humeur, de caractere,
Ne vous offrant jamais qu'un viſage ſerein,
Où ſera peint le deſir de vous plaire,
Et le calme touchant d'un bonheur bien certain:
Et ce grand changement, qui ſera votre ouvrage,
Si vous me jugez bien, n'eſt pas un vain préſage.

LA MARQUISE.

Vous vous trompez, Monſieur, & ne me trompez pas.
Avez-vous juſqu'ici pu douter de ma flamme;
N'ai-je pas employé, pour raſſurer votre ame,
Les ſoins les plus marqués & les plus délicats?
Et cependant, depuis l'aveu pénible
Qu'à ma tendreſſe arracha votre amour,
Ai-je joui d'un ſeul inſtant paiſible?
Votre humeur inquiette éclate chaque jour;
Chaque inſtant fait éclorre une ſcene nouvelle,
Et chaque emportement naît d'une bagatelle.
Soyez jaloux, & même avec fureur,
De qui n'a que l'orgueil d'être votre maîtreſſe:
Son égarement, ſa foibleſſe,
Ne ſauroient vous promettre un ſolide bonheur.
Mais ſachez honorer la femme tendre, honnête,
Qui ne veut écouter que les vœux d'un époux:
Oui, de ces femmes-là de leur digne conquête:
Monſieur, on eſt certain, & l'on n'eſt point jaloux;
Vous conſervez toujours le cœur qu'elles vous donnent,
Et même en méritant qu'elles vous abandonnent.
Mais vous n'êtes pas fait, par vos ſens emporté,
Pour juger de ces différences;
Et votre cœur, ardent ſans volupté,
Ne connoît de l'amour que les extravagances.

LE CHEVALIER, *attendri.*

Oui, je ſens tous mes tors, & vous m'ouvrez les yeux:
Le cœur d'une femme eſtimable.

Eſt le plus beau préſent des cieux.
Mais mon inquiétude eſt peut-être excuſable :
Ce n'eſt pas un ſoupçon contre la bonne-foi,
Indigne également & de vous & de moi ;
C'eſt une défiance, un ſouci pardonnable.
Je n'imagine pas que vous me trahiſſez ;
Mais je me dis, ſon cœur ne m'aime pas aſſez :
Et dans le doute qui m'accable,
Je ne ſuis que ſenſible en vous ſemblant coupable.
Ah ! que n'éprouvez-vous ce prompt ſaiſiſſement,
Ces langueurs, ces ennuis, ces tranſports, ce délire,
A l'aſpect, au départ, au retour d'un amant,
Cet abandon de tout pour un ſeul ſentiment,
Auquel un foible cœur peut à peine ſuffire ;
Vous me pardonneriez ces mouvemens jaloux ?
Tout m'eſt indifférent au monde, excepté vous.
Quand mes yeux ont envain cherché votre préſence,
Je ſuis dans un déſert au ſein d'un peuple immenſe.
Le ſolitaire aſyle où je vous apperçoi,
Des biens de l'univers eſt enrichi pour moi :
Et ne préſumez pas que mon cœur exagere ;
Tous mes goûts, mes plaiſirs, ſont ici concentrés.
L'élément où je vis, l'air qui m'eſt néceſſaire
Eſt celui que vous reſpirez.
Ah ! combien un ſouris l'épure,
Et même à mes regards embellit la nature !

LA MARQUISE, *émue.*

Eh ! peut-on en penſant, en s'expriment ainſi,
Agir près d'une femme en mortel ennemi ? . . .
(*Le regardant avec tendreſſe.*)
Et quand elle aime à croire à votre amour pour elle,
Pourquoi douter du ſien & de ſon cœur fidele ?

LE CHEVALIER.

L'ai-je bien entendu ce reproche flatteur ?
Quoi, malgré tous mes torts, j'ai toujours votre cœur !

LA MARQUISE.

Laiſſez-moi : je rougis de mon peu de courage ;
Je voudrois vous haïr, je le devrois du moins ;
Mais je prends d'inutiles ſoins,
Et toujours malgré moi la pitié me rengage.
Ah ! je maudis l'inſtant où je vous ai connu !

LE

LE CHEVALIER.

C'eſt un moment que j'enviſage
Avec un œil moins prévenu.
Mes peines, mes tourmens, mes craintes, mes ſouffrances,
Ce ſont encor de douces ſouvenances,
Dont mon cœur ſenſible eſt jaloux.
(*Vivement.*)
Ah, ſi différemment nous aimons l'un & l'autre,
Puis-je avec mon amour être content de vous!
Mon feu...

LA MARQUISE

(*L'arrêtant, tendrement & en ſoupirant.*)
Le mien pourra durer plus que le vôtre,
Et ſurvivre à l'eſpoir de vous appartenir.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, ô ciel!

LA MARQUISE, *tout-à-fait en larmes.*

Hélas, dans cet aſyle,
Libre, & n'entrevoyant qu'un heureux avenir,
Je menois une vie agréable & tranquille!
Nul ſouci ne troubloit la paix de mon printems;
Et maintenant en proie aux plus vives alarmes,
Mécontente de moi, de l'amour, des amans...

LE CHEVALIER

(*Troublé, chagrin, impatienté de ſes larmes, avec douleur & vivacité.*)
Vous ſoupirez, vous répandez des larmes!

LA MARQUISE.

(*Tendrement & triſtement émue.*)
Ne prévoyant que des maux, des tourmens.

LE CHEVALIER.

(*Avec la derniere vivacité & ſenſibilité.*)
Et ces maux, ces tourmens, c'eſt moi, c'eſt ma tendreſſe
Qui vous le feroit ſupporter!...
Ah, ſi cruellement pouvez-vous bien traiter
Un cœur plein de délicateſſe?
Tournez, tournez ſur moi des yeux moins effrayés;
Mais, par pitié, ſi je vous intéreſſe,
Ne me les montrez pas dans les larmes noyés.
Excuſez, oubliez, & que ma main efface
Juſqu'à la plus légere trace
Des pleurs que je vous ai coutés,
Et qui portent la mort dans mes ſens attriſtés!

Oui, que mon repentir vous touche & vous appaiſe !
C'eſt un ſpectacle affreux que votre accablement.
Ah, combien une larme peſe
Sur le ſein agité d'un trop coupable amant,
Quand c'eſt lui qui la fait verſer à ce qu'il aime !

SCENE IV.

LE BARON, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE BARON.

(Surprenant ſa Niece en larmes.)

JE viens voir ſi Valſain t'a prévenu lui-même
Que la Comteſſe... Eh mais, quel accueil ſérieux !
Comment, je vois des pleurs qui coulent de tes yeux !
Qu'as-tu ?

LA MARQUISE, *troublée.*

Moi !

LE BARON.

Toi.

LA MARQUISE.

Mais rien.

LE BARON.

Le moyen de t'en croire.
Tu ne ſaurois pleurer pour rien.

LA MARQUISE.

(Toujours troublée, & ne ſachant que dire.)
C'eſt que... le Chevalier...

LE BARON.

Ah, je m'en doutois bien !

LA MARQUISE.

Me racontoit une hiſtoire...

LE BARON, *ironiquement.*

Une hiſtoire !

LA MARQUISE.

Oui, ſi touchante, en vérité,
Qu'elle excitoit ma ſenſibilité.

LE BARON, *malicieuſement.*

Oui, je crois qu'il l'exerce avec aſſez d'empire.
Mais ſûrement Monſieur n'eſt pas au bout ;
Et prudemment je me retire,

Pour ne pas interrompre un récit de ton goût.
(*Au Chevalier.*)
Vous pouvez achever votre hiſtoire touchante ;
Moi, je vais ordonner une chaſſe brillante
Pour demain. La Comteſſe aime ces fêtes-là ;
Et la mienne, entre nous, ma foi, la ſurprendra.
(*Il ſort.*)

SCENE V.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

QUEL procédé touchant ! Ah, que viens-je d'entendre !
Quoi, dans le temps qu'à votre inimitié,
A vos reſſentimens, un Jaloux doit s'attendre,
Vous daignez prendre à lui l'intérêt le plus tendre,
Et par vous-même il eſt juſtifié !
Ah ! ce trait de bonté me pénétre & m'éclaire,
Me fait ſentir l'horreur de mes ſoupçons jaloux !
Je les abjure à vos genoux,
Et, dans mon repentir ſincere,
Je vous préſente enfin un cœur digne de vous.
(*Il ſe jette à ſes pieds ; elle le regarde avec tendreſſe, l'invite de la main à ſe lever ; il ſe leve, & pourſuit avec vivacité.*)
C'en eſt fait, que Valſain & tout le voiſinage,
Et la Ville & la Cour vous rendent leur hommage ;
Raſſuré par vous ſeule, & non préſomptueux,
Je verrai leurs projets ſans trouble & ſans colere,
Et ne m'efforcerai de l'emporter ſur eux,
Qu'en redoublant de zele & de ſoins pour vous plaire.

LA MARQUISE.

(*D'un ton radouci & d'un air riant.*)
Pour regagner mon cœur c'eſt un plan excellent ;
Mais de vous en ſervir vous n'aurez pas l'adreſſe ;
Et vous ſaurez m'aider à vaincre un ſentiment

Qui, depuis vos excès, n'eſt plus qu'une foibleſſe.

LE CHEVALIER.

(*Avec vivacité, tranſporté de joie & d'amour, en jeune homme impétueux.*)

Non, non, Marquiſe, non, ne croyez pas cela :
Votre procédé me tranſporte ;
Il chaſſe, il diſſipe, il emporte
Toute ma jalouſie, & me plonge déja
(*Du ton de la douce joie & de la ſécurité.*)
Dans une douce ivreſſe, un calme plein de charmes,
Qui ne peut être bien rendu :
C'eſt le bonheur, ſans trouble & ſans alarmes,
Sur notre globe deſcendu.
(*Avec vivacité & enfantillage.*)
Voyons, examinons, réglons, je vous ſupplie,
De quel ton nous vivrons enſemble déſormais,
Pour ne par altérer la paix
Qui parmi nous vient d'être rétablie.

LA MARQUISE, *avec ſentiment.*

Ah, Chevalier...!

LE CHEVALIER.

Non, tranchez hardiment :
Je me ſoumets à tout, & d'un eſprit content.

LA MARQUISE.

Eh bien, j'exige donc de votre obéiſſance,
Qu'enfin vous m'accordiez un peu de confiance,
Que vous ne rôdiez pas ſans ceſſe autour de moi ;
Que vous voyiez ſans trouble & ſans effroi
Les amis du Baron, & de plus les miens même,
Que vous leur permettiez de me faire la cour,
D'être polis, galans, de me parler d'amour.

LE CHEVALIER.

D'amour !

LA MARQUISE, *riant.*

Oui : voulez-vous empêcher que l'on m'aime !
Voilà de mes gens repentans !

LE CHEVALIER, *riant.*

Oh ! vous rirez ſans doute à leurs dépens.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, cela n'eſt pas honnête ;
Je veux les écouter, je veux leur faire fête,
Sourire à leurs propos, folâtrer avec eux.
Vous nous laiſſerez ſeuls quelquefois par prudence.

LE CHEVALIER.

Seuls !

LA MARQUISE.

Seuls : ou bien, d'un air franc & joyeux,
Vous recevrez leur confidence,
Quand ils réclameront vos ſoins officieux.

LE CHEVALIER.

Ah, pour le coup... !

LA MARQUISE.

Point d'humeur ; je le veux.

LE CHEVALIER.

Compoſons ſur ce point, Marquiſe.
Que l'on m'admette en tiers, & je rirai de tout.

LA MARQUISE.

Belle grace, & rare entremiſe !
Quand ils le permettront, ſoit : mais point de ſurpriſe ;
Et je dois les ſervir au moins ſuivant leur goût.
Eh, fiez-vous, Chevalier, à ma flamme !
Ce qu'ils vous cacheront, vous le ſaurez de moi.
Les confidences d'une femme
ſont les garans les plus doux de ſa foi.

LE CHEVALIER.

Ah, vous êtes charmante, & je n'ai plus d'ombrage !

LA MARQUISE.

Juſqu'au premier moment ! Il faut aimer Valſain,
Ou du moins lui montrer un plus riant viſage.

LE CHEVALIER.

Ah, Valſain eſt bien fat !

LA MARQUISE, *riant.*

Et lui permettre enfin
Toute explication ſur ſa grave parente.

LE CHEVALIER.

Comment !

LA MARQUISE.

Il m'a conté cette ſcene charmante,
Où, vivement ému de mes foibles appas,
Vous vouliez qu'on m'aimât & qu'on ne m'aimât pas :
Et ce récit, contre ſa vaine attente,
Ne vous a pas fait tort dans mon cœur attendri.

LE CHEVALIER.

Puiſqu'il me ſert ſi bien, ce ſera mon ami,
Et je veux l'embraſſer en le voyant paroître.

LA MARQUISE.

De vos tranſports ſachez vous rendre maître.
Valſain eſt fin, & croiroit ce retour

L'ouvrage d'un pardon accordé par l'amour.

LE CHEVALIER.

Oui : rien de ſi facile en effet à connoître
Qu'un amant fortuné, rempli de ſon bonheur :
Tous ſes traits ſont empreints de l'état de ſon cœur ;
C'eſt un éclat qui l'environne,
Une gaité qu'on ne voit à perſonne ;
Il marche ſur des fleurs, il reſpire un air pur ;
Pour lui toujours le ciel eſt tranquille & d'azur ;
Ses inclinations ſont douces, bienfaiſantes,
Ses plaiſirs ſimples, innocens ;
Tous les jours lui ſemblent charmans,
Toutes les fêtes raviſſantes,
Toutes les ſaiſons des printems :
Et ces enchantemens ſont votre heureux ouvrage :
Il ne lui faut ni rang, ni faveur, ni tréſor ;
L'amour comble ſes vœux, de tout le dédommage,
Et la ſaiſon d'aimer, eſt pour lui l'âge d'or.

LA MARQUISE.

Eh voilà, Chevalier, de la délicateſſe,
Comme l'on gagne & conſerve les cœurs !...
Et ſi je verſe en ce moment des pleurs,
Ce ſont des pleurs de joie & de tendreſſe.
Voyez le charme intéreſſant
Que répand ſur nous deux cet entretien touchant !
Goûte-t-on ces plaiſirs à ſe bouder ſans ceſſe !

LE CHEVALIER.

Je ſuis dans une joie, un tranſport, une ivreſſe...

LA MARQUISE.

Voilà de ces momens à n'oublier jamais.

LE CHEVALIER.

Ah ! je ne romprai pas ce beau traité de paix !

LA MARQUISE, *riant.*

Ni moi.

LE CHEVALIER, *riant auſſi.*

Ni moi.

SCENE VI.

LE BARON, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE BARON,

(D'abord ſans rien remarquer.)

NI moi... Quoi, je vous embarraſſe !
(Les examinant & marquant ſon étonnement par un jeu muet :)
La ſcene tout-à-coup a bien changé de face !
Il te fait à préſent quelque conte joyeux,
Sans doute ?

LA MARQUISE.

(Honteuſe, & ſe contraignant avec peine.)
Oui, mon cher oncle.

LE BARON.

Eh bien, cela vaut mieux !

LE CHEVALIER.

Non, entre nous plus de débats fâcheux :
Et je n'aſpire auſſi qu'au bonheur de vous plaire.

LE BARON.

C'eſt le moindre de vos ſoucis.

LE CHEVALIER.

J'en ferai déſormais ma principale affaire.

LE BARON.

Je vous rends grace. *(Bas.)* Ah, quels tons radoucis !
(A la Marquiſe.)
Eh mais, voilà qui n'eſt pas ordinaire !
Accueil riant, propos adulateur...
Ma foi, qu'as-tu donc fait, réponds-moi ſans myſtere,
Pour le mettre en ſi bonne humeur ?...
Et lui-même comment, par quel heureux empire,
Te fait-il tour-à-tour faire pleurer & rire ?
Voilà ſur ma parole, un dangereux conteur,
Et bien maître à la fois de l'oreille & du cœur.

SCENE VII.

LES MÊMES, MARTHON.

MARTHON, *Annonçant.*

MADAME la Comteſſe.

LE BARON.

Allons au-devant d'elle?

LA MARQUISE.

Allons; on a piqué ma curioſité.

MARTHON.

C'eſt fort bien dit, ſi ſa vivacité
Ne déroute pas votre zele:
Elle prétendoit voir les fermes, la maiſon,
Le parc, les bois de Monſieur le Baron,
Avant d'entrer ici.

LE BARON.

Flatteuſe impatience!
Mais on a pour bien voir, beſoin de ma préſence.
Je vais la recevoir & lui donner la main.
(*Il ſort, & la Marquiſe le ſuit.*)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, MARTHON.

LE CHEVALIER.

QUEL étourdi que ce Valſain!
Certainement cette folle Comteſſe
Ne ſauroit convenir en rien à ta maitreſſe.

SCENE IX.

LA COMTESSE, VALSAIN, LE CHEVALIER, MARTHON, DOMESTIQUES *de la Comteſſe.*

MARTHON.

PAIX, la voici.

LA COMTESSE, *en Amazone.*

(*Avançant vers le Chevalier.*)

Pardon; nous entrons ſans façon.

(*A Marthon.*)

Où donc eſt la Marquiſe ainſi que le Baron?

MARTHON.

Eh mais, ils ſont allés vous chercher l'un & l'autre
Par la porte d'entrée,

VALSAIN.

Et n'ont pu nous trouver.

LA COMTESSE.

Mais c'eſt leur faute, & ce n'eſt pas la nôtre:
Par celle du jardin nous venons d'arriver.

(*Au Chevalier & à Marthon.*)

Nous avons tout franchi d'une courſe légere,
Haie & foſſés, charmilles & boſquet,
Et nous avons dans le parterre
Planté nos chevaux au piquet.

MARTHON.

Vous flattez-vous que ce pillage
Soit du goût du Baron?

LA COMTESSE.

Oui, oui;
Et j'en prétends rire avec lui:
Il faut bien qu'il ſe prête à tout ce badinage.

(*Montrant le Chevalier.*)

Valſain, quel eſt cet homme-ci?
Il eſt jeune, bien fait.

VALSAIN, *à la Comteſſe.*

Il vous remarque auſſi.
C'eſt le Chevalier de Balgarde.

LA COMTESSE.

Il paroît plein d'eſprit.

VALSAIN.

Parce qu'il vous regarde ;
Car il n'a point parlé.

LA COMTESSE.

Cela ſe voit d'abord.

VALSAIN.

Oui ; d'un premier coup d'œil.

LA COMTESSE, *au Chevalier.*

Ou je me trompe fort,
Ou mon aſpect, mon ton, mes airs, tout vous étonne.

LE CHEVALIER, *déconcerté.*

Madame, en vérité...

LA COMTESSE.

Bon, je vous le pardonne !
C'eſt ma prétention. (*A part.*) Il eſt embarraſſé.

SCENE X.

LES MÊMES, LA MARQUISE, LE BARON.

LA MARQUISE,

(*Voulant retenir le Baron, qui paroît furieux.*)

Modérez-vous.

LE BARON.

Moi, que je me modere !

VALSAIN, *à la Comteſſe.*

Ah, voici le Baron ! Il paroît courroucé.

LA COMTESSE.

Tant mieux !

LE BARON.

(*A la Marquiſe ; mais de maniere qu'il eſt entendu de la Comteſſe.*)

Que diantre, a-t-on jamais placé
Chevaux, meute, piqueurs, au milieu d'un parterre,
On auroit de l'humeur avec moins de raiſon.
(*A la Comteſſe.*)
Madame, ah ! c'eſt donc vous...!

LA COMTESSE.

C'eſt moi-même, Baron.

LE BARON.

(Etourdi d'abord du ton de la Comteſſe.)

Vos gens, à votre inſu, je penſe...?

LA COMTESSE

Non ; ils ont imité ma vive impatience :
Mais, s'il vous plaît, ne vous emportez pas.
Si mes chiens, mes chevaux, mes gens, tout ce fracas
Vous déplaît dans le parc, ſoit, ſans cérémonie,
Faites paſſer ce train à l'écurie.

LE BARON.

Ma foi, j'ai commencé par-là.

LA COMTESSE.

C'eſt fort bien fait à vous : laiſſons donc tout cela.
(Faiſant la révérence à la Marquiſe, & continuant de parler au Baron.)
A ce qu'il me paroît, Madame eſt votre niece ?
(A la Marquiſe.)
Eſt-ce que vous ſouffrez cette humeur au Baron ?

LA MARQUISE, *gracieuſement.*

Mais je n'ai pas vos droits dans la maiſon.

VALSAIN.

(Au Baron & à la Comteſſe.)

Allons : plus de débats, au moins de cette eſpece.

LA MARQUISE.

Oui, oui, mon parent a raiſon ;
Rien de moins naturel qu'une pareille guerre.

LA COMTESSE.

Il oubliera bientôt les fleurs de ſon parterre.
Il eſt bon convive & chaſſeur ;
Et je veux dans les bois, & je veux à ſa table
Lui tenir tête, & regagner ſon cœur.

VALSAIN, *à la Comteſſe.*

Voyez, voyez comme il devient aimable ;
Je veux que ce ſoir même, entierement ſéduit,
En amant Eſpagnol, il vous donne une aubade.
Pour achever de gagner ſon eſprit,
Propoſez-lui la promenade,
De vous montrer complaiſamment
Les richeſſes de ſon domaine.

LA MARQUISE.

Laiſſons à la Comteſſe un peu reprendre haleine.

LA COMTESSE.

Bon, je me délaſſe en courant ;
Mais cependant, Baron, avec votre agrément,

Pour marcher à mon aiſe & vous ſuivre ſans peine,
Je quitterai cet habit qui me gêne;
Et ſous mon uniforme, uniforme charmant
De Dragon, vous allez me revoir à l'inſtant.
J'en ai même beſoin pour riſquer des folies:
Baron, faites ouvrir toutes vos galeries,
Et je vous ſuis.

(*Elle ſort.*)

SCENE XI.

LA MARQUISE, VALSAIN, LE CHEVALIER, LE BARON, MARTHON.

LE BARON.

ELLE a quelque choſe de bon.

(*A ſa Niece & à Valſain.*)

Suivez, & rendez-moi promptement Dragon;
Je vais, de mon côté, donner en diligence
Des ordres, pour répondre à ſon impatience.

(*La Marquiſe, Valſain & le Baron ſortent.*)

SCENE XII.

LE CHEVALIER, MARTHON.

LE CHEVALIER.

JE ne ſais que penſer de cette extravagance:
D'abord en arrivant pourquoi changer d'habit?

MARTHON.

Pour ſe mettre à ſon aiſe; elle vous l'a bien dit.

LE CHEVALIER.

Et je ſuis étonné, Marthon, de cette aiſance.

(*Un court ſilence, un air d'inquiétude.*)

Ecoute... Connois-tu cette Comteſſe?

MARTHON.

Non.

LE CHEVALIER, *même jeu.*

Et la Marquiſe & le Baron ?

MARTHON.

Fort peu : c'eſt une connoiſſance
Faite par ce dernier chez un de ſes voiſins.

LE CHEVALIER.

Connoiſſance légere ?

MARTHON.

Oui. Mais à quelles fins
Ces queſtions ?

LE CHEVALIER.

Elles ſont d'importance.
Je la connois de nom, & même ſa maiſon.
Elle a de par le monde un frere fort aimable
Qui lui reſſemble même à s'y tromper, dit-on,
Le beau Comte de Florimon,
Un Adonis moulé ſur celui de la Fable,
Dont le teint, la fraîcheur, les graces & le ton,
Sont d'une belle & non pas d'un Alcide ;
Et l'on conte à Paris cent tours de ſa façon,
Joués à la faveur de ce minois perfide.

MARTHON, *air aſſentif, malin & faux.*

Et ce dangereux frere...?

LE CHEVALIER.

Eſt officier Dragon.

MARTHON.

Du Régiment de la Comteſſe.

LE CHEVALIER.

(*Marquant par un geſte de l'humeur de cette plaiſanterie, & continuant en appuyant ſurtout.*)
Et Valſain à l'inſtant mettoit beaucoup d'adreſſe
Pour l'annoncer à la Marquiſe.

MARTHON, *même jeu.*

Bon !

LE CHEVALIER.

Pour la tranquilliſer & lui donner le change,
L'accoutumer d'avance à ſa conduite étrange,
A ſes airs chevaliers, à ſes tons indiſcrets...

MARTHON.

Oh, je vois la fineſſe ! Après ?

LE CHEVALIER.

Valſain aura trouvé ce trait de gentilleſſe...

MARTHON.

Délicieux.

LE CHEVALIER.

Voilà les gens de ſon eſpece.

MARTHON.

Mais ce bel Adonis ne nous eſt pas connu.

LE CHEVALIER.

C'eſt quelque choſe... Mais ne peut-il avoir vu,
Rencontré dans Paris ta charmante maitreſſe!
La voir, l'aimer c'eſt le fait d'un moment.
Il ſe ſera d'abord informé ſourdement
D'elle, de ſes amis, & de ſes connoiſſances,
Du temps qu'elle paſſoit au Château de Clarences,
Aura ſu qu'elle étoit maitreſſe de ſa main,
Que j'aſpirois à ſon hymen,
Et pouvois me flatter de quelques eſpérances,
Que j'étois un rival que l'on n'écartoit pas:
Projets de s'avancer doucement, pas à pas,
De s'informer de tout, ſans qu'on y prenne garde;
Et de-là ce déguiſement
Qu'un étourdi légerement hazarde,
Et que Valſain inconſéquent
Ne manque pas de trouver excellent.

MARTHON.

De conſéquence en conſéquence
Vous nous meneriez loin, & nous feriez trembler.

LE CHEVALIER.

Tout cela, j'en conviens, n'eſt pas d'une évidence
Poſitive, abſolue, & qui doive troubler;
C'eſt peut-être un roman.

MARTHON.

Mais plein de vraiſemblance.

LE CHEVALIER.

Il faut être prudent, & non pas ombrageux.

MARTHON.

Oui, vous avez raiſon, & c'eſt dit tout au mieux;
Diſcrétion & vigilance.
Enfin que dites-vous de cette femme?

LE CHEVALIER.

(En s'en allant bruſquement.)

Rien.

MARTHON.

Mais il court ſur ſes pas; c'eſt répondre aſſez bien.

(Elle ſort auſſi.)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théâtre repréſente un nouveau Sallon garni de quelques meubles, & particulierement d'une bergere ; on peut laiſſer les meubles qui garniſſent le Sallon des deux premiers Actes ; mais il faut changer de décoration.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, MARTHON.

MARTHON.

(*Entrant la premiere, au Chevalier qui la pourſuit.*)

Mais où donc allez-vous ?

LE CHEVALIER.

Je cherche ta maitreſſe.
Il faut que je lui parle, il le faut, l'inſtant preſſe.

MARTHON.

Eh, laiſſez-nous, Monſieur, reſpirer en ce lieu !
Vous ſavez que ſouvent Madame s'y retire,
Et veut y reſter ſeule. Adieu.

LE CHEVALIER.

J'ai des ſecrets importans à lui dire :
La Comteſſe eſt un homme.

MARTHON.

Un fort joli Dragon.

LE CHEVALIER.

Je ne plaiſante pas, Marthon.

MARTHON.

Le moyen de prendre le change !
Mais craignez les dangers d'une mépriſe etrange.
Je ſais que ſes façons, ſes propos, ſon maintien,
Sont ceux d'un cavalier ; mais en la fixant bien...

LE CHEVALIER.

Mais, en la jugeant mieux, c'eſt Florimon lui-même,
C'eſt mon Comte, te dis-je, & le fait eſt certain.
Je conviens avec toi qu'il a l'air féminin;
Mais cet air, il le doit à ſa jeuneſſe extrême;
Et c'eſt ſur ce même air, Marthon, qu'il a compté
Pour déguiſer des complots téméraires;
Il a même repris ſes habits ordinaires,
Pour n'avoir pas en femme un maintien emprunté:
Et tantôt ſon audace & ſa témérité
N'en ont pas fait myſtere à la ſociété.
Pour nous en impoſer ſur ſa propre perſonne,
Il paroît un inſtant ſous l'habit d'Amazone;
Mais trouvant, nous dit-il, cet habit trop gênant,
Diſant qu'il a perdu l'habitude des jupes,
Qu'il eſt embarraſſé dans un cercle mouvant,
Il prend un habit d'homme, & nous fait tous ſes dupes;
Excepté moi pourtant, dont l'œil moins prévenu
D'une pareille erreur reconnoît la mépriſe:
Mais pour la compagnie, au moins pour la Marquiſe,
L'illuſion demeure, & l'homme eſt méconnu.

MARTHON.

Ce raiſonnement-là n'eſt pas inconcevable.

LE CHEVALIER.

L'opinion contraire eſt preſque inſoutenable;
Et j'en croirois, Marthon, même au défaut des faits
Qui d'un complot affreux nous dévoilent la trame,
Le trouble intérieur, les mouvemens ſecrets
Que d'abord ſa préſence a fait naître en mon ame.
Eh mais, tiens, j'oublois dans mon émotion
Un trait qui porte en ſoi pleine conviction!
Je te quittois tantôt, rempli d'impatience
De joindre la Marquiſe & ſa ſociété.
Le bruit m'attire où l'on s'eſt arrêté;
Et tout au beau milieu d'un cercle qui l'encenſe,
J'apperçois la Comteſſe, un fleuret à la main,
Faiſant aſſaut avec Valſain,
Et le pouſſant à toute outrance.
Le fer brille & ſe croiſe, &, d'un ſeul coup de fouet,
Notre adroite & leſte guerriere,
Aux bravo redoublés de l'aſſemblée entiere,
De la main de Valſain fait ſauter le fleuret.

Je

Je ne partage pas la joie univerſelle ;
Et preſte de parler, je réponds ſur cela
Qu'elle ſe bat fort bien, mais que ce talent-là
N'eſt pas trop fait pour une Belle.

MARTHON.

Aſſurément.

LE CHEVALIER.

On rit de ma ſincérité :
Fiere de ſa dextérité,
Et ſans doute en faiſant ſon mérite ſuprême,
Notre Comteſſe en plaiſante elle-même.
Ma cervelle s'échauffe, & ſans ménagement
Je traite cette femme au moins très-ſinguliere.
C'eſt l'effet que produit ce bruſque emportement
Qui jette ſur ſon ſexe une pleine lumiere ;
Il devoit offenſer la femme la moins fiere ;
Il ne fait qu'égayer, réjouir celle-ci,
Qui me répond compliment pour injure,
Me jette des regards dont je ſuis étourdi,
Me cajole, m'agace, & rit de l'aventure :
Conduite inexplicable, il faut en convenir,
Et qu'un homme peut ſeul effrontement tenir.
Mais j'apperçois Valſain.

SCENE II.

VALSAIN, LE CHEVALIER, MARTHON.

(VALSAIN *étant encore au fond du Théâtre.*)

MARTHON, *au Chevalier.*

CACHEZ-LUI, par prudence,
Les réſultats adroits de votre vigilance :
Avec de pareils gens il faut jouer au fin.
(*A part.*)
C'eſt la Marquiſe, & non Valſain,
Qu'il faut perſuader de ſon extravagance.
(*Au Chevalier.*)
L'air libre, inſouciant,

VALSAIN.

Reçois mes complimens.
Non, tu gagnes les cœurs avec une méthode
Qui laiſſe loin de toi tous nos gens à la mode :
Point de propos flatteurs, aucuns ſoins trop génans;
De l'humeur même & d'injuſtes querelles ;
Et tu n'en fais pas moins ton chemin près des Belles ;
Mais tu m'en dois auſſi quelques remercimens.

LE CHEVALIER.

Moi ! Qu'eſt-ce à dire ?

MARTHON, *au Chevalier.*

Paix !

VALSAIN.

La Comteſſe étonnée
Alloit prendre fort mal tes petites gaités,
L'humeur que tu marquois de ſes vivacités ;
Et la Marquiſe même en paroiſſoit peinée.
Pour éviter un éclat ſcandaleux,
Je joue à la Comteſſe une ſcene cruelle ;
Je te peins vif, ardent, impétueux,
Ne maîtriſant jamais tes deſirs ni tes feux ;
Je lui fais obſerver tes yeux fixés ſur elle,
Certains propos piquans lâchés contre nous deux ;
Et j'en conclus avec effronterie
Que ton impatience eſt de la jalouſie,
Que tu me crois aimé, qu'elle eſt ta paſſion ;
Et la Dame ſouſcrit à ma déciſion.
Sur ces avis donnés à notre extravagante,
En dépit de toi-même, & ſans rien déranger
A ton plan ſérieux de la déſobliger,
Tu la vois enjouée, aimable, prévenante ;
Et tu pourrois en ce moment
Haſarder avec elle éclats, impatience,
Sans altérer ſon enjouement,
Et même avec des droits à ſa reconnoiſſance.

LE CHEVALIER.

(*Ironiquement, & avec un ris forcé.*)
De vos ſoins obligeans je vous ſais gré, Monſieur.
Mais où donc avez-vous pu prendre
Qu'elle m'avoit inſpiré de l'humeur ?
Elle aime à paroître homme ; elle aſpire à ſurprendre
Par des airs aumoins ſinguliers ;

Et mes propos leſtes & cavaliers
Pour me prêter à ſes folies,
N'ont fait, vous l'avez vu, qu'égayer ſon début;
Témoins ſon enjouement, ſes vives reparties.
Mais par haſard ſi j'ai paſſé le but,
Je reviendrai volontiers ſur mes traces:
Et, profitant, Monſieur, de vos ſages avis,
De la poſition où vos bontés m'ont mis,
Pour plaire & pour charmer j'emprunterai vos graces.

VALSAIN, *gaiment.*

Vous n'avez pas beſoin de nous rien emprunter,
Et c'eſt vous, Chevalier, vous, qu'il faut imiter.

LE CHEVALIER.

Notre Comteſſe eſt vive, jeune & belle;
Et je veux être vif, tendre, empreſſé près d'elle:
Et mes vivacités, ma pétulante ardeur,
L'embarraſſeront plus, je crois, que cette humeur
Que vous me reprochez.

VALSAIN.

La ſuite eſt naturelle.

LE CHEVALIER.

Je ne la quitte plus.

VALSAIN.

De mieux en mieux, d'honneur!

LE CHEVALIER.

Et je prétends ce ſoir...

VALSAIN

Le terme eſt de rigueur.

LE CHEVALIER.

Oui, oui, je veux ce ſoir à ſa toilette
M'offrir pour remplacer Marthon.

VALSAIN.

Ah...!

LE CHEVALIER.

Penſez-vous que ce ſoit trop fort?

VALSAIN.

Non;
Un favori, de droit, écarte une ſoubrette.
Mais ſur un goût ſi prompt je n'avois pas compté.
Au ſurplus tu vois bien; plan au mieux concerté:
C'eſt une femme aimable, &, diſons davantage,
Un brave homme...

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Un brave homme?

VALSAIN.

Oui.

LE CHEVALIER, *ſe retenant.*

J'en ſuis enchanté.

VALSAIN.

Qui convient à merveille aux amans de notre âge ;
Adopte nos plaiſirs, nos ſentimens, nos goûts,
Chaſſe, monte à cheval, fait des armes...

LE CHEVALIER, *ricanant.*

Tout doux !
N'allez pas effrayer Marthon par ce langage :
Car tout ce qu'elle voit & tout ce qu'elle entend
Lui fait croire...

VALSAIN, *précipitamment.*

Quoi...?

MARTHON.

(Tirant le Chevalier par la marche.)

Mais..

LE CHEVALIER.

(A Valſain avec une fauſſe gaité.)

Paſſons adroitement
Ce ſoir chez la Comteſſe... Il faut abſolument
Qu'elle accepte vos ſoins ou mes loyaux offices ;
Car Marthon ſérieuſement
A la dame jamais n'offrira ſes ſervices.

VALSAIN.

Mais dis-moi donc pourquoi ?

LE CHEVALIER.

La Dame lui fait peur.

MARTHON, *étonnée.*

A moi, Monſieur !

LE CHEVALIER.

(Faiſant ſigne à Marthon de ne pas le dédire.)

A toi : confeſſe ta frayeur.

(A Valſain, d'un ris contraint.)

Elle prétend que la Comteſſe,
Que vous connoiſſez bien, que nous connoiſſons tous...
(A Marthon.)
Voyons ſi cet aveu confondra ſa fineſſe.

VALSAIN, *au Chevalier.*

Que la Comteſſe... acheve ?

LE CHEVALIER.

(Comme laiſſant échapper malgré lui le ſecret de Marthon, & avec un air de gaité affectée.)

Eh bien donc, entre nous

Elle prétend... que c'eſt un homme.

VALSAIN, *riant.*

Bon, quel conte!

LE CHEVALIER, *riant comme lui.*

Et ce vain fantôme
L'épouvante à tel point qu'elle perd la raiſon.

VALSAIN, *ſe jouant du Chevalier.*

Et c'eſt pour la lui rendre, & calmer ſon ſoupçon,
Que tu prétends ce ſoir...! L'inſtant eſt favorable;
Le ſilence, la nuit, certains empreſſemens...
Oui, l'on parvient ſans peine aux éclairciſſemes.

MARTHON.

(*Au Chevalier feignant d'être fachée de ſon indiſcrétion.*)

Eh, Monſieur, qui prétend traiter ceci de fable,
Qui rit de ma frayeur & de mon embarras,
Pourroit bien y trouver ce qu'il ne cherche pas!

VALSAIN.

Oui: ſi, croyant tomber aux genoux de ſa Dame,
Appuyant ſur ſa main un baiſer tout de flamme,
Il rencontroit un bras fort & nerveux...
(*Riant.*)
Ah ah...!

LE CHEVALIER.

(*Frappé de cette idée, & furieux.*)

Je ſerois trop heureux.
De pouvoir le punir.

VALSAIN, *remorquant cette vivacité.*

Qui te trouble & t'irrite?
D'où vient donc ſur le champ que ta gaîté te quitte?

LE CHEVALIER, *déconcerté.*

Non: je raillois Marthon.

VALSAIN.

Fort bien; mais c'eſt à tort;
Il faut avoir pitié de ſa foibleſſe,
Lui faire voir clairement la Comteſſe.
Elle s'en fiera bien ſans doute à ton rapport;
Car pour le mien... Ah oui, je vois ce qu'elle en penſe!
Je ſuis ſuſpect au moins d'intelligence,
Et toi ſeul... & puis j'aime à ſervir un amant.
Vois, examine tout, mais ſcrupuleuſement;
Et reviens à Marthon dire avec allégreſſe:
Va, va, raſſure-toi; c'eſt un divin objet
Que je rends à ton zele avec un vrai regret.

Mais point de confidence à ta grave maitreſſe,
Marthon ; ne trahis pas tes fideles amis ;
Car c'eſt une fiere déeſſe
Qui n'approuveroit pas notre épreuve & nos ris.

SCENE III.

LA MARQUISE, VALSAIN, LE CHEVALIER, MARTHON.

LA MARQUISE.

AH, vous voilà, Meſſieurs, loin de nous réunis !
Sourds aux tendres regrets que cauſe votre abſence,
C'eſt fort bien fait à vous, & j'aime cette aiſance.

VALSAIN.

Pardon ! Le haſard ſeul nous a conduits ici,
Et nous volions vers vous.
(*Valſain & le Chevalier préſentent tous deux la main à la Marquiſe.*)

LA MARQUISE.

Je veux le croire ainſi.
(*Elle n'accepte pas leur main.*
Mille graces, Meſſieurs, de votre politeſſe.
Allez rejoindre la Comteſſe,
Et je vous ſuis. Je veux entretenir Marthon.

VALSAIN.

(*Gaiment au Chevalier, après avoir fait une révérence à la Marquiſe.*)
Allons où l'amour nous appelle.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je pars ; mais ſur le champ mon zele,
Pour l'informer de tout, me ramene auprès d'elle.
(*Valſain veut emmener le Chevalier ; mais celui-ci, quand ils ſont au fond du Théâtre, le laiſſe aller d'un côté & ſort de l'autre.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE, MARTHON.

LA MARQUISE.

JE me retranche en ce ſallon,
Pour dépoſer en paix mes chagrins dans ton ame.

MARTHON.

Comment vous m'étonnez! Qui vous trouble, Madame?

LA MARQUISE.

C'eſt ce Jaloux: point de treve avec lui;
C'eſt Valſain qui le choque, & puis c'eſt la Comteſſe.
Il eſt révoltant aujourd'hui;
Je ne le conçois pas.

MARTHON.

Ah, ma chere Maitreſſe...!

LA MARQUISE.

Valſain, le Chevalier, ils étoient avec toi
De quelle humeur entr'eux?

MARTHON.

Mais d'une humeur charmante.
Votre demande m'épouvante.

LA MARQUISE.

Ils s'étoient plaiſantés, pointillés devant moi;
Et je craignois quelques extravagances,
Quelques éclats fâcheux de la part du Jaloux:
Je m'en accuſois même.

MARTHON.

Ah, ſon reſpect pour vous...!

LA MARQUISE.

La crainte de Valſain, de ſes inconſéquences,
M'avoit fait négliger un peu le Chevalier.

MARTHON.

C'en étoit bien aſſez, ma foi, pour l'effrayer.

LA MARQUISE.

Eh oui, tout juſtement! Le ſachant ſuſceptible,
Je devois ménager ſon ame trop ſenſible.

MARTHON.

Accuſez-vous pour le juſtifier.

LA MARQUISE.

Ah, ſans ſa jalouſie, il ſeroit bien aimable,
Marthon!

MARTHON.

Oh, il ſeroit parfait en vérité.

LA MARQUISE.

Mais c'eſt que ce défaut, ſans doute inſupportable,
Avec un cœur ſi tendre, eſt peut-être excuſable.
Le jaloux ſans amour, qu'aigrit la vanité,
L'homme qui n'a brûlé que de légeres flammes,
Jugeant ſur ſes erreurs l'innocente beauté,
Sont de lâches tyrans qui révoltent nos ames.
Mais ces hommes ardens, inquiets, véhémens,
Cédant à leurs tranſports, à leurs emportemens,
Par un excès d'amour qui trouble tous leurs ſens,
Intéreſſent toujours les femmes.
Voilà le Chevalier: tel je l'ai vu cent fois,
Même encor plus charmant, quand, dans ſa folle ivreſſe,
Au-deſſus d'elle-même élevant ſa maitreſſe,
Et tremblant de la perdre, il penſoit que les Rois,
Les Sages, les Héros qu'embellit la victoire,
Devoient mettre à mes pieds leur puiſſance & leur gloire.
(*) „ Non, il n'eſt point d'amans comme lui délicats,
„ Qui ſachent mieux, avec plus de magie,
„ D'une maitreſſe honorée & chérie
„ Relever à propos juſqu'aux moindres appas.
„ Je ſais que les gens froids, que les ames paſſives,
„ Pourront blâmer mon tendre attachement,
„ Ne voir que les fureurs, les torts de mon amant,
„ Ses éternelles récidives.
„ Mais cet homme aſſervi ne vivant que pour moi,
„ Me préférant à tout, ne cherchant qu'à me plaire,
„ Que d'un mot je raſſure & je glace d'effroi,
„ Puis-je l'enviſager avec un œil ſévere ?
L'égoïſme par-tout regne inhumainement;
Les bienfaits ne ſauroient enchaîner ceux qu'on aime;
Mais je puis dire hautement:
Celui que j'ai choiſi me préfére à lui-même;
Je n'appréhende rien dans le monde avec lui;
Il eſt mon protecteur, mon vengeur, mon appui;
Mon bonheur fait le ſien, ſa fortune eſt la mienne,
Pour conſerver ma vie il donneroit la ſienne.

(*) Ces vers avec guillemets ne ſe diſent pas au Théâtre.

Quels

Quels torts n'effacent pas les ſoins d'un tel amant!
Et ces torts, de s'en plaindre a-t-on bien le courage?
De l'amour même encor ne ſont-ils pas l'ouvrage?

MARTHON.

De qui veniez-vous donc vous plaindre en arrivant?

LA MARQUISE.

Tu vois, tu vois pour lui juſqu'où va mon penchant...

(*Ici la Marquiſe s'aſſeoit ſur une bergere ou ottomane qui doit être à ſa droite, à quelque diſtance cependant des couliſſes, & à neuf à dix pieds au plus de l'orcheſtre, ſur nos grands Théâtres. Marthon doit avancer la bergere, ſi dans le moment où la Marquiſe ſonge à s'aſſeoir, elle eſt trop reculée.*)

Mais ne crains pas cependant ma tendreſſe;
Va: la raiſon ſaura venir à mon ſecours;
Si je ne puis ſurmonter ſa foibleſſe,
Nous nous ſéparerons.

MARTHON.

Vous l'aimerez toujours.

LA MARQUISE.

Oui... Reconnois-tu bien le cœur de ta Maitreſſe?
Encor ſi j'étois ſeule, & livrée à tes ſoins,
En liberté de fuir tant d'indiſcrets témoins,
Tant de gens importuns dont le regard m'accable,
Ma ſituation ſeroit plus ſupportable.
La Comteſſe... Valſain ſur-tout en ce moment
Me contrarie étrangement;
Et je dois les rejoindre.

MARTHON.

Eh, point de complaiſance,
Je vais, ſi vous voulez, vous débarraſſer d'eux,
Sous prétexte d'affaire excuſer votre abſence;
Et nous ſoupirerons librement toutes deux.
Quand votre humeur, votre mélancolie,
Auront bien eu leur cours... alors tranquillement
Vous rejoindrez la compagnie.

LA MARQUISE.

Je ne puis me conduire auſſi légerement.

MARTHON.

Ne vous mêlez de rien, reſtez-là ſeulement,
Et profitez de mon idée.
D'ailleurs vous devez être ennuyée, excédée,

D'avoir du haut en bas parcouru le Château,
Viſité le jardin, le parc, les pieces d'eau:
Ces exercices-là ſont bons pour la Comteſſe;
Mais pour vous, élevée avec délicateſſe,
Et qui vous fatiguez ſouvent
Rien qu'à vous promener dans votre appartement,
La courſe d'aujourd'hui n'eſt pas trop raiſonnable.

LA MARQUISE.

Je ſuis laſſe à mourir, à parler franchement,
Et! j'ai peine à braver le ſommeil qui m'accable?

MARTHON.

Eh! pourquoi refuſer ſon ſecours favorable?

LA MARQUISE

Malgré tous mes éfforts, il s'empare de moi.
(*Baiſſant un peu la voix.*)
Fais ce que tu diſois; je m'en rapporte à toi;
Que mon oncle ſur-tout...

MARTHON.

Comptez ſur ma prudence:
Il ne grondera pas.

LA MARQUISE.

(*D'un ton encore plus bas.*)
Valſain...

MARTHON.

Valſain, des plus polis,
Pour ſe déſennuyer un peu de votre abſence,
Plaiſantera quelqu'un de ſes amis.
(*A part.*)
Ce Valſain-là l'inquiéte & l'alarme
Autant que ſon Jaloux l'intéreſſe & la charme.
Ah! les gens comme lui, malins & curieux,
Fiers, je ne ſais pourquoi, d'être froids, impaſſibles,
Sont les fléaux des ames trop ſenſibles,
Et l'on ne peut s'aimer à ſon aiſe avec eux!
(*Allant à ſa Maitreſſe.*)
Madame n'a plus rien ſans doute à me preſcrire?...
Mot... Ses yeux ſont fermés... à peine elle reſpire.

LA MARQUISE, *rêvant.*

Ah, Chevalier...!

MARTHON.

(*Ecoutant, & n'entendant plus rien.*)
Hem? Plaît-il? Quoi? Comment?

(*S'éloignant d'elle.*)

Non, j'enrage; elle rêve à ſon maudit amant:
Eveillée, aſſoupie, elle eſt toujours la même,
Et nos efforts ſont vains pour perdre ce qu'elle aime.
(*La regardant encore attentivement.*)
Mais on jouit enfin du ſommeil le plus doux:
Sortons ſans bruit; & près de la Comteſſe
Allons tout de ce pas excuſer ma maitreſſe.
(*Pendant qu'elle ſort d'un côté, le Chevalier entre par l'autre.*)

SCENE V.

LA MARQUISE *endormie*, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER,

(*Entrant d'abord ſans voir la Marquiſe.*)

ON ne ſauroit tromper les regards d'un jaloux.
La Marquiſe me fuit, & je lui veux apprendre...
Comment, elle repoſe !... Eh bien, il faut l'attendre !...
(*Petite pauſe. Il ſe tient toujours à quelque diſtance de la Marquiſe, un peu plus, un peu moins, tantôt à ſa droite, tantôt à ſa gauche; il ne doit jamais tourner le dos entierement au Parterre, ſes attitudes ſont de profil pour la Marquiſe & le Public. Ceci n'eſt qu'un avis qui ne doit pas gêner l'Acteur, s'il imagine mieux.*)
Je puis du moins en paix la voir & l'admirer.
Quelle ſérénité m'inſpire ſa préſence !
Son tranquille ſommeil prouve ſon innocence,
Et je commence à reſpirer.
O vous, qui la livrez à ma vue attentive,
Amour, Amour, comblez mes vœux;
Pénétrez pas à pas dans ſon ame craintive;
Entretenez-la de mes feux;
Préſentez-lui mon image fidele,
Et le tableau délicieux
De la félicité que j'éprouve auprès d'elle !

(*Des repos, des nuances d'amour, & de jalouſie.*)
Je demande à l'Amour des ſonges, une erreur
Qui l'occupent de moi pendant qu'elle repoſe;
Et peut-être à l'inſtant à ſes yeux il expoſe
Un rival que lui-même a gravé dans ſon cœur!
Que faire! Ah, je voudrois ſavoir ce qu'elle penſe!
Mais quelle crainte! Non, reſpectons ſa vertu:
Le moindre doute eſt une offenſe.
Ah, ſi dans ce ſallon on m'avoit prévenu!
Eh bien, l'on auroit vu, contemplé tant de charmes!
Voilà pourtant, voilà de trop juſtes alarmes!
On ne doit pas ainſi dormir imprudemment.
D'autre part, ſi Valſain, quelqu'un, en ce moment,
Nous ſurprenoit enſemble, ah! l'excès de mon zele
Offenſeroit ſa gloire, & je tremble pour elle!
Il faut la fuir. La fuir! Oui; mais, en m'éloignant,
Si je perdois l'occaſion preſſante
De l'informer à temps & bien exactement
Des perfides complots d'un indiſcret amant!
Le danger qu'elle court me glace & m'épouvante...
H la faut éveiller... du moins elle apprendra...
(*Il s'avance ici ſur la pointe des pieds, & laiſſant aller ſa tête en avant, il lui dit à demi-voix.*)
Madame, je voudrois vous dire...
(*Un peu plus haut, & avec une ſorte de vivacité.*)
Madame, écoutez-moi.

LA MARQUISE, *éveillée & ſurpriſe.*

Que veut dire cela?
Que voulez-vous? Qui vous a conduit là?
Pourquoi ce trouble & ce délire?

LE CHEVALIER, *honteux & embarraſſé.*

Je venois... j'accourois... je voulois vous inſtruire...

LA MARQUISE, *ironiquement.*

De graves petits faits qui vous glacent d'effroi,
Amuſent tout le monde & n'irritent que moi:
Vous avez ramaſſé quelque chanſon nouvelle
Faite à coup ſûr pour moi ſous le nom de Cloris?

LE CHEVALIER.

(*Avec une ſorte d'impatience, & d'humeur, teinte légere.*)
Il n'eſt pas queſtion de cette bagatelle.

LA MARQUISE.

Vous veniez m'annoncer quelques nouveaux amis ?

LE CHEVALIER.

Vous n'avez plus beſoin de leur préſence.

LA MARQUISE.

Vous aurez remarqué l'abſence
De quelqu'un du Château, de Valſain, du Baron ;
Et vous ſerez venu les chercher ici ?

LE CHEVALIER.

Non.

LA MARQUISE.

Vous m'effrayez avec vos négatives.
Le feu vient donc de prendre à la maiſon ?

LE CHEVALIER.

Ah, cette raillerie & ces répliques vives
Ne m'annoncent que trop votre légereté !...
Et je dois prudemment me réduire au ſilence,
(*A part.*)
Pour me venger en ſûreté.

LA MARQUISE.

(*Avec vivacité & fierté.*)
C'en eſt trop ; vous laſſez enfin ma patience.
Vous êtes tous ou trompeurs ou tyrans :
Et, puiſque vous prenez le ton que je dois prendre,
Plus de contrainte & de ménagemens.
De quel droit, s'il vous plaît, venez-vous me ſurprendre,
Et pourquoi vous, permettre un témérité
Que vous condamneriez ſûrement dans tout autre ?
Ce petit trait de vanité
Offenſe mon amour, m'éclaire ſur le vôtre.
Oui, vous voilà, Meſſieurs, même les plus ſenſés.
Vainement une femme honnête & reſpectable
Cherche à vous inſpirer une eſtime durable :
A tromper ſa candeur toujours intéreſſés,
Vous ne balancez pas, quand l'inſtant ſe préſente,
A préférer votre bonheur
A la gloire, au repos de la plus tendre amante ;
Et votre orgueil encor croit mériter ſon cœur.

LE CHEVALIER.

Oui, vous avez raiſon ; j'approuve votre humeur :
Mais apprenez pourtant, moins vive & plus tranquille,
Pourquoi je vous cherchois juſques dans cet aſyle ;

Et connoiſſez les motifs importans...

LA MARQUISE.

Ah, j'en ſais la valeur!

LE CHEVALIER.

Il ſont de conſéquence.

LA MARQUISE.

Et ne me touchent pas.

LE CHEVALIER.

(*Se retenant pour ne pas éclater.*)

Mais un peu d'imprudence
Peut vous perdre.

LA MARQUISE.

Comptez ſur mes ſoins vigilans.

LE CHEVALIER.

Celui de votre honneur...

LA MARQUISE.

Oh, je vous en diſpenſe!
J'y veillerai, Monſieur, & beaucoup mieux que vous.

LE CHEVALIER.

(*Avec vivacité, & d'un air abſolu.*)

Mais, Madame...!

LA MARQUISE, *voulant ſortir.*

Monſieur!... Ah, laiſſez-moi de grace!

LE CHEVALIER.

Fuyez-moi; mais ſachez enfin ce qui ſe paſſe.
La Comteſſe...

SCENE VI.

LA MARQUISE, LA COMTESSE *en Dragon*, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Elle vient à nous;
Gardez votre ſecret... Ah, vous voilà, Comteſſe!

LA COMTESSE.

Oui, déſormais votre écuyer.

LE CHEVALIER, *à part.*

Celui-ci vient, & d'abord l'humeur ceſſe;
Et l'on ne ſonge pas à le congédier.
Eſt-ce ſécurité, ſeroit-ce perfidie?

LA COMTESSE.

De l'aveu du Baron, que votre abſence ennuie,
Je viens pour vous chercher & vous donner le bras.
(Voyant le Chevalier.)
Mais Monſieur, je le vois, a devancé mes pas,
Et vous aura fait part de notre impatience.
(A la Marquiſe.)
Venez : le Baron lit, & nous, nous chanterons.
Monſieur le Chevalier va nous ſuivre, je penſe ?

LA MARQUISE, *ſaiſiſant la parole.*

Vous le diſpenſerez de cette complaiſance :
Il a quelques ſoucis.

LA COMTESSE.

Nous les diſſiperons.

LE CHEVALIER.

Fort bien !

LA MARQUISE.

Non, non, il faut que cette humeur-là paſſe,
Juſqu'au ſouper faiſons-lui grace ;
Et nous le reverrons plus calme & plus content.

LA COMTESSE.

Et cette humeur qu'eſt-ce donc qui lui donne ?

LE CHEVALIER.

(A la Comteſſe avec vivacité.)
Je ne prétends la cacher à perſonne,
Pas même à vous.

LA COMTESSE.

Tout de bon.

LE CHEVALIER.

Franchement.

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Venez donc avec nous joindre la compagnie,
Afin de l'amuſer du ſujet curieux
De cette belle humeur qui vous ſied tout au mieux.
(Elle emmene la Comteſſe, dont elle a accepté la main.)

LA COMTESSE.

(En s'en allant & ſe retournant.)
Au revoir, Chevalier.

(Elle ſort.)

SCENE VII.

LE CHEVALIER *ſeul.*

JE meurs de jalouſie ;
Et l'on me rend encor témoin de ſes ſuccès.
On s'abandonne aux ſoins d'une fauſſe Comteſſe ;
On l'emmene avec ſoi, pour braver ma tendreſſe ;
Et du ſallon on m'interdit l'accès.
Tout me paroît croyable après cette conduite,
D'un téméraire amant les lâches attentats,
Et le ſecret aveu qu'on donne à ſa pourſuite.
Suivons les, comme une ombre attachée à leurs pas :
Et malheur mille fois, dans ma fureur extrême,
A qui m'aura voulu ravir tout ce que j'aime !

Fin du troiſieme Acte.

(On doit baiſſer la Toile.)

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente un Cabinet de toilette. On voit dans le fond du Cabinet & en face du Parterre une grande fenêtre qui donne ſur un jardin, & dont les rideaux ſont à moitié tirés.

Ce Cabinet eſt garni de tous les meubles néceſſaires, toilette, chaiſes, petit ſecrétaire, bureau. Quelques hardes, comme une robe-de-chambre d'homme, &c. ſont jettées négligemment ſur le dos des chaiſes.

La toilette eſt d'un côté & le bureau de l'autre, mais le bureau en face du public.

Marthon entre avec des lumieres, & ſucceſſivement, éclaire la toilette, le bureau, des bras de cheminée, &c.

SCENE

SCENE PREMIERE.

MARTHON, PASQUIN.

MARTHON.

(Entrant avec des lumieres, repouſſant Paſquin qui la ſuit, après avoir placé ſon flambeau ſur la toilette.)

LAISSE-MOI m'acquitter ici de mon devoir.

PASQUIN.

Mais écoute un moment.

MARTHON.

A demain & bon ſoir :
Ce n'eſt ni le moment ni le lieu de t'entendre.

PASQUIN.

Mon Maître me fait peine.

MARTHON.

Ah, Paſquin eſt bien tendre !
[*A part.*]
Comment...! le drôle eſt foible & pourroit nous trahir.

PASQUIN.

Notre joli Dragon lui tourne la cervelle.

MARTHON.

Oh, pour cette fois-ci ſa peur eſt naturelle,
Et je l'excuſe fort, à ne te point mentir !

PASQUIN.

Penſes-tu m'abuſer comme lui ?

MARTHON.

Je n'ai garde :
A ce jeu-là, moi, que je me haſarde !
J'ai pour Monſieur Paſquin de trop juſtes égards.

PASQUIN.

Je t'en diſpenſe.

MARTHON.

Soit.

PASQUIN.

En dépit des brocards,
Mon Maître veut ſavoir, pour la paix de ſon ame,
Où tu loges ce ſoir ce rival dangereux.

MARTHON.

Ici.

PASQUIN.

Comment ici !

MARTHON.

Tout près de Madame:
J'arrive même exprès pour arranger ces lieux.

PASQUIN.

Ah, cet arrangement le rendra furieux !

MARTHON.

J'ai ſuivi là-deſſus l'ordre de la Marquiſe :
Ces diſpoſitions ne ſont pas de mon goût.

PASQUIN.

Veux-tu diſſimuler avec moi juſqu'au bout ?
Oh, je me fâcherai !

MARTHON.

Je parle avec franchiſe.

PASQUIN.

Non : avec défiance, ou pour rire de tout...
Quoi, ſérieuſement, tu crois que la Comteſſe...!

SCENE II.

LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

PASQUIN.

C'EST une idée, une foibleſſe
Qu'on ne peut pardonner qu'à notre amant jaloux;
Et pour lui ſeul enfin...

LE CHEVALIER, *à Paſquin.*

Sortez, & laiſſez-nous.
J'avois beau vous attendre, & je vois votre zele !
On n'eſt donc pas ici ?

PASQUIN.

Non, Monſieur, vous voyez;
Et doucement, là, je m'informois d'elle
Où vos amis s'étoient réfugiés.

LE CHEVALIER.

Et tout en diſcourant, Monſieur le double traître,
Votre eſprit s'égayoit à railler votre Maître.
Je m'en reſſouviendrai.

(Il lui fait ſigne de ſe retirer.)

PASQUIN, *en ſortant.*

Je prenois bien mon temps

Pour m'égayer à ſes dépens.

SCENE III.

MARTHON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH, Marthon, je ſuis au ſupplice!
La Marquiſe eſt ici leur dupe ou leur complice.
Plus d'indéciſion & d'incrédulité.
Sur les deſſeins d'un traître; & je ſerois tenté
De croire qu'on me joue & qu'on le favoriſe.
Le perfide tantôt pénetre inſolemment
Juſques dans le ſallon où dormoit la Marquiſe;
Et me rencontrant là, non ſans quelque ſurpriſe,
Il s'excuſe d'abord aſſez légerement,
Dit qu'il vient la chercher, que ſon abſence ennuie,
Et, lui prenant la main, il l'enleve à mes yeux,
En m'invitant d'un air victorieux
A rejoindre la compagnie;
Mais la Marquiſe, avec malignité,
M'accuſe de bouder & me laiſſe loin d'elle.
Je la ſuis, furieux de ſa légereté,
De ſon adreſſe à me chercher querelle.
J'entre. On faiſoit un brelan médité,
Et la ſociété contre moi réunie,
Sans gêne & ſans cérémonie,
S'applaudiſſoit de m'avoir évité.
Cependant le Dragon, Valſain, & ma volage,
Font leur partie avec gaité;
Et dans cet abandon, dans cette anxiété,
Je reſte ſolitaire, & frémiſſant de rage:
Car le Baron, dans un coin du ſallon,
Gravement occupé de ſes triſtes Gazettes,
Ne penſe à rien qu'à lire des ſornettes,
Et ſens deſſus deſſous laiſſe aller la maiſon.
Et d'un regard tranquille & d'une ame paſſive
Je dois être témoin de ces procédés-là!
Et je ſuis, dira-t-on toujours ſur le qui-vive!

Oui, j'ai tort, j'en conviens.

MARTHON.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Si-fait; je me conſume en de ſombres penſées,
Si tu ne le dis pas, moi, je le dis pour toi:
Et, pour connoître à fond mes frayeurs inſenſées,
Juſques au bout écouté-moi.
Le ſouper ſuit le jeu. Même ſoin, même zele,
De la part de ſon cavalier;
Et la Marquiſe, à ſon choix très-fidele,
Le prend encor pour écuyer.
Entre Valſain & lui gaiment elle ſe place.
Je ne te peindrai pas leur ton & leur audace,
Ces airs aiſés & pleins de liberté,
Que le mépris des mœurs a conſacrés en France.
Je me vois le jouet de la ſociété;
Et de mon fier dépit tu ſens la véhémence.
Mais, pour ne pas céder à mon impatience,
Je me leve de table au milieu du ſouper,
Sans qu'on m'arrête ou daigne s'occuper
D'un importun, dont on bénit l'abſence;
Et même, à mon départ, avec nouveaux éclats,
Avec nouveaux tranſports, la gaité recommence.
Il ſe termine enfin cet ennuyeux repas.
Je demande où l'on eſt. La Marquiſe & le Comte
[Car c'eſt ainſi qu'on nomme cet amant]
Sont enſemble, dit-on. Enſemble, ah, quelle honte!
De nuit! Où? L'on ne ſait. Enſemble en ce moment,
Cette conduite parle: eſt-elle réguliere?
Où ſont-ils? Que font-ils? Ah, je me meurs d'effroi!
Je les cherche; je vois ici de la lumiere;
Je reſpire; j'y monte, & ne trouve que toi.
Ils n'échaperont pas à ma vive pourſuite...

[*Jettant les yeux ſur la chambre où il eſt, & appercevant une robe-de-chambre d'homme étendue ſur une chaiſe.*

Mais où ſuis-je, Marthon, & qu'eſt-ce que je voi?
Tout me confond & juſtement m'irrite.
A qui deſtines-tu, dis-moi,
Cet appartement-là, ſi près de ta Maitreſſe?

Cette robe-de-chambre, en un mot tout ce train
Me feroit ſoupçonner qu'on y place Valſain.
Ah, ſi je le croyois...!

MARTHON.

Que votre crainte ceſſe :
L'appartement eſt pour notre Comteſſe.

LE CHEVALIER.

Pour le perfide ! Ah, tu me fais trembler !
Et je le ſouffrirois voiſin de la Marquiſe !
Non, non : il faut la joindre ; il faut lui révéler
D'un téméraire amant l'inſolente entrepriſe.
Il ne reſtera pas dans cet appartement ;
C'eſt moi qui t'en réponds... Mais écoute un moment...
[*Il va à la fenêtre.*]
Ecoute ; je crois les entendre :
Ils ſont dans le jardin : oui, c'eſt elle, oui, c'eſt lui ;
Et je vole les joindre.

[*Il ſort,*]

SCENE IV.

MARTHON, VALSAIN, LE BARON.

[*Valſain & le Baron entrent comme le Jaloux ſort.*]

MARTHON, *ſe croyant ſeule.*

OH, grand bruit aujourd'hui !
Ma foi, s'il en réchappe, après pareil eſclandre,
Elle ſera bien folle, ou ſon amant bien fin.
[*Le Baron & Valſain s'avancent.*]

VALSAIN.

Où court le Chevalier ?

MARTHON.

Dans ſes frayeurs mortelles,
Meſſieurs, il vole après vos Belles
Qui vient de voir dans le jardin.
Il ne ſouffrira pas, plein de délicateſſe,
Qu'on place un officier auprès de ſa maîtreſſe,
Et veut la prévenir.

VALSAIN.

Oh, rien n'eſt plus plaiſant !
Voilà ce qu'il faut voir.

SCENE VII.

LE CHEVALIER *ſeul.*

JE meurs de jalouſie ;
Et l'on me rend encor témoin de ſes ſuccès.
On s'abandonne aux ſoins d'une fauſſe Comteſſe ;
On l'emmene avec ſoi, pour braver ma tendreſſe ;
Et du ſallon on m'interdit l'accès.
Tout me paroît croyable après cette conduite,
D'un téméraire amant les lâches attentats,
Et le ſecret aveu qu'on donne à ſa pourſuite.
Suivons les, comme une ombre attachée à leurs pas :
Et malheur mille fois, dans ma fureur extrême,
A qui m'aura voulu ravir tout ce que j'aime !

Fin du troiſieme Acte.

(On doit baiſſer la Toile.)

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente un Cabinet de toilette. On voit dans le fond du Cabinet & en face du Parterre une grande fenêtre qui donne ſur un jardin, & dont les rideaux ſont à moitié tirés.

Ce Cabinet eſt garni de tous les meubles néceſſaires, toilette, chaiſes, petit ſecrétaire, bureau. Quelques hardes, comme une robe-de-chambre d'homme, &c. ſont jettées négligemment ſur le dos des chaiſes.

La toilette eſt d'un côté & le bureau de l'autre, mais le bureau en face du public.

Marthon entre avec des lumieres, & ſucceſſivement, éclaire la toilette, le bureau, des bras de cheminée, &c.

SCENE

SCENE PREMIERE.

MARTHON, PASQUIN.

MARTHON.

(Entrant avec des lumieres, repouſſant Paſquin qui la ſuit, après avoir placé ſon flambeau ſur la toilette.)

LAISSE-MOI m'acquitter ici de mon devoir.

PASQUIN.

Mais écoute un moment.

MARTHON.

A demain & bon ſoir :
Ce n'eſt ni le moment ni le lieu de t'entendre.

PASQUIN.

Mon Maître me fait peine.

MARTHON.

Ah, Paſquin eſt bien tendre !
[*A part.*]
Comment...! le drôle eſt foible & pourroit nous trahir.

PASQUIN.

Notre joli Dragon lui tourne la cervelle.

MARTHON.

Oh, pour cette fois-ci ſa peur eſt naturelle,
Et je l'excuſe fort, à ne te point mentir !

PASQUIN.

Penſes-tu m'abuſer comme lui ?

MARTHON.

Je n'ai garde :
A ce jeu-là, moi, que je me haſarde !
J'ai pour Monſieur Paſquin de trop juſtes égards.

PASQUIN.

Je t'en diſpenſe.

MARTHON.

Soit.

PASQUIN.

En dépit des brocards,
Mon Maître veut ſavoir, pour la paix de ſon ame,
Où tu loges ce ſoir ce rival dangereux.

MARTHON.

Ici.

PASQUIN.

Comment ici !

MARTHON.

Tout près de Madame :
J'arrive même exprès pour arranger ces lieux.

PASQUIN.

Ah, cet arrangement le rendra furieux !

MARTHON.

J'ai ſuivi là-deſſus l'ordre de la Marquiſe :
Ces diſpoſitions ne ſont pas de mon goût.

PASQUIN.

Veux-tu diſſimuler avec moi juſqu'au bout ?
Oh, je me fâcherai !

MARTHON.

Je parle avec franchiſe.

PASQUIN.

Non : avec défiance, ou pour rire de tout...
Quoi, ſérieuſement, tu crois que la Comteſſe...!

SCENE II.

LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

PASQUIN.

C'EST une idée, une foibleſſe
Qu'on ne peut pardonner qu'à notre amant jaloux ;
Et pour lui ſeul enfin...

LE CHEVALIER, *à Paſquin.*

Sortez, & laiſſez-nous.
J'avois beau vous attendre, & je vois votre zele !
On n'eſt donc pas ici ?

PASQUIN.

Non, Monſieur, vous voyez ;
Et doucement, là, je m'informois d'elle
Où vos amis s'étoient réfugiés.

LE CHEVALIER.

Et tout en diſcourant, Monſieur le double traître,
Votre eſprit s'égayoit à railler votre Maître.
Je m'en reſſouviendrai.

(Il lui fait ſigne de ſe retirer.)

PASQUIN, *en ſortant.*

Je prenois bien mon temps

Pour m'égayer à ſes dépens.

SCENE III.

MARTHON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH, Marthon, je ſuis au ſupplice!
La Marquiſe eſt ici leur dupe ou leur complice.
Plus d'indéciſion & d'incrédulité.
Sur les deſſeins d'un traître; & je ſerois tenté
De croire qu'on me joue & qu'on le favoriſe.
Le perfide tantôt pénetre inſolemment
Juſques dans le ſallon où dormoit la Marquiſe;
Et me rencontrant là, non ſans quelque ſurpriſe,
Il s'excuſe d'abord aſſez légerement,
Dit qu'il vient la chercher, que ſon abſence ennuie,
Et, lui prenant la main, il l'enleve à mes yeux,
En m'invitant d'un air victorieux
A rejoindre la compagnie;
Mais la Marquiſe, avec malignité,
M'accuſe de bouder & me laiſſe loin d'elle.
Je la ſuis, furieux de ſa légereté,
De ſon adreſſe à me chercher querelle.
J'entre. On faiſoit un brelan médité,
Et la ſociété contre moi réunie,
Sans gêne & ſans cérémonie,
S'applaudiſſoit de m'avoir évité.
Cependant le Dragon, Valſain, & ma volage,
Font leur partie avec gaité;
Et dans cet abandon, dans cette anxiété,
Je reſte ſolitaire, & frémiſſant de rage:
Car le Baron, dans un coin du ſallon,
Gravement occupé de ſes triſtes Gazettes,
Ne penſe à rien qu'à lire des ſornettes,
Et ſens deſſus deſſous laiſſe aller la maiſon.
Et d'un regard tranquille & d'une ame paſſive
Je dois être témoin de ces procédés-là!
Et je ſuis, dira-t-on toujours ſur le qui-vive!

Oui, j'ai tort, j'en conviens.

MARTHON.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Si-fait; je me conſume en de ſombres penſées,
Si tu ne le dis pas, moi, je le dis pour toi:
Et, pour connoître à fond mes frayeurs inſenſées,
Juſques au bout écouté-moi.
Le ſouper ſuit le jeu. Même ſoin, même zele,
De la part de ſon cavalier;
Et la Marquiſe, à ſon choix très-fidele,
Le prend encor pour écuyer.
Entre Valſain & lui gaiment elle ſe place.
Je ne te peindrai pas leur ton & leur audace,
Ces airs aiſés & pleins de liberté,
Que le mépris des mœurs a conſacrés en France.
Je me vois le jouet de la ſociété;
Et de mon fier dépit tu ſens la véhémence.
Mais, pour ne pas céder à mon impatience,
Je me leve de table au milieu du ſouper,
Sans qu'on m'arrête ou daigne s'occuper
D'un importun, dont on bénit l'abſence;
Et même, à mon départ, avec nouveaux éclats,
Avec nouveaux tranſports, la gaité recommence.
Il ſe termine enfin cet ennuyeux repas.
Je demande où l'on eſt. La Marquiſe & le Comte
[Car c'eſt ainſi qu'on nomme cet amant]
Sont enſemble, dit-on. Enſemble, ah, quelle honte!
De nuit! Où? L'on ne ſait. Enſemble en ce moment,
Cette conduite parle: eſt-elle réguliere?
Où ſont-ils? Que font-ils? Ah, je me meurs d'effroi!
Je les cherche; je vois ici de la lumiere;
Je reſpire; j'y monte, & ne trouve que toi.
Ils n'échaperont pas à ma vive pourſuite...

[*Jettant les yeux ſur la chambre où il eſt, & appercevant une robe-de-chambre d'homme étendue ſur une chaiſe.*

Mais où ſuis-je, Marthon, & qu'eſt-ce que je voi?
Tout me confond & juſtement m'irrite.
A qui deſtines-tu, dis-moi,
Cet appartement-là, ſi près de ta Maitreſſe?

Cette robe-de-chambre, en un mot tout ce train
Me feroit ſoupçonner qu'on y place Valſain.
Ah, ſi je le croyois...!

MARTHON.

Que votre crainte ceſſe :
L'appartement eſt pour notre Comteſſe.

LE CHEVALIER.

Pour le perfide ! Ah, tu me fais trembler !
Et je le ſouffrirois voiſin de la Marquiſe !
Non, non : il faut la joindre ; il faut lui révéler
D'un téméraire amant l'inſolente entrepriſe.
Il ne reſtera pas dans cet appartement ;
C'eſt moi qui t'en réponds... Mais écoute un moment...
[*Il va à la fenêtre.*]
Ecoute ; je crois les entendre :
Ils ſont dans le jardin : oui, c'eſt elle, oui, c'eſt lui ;
Et je vole les joindre.

[*Il ſort,*]

SCENE IV.

MARTHON, VALSAIN, LE BARON.

[*Valſain & le Baron entrent comme le Jaloux ſort.*]

MARTHON, *ſe croyant ſeule.*

OH, grand bruit aujourd'hui !
Ma foi, s'il en réchappe, après pareil eſclandre,
Elle ſera bien folle, ou ſon amant bien fin.
[*Le Baron & Valſain s'avancent.*]

VALSAIN.

Où court le Chevalier ?

MARTHON.

Dans ſes frayeurs mortelles,
Meſſieurs, il vole après vos Belles
Qui vient de voir dans le jardin.
Il ne ſouffrira pas, plein de délicateſſe,
Qu'on place un officier auprès de ſa maîtreſſe,
Et veut la prévenir.

VALSAIN.

Oh, rien n'eſt plus plaiſant !
Voilà ce qu'il faut voir.

MARTHON.

Et j'en ris maintenant,
Pour me dédommager du ſérieux de glace
Qu'il m'a fallu garder quand il étoit préſent.

VALSAIN.

Baron, il faut le ſuivre, & le ſuivre à la trace,
Et pour la ſûreté des Belles qu'il pourchaſſe.

[*Il ſort.*]

SCENE V.

LE BARON, MARTHON.

LE BARON.

SUIVEZ-LE; moi, je vais me coucher ſans façon.
Auprès de la Comteſſe excuſe-moi, Marthon;
Et prends ma Niece à l'écart pour lui dire
Que je la prie & reprie inſtamment
De s'enfermer d'abord dans ſon appartement,
Pour que chacun après dans le ſien ſe retire.
Il eſt bien juſte au moins qu'on ſoit la nuit en paix;
Et, ſi Valſain ſe met jamais
A rire, à folâtrer, à lutiner nos Belles,
Plus de nuit, de repos: je n'aime pas cela:
Et puis demain encor ma chaſſe manquera.
Quand elles rentreront, cloître-les moi chez elles.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

MARTHON *ſeule.*

ALLEZ, allez, comptez ſur moi:
J'aime auſſi le repos: c'eſt mon plus doux emploi.
Mais qu'entends-je? Ce ſont nos Dames qui reviennent,
Et qui très-vivement enſemble s'entretiennent,

SCENE VII.

LA COMTESSE, LA MARQUISE, MARTHON

LA COMTESSE.

Nous rentrons, mon enfant, non ſans quelque frayeur.

MARTHON.

Eh, de quoi, s'il vous plaît, avez-vous donc eu peur?

LA COMTESSE.

Quelqu'un, qui nous ſuivoit, nous ſuit encor, je penſe...

MARTHON.

[*A part.*] [*Haut.*]
Nous y voilà... C'étoit, ſuivant toute apparence,
Quelqu'un de la maiſon.

LA MARQUISE, *d'un air piqué.*

Le fait eſt des plus ſûrs.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi marchoit-il par des ſentiers obſcurs,
Et, quand nous l'appellions, gardoit-il le ſilence?

MARTHON.

Pour rire.

LA COMTESSE.

Il avoit l'air, Marthon, de ſe cacher.

MARTHON.

Eh tenez, à l'inſtant toute la compagnie
Etoit ici pour vous chercher;
Et quelqu'un, en ſortant, a pu s'en détacher
Pour vous faire une eſpiéglerie!
Le Baron cependant eſt allé ſe coucher,
En vous priant d'agréer ſa retraite.

LA COMTESSE.

Il peut aſſurément faire ce qu'il ſouhaite:
Mais Valſain & le Chevalier...?

MARTHON.

Ceux-ci ſont au jardin, j'en réponds; le dernier
Brûlant de vous rejoindre...

LA COMTESSE.

Il faut qu'on les appelle.

LA MARQUISE.

[*Craignant qu'ils ne rentrent.*]
Madame, avec plaiſir, ſi vous le deſirez.

Mais peut-être qu'ils ſont à préſent retirés.

LA COMTESSE.

Vois, vois un peu, Marthon.

[*La Marquiſe fait ſigne à Marthon de ne pas les chercher, mais de maniere à n'être pas remarquée de la Comteſſe; & Marthon, qui comprend ſa Maitreſſe, feint d'obéir à la Comteſſe.*

MARTHON, *à la Comteſſe.*

Oui, comptez ſur mon zele :

[*Adroitement à la Marquiſe, en faiſant un pas :*]

Ils ne troubleront pas la paix de la maiſon.

[*A part en ſortant.*]

Je vais de tous les deux dérouter les meſures,
Mettre les clefs hors des ſerrures,
Et ménager ainſi le ſommeil du Baron.

(*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Oui, votre Chevalier eſt un peu lunatique ;
Aimable, j'en conviens, mais auſſi des plus fous.
A table bruſquement il nous laiſſe là tous,
Et l'on ne ſait qu'elle mouche le pique ;
Et puis l'inſtant d'après, changeant de ſentimens,
Quand il ne les voit plus, il court après les gens.

LA MARQUISE.

Laiſſons du Chevalier la conduite inſenſée.
Vous devez être laſſe, & ſur-tout empreſſée
De vous remettre en femme.

LA COMTESSE.

Oh, Marquiſe, jamais!..
Et ſous vos habits ſeuls je ſuis embarraſſée.

[*Montrant la robe-de-chambre d'homme étalée ſur une chaiſe.*]

Voilà le ſoir la robe que je mets.

LA MARQUISE.

Bon, une robe d'homme!

LA

LA COMTESSE.

Il eſt vrai. Ma toilette,
Comme vous le voyez, en un inſtant eſt faite;
Et demain au matin, à votre petit jour,
Sous ce déshabillé je vous ferai ma cour.
Ah, ſi Valſain ne m'avoit fait connoître
La régularité, le ton de ce ſéjour,
Et le caractere du maître,
Si j'avois cru trouver, comme en mille maiſons,
Des folles & des fous, des galans, des coquettes,
Des amours indiſcrets, des intrigues ſecrettes,
Pour éveiller les craintes, les ſoupçons,
Sous le nom de Marquis, de Chevalier, de Page,
Je me ſerois jettée en tous ces tourbillons;
Et j'aurois, à coup ſûr, alarmé la plus ſage,
Vous la premiere... Ah, ſi Valſain
Et notre Chevalier pouvoient rentrer ſoudain,
Nous ferions un beau tintamare!
Vous aimez la muſique, & moi je l'aime auſſi:
J'ai vu dans le ſallon mandoline, guittare;
Nous les ferions porter ici,
Et nous concerterions.

LA MARQUISE.

Vous n'y penſez pas.

LA COMTESSE.

Si...

LA MARQUISE.

Mais le Baron couché...

LA COMTESSE.

Le Baron endormi,
S'éveillant doucement [s'il eſt ſenſible & tendre]
Aux ſons mélodieux de nos accords touchans,
Se leveroit pour nous entendre.

LA MARQUISE.

Ah, le Baron viendroit briſer nos inſtrumens!

LA COMTESSE.

[*La Comteſſe qui a joué cette Scene en étourdie, en folle, ſans trop tenir en place, doit ſe trouver ici, avec la Marquiſe qui la ſuit, au milieu du Théâtre, & tournée en partie du côté de la fenêtre; elle doit même, ſans affectation, mais entraînée par ſon idée extravagante, dire haut, bien diſ-*

tinctement, & avec vivacité, ces deux vers.]

Eh bien, délicieux, divins emportemens;
Et nous ririons, Marquiſe, à ſes dépens!...

SCENE IX.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER

[*Sautant dans le Cabinet par la fenêtre qui eſt au fond & dans le milieu du fond.*]

A Mes dépens!

[*La Marquiſe & la Comteſſe doivent dire enſemble, précipitamment, & en s'enfuyant, ce qui ſuit.*]

LA MARQUISE.

Ah dieux!

LA COMTESSE, *s'enfuyant.*

Où fuir?

LA MARQUISE, *s'enfuyant auſſi.*

Nous ſommes mortes!

SCENE X.

LE CHEVALIER *ſeul.*

JE ne puis plus douter de leurs feux imprudens;
Oui, j'en viens d'acquérir les preuves les plus fortes:
Et mon aſpect les a remplis tous deux
D'une confuſion & d'un déſordre extrême
Qui ne prouve que trop leurs complots odieux.

Mais ce qui m'outre en cet inſtant,
Et met le comble à ma fureur extrême,
C'eſt la tranquillité, le contentement même
De la Marquiſe en l'écoutant.
Je l'ai vue à ſes ſoins, à ſes aveux ſourire.

PASQUIN.

Monſieur, Marthon m'a dit...

LE CHEVALIER.

A-t-elle ſu t'inſtruire
Du complot le plus odieux?

PASQUIN.

[*Etonné, & ne ſachant que répondre.*]
Du complot... oui, Monſieur.

LE CHEVALIER.

T'a-t-elle fait connoître
Combien je ſuis joué lâchement en ces lieux...?

PASQUIN.

Oh oui, Monſieur!

LE CHEVALIER.

Par une ingrate, un traître;
Que l'enfer, ſes tourmens, ſes feux, ſont dans mon cœur,
Et qu'ils doivent tous deux frémir de ma fureur?

PASQUIN.

Vous me faites trembler moi-même, ô mon cher Maître!

LE CHEVALIER, *ſe levant.*

Eh, pourquoi trembles-tu?

PASQUIN.

L'état où je vous voi...

LE CHEVALIER.

Non, ton intelligence avec eux...

PASQUIN.

Moi, moi!

LE CHEVALIER.

Toi,
Oui, ſaurois-tu la lâche perfidie...?

PASQUIN.

De qui?

LE CHEVALIER.

D'un jeune audacieux...
Je ſuis épouvanté moi-même & furieux
D'une action auſſi hardie.
Mes cheveux, hériſſés ſur mon front pâliſſant,
Sont tout inondés d'eau qui couvre mon viſage;
Et ma langue, épaiſſie en mon palais brûlant,

Ne ſauroit exhaler les tranſports de ma rage.

PASQUIN.

[*Troublé de l'état de ſon Maître.*]

Ah, Monſieur; reprenez vos eſprits effrayés,
Et daignez m'écouter!

LE CHEVALIER, *ſe raſſeyant.*

Oui, je ſerai tranquille,
La fièvre ceſſera de tourmenter ma bile,
Quand j'aurai vu tomber mon rival à mes pieds.
Tiens; porte ce billet au Comte;
[*Il y met l'adreſſe, le cachette, & ne le donne pas.*]
Demande-lui réponſe prompte
Et viens me l'apporter encor plus promptement.

PASQUIN.

[*A part.*] [*Haut.*]

Je ne puis y tenir... Ecoutez un moment.

LE CHEVALIER.

Non, je n'écoute rien que ma juſte furie.

PASQUIN.

C'eſt cette femme en homme traveſtie...

LE CHEVALIER, *ſe levant.*

C'eſt un homme, faquin.

PASQUIN.

Ah, Monſieur, duſſiez-vous
Me chaſſer ſur le champ & me rouer de coups,
Je vous dirai que votre eſprit s'abuſe,
Qu'à vos dépens ici tout le monde s'amuſe;
Que Marthon elle-même & votre ſerviteur
Nous rions de votre foibleſſe,
Et que ce pauvre Comte eſt bien une Comteſſe,
N'aſpirant que pour elle à troubler votre cœur.

LE CHEVALIER.

[*Avec fureur, après l'avoir écouté avec une ſorte d'étonnement.*]

Quoi tu me trahiſſois!

PASQUIN.

Oui; pardon, mon cher Maître;
Pour votre intérêt ſeul.

LE CHEVALIER.

[*Comme par réflexion, & revenant à ſa jalouſie.*]

Non; cela ne peut être;
Et je ne puis te croire, après ce que j'ai vu.
C'eſt ſans doute à préſent que tu parles en traître:
Le piége eſt aſſez bien tendu.

LE CHEVALIER.

Quoi, je vous ſuis ſuſpect !

PASQUIN.

La peine eſt inutile :
Et, ſi trop de bonté n'arrêtoit mon courroux...

LE CHEVALIER.

Monſieur, encore un coup, où vous emportez-vous ?

PASQUIN, *précipamment.*

Si je ne te ſavois un ſot, un imbécille,
Qui ne voit rien, laiſſe tout échapper,
Je te croirois un fourbe habile....
Payé par mon rival afin de me tromper.

[*Vivement, mais appuyant ſur chaque circonſtance.*

On ne s'eſt point joué d'un foible caractere :
On s'étoit renfermé dans ce lieu ſolitaire,
Pour parler à loiſir de ſes coupables feux ;
Et je les ai ſurpris tous deux
Remplis d'une vive allégreſſe
Que le bonheur répandoit dans leurs ſens ;
Même ils ſe promettoient de rire à mes dépens.
Ce n'étoit point un trait de gentilleſſe ;
On ne m'attendoit pas pour me jouer ce tour ;
On étoit là bien ſeul amené par l'amour :
Et mon aſpect, avec honte & triſteſſe,
Les a fait ſortir de ce ſéjour.

LE CHEVALIER.

Il me feroit douter...

PASQUIN.

[*Lui donnant la lettre.*]

Demeure en cette place ;
Attends-y le retour du comte, entends-tu bien,
Et qu'il ſoit ſeul au moins.

PASQUIN.

Ah, je n'oublierai rien !

LE CHEVALIER.

[*Allant pour ſe retirer, revenant ſur ſes pas, forçant ſon domeſtique, qui ſemboit le ſuivre, s'arrêter tout court.*]

Nous verrons ſi ſon cœur répond à ſon audace.
Reſte. Je t'attendrai dans mon appartement.

Il ſort.

SCENE XIV.

PASQUIN *ſeul.*

BELLE commiſſion vraiment!
Jamais entre ſes mains je n'oſerai remettre...

SCENE XV.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

AH, te voilà, Paſquin! Que diantre fais-tu là?

PASQUIN.

J'attends un Comte, avec un petit mot de lettre;
Et je ne ſais pas trop ce qui m'en reviendra.

MARTHON.

Comment, un Comte! Explique-moi cela.

PASQUIN.

Au diable l'écrivain & ſa maudite proſe!

MARTHON.

Quels ſont donc les dangers où ce billet t'expoſe?

PASQUIN.

Ils ſont très-évidens, & j'en meurs de frayeur.

MARTHON.

Eh, pourquoi?

PASQUIN.

La Comteſſe eſt ce petit Monſieur
A qui je dois porter un défi de mon Maître,
Et qui, malgré ſes airs, trouvera fort mauvais
Que l'on ne rende pas juſtice à ſes attraits,
Et que l'on puiſſe ainſi la méconnoître.

MARTHON.

Bon, n'eſt ce que cela qui trouble ta raiſon?
Va, c'eſt un homme!

PASQUIN.

Encor tes vieux contes, Marthon!

MARTHON.

MARTHON.

Allons, plus de courage, & ſur-tout plus de zele...
Mais je vois la Comteſſe, & te laiſſe avec elle.

[*Elle ſort, & Paſquin ſe retire, pour attendre, ſuivant l'ordre de ſon Maître, qu'elle ſoit ſeule.*]

SCENE XVI.

LA COMTESSE, *éclairée par deux Domeſtiques qui portent des flambeaux.*

LA COMTESSE.

Tout eſt calme : ſortez, & priez ſeulement Marthon de repaſſer dans mon appartement.

[*Les deux Domeſtiques ſortent.*]

SCENE XVII.

LA COMTESSE *ſeule.*

[*Elle ôte ſon épée & ſon Chapeau, qu'elle met ſur le ſecrétaire ou ſur une chaiſe. Ou, ce qui vaut mieux ; ce chapeau & cette épée peuvent avoir été portés dans ſon appartement, & s'y trouver placés, dans l'entr'acte du troiſieme au quatrieme Acte, ſur une chaiſe, mais en évidence ; afin qu'elle puiſſe les reprendre, Scene XX.*]

Oui, oui, cette ſcandale eſt une eſpiéglerie,
Un tour du Chevalier, mais un tour aſſez bon ;
Et je ris de ſens-froid de ma poltronnerie.
Ah, qu'il va bien demain ſe moquer d'un Dragon
Qu'un aſſaut intimide !

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, PASQUIN.

PASQUIN, *à lui-même.*

ALLONS, Paſquin, courage!

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Il aura bien raiſon, & je filerai doux.
Il eſt vraiment charmant; le tour eſt de ſon âge;
Et c'eſt une gaité dont nous aurions ri tous,
Mais ri juſqu'à demain, ſans ma lâche foibleſſe.
Oh, je me veux bien mal de cette fauſſe peur!

PASQUIN.

[*A part, & s'approchant en tremblant.*]
Eſt-ce un Comte? Eſt-ce une Comteſſe?
[*Haut.*]
Madame, permettez que votre ſerviteur..
Vous préſente à l'inſtant.. ce petit mot de lettre
Qu'on m'a très-vivement chargé de vous remettre.

LA COMTESSE.

[*Avec joie & vivacité.*]
A moi, Paſquin!

PASQUIN.

A vous.

LA COMTESSE.

Sors; ne t'éloigne pas:
Dans un moment tu rentreras.

PASQUIN, *à part.*

Le tout eſt de rentrer: mais, quoi qu'il en puiſſe être,
Expoſons-nous à ſon reſſentiment,
Moins dangereux encor que celui de mon Maître.
[*Il ſort.*]

SCENE XIX.

LA COMTESSE *ſeule.*

[*S'approchant d'une lumiere.*]

LE Chevalier eſt un extravagant

De m'écrire un billet, à cette heure, avant même
De m'avoir dit un mot, de ſavoir ſi je l'aime.
Mais il eſt jeune, il eſt charmant :
A ces deux titres-là, tout paſſe ;
Et de le chicaner j'aurois mauvaiſe grace.
[*Elle lit.*]
„ Je vous ai deviné, jeune homme audacieux... "
[*S'interrompant.*]
Eſt-ce donc bien à moi que ce billet s'adreſſe ?
[*Reprenant ſa lecture.*]
„ Je vous ai deviné, jeune homme audacieux,
„ Et le faux nom de femme & de Comteſſe
„ Ne ſauroit éblouir mes yeux. "
C'eſt à moi-même, & c'eſt très-ſérieux.
„ Mais ce n'eſt pas aſſez d'être heureux en maîtreſſe ;
„ Il faut vaincre un rival qui vous a reconnu :
„ J'adore la Marquiſe, & mon ſang répandu
„ Peut ſeul vous mettre en droit de parler de tendreſſe. "
[*Elle eſt d'abord un peu piquée de la lettre, & la jette ſur une table.*]
Eh, voilà donc l'objet de ſon emportement,
L'objet que j'aime, moi ! Le fat ! L'impertinent !...
Et tantôt, l'excuſant, dans mon erreur extrême,
Je luis croyois l'humeur, le mécontentement
D'un jaloux inquiet, incertain ſi l'on l'aime ;
Et c'étoit le dépit, les tranſes d'un amant
Trompé par mon habit, & me craignant moi-même !
[*Riant par réflexion.*]
Eh bien, me fâcherai-je ? Oh non, de bonne-foi !
Le moins fou de tous deux ſûrement n'eſt pas moi.
[*Reprenant la lettre, & achevant de la lire avec gaité.*]
„ Tout délai m'eſt inſupportable,
„ Et ne peut convenir à mon cœur irrité :
„ Je vous attends au Parc, & la nuit favorable
„ Couvrira nos fureurs de ſon obſcurité. "
J'accepte le cartel : c'eſt la ſeule folie
Qui puiſſe bien répondre à ſon étourderie.
Ah, ce défi me rend toute ma bonne humeur !
Il va cauſer ici la plus vive rumeur,
Charger le Chevalier, pour prix de ſa mépriſe

De l'indignation de ſa chere Marquiſe,
Me venger de tous deux, dérouter les railleurs,
Et faire de mon bord paſſer tous les rieurs.
Appellons le valet de mon fier adverſaire;
Mais prenons devant lui l'air leſte & raſſuré
D'un cavalier, d'un militaire
Toujours aux combats préparé.
[*Cherchant d'un côté Paſquin, qui ſe montre de l'autre.*]
Holà, Paſquin, holà!

SCENE XX.

LA COMTESSE, PASQUIN.

PASQUIN.

C'EST bien moi qu'on appelle.

LA COMTESSE, *ſans voir Paſquin.*

Paſquin! (*A part.*) Se cache-t-il de honte en cet inſtant,
Inſtruit du billet doux que m'a remis ſon zèle?
[*L'appercevant.*]
Eh bien, que tardes-tu? Qui t'amene en tremblant?
Va, va, raſſure-toi.

PASQUIN.

Que Madame pardonne...

LA COMTESSE, *noblement.*

(*Elle reprend ſon épée & ſon chapeau.*)
Appelle-moi du nom que ton Maître me donne,
Et dis-lui que j'accepte avec un vrai plaiſir
L'heure & le rendez-vous qu'il a voulu choiſir.

PASQUIN, *étonné.*

Comment, que dites-vous?

LA COMTESSE.

Faut-il te le redire?
Qu'il dévine fort bien le motif qui m'attire;
Que ceci ne pouvoit finir mieux à mon gré;
Que ſa conduite eſt bonne, & que j'y répondrai.
Va, ne perds point de temps. Un ou deux coups d'épée
Le feront repentir de ſa folle équipée.

Nous verrons qui des deux fera mieux ſon devoir ;
Et je pars à l'inſtant pour le bien recevoir.
(*Elle ſort fierement, en enfonçant ſon chapeau.*)

SCENE XXI.

PAIQUIN *ſeul.*

JE reſte ſtupéfait, & la tête m'en tourne :
Je ne ſais plus, ma foi, de quel ſexe il retourne.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

La Scene ſe paſſe dans le Jardin du Château, au clair de la lune ſi l'on veut.

SCENE PREMIERE.

MARTHON, VALSAIN.

VALSAIN, *gaiment.*

IL faut mettre par-tout des poſtes avancés,
Que ſur tous les chemins des gardes ſoient placés ;
De craiute d'accident. L'aventure eſt comique ;
Mais il faut l'empêcher de devenir tragique.

MARTHON, *du même ton.*

Quoi ! vous craignez, Monſieur, les ſuites du défi
Qu'avec le Chevalier la Comteſſe imprudente
Ne ſe batte en champ-clos !

VALSAIN.

J'en ai quelque ſouci ;

Elle eſt, pour ne rien craindre, aſſez extravagante.
Mais que fait le Baron ? Que dit-il de ceci ?

MARTHON.

Il eſt allé trouver Madame la Marquiſe,
Et ſe propoſe bien de l'amener ici :
Il veut ſe ménager l'effet de ſa ſurpriſe.
Il eſt un peu fâché qu'on ſe couche ſi tard ;
Mais le tableau préſent ſourit à ſon regard.
Oui, tout cede en ſon cœur au ſoin de la vengeance,
Au ſoin de détromper ſa Niece d'un jaloux. . .
Ils arrivent tous deux : je m'éloigne de vous,
Pour n'être pas ſuſpecte ici d'intelligence ;
Ce ſeroit trop riſquer ; Madame pourroit bien
Approuver votre zele, en condamnant le mien.
(*Elle ſort.*)

SCENE II.

LE BARON, LA MARQUISE, VALSAIN.

VALSAIN.

AH, vous voilà, Baron, & la chere Couſine !
Eh, qui peut vous conduire à cette heure au jardin

LE BARON.

Ce qui vous y conduit vous-même à la ſourdine ;
C'eſt le nouvel amour de notre paladin.
Ma Niece n'en croit rien, & je veux la confondre.

VALSAIN.

Je ne ſais pas s'il aime éperdument :
Mais à des faits qu'aurons-nous à répondre ?
Si l'amour en ces lieux les mene en ce moment,
Le rendez-vous eſt pris ; & cette extravagance,
Dont la Marquiſe aime à douter,
(Demandez au Baron qu'on ne peut ſuſpecter)
N'étoit point échappée à mon intelligence.
Oui, j'ai vu d'un premier coup d'œil
Que notre Chevalier plaiſoit à la Comteſſe :
Et femme tendre invite notre orgueil
A promptement répondre à ſa tendreſſe.

Je ſais que ma parente a de bonnes raiſons
Pour être ſur ce fait juſqu'au bout incrédule ;
Et, s'il n'étoit certain, je me ferois ſcrupule
De jeter dans ſon cœur de malheureux ſoupçons.
Mais contre un ennemi qui ne ſait que trop plaire,
Il faut bien être en garde, & s'étayer de tout ;
Et l'amitié ne doit jamais ſe taire.

LA MARQUISE.

La raillerie eſt fort de votre goût,
Et perſonne à vos traits n'échappe ;
Mais, comme à tort ſur moi cette fois elle frappe,
Vous ſaurez donc, Monſieur Valſain,
Que ne voulant donner mon cœur qu'avec ma main,
J'avoue avec franchiſe, & ſans crainte de blâme,
Un goût qui n'eſt pas fait pour avilir mon ame :
Mais ſi le Chevalier n'eſt pas digne de moi,
Je renonce au projet de lui donner ma foi,
Et viens ici, ſans alarmes, ſans tranſes,
Sans croire à vos extravagances,
Voir tout ce qui ſe paſſe, & juger par mes yeux.

VALSAIN.

Quoi, vous prenez ceci d'un ton bien ſérieux !
Je vous ai parlé, moi, de votre goût, Marquiſe,
Parce que la raiſon, l'honneur, tout l'autoriſe,
Et qu'un projet d'hymen eſt un fort beau projet.
Quant aux amours de la Comteſſe,
A ceux du Chevalier, je ne ſuis qu'indiſcret ;
Et ſi le récit vous en bleſſe...

LE BARON.

Elle t'a dit que non... Indiſcret ! Eh, de quoi ?
Il eſt ſûr qu'en ces lieux tous les deux vont ſe rendre.

LA MARQUISE.

Eh bien, mon Oncle, eh bien, il faut les y ſurprendre !...
Et vous n'en rirez pas plus franchement que moi.

LE BARON.

Paix !... J'entends quelque bruit.

VALSAIN.

(Appercevant le Chevalier.)
Rempli d'impatience,
L'amant arrivé le premier.

LE BARON.

(Emmenant Valſain & ſa Niece.)
Ne troublons pas le Chevalier,

SCENE XIV.

PASQUIN *ſeul.*

BELLE commiſſion vraiment!
Jamais entre ſes mains je n'oſerai remettre...

SCENE XV.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

AH, te voilà, Paſquin! Que diantre fais-tu là?

PASQUIN.

J'attends un Comte, avec un petit mot de lettre;
Et je ne ſais pas trop ce qui m'en reviendra.

MARTHON.

Comment, un Comte! Explique-moi cela.

PASQUIN.

Au diable l'écrivain & ſa maudite proſe!

MARTHON.

Quels ſont donc les dangers où ce billet t'expoſe?

PASQUIN.

Ils ſont très-évidens, & j'en meurs de frayeur.

MARTHON.

Eh, pourquoi?

PASQUIN.

La Comteſſe eſt ce petit Monſieur
A qui je dois porter un défi de mon Maître,
Et qui, malgré ſes airs, trouvera fort mauvais
Que l'on ne rende pas juſtice à ſes attraits,
Et que l'on puiſſe ainſi la méconnoître.

MARTHON.

Bon, n'eſt ce que cela qui trouble ta raiſon?
Va, c'eſt un homme!

PASQUIN.

Encor tes vieux contes, Marthon!

MARTHON.

MARTHON.

Allons, plus de courage, & ſur-tout plus de zele...
Mais je vois la Comteſſe, & te laiſſe avec elle.

[*Elle ſort, & Paſquin ſe retire, pour attendre, ſuivant l'ordre de ſon Maître, qu'elle ſoit ſeule.*]

SCENE XVI.

LA COMTESSE, *éclairée par deux Domeſtiques qui portent des flambeaux.*

LA COMTESSE.

Tout eſt calme : ſortez, & priez ſeulement Marthon de repaſſer dans mon appartement.

[*Les deux Domeſtiques ſortent.*]

SCENE XVII.

LA COMTESSE *ſeule.*

[*Elle ôte ſon épée & ſon Chapeau, qu'elle met ſur le ſecrétaire ou ſur une chaiſe. Ou, ce qui vaut mieux, ce chapeau & cette épée peuvent avoir été portés dans ſon appartement, & s'y trouver placés, dans l'entr'acte du troiſieme au quatrieme Acte, ſur une chaiſe, mais en évidence, afin qu'elle puiſſe les reprendre, Scene XX.*]

Oui, oui, cette ſcandale eſt une eſpiéglerie,
Un tour du Chevalier, mais un tour aſſez bon;
Et je ris de ſens-froid de ma poltronnerie.
Ah, qu'il va bien demain ſe moquer d'un Dragon
Qu'un aſſaut intimide!

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, PASQUIN.

PASQUIN, *à lui-même.*

ALLONS, Paſquin, courage!

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Il aura bien raiſon, & je filerai doux.
Il eſt vraiment charmant; le tour eſt de ſon âge;
Et c'eſt une gaité dont nous aurions ri tous,
Mais ri juſqu'à demain, ſans ma lâche foibleſſe.
Oh, je me veux bien mal de cette fauſſe peur!

PASQUIN.

[*A part, & s'approchant en tremblant.*]
Eſt-ce un Comte? Eſt-ce une Comteſſe?
[*Haut.*]
Madame, permettez que votre ſerviteur...
Vous préſente à l'inſtant.. ce petit mot de lettre
Qu'on m'a très-vivement chargé de vous remettre.

LA COMTESSE.

[*Avec joie & vivacité.*]
A moi, Paſquin!

PASQUIN.

A vous.

LA COMTESSE.

Sors; ne t'éloigne pas:
Dans un moment tu rentreras.

PASQUIN, *à part.*

Le tout eſt de rentrer: mais, quoi qu'il en puiſſe être,
Expoſons-nous à ſon reſſentiment,
Moins dangereux encor que celui de mon Maître.
[*Il ſort.*]

SCENE XIX.

LA COMTESSE *ſeule.*

[*S'approchant d'une lumiere.*]

LE Chevalier eſt un extravagant

De m'écrire un billet, à cette heure, avant même
De m'avoir dit un mot, de ſavoir ſi je l'aime.
Mais il eſt jeune, il eſt charmant :
A ces deux titres-là, tout paſſe ;
Et de le chicaner j'aurois mauvaiſe grace.
[*Elle lit.*]
„ Je vous ai deviné, jeune homme audacieux... "
[*S'interrompant.*]
Eſt-ce donc bien à moi que ce billet s'adreſſe ?
[*Reprenant ſa lecture.*]
„ Je vous ai deviné, jeune homme audacieux,
„ Et le faux nom de femme & de Comteſſe
„ Ne ſauroit éblouir mes yeux. "
C'eſt à moi-même, & c'eſt très-ſérieux.
„ Mais ce n'eſt pas aſſez d'être heureux en maîtreſſe ;
„ Il faut vaincre un rival qui vous a reconnu :
„ J'adore la Marquiſe, & mon ſang répandu
„ Peut ſeul vous mettre en droit de parler de tendreſſe. "
[*Elle eſt d'abord un peu piquée de la lettre, & la jette ſur une table.*]
Eh, voilà donc l'objet de ſon emportement,
L'objet que j'aime, moi ! Le fat ! L'impertinent !...
Et tantôt, l'excuſant, dans mon erreur extrême,
Je luis croyois l'humeur, le mécontentement
D'un jaloux inquiet, incertain ſi l'on l'aime ;
Et c'étoit le dépit, les tranſes d'un amant
Trompé par mon habit, & me craignant moi-même !
[*Riant par réflexion.*]
Eh bien, me fâcherai-je ? Oh non, de bonne-foi !
Le moins fou de tous deux ſûrement n'eſt pas moi.
[*Reprenant la lettre, & achevant de la lire avec gaîté.*]
„ Tout délai m'eſt inſupportable,
„ Et ne peut convenir à mon cœur irrité :
„ Je vous attends au Parc, & la nuit favorable
„ Couvrira nos fureurs de ſon obſcurité. "
J'accepte le cartel : c'eſt la ſeule folie
Qui puiſſe bien répondre à ſon étourderie.
Ah, ce défi me rend toute ma bonne humeur !
Il va cauſer ici la plus vive rumeur,
Charger le Chevalier, pour prix de ſa mépriſe

De l'indignation de ſa chere Marquiſe,
Me venger de tous deux, dérouter les railleurs,
Et faire de mon bord paſſer tous les rieurs.
Appellons le valet de mon fier adverſaire;
Mais prenons devant lui l'air leſte & raſſuré
D'un cavalier, d'un militaire
Toujours aux combats préparé.
[*Cherchant d'un côté Paſquin, qui ſe montre de l'autre.*]
Holà, Paſquin, holà!

SCENE XX.

LA COMTESSE, PASQUIN.

PASQUIN.

C'EST bien moi qu'on appelle.

LA COMTESSE, *ſans voir Paſquin.*

Paſquin! (*A part.*) Se cache-t-il de honte en cet inſtant,
Inſtruit du billet doux que m'a remis ſon zèle?
[*L'appercevant.*]
Eh bien, que tardes-tu? Qui t'amene en tremblant?
Va, va, raſſure-toi.

PASQUIN.

Que Madame pardonne...

LA COMTESSE, *noblement.*

(*Elle reprend ſon épée & ſon chapeau.*)
Appelle-moi du nom que ton Maître me donne,
Et dis-lui que j'accepte avec un vrai plaiſir
L'heure & le rendez-vous qu'il a voulu choiſir.

PASQUIN, *étonné.*

Comment, que dites-vous?

LA COMTESSE.

Faut il te le redire?
Qu'il dévine fort bien le motif qui m'attire;
Que ceci ne pouvoit finir mieux à mon gré;
Que ſa conduite eſt bonne, & que j'y répondrai.
Va, ne perds point de temps. Un ou deux coups d'épée
Le feront repentir de ſa folle équipée.

Nous verrons qui des deux ſera mieux ſon devoir ;
Et je pars à l'inſtant pour le bien recevoir.
(*Elle ſort fierement, en enfonçant ſon chapeau.*)

SCENE XXI.

PAIQUIN *ſeul.*

JE reſte ſtupéfait, & la tête m'en tourne :
Je ne ſais plus, ma foi, de quel ſexe il retourne.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

La Scene ſe paſſe dans le Jardin du Château, au clair de la lune ſi l'on veut.

SCENE PREMIERE.

MARTHON, VALSAIN.

VALSAIN, *gaiment.*

IL faut mettre par-tout des poſtes avancés,
Que ſur tous les chemins des gardes ſoient placés ;
De craiute d'accident. L'aventure eſt comique ;
Mais il faut l'empêcher de devenir tragique.

MARTHON, *du même ton.*

Quoi ! vous craignez, Monſieur, les ſuites du défi
Qu'avec le Chevalier la Comteſſe imprudente
Ne ſe batte en champ-clos !

VALSAIN.

J'en ai quelque ſouci ;

Elle eſt, pour ne rien craindre, aſſez extravagante.
Mais que fait le Baron ? Que dit-il de ceci ?

MARTHON.

Il eſt allé trouver Madame la Marquiſe,
Et ſe propoſe bien de l'amener ici :
Il veut ſe ménager l'effet de ſa ſurpriſe.
Il eſt un peu faché qu'on ſe couche ſi tard ;
Mais le tableau préſent ſourit à ſon regard.
Oui, tout cede en ſon cœur au ſoin de la vengeance,
Au ſoin de détromper ſa Niece d'un jaloux. . .
Ils arrivent tous deux : je m'éloigne de vous,
Pour n'être pas ſuſpecte ici d'intelligence ;
Ce ſeroit trop riſquer ; Madame pourroit bien
Approuver votre zele, en condamnant le mien.
(*Elle ſort.*)

SCENE II.

LE BARON, LA MARQUISE, VALSAIN.

VALSAIN.

AH, vous voilà, Baron, & la chere Couſine !
Eh, qui peut vous conduire à cette heure au jardin

LE BARON.

Ce qui vous y conduit vous-même à la ſourdine ;
C'eſt le nouvel amour de notre paladin.
Ma Niece n'en croit rien, & je veux la confondre.

VALSAIN.

Je ne ſais pas s'il aime éperdument :
Mais à des faits qu'aurons-nous à répondre ?
Si l'amour en ces lieux les mene en ce moment,
Le rendez-vous eſt pris ; & cette extravagance,
Dont la Marquiſe aime à douter,
(Demandez au Baron qu'on ne peut ſuſpecter)
N'étoit point échappée à mon intelligence.
Oui, j'ai vu d'un premier coup d'œil
Que notre Chevalier plaiſoit à la Comteſſe :
Et femme tendre invite notre orgueil
A promptement répondre à ſa tendreſſe.

Je ſais que ma parente a de bonnes raiſons
Pour être ſur ce fait juſqu'au bout incrédule ;
Et, s'il n'étoit certain, je me ferois ſcrupule
De jeter dans ſon cœur de malheureux ſoupçons.
Mais contre un ennemi qui ne ſait que trop plaire,
Il faut bien être en garde, & s'étayer de tout ;
Et l'amitié ne doit jamais ſe taire.

LA MARQUISE.

La raillerie eſt fort de votre goût,
Et perſonne à vos traits n'échappe ;
Mais, comme à tort ſur moi cette fois elle frappe,
Vous ſaurez donc, Monſieur Valſain,
Que ne voulant donner mon cœur qu'avec ma main,
J'avoue avec franchiſe, & ſans crainte de blâme,
Un goût qui n'eſt pas fait pour avilir mon ame :
Mais ſi le Chevalier n'eſt pas digne de moi,
Je renonce au projet de lui donner ma foi,
Et viens ici, ſans alarmes, ſans tranſes,
Sans croire à vos extravagances,
Voir tout ce qui ſe paſſe, & juger par mes yeux.

VALSAIN.

Quoi, vous prenez ceci d'un ton bien ſérieux !
Je vous ai parlé, moi, de votre goût, Marquiſe,
Parce que la raiſon, l'honneur, tout l'autoriſe,
Et qu'un projet d'hymen eſt un fort beau projet.
Quant aux amours de la Comteſſe,
A ceux du Chevalier, je ne ſuis qu'indiſcret ;
Et ſi le récit vous en bleſſe...

LE BARON.

Elle t'a dit que non... Indiſcret ! Eh, de quoi ?
Il eſt ſûr qu'en ces lieux tous les deux vont ſe rendre.

LA MARQUISE.

Eh bien, mon Oncle, eh bien, il faut les y ſurprendre !...
Et vous n'en rirez pas plus franchement que moi.

LE BARON.

Paix !... J'entends quelque bruit.

VALSAIN.

(Appercevant le Chevalier.)
Rempli d'impatience,
L'amant arrivé le premier.

LE BARON.

(Emmenant Valſain & ſa Niece.)
Ne troublons pas le Chevalier,

SCENE XIV.

PASQUIN *ſeul.*

BELLE commiſſion vraiment!
Jamais entre ſes mains je n'oſerai remettre...

SCENE XV.

PASQUIN, MARTHON.

MARTHON.

AH, te voilà, Pasquin! Que diantre fais-tu là?

PASQUIN.

J'attends un Comte, avec un petit mot de lettre;
Et je ne ſais pas trop ce qui m'en reviendra.

MARTHON.

Comment, un Comte! Explique-moi cela.

PASQUIN.

Au diable l'écrivain & ſa maudite proſe!

MARTHON.

Quels ſont donc les dangers où ce billet t'expoſe?

PASQUIN.

Ils ſont très-évidens, & j'en meurs de frayeur.

MARTHON.

Eh, pourquoi?

PASQUIN.

La Comteſſe eſt ce petit Monſieur
A qui je dois porter un défi de mon Maître,
Et qui, malgré ſes airs, trouvera fort mauvais
Que l'on ne rende pas juſtice à ſes attraits,
Et que l'on puiſſe ainſi la méconnoître.

MARTHON.

Bon, n'eſt ce que cela qui trouble ta raiſon?
Va, c'eſt un homme!

PASQUIN.

Encor tes vieux contes, Marthon!

MARTHON.

MARTHON.

Allons, plus de courage, & ſur-tout plus de zele...
Mais je vois la Comteſſe, & te laiſſe avec elle.

[*Elle ſort, & Paſquin ſe retire, pour attendre, ſuivant l'ordre de ſon Maître, qu'elle ſoit ſeule.*]

SCENE XVI.

LA COMTESSE, *éclairée par deux Domeſtiques qui portent des flambeaux.*

LA COMTESSE.

Tout eſt calme : ſortez, & priez ſeulement Marthon de repaſſer dans mon appartement.

[*Les deux Domeſtiques ſortent.*]

SCENE XVII.

LA COMTESSE *ſeule.*

[*Elle ôte ſon épée & ſon Chapeau, qu'elle met ſur le ſecrétaire ou ſur une chaiſe. Ou, ce qui vaut mieux, ce chapeau & cette épée peuvent avoir été portés dans ſon appartement, & s'y trouver placés, dans l'entr'acte du troiſieme au quatrieme Acte, ſur une chaiſe, mais en évidence; afin qu'elle puiſſe les reprendre, Scene XX.*]

Oui, oui, cette ſcandale eſt une eſpiéglerie,
Un tour du Chevalier, mais un tour aſſez bon;
Et je ris de ſens-froid de ma poltronnerie.
Ah, qu'il va bien demain ſe moquer d'un Dragon
Qu'un aſſaut intimide!

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, PASQUIN.

PASQUIN, *à lui-même.*

ALLONS, Paſquin, courage!

LA COMTESSE, *à elle-même.*

Il aura bien raiſon, & je filerai doux.
Il eſt vraiment charmant; le tour eſt de ſon âge;
Et c'eſt une gaité dont nous aurions ri tous,
Mais ri juſqu'à demain, ſans ma lâche foibleſſe.
Oh, je me veux bien mal de cette fauſſe peur!

PASQUIN.

[*A part, & s'approchant en tremblant.*]
Eſt-ce un Comte? Eſt-ce une Comteſſe?
[*Haut.*]
Madame, permettez que votre ſerviteur...
Vous préſente à l'inſtant.. ce petit mot de lettre
Qu'on m'a très-vivement chargé de vous remettre.

LA COMTESSE.

[*Avec joie & vivacité.*]
A moi, Paſquin!

PASQUIN.

A vous.

LA COMTESSE.

Sors; ne t'éloigne pas:
Dans un moment tu rentreras.

PASQUIN, *à part.*

Le tout eſt de rentrer: mais, quoi qu'il en puiſſe être,
Expoſons-nous à ſon reſſentiment,
Moins dangereux encor que celui de mon Maître.
[*Il ſort.*]

SCENE XIX.

LA COMTESSE *ſeule.*

[*S'approchant d'une lumiere.*]

LE Chevalier eſt un extravagant

De m'écrire un billet, à cette heure, avant même
De m'avoir dit un mot, de ſavoir ſi je l'aime.
Mais il eſt jeune, il eſt charmant :
A ces deux titres-là, tout paſſe ;
Et de le chicaner j'aurois mauvaiſe grace.
[*Elle lit.*]
„ Je vous ai deviné, jeune homme audacieux... "
[*S'interrompant.*]
Eſt-ce donc bien à moi que ce billet s'adreſſe ?
[*Reprenant ſa lecture.*]
„ Je vous ai deviné, jeune homme audacieux,
„ Et le faux nom de femme & de Comteſſe
„ Ne ſauroit éblouir mes yeux. "
C'eſt à moi-même, & c'eſt très-ſérieux.
„ Mais ce n'eſt pas aſſez d'être heureux en maîtreſſe ;
„ Il faut vaincre un rival qui vous a reconnu :
„ J'adore la Marquiſe, & mon ſang répandu
„ Peut ſeul vous mettre en droit de parler de tendreſſe. "
[*Elle eſt d'abord un peu piquée de la lettre, & la jette ſur une table.*]
Eh, voilà donc l'objet de ſon emportement,
L'objet que j'aime, moi ! Le fat ! L'impertinent !...
Et tantôt, l'excuſant, dans mon erreur extrême,
Je luis croyois l'humeur, le mécontentement
D'un jaloux inquiet, incertain ſi l'on l'aime ;
Et c'étoit le dépit, les tranſes d'un amant
Trompé par mon habit, & me craignant moi-même !
[*Riant par réflexion.*]
Eh bien, me fâcherai-je ? Oh non, de bonne-foi !
Le moins fou de tous deux ſûrement n'eſt pas moi.
[*Reprenant la lettre, & achevant de la lire avec gaîté.*]
„ Tout délai m'eſt inſupportable,
„ Et ne peut convenir à mon cœur irrité :
„ Je vous attends au Parc, & la nuit favorable
„ Couvrira nos fureurs de ſon obſcurité. "
J'accepte le cartel : c'eſt la ſeule folie
Qui puiſſe bien répondre à ſon étourderie.
Ah, ce défi me rend toute ma bonne humeur !
Il va cauſer ici la plus vive rumeur,
Charger le Chevalier, pour prix de ſa mépriſe

De l'indignation de ſa chere Marquiſe,
Me venger de tous deux, dérouter les railleurs,
Et faire de mon bord paſſer tous les rieurs.
Appellons le valet de mon fier adverſaire;
Mais prenons devant lui l'air leſte & raſſuré
D'un cavalier, d'un militaire
Toujours aux combats préparé.
[*Cherchant d'un côté Paſquin, qui ſe montre de l'autre.*]
Holà, Paſquin, holà!

SCENE XX.

LA COMTESSE, PASQUIN.

PASQUIN.

C'EST bien moi qu'on appelle.

LA COMTESSE, *ſans voir Paſquin.*

Paſquin! (*A part.*) Se cache-t-il de honte en cet inſtant,
Inſtruit du billet doux que m'a remis ſon zèle?
[*L'appercevant.*]
Eh bien, que tardes-tu? Qui t'amene en tremblant?
Va, va, raſſure-toi.

PASQUIN.

Que Madame pardonne...

LA COMTESSE, *noblement.*

(*Elle reprend ſon épée & ſon chapeau.*)
Appelle-moi du nom que ton Maître me donne,
Et dis-lui que j'accepte avec un vrai plaiſir
L'heure & le rendez-vous qu'il a voulu choiſir.

PASQUIN, *étonné.*

Comment, que dites-vous?

LA COMTESSE.

Faut-il te le redire?
Qu'il dévine fort bien le motif qui m'attire;
Que ceci ne pouvoit finir mieux à mon gré;
Que ſa conduite eſt bonne, & que j'y répondrai.
Va, ne perds point de temps. Un ou deux coups d'épée
Le feront repentir de ſa folle équipée.

Nous verrons qui des deux fera mieux ſon devoir ;
Et je pars à l'inſtant pour le bien recevoir.
(*Elle ſort fierement, en enfonçant ſon chapeau.*)

SCENE XXI.

PAIQUIN *ſeul.*

JE reſte ſtupéfait, & la tête m'en tourne :
Je ne ſais plus, ma foi, de quel ſexe il retourne.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

La Scene ſe paſſe dans le Jardin du Château, au clair de la lune ſi l'on veut.

SCENE PREMIERE.

MARTHON, VALSAIN.

VALSAIN, *gaiment.*

IL faut mettre par-tout des poſtes avancés,
Que ſur tous les chemins des gardes ſoient placés ;
De craiute d'accident. L'aventure eſt comique ;
Mais il faut l'empêcher de devenir tragique.

MARTHON, *du même ton.*

Quoi ! vous craignez, Monſieur, les ſuites du défi ;
Qu'avec le Chevalier la Comteſſe imprudente
Ne ſe batte en champ-clos !

VALSAIN.

J'en ai quelque ſouci ;

Elle eſt, pour ne rien craindre, aſſez extravagante.
Mais que fait le Baron? Que dit-il de ceci?

MARTHON.

Il eſt allé trouver Madame la Marquiſe,
Et ſe propoſe bien de l'amener ici:
Il veut ſe ménager l'effet de ſa ſurpriſe.
Il eſt un peu faché qu'on ſe couche ſi tard;
Mais le tableau préſent ſourit à ſon regard.
Oui, tout cede en ſon cœur au ſoin de la vengeance,
Au ſoin de détromper ſa Niece d'un jaloux...
Ils arrivent tous deux: je m'éloigne de vous,
Pour n'être pas ſuſpecte ici d'intelligence;
Ce ſeroit trop riſquer; Madame pourroit bien
Approuver votre zele, en condamnant le mien.
(*Elle ſort.*)

SCENE II.

LE BARON, LA MARQUISE, VALSAIN.

VALSAIN.

AH, vous voilà, Baron, & la chere Couſine!
Eh, qui peut vous conduire à cette heure au jardin

LE BARON.

Ce qui vous y conduit vous-même à la ſourdine;
C'eſt le nouvel amour de notre paladin.
Ma Niece n'en croit rien, & je veux la confondre.

VALSAIN.

Je ne ſais pas s'il aime éperdument:
Mais à des faits qu'aurons-nous à répondre?
Si l'amour en ces lieux les mene en ce moment,
Le rendez-vous eſt pris; & cette extravagance,
Dont la Marquiſe aime à douter,
(Demandez au Baron qu'on ne peut ſuſpecter)
N'étoit point échappée à mon intelligence.
Oui, j'ai vu d'un premier coup d'œil
Que notre Chevalier plaiſoit à la Comteſſe:
Et femme tendre invite notre orgueil
A promptement répondre à ſa tendreſſe.

Je ſais que ma parente a de bonnes raiſons
Pour être ſur ce fait juſqu'au bout incrédule ;
Et, s'il n'étoit certain, je me ferois ſcrupule
De jeter dans ſon cœur de malheureux ſoupçons.
Mais contre un ennemi qui ne ſait que trop plaire,
Il faut bien être en garde, & s'étayer de tout ;
Et l'amitié ne doit jamais ſe taire.

LA MARQUISE.

La raillerie eſt fort de votre goût,
Et perſonne à vos traits n'échappe ;
Mais, comme à tort ſur moi cette fois elle frappe,
Vous ſaurez donc, Monſieur Valſain,
Que ne voulant donner mon cœur qu'avec ma main,
J'avoue avec franchiſe, & ſans crainte de blâme,
Un goût qui n'eſt pas fait pour avilir mon ame :
Mais ſi le Chevalier n'eſt pas digne de moi,
Je renonce au projet de lui donner ma foi,
Et viens ici, ſans alarmes, ſans tranſes,
Sans croire à vos extravagances,
Voir tout ce qui ſe paſſe, & juger par mes yeux.

VALSAIN.

Quoi, vous prenez ceci d'un ton bien ſérieux !
Je vous ai parlé, moi, de votre goût, Marquiſe,
Parce que la raiſon, l'honneur, tout l'autoriſe,
Et qu'un projet d'hymen eſt un fort beau projet.
Quant aux amours de la Comteſſe,
A ceux du Chevalier, je ne ſuis qu'indiſcret ;
Et ſi le récit vous en bleſſe...

LE BARON.

Elle t'a dit que non... Indiſcret ! Eh, de quoi ?
Il eſt ſûr qu'en ces lieux tous les deux vont ſe rendre.

LA MARQUISE.

Eh bien, mon Oncle, eh bien, il faut les y ſurprendre !...
Et vous n'en rirez pas plus franchement que moi.

LE BARON.

Paix !... J'entends quelque bruit.

VALSAIN.

(*Appercevant le Chevalier.*)
Rempli d'impatience,
L'amant arrive le premier.

LE BARON.

(*Emmenant Valſain & ſa Niece.*)
Ne troublons pas le Chevalier,

Et retirons-nous en ſilence.

(*Ils ſe retirent du côté oppoſé à celui par où entre le Chevalier, & ſe cachent.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

(*Entrant à grands pas.*)

VOILA donc ce myſtere à la fin éclairci...
Bon: il accepte le défi;
Je ne ſaurois penſer à cet excès d'outrage,
Sans des convulſions qui tiennent de la rage;
Et je ne ſais comment, juſtement irrité,
Je pourrai recevoir avec tranquillité
Cet indigne rival dont la lâche entrepriſe
Enleve à mon amour le cœur de la Marquiſe.
Je le dois cependant... Il vient... contraignons-nous.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE *en homme.*

(*La Comteſſe d'un ton leger pendant toute la Scene, & le Chevalier en homme bouillant & impetueux.*)

LA COMTESSE.

JE ſuis, vous le voyez, exact au rendez-vous.

LE CHEVALIER.

Je n'en ſuis pas ſurpris, Monſieur le Comte.
On peut être étourdi, léger, inconſéquent,
Et brave en même temps. J'y comptois bien.

LA COMTESSE.

Ce compte
Seroit exact aſſurément,
Si je vous reſſemblois.

LE

LE CHEVALIER.

Au fait & promptement.
Je fais ce que je dois.

LA COMTESSE.

Et moi ce qui m'amuſe.

LE CHEVALIER.

Voilà ce qui m'offenſe.

LA COMTESSE.

Et ce qui vous abuſe.

LE CHEVALIER.

En garde !

LA COMTESSE.

(*L'arrêtant de la main.*)
Doucement !

LE CHEVALIER.

Que veut dire ceci ?
Nous nous ſommes rendus en ce lieu ſolitaire
Pour vuider nos débats par un brave défi ;
Et ce n'eſt pas le temps d'arranger une affaire.

LA COMTESSE.

Eh oui, c'eſt un cartel qui nous conduit ici !
Mais il eſt trop plaiſant : permettez que j'en rie.

LE CHEVALIER.

Riez-en vîte, & battons-nous.

LA COMTESSE.

J'ai bien joué des tours aux hommes dans ma vie ;
Mais ſans être appellée à pareil rendez-vous.

LE CHEVALIER

C'eſt qu'ils étoient des lâches ou des fous.

LA COMTESSE.

C'eſt de votre côté qu'eſt toute la folie.
Savez-vous qui je ſuis ?

LE CHEVALIER.

Je ne veux rien ſavoir.

LA COMTESSE.

Eh, ſi je vous diſois. . . !

LE CHEVALIER.

Je ne veux rien entendre.
Sachez en homme vous défendre,
Et ne trompez pas mon eſpoir.

LA COMTESSE, *à part.*

Avec les preuves qu'il demande
Et celles qu'il refuſe, il eſt embarraſſant.

LE CHEVALIER.

Oh, c'eſt trop différer, quand l'honneur vous commande !

LA COMTESSE, *à part.*

Si l'on venoit à moi dans ce moment preſſant...!

LE CHEVALIER.

Et, ſi vous héſitez encore un ſeul inſtant,
Je vous prendrai, Monſieur, ſans plus de politeſſe,
Pour une femme...

LA COMTESSE.

Eh bien, vous y voici!

LE CHEVALIER, *n'ayant pas écouté.*

Et je raconterai par-tout votre foibleſſe...

LA COMTESSE.

Vous n'en convaincrez pas, en m'attaquant ainſi.
(*A part.*)
Bon, j'entrevois Valſain! Ça, reprenons courage!...

SCENE V.

LES MÊMES, VALSAIN.

(*Valſain ſort de la couliſſe, fait ſigne à la Comteſſe de ſe battre, & ſe retire auſſi-tôt.*)

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à part.*

ET ſoutenons l'honneur du ſexe féminin.
(*Haut.*)
Eh bien, j'ai donc voulu temporiſer en vain,
Traiter ceci de badinage,
Ménager la Marquiſe, & vous tout le premier!
Vous voulez un combat, un combat ſingulier,
Et qu'il ſoit déciſif, pour finir vos alarmes.
(*Tirant ſon épée.*)
Il faut vous contenter... Me voilà ſous les armes,
Attaquez ou parez; je vous laiſſe le choix...

LE CHEVALIER.

(*Tirant auſſi ſon épée.*)

Voilà parler en brave, & je vous reconnois.

LA COMTESSE.

L'ardeur qui vous anime a paſſé dans mon ame.

(*Elle enfonce ſon chapeau, & ils ſe pouſſent quelques bottes.*)

SCENE VII.

LE BARON, VALSAIN, LA MARQUISE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, MARTHON, PASQUIN.

(*Ces deux derniers entrent d'abord.*)

MARTHON.

MISÉRICORDE! A l'aide, au ſecours, au ſecours!

LE BARON.

Quoi, l'épée à la main, attaquer une femme!

LE CHEVALIER.

Vous êtes dans l'erreur, & j'attaque les jours
D'un Cavalier qui vous offenſe,
Dont la Marquiſe écoute les amours:
Et la victime eſt due à ma vengeance.

VALSAIN.

Eh mais, y penſes-tu? Quelle eſt ta viſion?
Ce fier rival eſt la Comteſſe
Qui ne doit dans les cœurs porter d'émotion
Que le trouble charmant qu'inſpire la tendreſſe.

LE BARON.

Et vous, Comteſſe, à votre tour,
Quelle eſt donc votre frénéſie?
Au lieu d'éclairer ſon amour,
Sa triſte & ſombre jalouſie,
Vous bravez ſes fureurs, vous vous expoſez...!

LA COMTESSE.

Lorſque j'ai vu ſes ſoupçons inſenſés,
J'ai voulu les payer d'une égale folie,
Et mettre ainſi le comble à ſon illuſion:
Mais, témoin attendri de ſa confuſion,

Je me repens déja de mon étourderie,
Et je veux que ceci me ſerve de leçon.
(*Au Chevalier.*)
Je conviens avec vous que je ſuis un peu folle,
Que je ſaiſis vos airs & votre ton frivole :
Mais comment ai-je pu troubler votre raiſon ?
Et quand j'ai pris tantôt la fuite à votre vue,
Quand tout-à-l'heure encor, là, non moins éperdue,
J'évitois, Chevalier, ce combat inégal
Que vous me préſentiez en cavalier loyal,
Pouviez-vous à ces traits méconnoître une femme ?
Reprenez vos eſprits...

LE CHEVALIER.

Se pourroit-il, Madame...!

VALSAIN.

Bon, il en doute encor !

LA COMTESSE, *en riant.*

Je ne puis, en honneur,
Aller plus loin pour vous tirer d'erreur.

LA MARQUISE, *au Chevalier.*

Eh bien, que dites-vous de cette extravagance,
De ces emportemens ?

LE CHEVALIER.

Que dirai-je, ſinon
Que j'ai perdu pour vous, ſens, eſprit & raiſon,
Que j'ai laſſé votre indulgence,
Et que l'excès de ma démence
Ne mérite pas de pardon !
Je n'entreprendrai pas d'excuſer ma foibleſſe.
Si, malgré vos vertus, votre délicateſſe,
Je n'ai pu vous aimer ſans trouble & ſans effroi,
Rien ne peut me changer ; & je ſens que je doi
Renoncer à l'amour qui n'eſt pas fait pour moi.
Vous, Comteſſe, excuſez un aveugle délire
Dont ma confuſion venge aſſez vos appas.
Mais, après cet aveu, ne vous offenſez pas
Si j'oſe librement vous dire :
A mes regards pourquoi vous maſquiez-vous ?
J'aurois à la beauté rendu mon juſte hommage ;
Et vous n'auriez fixé que les ſoins d'un jaloux.
A l'amant qui perd tout pardonnez ce langage,

(*A la Marquiſe.*)

Adieu, Madame, adieu : je céde à ma douleur :
En m'éloignant de vous, je vous laiſſe mon cœur.

(*Il ſort.*)

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LA MARQUISE, LA COMTESSE, VALSAIN.

LE BARON.

SANS cette jalouſie, il ſeroit un bon diable,
(*A ſa Niece.*)
Et je le retiendrois... Mais quel trouble t'accable ?
Pourquoi cet œil en pleurs & ce front rembruni ?
De la fuite d'un fou tu parois bien émue !

LA MARQUISE.

Mon cher Oncle, avec lui, j'ai bien pris mon parti,
Je ſerois malheureuſe, & j'en ſuis convaincue :
Mais peut-on aiſément briſer les plus beaux nœuds,
Suivre de la raiſon le conſeil rigoureux ?
Non; la victoire eſt cruelle & pénible :
Et, quand il faut quitter le plus fidele amant,
La paix, la paix, hélas, rentre bien lentement
Dans le cœur agité d'une femme ſenſible !

VALSAIN.

(*Au Baron & à la Comteſſe.*)

Faut-il ſur tout ceci vous parler franchement,
Moi, je ne crois pas trop à ſon éloignement,
Encor moins au courroux de la chere Couſine ;
Et, ſans être ſorcier, aiſément je devine
Qu'elle fait déja grace à ſes emportemens.
Tenez, lorſque l'on aime, on pardonne long-temps,

Fin du cinquieme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de M. le Lieutenant Général de Police, *le Jaloux*, *Comédie en cinq Actes*, *en vers libres*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir empêcher la repréſentation, ni l'impreſſion. A Paris, ce 21 Février 1784.

Signé, SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer. A Paris, ce 23 Février 1784.

Signé, LENOIR.

LE

JALOUX SANS AMOUR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES;

PAR M. IMBERT, Barthelemi

REPRÉSENTÉE pour la premiere fois par les Comédiens François, le 8 Janvier 1781, & remiſe au Théâtre le 20 Juillet 1785.

SECONDE ÉDITION,
Corrigée & conforme à la Repréſentation actuelle.

A PARIS,
CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXXXV.

PERSONNAGES.

Le Comte d'ORSON.	*M. Molé.*
La Comteſſe d'ORSON.	*Mlle. Contat.*
Le Marquis DE RINVILLE.	*M. Vanhove.*
Le Chevalier D'ELCOUR.	*M. Fleury.*
Mlle. D'ORSON.	*Mlle. Olivier.*
LISETTE.	*Mlle. Joly.*
FRONTIN.	*M. Dazincourt.*
DUMON.	*M. La Rochelle.*

La Scène eſt à Paris, chez le Comte d'ORSON.

N. B. *On avertit ici les perſonnes qui, par état ou par amuſement, voudront jouer cette Pièce, qu'on a imprimé les poſitions des Scènes, ſuivant l'indication qu'en a bien voulu donner le Secrétaire de la Comédie Françoiſe.*

LE

JALOUX SANS AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

UN ſerviteur, fidèle & ſage,
Mon enfant, fait toujours paſſer
Les devoirs du ſervice avant ceux du ménage.

LISETTE.

Ainſi donc tu vas me laiſſer,
Sans me dire un ſeul mot ?

FRONTIN.

Si fait, ma chère femme ;
Je te dis . . . bon jour.

LISETTE.

Oui, pour t'enfuir de ces lieux.
Tous tes bons-jours ſont des adieux.

FRONTIN.

J'attends ici mon maître.

LISETTE, *entendant ſonner.*

Et moi j'entends, Madame. (*Elle ſort.*)

SCENE II.

FRONTIN, *ſeul.*

MON cher Frontin, un moment, s'il vous plaît.
Quand dans la tête on a plus d'une affaire,

Il faut ſe raconter le ſoir ce qu'on a fait,
Et le matin ce qu'on doit faire.
D'abord, aller parler au jouailler Martin;
Venir de mon meſſage auſſitôt rendre compte;
Puis porter à Sophie un billet du matin;
Puis..., voilà tout, je crois. Monſieur le Comte
Ne me laiſſe pas vivre en homme déſœuvré.
De deux emplois ici je me vois honoré:
Courir après Sophie, & garder la Comteſſe;
Avoir l'œil ſur la femme, & ſervir la maîtreſſe;
Ce n'eſt pas là, je crois, un petit embarras.
Mais ne nous plaignons point; mon maître n'a-t-il pas
Une peine égale à la nôtre?
Comme nous, il a deux emplois
Aſſez embarraſſans: être tout-à-la-fois
Jaloux de l'une, amant de l'autre;
C'eſt employer ſon tems, je crois.
Voici le Chevalier. Tâchons de diſparoître.
Je crains ſon entretien. Quoiqu'ami de mon maître,
De notre train de vie il paroît mécontent;
Il nous condamne aujourd'hui, quand peut-être
Hier il en faiſoit autant.

(*Il fait ſemblant de ranger dans l'appartement, pour tâcher de s'eſquiver.*)

SCÈNE III.

FRONTIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

FRONTIN, ce confident, ſi diſcret, ſi fidèle,
Pourroit bien nous ſervir à démaſquer la belle.
(*Haut.*)
Bon jour, monſieur Frontin.

FRONTIN.

Monſieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Venez, des bons valets rare & parfait modèle.

FRONTIN.

Monſieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Vous ſavez allier
L'amour & le reſpect, la prudence & le zèle.

FRONTIN.

Ah ! Monſieur !...

LE CHEVALIER.

Approchez ; allons, point de pudeur.
Tant de timidité me paroît bien étrange !
Quand on mérite la louange,
Il ne faut pas en avoir peur.
(*A part.*) FRONTIN. (*Haut.*)
Voudroit-il me ſonder ? Monſieur, c'eſt trop d'honneur.

LE CHEVALIER.

Eh non, point du tout ; c'eſt juſtice.
Je vous trouve pour le ſervice
Un homme d'or.

FRONTIN.

Monſieur....

LE CHEVALIER.

Auſſi
Le Comte librement vous parle, vous écoute ;
Il vous traite... en ami.

FRONTIN.

Moi, Monſieur, en ami ?
Monſieur le Chevalier veut plaiſanter, ſans doute.
Oh ! Monſieur ſait trop bien ce qu'un maître aujourd'hui
Doit laiſſer de diſtance entre un valet & lui.
Non, il ſe rend juſtice, & je ſais me la rendre.
Comme il connoît ſes droits, je connois mon devoir.
Vraiment, il nous feroit beau voir,
Moi, monter juſqu'à lui, lui, juſqu'à moi deſcendre !
Il ſeroit, à vrai dire, un ſot de le vouloir ;
Je ſerois un fat d'y prétendre.

LE CHEVALIER.

C'eſt être trop modeſte : un fidèle valet,
Sans avilir ſon maître, obtient ſa confiance.
Le Comte eſt juſte ; il vous connoît diſcret ;
Et je gagerois bien, s'il a quelque ſecret,
Qu'il vous en a fait confidence.
Il le doit du moins.

FRONTIN, *d'un air indifférent.*

En ce cas,
Il faut croire qu'il n'en a pas;
(*A part.*)
Car il ne m'a rien dit. Il me cherche.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il m'évite.

FRONTIN, *d'un air pénétré.*

Ah! Monſieur, il n'eſt plus, ce tems paſſé trop vîte,
Où les maîtres moins fiers, plus ſages, plus humains,
Nous venoient confier leurs plus ſecrets deſſeins.
Dans leurs plus graves entrepriſes,
D'amour, d'hymen, de tout abſolument,
Pas un mot au valet. Vraiment,
Je ne m'étonne plus s'ils font tant de ſottiſes!
Pour le conſeil on nous a caſſés tous:
Hors les momens où l'on nous gronde,
On ne ſonge pas plus à nous
Que ſi nous n'étions pas au monde.
Le ſervice autrefois de tant d'honneur ſuivi,
Eſt bien tombé! c'eſt à n'y rien connoître.
Quelle pitié! maintenant chaque maître
Ne prend des ſerviteurs que pour être ſervi!
Des valets confidens? on n'en voit plus paroître;
Il ne s'en fait plus ici-bas.

LE CHEVALIER.

Oh! moi, j'en vois encor.

FRONTIN.

Moi, je n'en connois pas.
(*A part.*)
Il s'avance.

LE CHEVALIER, *à part.*

(*Haut.*)
Il recule. Oh! çà, mon cher, écoute;
Entre nous, comment va ſon cœur?

FRONTIN.

De qui, Monſieur?

LE CHEVALIER.

De ton maître. Sans doute
Il la voit ſouvent?

FRONTIN.

Qui, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Parbleu, cette aimable perſonne.

FRONTIN.

Je ne vous entends point. Monſieur en connoît tant!...

LE CHEVALIER, (*s'approchant de l'oreille de Frontin.*)

Sa maîtreſſe. Hem ? cela s'entend ?

FRONTIN, (*reculant deux pas.*)

Ah ! Monſieur !

LE CHEVALIER.

Quoi ! cela t'étonne !

Quel mal vois-tu donc à cela ?

FRONTIN.

O ciel ! que me dites-vous là ?
Comment ! Monſieur pourroît vivre en mari coupable,
Poſſédant une épouſe honnête, douce, affable,
Qui n'a nul défaut, nul travers ;
Une femme, en un mot, qui dans tout l'univers,
N'aime que lui, ne voit que lui d'aimable !
Non, Monſieur, non cela n'eſt pas croyable ;
Et ſi la choſe étoit réellement,
Sans un chagrin mortel, je ne pourrois l'apprendre.

LE CHEVALIER.

Allons, tu ne ſais rien, ſoit. Dis-moi ſeulement,
Ton maître... à ton inſçu, va-t-il aſſidûment ?...

FRONTIN.

Fort bien, je commence à comprendre ;
Cet entretien pour vous n'eſt qu'un amuſement.
Etre gai, je le ſais, eſt votre affaire unique ;
Mais j'en ai d'autres, moi : ſi je les différois,
Auprès de vous, à coup sûr, je perdrois
Ce beau renom de parfait domeſtique :
Je veux le conſerver. Pardon, Monſieur, pardon.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, (*ſeul.*)

LE coquin eſt impénétrable.
Et cependant la Comteſſe d'Orſon

Se déſole, eſt inconſolable !
Son cœur auprès de moi ſe déguiſoit en vain ;
Hier j'en arrachai l'aveu de ſon chagrin.
Ceſſer de plaire étoit trop peu pour elle,
Il faut que ſon injuſte époux
Joigne à l'affront d'être infidèle,
Le travers d'être encor jaloux.
Cet aſſemblage-là n'eſt que trop en uſage :
Plus d'un époux, en promenant ſes vœux,
Au dehors eſt amant volage,
Au dedans, mari ſoupçonneux.
D'un cœur qu'on a quitté l'on veut être encor maître ;
Il eſt de faux jaloux, j'en trouve chaque jour ;
Et l'amour-propre fait peut-être
Autant de tyrans que l'amour.
La Comteſſe, quoiqu'un peu fière....
La voici.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

CHEVALIER, vous dînez avec nous ?

LE CHEVALIER.

Mais....

LA COMTESSE.

Point de mais, car j'ai compté ſur vous ;
Je vous retiens pour la journée entière.
Vous êtes gai ; moi, vous n'en doutez pas,
J'ai beſoin de gaîté.

LE CHEVALIER.

Madame, je défie
Mon enjoûment, dont on fait de cas,
De pouvoir égaler votre philoſophie.
Sans que votre chagrin ait jamais éclaté,
Des amours de d'Orſon vous avez connoiſſance ;
Vous feignez, par votre ſilence,
D'ignorer ſa légéreté ;
Et votre amoureuſe prudence

Dérobe

Dérobe aux yeux d'autrui ſon infidélité ;
Comme vous cacheriez votre propre inconſtance.
Par exemple, ſa fête arrive ; c'eſt demain :
A ſon inſçu, d'Erbon fait exprès une pièce
Pour ſon bouquet, où l'on vous voit ſoudain
Prendre un rôle amoureux, touchant, plein de tendreſſe ;
On vous croiroit heureuſe au milieu du chagrin.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous ? la plainte, en pareille infortune,
Eſt toujours inutile.... & ſouvent importune.
Tout inconſtant qu'il eſt, Chevalier, entre nous,
Je l'avoûrai, j'aime encor mon époux.
Mes reproches pourroient exciter ſa colère.
Si je ſuis triſte auprès de lui,
Il me fuira, pour éviter l'ennui.
Quoi ! ſi, même en l'aimant, j'ai ceſſé de lui plaire,
Croirai-je que l'humeur, les cris me le rendront ?
Dois-je eſpérer que mes plaintes feront
Ce que mon amour n'a pu faire ?
Contre moi ce ſeroit l'armer :
Exhaler ſon dépit contre un mari coupable,
C'eſt, en voulant ſe faire aimer,
S'efforcer d'être moins aimable.
L'avoûrai-je ? Il me ſemble auſſi que dès ce jour,
Feignant de ne pas voir un amour qui me bleſſe,
Je facilite ſon retour,
S'il me rend jamais ſa tendreſſe.
Mais s'il ſavoit déjà qu'on m'a dit ſes ſecrets,
Une fauſſe pudeur, mêlée à ſes regrets,
Peut rendre vain un remords véritable ;
Pour ne pas s'avouer coupable,
Il le ſeroit peut-être encore après.

LE CHEVALIER.

Oh ! pour le coup, c'eſt-là, je le confeſſe ;
Mettre d'accord l'amour & la raiſon.

LA COMTESSE.

Quoiqu'il en ſoit, pour vous, vivez avec d'Orſon ;
Attendons que le tems me rende ſa tendreſſe.
Vous voulez épouſer ſa ſœur, dont la jeuneſſe....
A propos, Chevalier, (pour changer l'entretien

Qui, gravé en commençant, malgré moi pourroit bien
Finir encor par la triſteſſe)
Votre ami, dès long-temps, d'Orſon veut aujourd'hui
Par d'autres nœuds vous attacher à lui;
Il deſire votre alliance.
Mais, vous le dirai-je? entre nous,
Je redoute ſouvent en vous
Un certain air... peu ſage, un ton d'inſouciance...
De bonne foi, trouvez-vous, là,
Que, ſans riſque, d'Orſon vous deſtine pour femme
Sa jeune ſœur?

LE CHEVALIER.

Je vous entends, Madame.
Vous craignez... des écarts. Oh! ce n'eſt plus cela.
Bon, je me ſuis rangé; mais là, réforme entière.
Il eſt vrai qu'autrefois, apôtre de l'amour,
Mille brillans exploits ont marqué ma carrière.
Peu touchés de ma gloire, un jour
Mes chers parens, je le confeſſe,
Furent près d'obtenir un ordre de la Cour
Pour m'enfermer, par défaut de ſageſſe.
Peut-être ils diſoient vrai; mais on voit bien, je croi,
Que maintenant c'eſt par-là que je brille;
Je ſuis plus ſage qu'eux, à coup sûr; & ma foi
Aujourd'hui ce ſeroit à moi
A faire enfermer ma famille.

LA COMTESSE.

Vous vous croyez donc fermement
Guéri, là, tout-à-fait?

LE CHEVALIER.

Oh! radicalement.

LA COMTESSE.

Je ne ſais, quelquefois je trouve difficile...

LE CHEVALIER.

Ah! ſoyez raiſonnable auſſi.
Il ne faut pas juger de mes mœurs par mon ſtyle;
Car bien que ma réforme ait des mieux réuſſi,
Elle eſt nouvelle encor, c'eſt un apprentiſſage;
J'ai bien changé mes mœurs; mais ma foi, juſqu'ici,
Je n'ai pas eu le tems de changer mon langage.

Agir, vaut, après tout, mieux que parler, dit-on:
Combien de gens qui, dans la vie,
Se conduiſent en foux & qui parlent raiſon!
Pour moi j'agis en ſage & je parle folie.
Voyez un peu le grand malheur!
Madame, pour mon ſtyle ayez quelqu'indulgence;
Encore un coup, par lui ne jugez point mon cœur;
Je ne ſuis libertin que par réminiſcence.

LA COMTESSE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, à parler franchement,
Si j'étois père de famille,
Avec tout l'or du monde, impitoyablement
Je refuſerois pour ma fille
Un gendre qui toujours eût vécu ſagement;
Quelque peu de dérangement
Me donneroit bien plus de confiance.
Vous riez?

LA COMTESSE.

Cette idée eſt neuve. Apparemment,
Chevalier, c'eſt ici quelque réminiſcence?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je crains tout précoce Caton;
Je crains toujours ſon arrière ſaiſon.
On n'eſt pas bon marin, ſi l'on n'a fait naufrage;
A force de broncher, on marche en ſûreté:
Il faut enfin, pour être vraiment ſage,
Ne l'avoir pas toujours été.

LA COMTESSE.

En ce cas-là, ſur votre mariage
Je reprends ma ſécurité.
Mais notre jeune ſœur? çà, que penſez-vous d'elle?

LE CHEVALIER.

J'ai peur de l'aimer trop... Ma foi

LA COMTESSE.

Cette crainte eſt encor nouvelle.

LE CHEVALIER.

Oui, j'en ai peur. N'en déplaiſe à l'effroi
Que vous donne mon caractère,

Je crois que c'eſt moi ſeul qui ſuis le téméraire.

LA COMTESSE.

Le téméraire ? Expliquez-vous ?

LE CHEVALIER.

Votre charmante ſœur a tout ; elle ſait plaire.
De ſon couvent elle apporte chez nous
Cette aimable candeur qui nous eſt étrangère :
Malgré ſa précoce raiſon,
Son eſprit toujours gai conſerve encor le ton
Et preſque les goûts de l'enfance ;
C'eſt un charme de plus, d'accord. Mais quand j'y penſe,
Elle eſt bien jeune ! elle n'aime encor rien !
Elle a mon cœur, & moi j'attends le ſien !
Sous les loix de l'hymen ſans peine elle ſe range ;
Mon enjoûment lui plaît ; je la vois chaque jour ;
Mais il eſt clair qu'on me donne en échange
De l'amitié pour de l'amour.
C'eſt perdre gros !

LA COMTESSE.

Un peu de patience.
L'amour viendra ; peut-être eſt-il déja venu.

LE CHEVALIER.

Il ſe cache donc bien !

LA COMTESSE.

Non, je trouve... j'ai vu
Dans ſes regards un air de complaiſance,
Certain intérêt...

LE CHEVALIER.

Moi, je voi
Qu'avec plaiſir elle cauſe avec moi.
Ma gaîté lui plaît ? elle en uſe.
Je lui parle d'amour ? après,
Demandez-lui ſi je lui plais ;
Elle répond que je l'amuſe.
Voilà tous mes ſuccès.

LA COMTESSE.

Attendez juſqu'au bout.
D'avance je vous ſuis garant de ſa tendreſſe.
Mais à notre vieux Oncle attachez-vous ſur-tout ;
Vous connoiſſez ſon crédit, ſa richeſſe ;

Il aime ſa petite nièce...
Comme il vous aimera, j'en ferois le ſerment.
Du fond de ſon château, le marquis de Rinville
Vient paſſer avec nous quelques jours ſeulement.
Il faut vous le dépeindre. Aimable, doux, facile;
Sur un mot, quelquefois, le Marquis bruſquement,
De l'extrême douceur paſſe à l'emportement;
Sitôt qu'il parle, il aime qu'on l'admire;
Et quand ce qu'il a fait, ou ce qu'il vient de dire,
Mérite la louange, on le voit à l'inſtant
Faire lui-même ſa ſatire,
Pour que vous renforciez l'éloge qu'il attend.
Du reſte il ſe dévoue aux perſonnes qu'il aime;
Il met à les ſervir une chaleur extrême;
Toujours allant, venant, actif, plein de raiſon,
Même d'eſprit.

LE CHEVALIER.

Je connois ſon mérite;
Je ſais auſſi comme il aime d'Orſon.
Mais le plaiſant, c'eſt que ſur ſa conduite
Il n'ait pas le moindre ſoupçon.
Il croit voir, en vous deux, Aſtrée & Céladon,
Et ſon erreur ne doit pas nous ſurprendre;
Chez la femme l'ennui prend l'air gai; chez l'époux,
L'infidèle eſt caché ſous les traits du jaloux:
Qui pourroit ne pas s'y méprendre?

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

C'EST encor moi.

LA COMTESSE.

Mon oncle!...

LE MARQUIS.

Oui, je dîne avec vous;
J'ai changé mes projets. Il n'eſt pas ſi facile

De ſe débarraſſer du marquis de Rinville.
(*A la Comteſſe.*)
Monſieur le Chevalier, votre valet. Ma foi,
Le cher époux auſſi revient : je vous l'amène.
Cela vous fait bien de la peine ?
Vous m'en voulez ?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Moi, non.

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu, je le croi.
Que vous vous haïſſez !... Savez-vous qu'il m'étonne.
Comment ! il raffole de vous.
C'eſt un amant, & non pas un époux.
Oh ! celui-là, je vous le donne
Pour un mari fidèle.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui, fidèle eſt bien vu !

LE MARQUIS.

Même jaloux. D'Orſon n'en eſt pas convenu ;
Mais j'ai vu ce travers, & je le lui pardonne.
(*Confidemment.*)
Avouez cependant qu'en lui donnant la main,
A ce qui vous arrive enfin
Vous étiez loin de vous attendre ?

LA COMTESSE, *en ſoupirant.*

Oui, mon oncle.

LE MARQUIS.

Avouez que le connoiſſant peu,
Vous n'auriez jamais cru, dans mon jeune neveu,
Trouver un époux auſſi tendre ?
Que vous ne comptiez pas du moins
En être à la fleurette encore, aux petits ſoins,
Une fois la nôce paſſée ?

LA COMTESSE.

Mon oncle !...

LE MARQUIS.

Hem ? vous voir aimer ſi conſtamment !
A la folie ! éperdûment !
Comme un enfant gâté ſans ceſſe careſſée !

LA COMTESSE.

De grace, briſons ſur ce point...

LE MARQUIS, *s'emportant.*

Eh bien, quoi! ne diroit-on point
Qu'il vient ſortir de ma bouche
Des termes, quelques privautés
Dont votre pudeur s'effarouche?
Vous avez quelquefois des puérilités...
Vous fais-je tort de?...

LA COMTESSE.

Non, ſans doute;
Et ce n'eſt rien de tout cela;
Mais je crois que ces diſcours-là
Amuſent peu Monſieur, qui nous écoute.

LE CHEVALIER.

Madame!...

LE MARQUIS.

Eh pourquoi donc, s'il vous plaît? moi, je croi,
Que ceci l'intéreſſe ainſi que vous & moi.
Oui, Monſieur, vous avez mon eſtime; & j'eſpère
Qu'à ſon tour l'amitié va bientôt nous unir.

LE CHEVALIER.

Je ferois tout, Monſieur, pour l'obtenir.

LE MARQUIS.

Je vous ſoupçonne un fort bon caractère;
Oui, jamais d'humeur, toujours gai;
Ici d'abord je vous ai diſtingué,
Et j'aurois fait le choix que d'Orſon vient de faire.

LE CHEVALIER.

Vous en doublez le prix.

LE MARQUIS.

Je l'ai beaucoup loué
De donner à ſa ſœur un époux enjoué.
A mon ſens, la gaîté vaut preſque la ſageſſe.
On dit que c'eſt un don: pour moi, je le confeſſe;
J'en fais une vertu. D'un long cercle boudeur,
Comme un ſeul homme gai ſait bannir la triſteſſe!
L'homme gai, dans le monde, eſt un vrai bienfaiteur.
Moi-même, pour beaucoup, je voudrois de bon cœur
L'être auſſi malgré la veilleſſe.

LE CHEVALIER.

J'ignore ſi réellement
L'âge a, Monſieur, pris ſur votre enjoûment;
Mais quant à moi, je vous proteſte
Qu'à vous juger ſur ce que j'ai pu voir,
Tout ce que je peux en avoir
Ne vaut pas ce qui vous en reſte.

LA COMTESSE.

Mon oncle? il eſt plus gai que nous,
Plus gai cent fois.

LE MARQUIS.

Oui, trouvez-vous?
Ma foi, dans cetre triſte vie
Je ris tant que je peux, je ne le cèle point.
Le code entier de ma philoſophie
Se renferme dans ce ſeul point.
Pourquoi donc s'affliger tant que le plaiſir dure?
Avant que l'ennui vienne, à quoi bon s'ennuyer?
Dois-je prendre au mois d'Août le manchon, la fourrure,
Parce qu'il doit geler au milieu de Janvier?
Au gré du tems, je m'amuſe ou m'ennuie;
Comme il vient, je le prends; quand la goutte me tient,
Je ne fais par le fier, je crie;
Je ris d'autant quand ma ſanté revient.
Mais peut-être, ma nièce, avec mon bavardage,
Je radote? hem? n'eſt-ce pas, mes amis,
C'eſt le lot des vieillards, c'eſt un fruit de mon âge.

LE CHEVALIER.

Monſieur, ſi l'on radote en tenant ce langage,
Nulle ſageſſe, à mon avis,
Ne vaut un pareil radotage.

LA COMTESSE.

Pardon, Meſſieurs, je vous quitte un inſtant.
D'Elcour, je vais parler à ma ſœur qui m'attend;
Elle a quelque choſe à m'apprendre;
Et les ſecrets qu'on va me confier,
J'aurai peut-être à vous les rendre.

LE MARQUIS.

Allez, allez.

SCENE VII.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Voici d'Orſon ; j'ai cru l'entendre.
Gageons, monſieur le Chevalier,
Qu'au paſſage elle va l'attendre,
Pour lui dire en particulier
Son petit bonjour. Hem ?

LE CHEVALIER.

Cela pourroit bien être.

LE MARQUIS.

Oh ! oui, ces pauvres enfans-là !
Ce ſont deux tourtereaux. J'avois prévu cela.

LE CHEVALIER, *à part.*

Oui-dà, c'eſt fort bien s'y connoître.

LE MARQUIS.

Allons trouver d'Orſon. Monſieur, j'attends de vous
Qu'à ſon tour ma petite nièce,
Quand une fois vous ſerez ſon époux,
Aura le ſort de la Comteſſe.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'eſt lui vouloir grand bien !

LE MARQUIS.

Je vous en prie au moins.
Vous me le promettez ?

LE CHEVALIER.

J'emploirai tous mes ſoins.

LE MARQUIS.

Et qu'après votre mariage,
Vous montrerez, en dépit du bon ton,
Autant d'amour qu'en a d'Orſon.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, Monſieur, d'en avoir davantage.

LE MARQUIS.

Nous y voilà ! bon ! ſerment d'amoureux !
Qui promet trop, tient peu : laiſſez ce ſtyle ;
Aimez autant, c'eſt tout ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Je vous jure, Monſieur, qu'il me ſera facile
D'obéir ſur ce point au-delà de vos vœux.

LE MARQUIS.

Eh non !

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi, Monſieur ; je vous aſſure. . .
Mon cœur me dit. . .

LE MARQUIS.

Il ment.

LE CHEVALIER.

J'ai là
De quoi l'aimer. . .

LE MARQUIS.

Eh ! je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Je ſens bien plus. . .

LE MARQUIS.

Ne ſentez que cela.

LE CHEVALIER.

Je vous dis. . .

LE MARQUIS.

Eh, Monſieur !

LE CHEVALIER.

Mon cœur. . .

LE MARQUIS, *le prenant par-deſſous le bras & l'entraînant.*

Ah ! quelle rage !
Ma nièce ne veut pas qu'on l'aime davantage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

D'ORSON, à ce que j'apperçoi,
Vous chérit tendrement.

LE CHEVALIER.

Nulle amitié, je croi,
Ne peut l'emporter ſur la nôtre;
Et nous boudons toujours! ſouvent, Dieu ſait pourquoi!
Nous ne pouvons, le Comte & moi,
Ni vivre en paix, ni vivre l'un ſans l'autre,
Ce qui, par exemple, eſt pour nous
La cauſe d'un débat toujours prêt à renaître;
C'eſt ſon caractère jaloux.

LE MARQUIS.

Jaloux? oh! tant qu'il peut.

LE CHEVALIER.

Et plus qu'on ne doit l'être:
Car la Comteſſe enfin doit à peine endurer
Cette ennuyeuſe frénéſie.

LE MARQUIS.

Eh! non, non; les amans, j'oſe vous l'aſſurer,
Se plaignent de la jalouſie,
Et ſont ravis de l'inſpirer:
Lorſqu'un jaloux déplaît, c'eſt qu'on eſt ſans tendreſſe;
Mais un jaloux qu'on aime afflige rarement.
Pour mon neveu, je le confeſſe,
Du privilège il uſe largement.

LE CHEVALIER.

Mais, qu'eſt-il devenu? J'ai cru qu'en ce moment
Il nous ſuivoit.

LE MARQUIS, *après avoir rêvé.*

Ah! la bonne folie!

Ma nièce alloit écrire un mot à ſon amie;
J'oſerois gager hardiment
Qu'il eſt parti ſans nous rien dire,
Pour épier ce qu'elle alloit écrire.

LE CHEVALIER.

Il en eſt capable, entre nous.

LE MARQUIS.

Avez-vous apperçu preſqu'un air de courroux
Sitôt qu'elle a parlé de billet?

LE CHEVALIER.

Ce langage,
Sans doute, dans ſon cœur, a réveillé l'image
De toutes les horreurs qu'enferme un billet doux.
Il entre...

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

IL a l'air penſif.

LE CHEVALIER.

Sa figure
A, ce me ſemble, un peu d'humeur.
(*Au Comte.*)
Qui peut t'avoir donné, Comte, cet air rêveur?
Seroit-ce encor ton aventure
D'hier?

LE MARQUIS.

Une aventure? & peut-on la ſavoir?

LE COMTE, *avec un rire forcé.*

Elle eſt... fort plaiſante.

LE CHEVALIER.

A te voir,
On ne la croiroit pas plaiſante, je te jure.

LE COMTE.

Hier au ſoir, eſt arrivé d'Erbon.
Tout en entrant il a bien vite
Demandé madame d'Orſon,

A qui, pour une affaire, il faiſoit ſa viſite.
Je l'ai voulu mener chez elle promptement,
Voyant qu'il ne pouvoit l'attendre;
Et quelqu'un a couru vers ſon appartement,
L'avertir que j'allois m'y rendre.
Nous montons donc aſſez vite & ſans bruit.

LE CHEVALIER.

Bon, ceci ſent un peu l'aventure de nuit;
Le récit encor m'intéreſſe.

LE COMTE.

A peine arrivons-nous, ſur le champ la Comteſſe
Se lève, accourt, s'avance à travers une pièce,
Éclairée.... aſſez foiblement.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COMTE.

Oh! c'eſt ici.... que commence la ſcène...
Elle couroit,...l'on ne voyoit qu'à peine....
Et... par mépriſe apparemment....
Dans les bras de d'Erbon...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE COMTE.

Elle ſe jette:
Vous voilà, mon ami, dit-elle tendrement!...
Et juſqu'à mon oreille arrive promptement
Un bruit qui ſoudain ſe répète....

LE MARQUIS.

Comme tu diſois bien, l'aventure eſt vraiment
Plaiſante.

LE CHEVALIER, (*riant aux éclats.*)

Oh! rien n'eſt plus comique.

LE COMTE, *le regardant d'un air de courroux, puis ſe remettant.*

Vous ſentez que pour moi je n'ai témoigné rien
Qui pût...

LE MARQUIS.

Je le crois, c'eſt une mépriſe...

LE CHEVALIER, (*riant auſſi fort.*)

Unique.

(*Le Comte lui jette encore un coup d'œil courroucé.*)

LE MARQUIS.

Oui, ma foi !

LE CHEVALIER, (*toujours riant.*)

Vous devez avoir bien ri tous trois !

LE COMTE, (*avec colère.*)

Oui, nous avons bien ri, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Oh ! je le vois.

LE MARQUIS, (*bas.*)

Tenez, Chevalier, je parie
Qu'il en eſt jaloux.

LE CHEVALIER.

Je le crois.

LE MARQUIS, (*bas.*)

Quel amour !

LE CHEVALIER, (*bas.*)

Quelle jalouſie !

LE MARQUIS, (*haut*)

Après ce tranſport amoureux,
Dont elle-même auroit dû rire,
Je gage que ma nièce avoit l'air tout honteux.

LE COMTE.

Oh ! nous ſommes tous trois... ils ſont, ma foi, tous deux
Un moment reſtés ſans rien dire.

LE CHEVALIER.

Vous étiez tous les trois à peindre.

LE COMTE, (*d'un air rêveur.*)

Savez-vous
Qu'il ſe pourroit fort bien qu'une pareille fête...
N'amusât pas tout-à-fait.... un jaloux ?
Que la mépriſe enfin pourroit troubler ſa tête ?

LE MARQUIS, (*à part.*)
(*haut.*)

Bon, la ſienne eſt déjà troublée. Eh ! mais, pourquoi ?

LE COMTE, (*avec action.*)

Mais vous ne ſauriez croire, & je ne puis vous rendre
Tou e l'impreſſion.... non, j'en donne ma foi,
Je ne reçus jamais un accueil auſſi tendre.

LE MARQUIS.

Le fût-il encor plus, tu le prendras, je croi,

Comme un gage de ſa tendreſſe ;
Ce qu'a reçu d'Erbon ne fut donné qu'à toi ;
Rien n'eſt plus ſûr.

LE COMTE.

Oui, je confeſſe
Que peut-être...

LE CHEVALIER.

Je dis plus, moi ;
Quand plus loin la Comteſſe eût pouſſé la mépriſe...

LE COMTE, (*vivement.*)

Monſieur...

LE MARQUIS.

Ecoute ; une faveur ſurpriſe
Pourroit-elle éveiller un amoureux ſouci ;
Où le cœur eſt, les faveurs ſont auſſi.
Tu peux m'en croire un peu, j'eus auſſi mon jeune âge ;
Nous avons à l'amour donné quelques momens,
Et quelques-uns même au libertinage.
Mais de mon temps, oh ! le premier hommage
Etoit au cœur : ſans le cœur, point d'amans.
Dans ce ſiècle, l'amour vit d'une autre manière.
Le cœur changea de place un beau jour à la voix
Des Médecins du bon Molière ;
Nous l'avons déplacé depuis, une autre fois ;
Par un procédé fort honnête,
Quittant ſa place, alors il fut mis près delà,
Aujourd'hui nous changeons cela,
Nous mettons le cœur dans la tête.
Mais je dois me dédire, au moins par un billet,
De mon dîner ; avec vous je m'oublie.
Adieu, pardonnez, s'il vous plaît,
Mes longs diſcours & ma folie ;
Car je ſuis un peu fou ?

LE COMTE.

Mon oncle !...

LE MARQUIS.

Adieu.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

D'ORSON,
Oh ça, parlons avec franchiſe,
Confeſſe que d'hier la burleſque mépriſe
A troublé ma tête.

LE COMTE.

Mais... non.

LE CHEVALIER.

Eh! mon cher, apprends, je te prie,
Qu'un jaloux, puiſqu'il faut te nommer par ton nom,
Ne peut cacher ſa maladie.

LE COMTE.

Ah! je ſuis donc jaloux?

LE CHEVALIER.

Mais, qu'es-tu donc? Comment!
Au moindre bruit ton ame eſt alarmée;
Sur un mot équivoque, & dit innocemment,
Voilà ta fièvre rallumée;
Qu'on ajoute un ſouris, c'eſt un redoublement.
Et cela, ſans aimer! Ma foi, pour une belle,
Cette mode, je crois, ſeroit un peu cruelle.

LE COMTE.

Qui t'a dit que je veux être aimé d'elle, moi?

LE CHEVALIER.

Tout.
Non, je veux qu'elle n'aime perſonne.

LE CHEVALIER.

Non, tu veux qu'elle t'aime, oui, toi.
Encor ſi ton honneur s'alarmoit, cet effroi
Eſt un vieux préjugé qu'aux maris on pardonne,
Je te plaindrois ſincérement;
Mais non, ce n'eſt, ſur ma parole,
Ni préjugé, ni faux raiſonnement;
C'eſt une paſſion auſſi triſte que folle.

LE COMTE.

LE COMTE.

Point ; c'eſt un ſentiment par la raiſon dicté ;
C'eſt de l'honneur.

LE CHEVALIER.

C'eſt de la vanité.
(*Plus gaiement, mais plus bas.*)
Mais il me vient une penſée, écoute :
Si ton cœur eſt jaloux de ce qu'il n'aime pas,
De ce qu'il aime il ne l'eſt pas, ſans doute ;
Et ſans danger on pourroit, en ce cas...

LE COMTE.

Hem ?

LE CHEVALIER.

En conter à ta maîtreſſe.

LE COMTE, *avec humeur.*

Enfin, il faut abſolument
Que Monſieur plaiſante ſans ceſſe.

LE CHEVALIER.

Point du tout.

LE COMTE.

Oh ! finiſſons.

LE CHEVALIER.

Franchement ;
J'admire de ton cœur les vaſtes fantaiſies.
Il eſt ma foi par-tout. Comment !
Mener de front deux jalouſies !
C'eſt n'être pas oiſif, vraiment...

LE COMTE, *d'un ton piqué.*

Ecoute, Chevalier, parlons ſans nous déplaire.
Endoctriner le frère en épouſant la ſœur,
C'eſt trop d'affaire auſſi ; l'on ne peut pas tout faire.
Si tu le veux, dès demain ſois mon frère ;
Mais ne ſois pas mon précepteur.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

HOM ! mon frère ſe fâche ; il avoit l'air ſévére.
Mais je ſuis fait à ſa prompte fureur ;
L'appaiſer n'eſt pas une affaire ;

Il eſt ſenſible, il a bon cœur. . .
Mais cette jalouſie, à quoi donc lui ſert-elle ?
Eſt-ce une volupté qu'un éternel courroux ?
Je conçois les plaiſirs d'un époux infidèle ;
Mais je ne conçois pas les plaiſirs d'un jaloux.
Voici ſa jeune ſœur. Ses graces, ſon langage
M'amuſent fort ; mais tout ce badinage
Pour moi bientôt n'eſt plus un jeu ;
Quand je vois ſa gaîté, la mienne baiſſe un peu ;
De jour en jour, je ſens que je m'engage.

SCÈNE V.

Mlle. D'ORSON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

J'AIME, & je hais ſon enjoûment.
(*Haut.*)
Mademoiſelle, ah ! de grace, un moment !
Vous me fuyez !

Mlle. D'ORSON.

Moi ? non. Je fuis un tête-à-tête ;
Car, ſi l'on m'a dit vrai, c'eſt un mal que cela.

LE CHEVALIER.

C'eſt ſelon la perſonne ; & ces libertés-là
Deviennent un plaiſir honnête,
Et très-permis, au terme où nous voilà.

Mlle. D'ORSON.

Il eſt vrai qu'on me dit ſans ceſſe
De voir en vous un époux.

LE CHEVALIER.

Et ces mots
Vous cauſent-ils de la triſteſſe ?

Mlle. D'ORSON.

Rien ne m'attriſte, moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Toujours mêmes propos.
(*Haut.*)
Mais, eſt-ce ſans regret que votre cœur s'engage.

Mlle. D'ORSON.

Je ne peux pas ſavoir auparavant
Si j'aimerai le mariage;
Mais je ſais bien que je hais le couvent.

LE CHEVALIER.

(*A part.*)

Fort bien. Plus d'une fille, aux autels amenée,
N'a pas d'autre amour dans le cœur;
Du couvent ainſi la laideur
Embellit ſouvent l'hyménée.
(*Haut.*)
Mais, n'entrevoyez-vous ici d'autre bonheur
Que de trouver une chaîne nouvelle?
Le mariage en ſoi n'eſt rien, Mademoiſelle;
C'eſt l'époux, non l'hymen, qui plaît ou qui déplaît.
Quand on hait le mari, le mariage eſt laid.
Or, dites-moi donc, je vous prie,
Avez-vous du penchant à m'aimer en effet?

Mlle. D'ORSON.

Il le faut bien, puiſque l'on nous marie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il le faut bien, eſt galant tout-à-fait.
(*Haut.*)
Mais c'eſt par goût, non par obéiſſance,
Qu'on doit aimer.

Mlle. D'ORSON.

J'aime par goût auſſi;
Car depuis que je ſuis ici,
Vous me voyez toujours chercher votre préſence;
Je m'amuſe avec vous beaucoup.

LE CHEVALIER, *à part.*

Nous y voilà;
Elle s'amuſe! Avec ces diſcours-là,
Enſemble elle me charme & me met en colère.
(*Haut.*)
C'eſt que ſi j'allois vous déplaire,
Ma maiſon deviendroit pour moi
Un vrai couvent; & le couvent, ma foi,
Non plus qu'à vous, ne me plaît guère.

Mlle D'ORSON.

Oh ! du mien votre cœur ſera toujours content ;
Car je vous aimerai toujours autant.

LE CHEVALIER, *à part.*

Autant !

Mlle. D'ORSON.

Mais promettez qu'auſſi rien ne pourra détruire
Notre enjoûment, nous donner l'air boudeur ;
Vous ne changerez point d'humeur,
Et vous me ferez toujours rire.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah ! bon, je la ferai rire.

Mlle. D'ORSON.

Oui, c'eſt que je voi
Que chaque jour vous riez moins que moi.

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle a ma foi raiſon ; je ris moins qu'elle.
(*Haut.*)
Ne craignez rien ; pour vous nous rirons tous ;
Vous ne vieillirez pas pour moi, Mademoiſelle ;
J'aime mieux rajeunir pour vous.

Mlle. D'ORSON.

Mais il me reſte encore une crainte. Entre nous,
Je vois des gens qui, ce me ſemble,
Sitôt qu'ils ſont unis, ceſſent de vivre enſemble.
Il vient ici grand monde, & j'obſerve tout bas
Ce que fait Monſieur ou Madame.
Quand nous avons l'époux nous n'avons point la femme ;
Et quand la femme vient, le mari ne vient pas.
C'eſt ainſi qu'avec la Comteſſe
Mon frère même en uſe tous les jours ;
Moi je voudrois, je le confeſſe,
Un mari qui le fût... toujours.

LE CHEVALIER.

Oh ! bien avec vous je m'engage
Pour un mari qui veut l'être à jamais ;
Mademoiſelle, je promets
De ne vous pas laiſſer un moment de veuvage.
Quand....

SCÈNE VI.

Mlle. D'ORSON, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

J'AMÈNE le Comte ici,
D'Elcour; j'ai deux mots à lui dire.

LE CHEVALIER.

Madame, après, je voudrois bien auſſi
Vous entretenir, vous inſtruire
De mes projets ſur le Comte & ſur vous.

LA COMTESSE.

Volontiers. Il vient; laiſſez-nous.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

AVANT que le Marquis revienne,
Monſieur le Comte, trouvez bon
Qu'un moment je vous entretienne.

LE COMTE.

De qui, Madame? de d'Erbon?

LA COMTESSE.

De d'Erbon! mais de lui, je n'ai, qu'il me ſouvienne,
Rien à vous dire.

LE COMTE.

Oui, vous avez raiſon;
C'eſt lui qui peut parler de vous.

LA COMTESSE.

Oui, je veux croire
Qu'il peut en parler; mais ſur quoi?

LE COMTE.

Eh! mais, d'hier il peut conter l'hiſtoire.

LA COMTESSE.

S'il la raconte, on en rira, je croi,
Et puis c'eſt tout.

LE COMTE.

Et c'eſt déjà trop.

LA COMTESSE, *en ſouriant.*

Mais j'eſpère
Que ſans peine de vous j'obtiendrai le pardon
D'un tranſport ſi peu volontaire,
Et que votre amitié ne voudra pas me faire
Un tort réel d'une mépriſe.

LE COMTE.

Non...
Mais pourquoi cette courſe imprévue & ſubite?
Vous auriez pu m'attendre en votre appartement;
Vous auriez pu, du moins, courir... plus lentement.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai; je reçois ſi peu votre viſite,
Que le plaiſir, l'étonnement,
M'ont fait courir un peu trop vîte.

LE COMTE.

Je parle de cela pour vous, & non pour moi.
Dans le monde d'Erbon va raconter l'affaire.

LA COMTESSE.

Eh bien, après? d'où vous vient cet effroi?

LE COMTE.

L'on veut, dans ſes récits, être gai.... l'on veut plaire.

LA COMTESSE.

Oui, mais je crois d'Erbon ſincère;
Et je vois en lui...

LE COMTE.

Moi, je voi
Qu'en racontant, même de bonne foi,
Aſſez ſouvent on exagère.

LA COMTESSE.

Soit. Mais c'eſt un ami; pour moi, je ne crains rien.

LE COMTE.

Et puis, le monde eſt plein d'échos; tout ſe répète,
Tout s'envenime; on interprète
Souvent le bien en mal, jamais le mal en bien...
Mais, expliquez-moi donc d'où vient qu'une partie
De votre appartement eſt preſque ſans bougie,
Eſt à peine éclairée? Oh! vous avez des gens
Si pareſſeux! ſi négligens!

LA COMTESSE.

C'eſt que jamais le ſoir il ne me prend envie
De m'enfermer chez moi ; j'ai dû les étonner.
On ne devine pas. . .

LE COMTE.

Il falloit deviner.
On ne peut pas être plus mal ſervie ;
C'eſt à faire pitié, Madame. Et, s'il vous plaît,
Quel eſt donc ce charmant valet,
Qui me voyant chez vous prêt à me rendre,
Sans aucun ordre, étourdiment,
A couru vîte vous l'apprendre ?

LA COMTESSE.

Oh ! c'eſt excès de zèle ; il a cru bonnement. . .

LE COMTE.

Vous auriez bonne grace encore à le défendre !
Vous ne voyez donc pas où cela va ? Comment !
Sentez-vous quels ſoupçons un jaloux pourroit prendre ?
Et ſi je l'étois, moi, jaloux ?

LA COMTESSE.

Il eſt certain
Que c'eſt tout mettre au pis, auſſi.

LE COMTE.

Soit, mais enfin
Il en eſt, des jaloux. Or, vous devez comprendre
Que de tels valets, entre nous,
Vous feroient ſoupçonner de craindre qu'un époux
Ne vînt, un beau jour, vous ſurprendre.

LA COMTESSE.

Comme vous allez loin !

LE COMTE.

Vraiment,
C'eſt que pour vous cela me pique.
Même je vous prîrai quelque jour inſtamment
De faire maiſon nette impitoyablement,
Et de vous compoſer un nouveau domeſtique.

LA COMTESSE.

Monſieur le Comte, ordonnez librement ;
Prenez ſur ma maiſon un pouvoir deſpotique.
Mais, venons à l'objet dont, au moins en ce jour,

Je voudrois avec vous parler en confidence.
Votre ſœur eſt promiſe au chevalier d'Elcour ;
Souffrez que mon ame, à ſon tour,
Sur cer hymen s'ouvre avec confiance.

LE COMTE.

Quoi ! Madame, auriez-vous blâmé ?...

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, non.
Chez mademoiſelle d'Orſon
Le goût ſeul tiendra lieu de l'amour qu'elle ignore.
Mais je voudrois vous voir encore
Interroger le cœur de ſon époux ;
Le ſonder...

LE COMTE.

Mais ſon cœur s'eſt montré devant vous
Cent & cent fois ; d'Elcour eſt incapable
De vouloir vous en impoſer.

LA COMTESSE.

Oui ; mais peut-on lui ſuppoſer
Un amour tant ſoit peu durable.

LE COMTE.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Vous ſavez, je crois,
Ce qu'il eſt.

LE COMTE.

Dites mieux, ce qu'il fut autrefois.
Peut-être ſa gaîté garde encor le langage,
L'apparence des mœurs qu'il n'eut qu'un ſeul moment ;
Mais il eſt généreux, bon ami, bon amant ;
Il ſera bon mari.

LA COMTESSE.

J'accepte ce préſage.
Pardon, vous connoiſſez mon cœur ;
Vous le ſavez, pour votre jeune ſœur
J'ai la tendreſſe d'une mère.
Voyez encor d'Elcour. Ah ! recommandez-lui,
Priez-le bien, comme ami, comme frère,
D'être toujours ce qu'il eſt aujourd'hui.
Je la connois, je réponds d'elle ;

Elle

Elle l'aimera quelque jour;
S'il alloit trahir ſon amour!
S'il n'étoit plus qu'un époux infidèle!
Ah! j'en ſuis sûre, elle en mourroit.
Oui, par fierté, peut-être, elle voudroit
Cacher aux yeux d'autrui ſa bleſſure cruelle;
Peut-être même aux yeux de ſon époux,
Pour ne pas l'affliger, & par délicateſſe,
Dans ſon cœur, en ſecret jaloux,
Elle renfermeroit ſes ennuis, ſa triſteſſe;
Elle craindroit...

LE COMTE, *troublé.*

Eh! mais pourquoi...
Se créer par avance un chimérique effroi?
Pourquoi... du Chevalier ſoupçonner la tendreſſe?

LA COMTESSE, *avec abandon.*

Vous ne connoiſſez pas les ſupplices affreux
D'une épouſe qui cache un amour malheureux;
Qui de ſes pleurs, la nuit, baigne ſa triſte couche,
Et fait mentir, le jour, ſes regards & ſa voix;
Qui toujours ſe condamne à porter à la fois
Le chagrin dans le cœur, & le rire à la bouche!
Si vous ſaviez tout ce qu'on ſouffre, hélas!
A n'être plus aimée, alors qu'on aime encore!
N'avoir que le mépris d'un époux qu'on adore!...
Tant de ſecrets ennuis! de douloureux combats!...
Qu'à jamais, s'il ſe peut, votre ſœur les ignore!...
(*Se reprenant.*)
Mais, pardonnez, je vais plus loin que je ne dois;
Mon amitié...

LE COMTE.

(*A part.*)
Madame!... Oh! non, jamais ſa voix
(*Haut.*)
Ne m'a ſi fort troublé! Ma ſurpriſe eſt extrême!
Sur un ton ſi chagrin vous parlez des époux,
Que vous avez l'air, entre nous,
D'en être... au repentir vous-même.

LA COMTESSE, *très-gracieuſement.*

Non, mon ami, vous avez mal jugé

Je voudrois avec vous parler en confidence.
Votre ſœur eſt promiſe au chevalier d'Elcour;
Souffrez que mon ame, à ſon tour,
Sur cet hymen s'ouvre avec confiance.

LE COMTE.

Quoi! Madame, auriez-vous blâmé?...

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, non.
Chez mademoiſelle d'Orſon
Le goût ſeul tiendra lieu de l'amour qu'elle ignore.
Mais je voudrois vous voir encore
Interroger le cœur de ſon époux;
Le ſonder...

LE COMTE.

Mais ſon cœur s'eſt montré devant vous
Cent & cent fois; d'Elcour eſt incapable
De vouloir vous en impoſer.

LA COMTESSE.

Oui; mais peut-on lui ſuppoſer
Un amour tant ſoit peu durable.

LE COMTE.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Vous ſavez, je crois,
Ce qu'il eſt.

LE COMTE.

Dites mieux, ce qu'il fut autrefois.
Peut-être ſa gaîté garde encor le langage,
L'apparence des mœurs qu'il n'eut qu'un ſeul moment;
Mais il eſt généreux, bon ami, bon amant;
Il ſera bon mari.

LA COMTESSE.

J'accepte ce préſage.
Pardon, vous connoiſſez mon cœur;
Vous le ſavez, pour votre jeune ſœur
J'ai la tendreſſe d'une mère.
Voyez encor d'Elcour. Ah! recommandez-lui,
Priez-le bien, comme ami, comme frère,
D'être toujours ce qu'il eſt aujourd'hui.
Je la connois, je réponds d'elle;

Elle

Elle l'aimera quelque jour;
S'il alloit trahir ſon amour!
S'il n'étoit plus qu'un époux infidèle!
Ah! j'en ſuis sûre, elle en mourroit.
Oui, par fierté, peut-être, elle voudroit
Cacher aux yeux d'autrui ſa bleſſure cruelle;
Peut-être même aux yeux de ſon époux,
Pour ne pas l'affliger, & par délicateſſe,
Dans ſon cœur, en ſecret jaloux,
Elle renfermeroit ſes ennuis, ſa triſteſſe;
Elle craindroit...

LE COMTE, *troublé.*

Eh! mais pourquoi...
Se créer par avance un chimérique effroi?
Pourquoi... du Chevalier ſoupçonner la tendreſſe?

LA COMTESSE, *avec abandon.*

Vous ne connoiſſez pas les ſupplices affreux
D'une épouſe qui cache un amour malheureux;
Qui de ſes pleurs, la nuit, baigne ſa triſte couche,
Et fait mentir, le jour, ſes regards & ſa voix;
Qui toujours ſe condamne à porter à la fois
Le chagrin dans le cœur, & le rire à la bouche!
Si vous ſaviez tout ce qu'on ſouffre, hélas!
A n'être plus aimée, alors qu'on aime encore!
N'avoir que le mépris d'un époux qu'on adore!...
Tant de ſecrets ennuis! de douloureux combats!...
Qu'à jamais, s'il ſe peut, votre ſœur les ignore!...
(*Se reprenant.*)
Mais, pardonnez, je vais plus loin que je ne dois;
Mon amitié...

LE COMTE.

(*A part.*)
Madame!... Oh! non, jamais ſa voix
(*Haut.*)
Ne m'a ſi fort troublé! Ma ſurpriſe eſt extrême!
Sur un ton ſi chagrin vous parlez des époux,
Que vous avez l'air, entre nous,
D'en être... au repentir vous-même.

LA COMTESSE, *très-gracieuſement.*

Non, mon ami, vous avez mal jugé

Des mots où pour ma ſœur mon ame ſe déploie ;
Non, je ſuis votre épouſe, & la ſuis avec joie ;
Avec ma main, mon cœur eſt engagé.
Du couvent à l'autel, par mon père amenée,
Je ne fis qu'obéir, ma main vous fut donnée ;
Mais libre, dans vos bras j'irois d'un cœur content ;
Vous fûtes accepté lors de notre hyménée ;
Vous ſeriez choiſi maintenant.
Pardon, je n'ai pu me contraindre ;
Mais par ce long diſcours, qui peut vous étonner,
Non, mon deſſein ne fut pas de me plaindre,
Moins encor de vous chagriner...
N'eſt-ce pas, mon ami, vous m'allez pardonner ?
Vous ne m'en voulez point ? & je n'ai pas à craindre...

SCÈNE VIII.

Mlle. D'ORSON, LE COMTE, LA COMTESSE.

Mlle. D'ORSON.

Mon frère, on a ſervi ; mon oncle eſt prêt ; & moi,
De ſa part, je viens pour vous dire
Qu'il vous attend tous deux.

LE COMTE, *à part.*

Ma foi,
C'étoit fait de moi ! je reſpire.

LA COMTESSE, *à part.*

(*Haut.*)

Elle arrive à propos. Nous deſcendons, ma ſœur,
(*Au Comte, en lui tendant gracieuſement la main.*)
Donnez-moi donc la main, monſieur le Comte.
Vous ne me tiendrez pas rigueur ?
(*Après que le Comte lui a donné la main comme un homme qui ſort d'une rêverie dont il eſt confus.*)
Voilà la paix faite, & j'y compte.

SCENE IX.

Mlle. D'ORSON, *ſeule.*

ELLE rit ! mais en même tems
On voit qu'elle déguiſe une douleur ſecrète.
Ai-je donc tort quand je répète
Que les époux ne ſont pas tous contens ?
Mais que faire ? S'il faut qu'on choiſiſſe à mon âge
Le couvent ou l'hymen, quiconque auparavant
Aura vu le premier, voudra du mariage ;
Ce doit être un dur eſclavage,
S'il fait regretter le couvent !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

OH ! me voilà pris ! oui, ma foi !
Que de charmes divers un ſeul objet raſſemble !
Tant de candeur & d'eſprit tout enſemble !
Que de graces !... Mais en ce jour
Un ſoin plus ſérieux m'appelle :
C'eſt par les ſeuls devoirs d'une amitié fidelle,
Que je dois mériter les faveurs de l'amour.
J'ai vu Sophie enfin, cette Circé nouvelle,
Qui fait du Comte aujourd'hui le deſtin.
J'ai dit deux mots, mon projet eſt en train.
Si le Comte eſt aveugle, il eſt tems qu'on l'éclaire,
Ma charmante Sophie, & j'en fais mon affaire.
Je ſais ſur votre cœur comme on acquiert des droits ;
Si je vous rends dupe une fois,
C'eſt pour vous empêcher d'en faire.
Reliſons mon épître ; oui, ce ton préviendra...

Des mots où pour ma ſœur mon ame ſe déploie ;
Non, je ſuis votre épouſe, & la ſuis avec joie ;
Avec ma main, mon cœur eſt engagé.
Du couvent à l'autel, par mon père amenée,
Je ne fis qu'obéir, ma main vous fut donnée ;
Mais libre, dans vos bras j'irois d'un cœur content ;
Vous fûtes accepté lors de notre hyménée ;
Vous ſeriez choiſi maintenant.
Pardon, je n'ai pu me contraindre ;
Mais par ce long diſcours, qui peut vous étonner,
Non, mon deſſein ne fut pas de me plaindre,
Moins encor de vous chagriner...
N'eſt-ce pas, mon ami, vous m'allez pardonner ?
Vous ne m'en voulez point ? & je n'ai pas à craindre...

SCÈNE VIII.

Mlle. D'ORSON, LE COMTE, LA COMTESSE.

Mlle. D'ORSON.

MON frère, on a ſervi ; mon oncle eſt prêt ; & moi,
De ſa part, je viens pour vous dire
Qu'il vous attend tous deux.

LE COMTE, *à part.*

Ma foi,
C'étoit fait de moi ! je reſpire.

LA COMTESSE, *à part.*

(*Haut.*)

Elle arrive à propos. Nous deſcendons, ma ſœur ;

(*Au Comte, en lui tendant gracieuſement la main.*)

Donnez-moi donc la main, monſieur le Comte.
Vous ne me tiendrez pas rigueur ?

(*Après que le Comte lui a donné la main comme un homme qui ſort d'une rêverie dont il eſt confus.*)

Voilà la paix faite, & j'y compte.

SCENE IX.

Mlle. D'ORSON, *ſeule.*

ELLE rit ! mais en même tems
On voit qu'elle déguiſe une douleur ſecrète.
Ai-je donc tort quand je répète
Que les époux ne ſont pas tous contens ?
Mais que faire ? S'il faut qu'on choiſiſſe à mon âge
Le couvent ou l'hymen, quiconque auparavant
Aura vu le premier, voudra du mariage ;
Ce doit être un dur eſclavage,
S'il fait regretter le couvent !

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

OH ! me voilà pris ! oui, ma foi !
Que de charmes divers un ſeul objet raſſemble !
Tant de candeur & d'eſprit tout enſemble !
Que de graces !... Mais en ce jour
Un ſoin plus ſérieux m'appelle :
C'eſt par les ſeuls devoirs d'une amitié fidelle,
Que je dois mériter les faveurs de l'amour.
J'ai vu Sophie enfin, cette Circé nouvelle,
Qui fait du Comte aujourd'hui le deſtin.
J'ai dit deux mots, mon projet eſt en train.
Si le Comte eſt aveugle, il eſt tems qu'on l'éclaire,
Ma charmante Sophie, & j'en fais mon affaire.
Je ſais ſur votre cœur comme on acquiert des droits ;
Si je vous rends dupe une fois,
C'eſt pour vous empêcher d'en faire.
Reliſons mon épître ; oui, ce ton préviendra...

Vos charmes!... elle y croit.... *mon cœur,...* elle y croira.
Eh! pas mal! comme ici le ſentiment pétille!
Ah! ſéducteur! fort bien; & puis, par apoſtille,
Des diamans! quel ſtyle! oh! ma lettre prendra;
J'en ſuis sûr, on m'écoutera.
Germon!
(*Il donne à ſon Laquais une lettre & un écrin.*)
Partez, & faites diligence;
Mais ſur-tout, point de confidence.
(*Seul.*)
Tout, ſes biens, ſon honneur, lui-même eſt en danger.
Je ne vois qu'un moyen d'empêcher ſon naufrage;
Mais ce moyen, qui peut le dégager,
Je riſque tout à le mettre en uſage.
Il peut m'ôter ſa jeune ſœur.
N'importe; l'amitié, l'honneur...
Dois-je de mon projet avertir la Comteſſe?
Mais non. Pourquoi réveiller ſa triſteſſe?
Ah! plutôt puiſſe-t-elle, appellant ſa raiſon,
Toujours de ſa rivale ignorer juſqu'au nom.
Epargnons ſa délicateſſe.

SCENE II.

Mlle. D'ORSON, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE, *au Chevalier.*

JE vous croyois parti.

LE CHEVALIER.

Non, je pars à l'inſtant.

LA COMTESSE.

Oui, mais ſongez qu'on vous attend.

SCENE III.

LA COMTESSE, Mlle. D'ORSON.

LA COMTESSE.

VOUS ſavez ſi pour vous mon ame s'intéreſſe,
Ma ſœur! pour prix de ma tendreſſe,

Traitez-moi, non pas comme ſœur,
Mais, comme amie ; ouvrez-moi votre cœur.

Mlle. D'ORSON.

Quoi ! m'avez-vous ſurpriſe à n'être pas ſincère ?

LA COMTESSE.

Non ; mais ici ſur-tout il faut ne me rien taire.
Aimez-vous bien l'époux que l'on va vous donner ?

Mlle. D'ORSON.

Mais oui, je l'aime aſſez.

LA COMTESSE.

Je ſais que votre frère
Deſire cet hymen, ſans vous y condamner.
Si quelqu'autre...

Mlle. D'ORSON.

A préſent, c'eſt une affaire faite,
Et je ne pourrois plus en prendre un autre.

LA COMTESSE.

Quoi !
Vous ne pourriez ? ...

Mlle. D'ORSON.

Le Chevalier & moi.
(*A l'oreille de la Comteſſe, & d'un air d'enfantillage.*)
Nous ſommes arrangés.

LA COMTESSE, *en ſouriant.*

Bon !

Mlle. D'ORSON.

Oui, je le répète,
Ni l'un ni l'autre ailleurs ne peut donner ſa foi.
Puis il m'a promis.... Il me ſemble
Que l'hymen, quelquefois donne un air triſte.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

Mlle. D'ORSON.

Nous ſerons toujours gais.

LA COMTESSE.

Fort bien.

Mlle. D'ORSON.

Souvent de deux époux qu'un même nœud raſſemble,
Quand l'un eſt ici, l'autre eſt là.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

Mlle. D'ORSON.

Nous changeons tout cela ;
Et nous ſerons toujours enſemble.

LA COMTESSE, *avec l'expreſſion du ſentiment.*

Oui, ſans doute, oui, l'hymen vous doit des jours heureux.
Mais du bonheur, quand on ſe fait l'image,
On doit craindre, ſi l'on eſt ſage,
D'exagérer ſon eſpoir & ſes vœux.
Quand on voit trop beau par avance,
Quelquefois (tant de près le charme eſt affoibli !)
Le bien que l'eſpérance avoit trop embelli,
Eſt gâté par la jouiſſance.
Sans vouloir vous offrir un portrait affligeant
De cette chaîne auguſte & ſouvent fortunée,
Craignez qu'eſpérant trop des nœuds de l'hyménée,
Votre cœur ne devienne un jour trop exigeant.
Souvenez-vous enfin, qu'uſer de complaiſance
Eſt le bonheur & le devoir de tous ;
Et que ſouvent, pour deux époux,
L'art d'être heureux, c'eſt l'indulgence.

Mlle. D'ORSON.

Mais ſi le Chevalier alloit être jaloux ?

LA COMTESSE.

Eh bien, un cœur jaloux & tendre
Peut faire encor notre bonheur.

Mlle. D'ORSON.

Que vous devez être heureuſe, ma ſœur !
Car mon frère eſt jaloux à ne pas s'y méprendre.

LA COMTESSE, *avec effort.*

Je ſuis heureuſe auſſi.

Mlle. D'ORSON.

Cependant, pardonnez,
Votre air chagrin, je le confeſſe,
M'alarme quelquefois.

LA COMTESSE.

Croyez-moi, vous prenez
L'air occupé pour la triſteſſe.
Le nom d'épouſe, en comblant nos deſirs,
Ajoute à nos devoirs ainſi qu'à nos plaiſirs.

Mlle. D'ORSON.

Oui, ſouvent vous m'avez fait craindre
Que mon frère en ſecret n'osât vous chagriner.

LA COMTESSE.

Votre frère! & ſur quoi peut-on le ſoupçonner?
Me vîtes-vous jamais l'accuſer ou m'en plaindre?
La paix & l'union habitent parmi nous.
Vous le voyez, demain nous célébrons ſa fête;
Pour lui, ſans l'avertir, un ſpectacle s'apprête;
Et j'ai pris dans la pièce un rôle, ainſi que vous.
Sont-ce là des projets que le dégoût enfante?

Mlle. D'ORSON.

Vous m'aſſurez donc bien que vous êtes contente?
Heureuſe?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Oui.

Mlle. D'ORSON.

De quel poids vous ſoulagez mon cœur!
Ainſi votre amitié m'engage
A tenter à mon tour le ſort du mariage?
A prendre un époux?

LA COMTESSE, *de même.*

Oui, ma ſœur.

(*A part.*)

Je ſouffre à lui parler, & ne ſais que lui dire;
A chaque mot, mon ame ſe déchire.
(*Haut.*)
Allez, ma ſœur... d'Elcour nous attend au jardin...
J'ai quelque ordre à donner... je vous rejoins ſoudain.

Mlle. D'ORSON, *ſeule.*

Bon! ne voilà-t-il pas l'ennui qui la tourmente,
Et qu'elle diſſimule en vain!
Quand elle dit qu'elle eſt contente,
Elle le dit d'un ton chagrin.
J'en reviens toujours là; ma ſœur aura beau dire:
De quelque ennui ſecret ſon cœur eſt dévoré;
Chaque fois que je la vois rire,
Je m'apperçois qu'elle a pleuré.

SCENE IV.

LE COMTE, LE MARQUIS, Mlle. D'ORSON.

LE MARQUIS.

QUOI! ma petite nièce ici ſeule?
(S'approchant de l'oreille de mademoiſelle d'Orſon.)
Il nous quitte;
Mais je le crois encore au jardin. Vîte! eh! vîte.
(Il la pouſſe vers la couliſſe; Mlle. d'Orſon s'en va, & le Marquis rit de plaiſir en la regardant.)

SCENE V.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AVANT de m'en aller, d'Orſon, cauſons un peu;
Rien ne nous preſſe. Mon neveu,
C'eſt moi qui fis ton mariage,
Et je ſuis, grace au ciel, content de mon ouvrage;
De ta conduite, enfin, je ſuis édifié.

LE COMTE.

Je ne mérite pas ce...

LE MARQUIS.

Point de modeſtie.
Auſſi pour toi mon amitié,
Comme tu vas le voir, ne s'eſt pas ralentie.
Je viens ſolliciter, d'Orſon; ſais-tu pourquoi?
Connois-tu mon projet?

LE COMTE.

Non.

LE MARQUIS.

Va, qu'il réuſſiſſe;
Le ſuccès te fera plaiſir autant qu'à moi;
J'en ſuis certain.

LE COMTE.

Vous me rendez juſtice.

LE MARQUIS.

Oh! je m'entends.

LE COMTE.

Cela paroît vous occuper?

LE MARQUIS.

Beaucoup; & c'eſt ainſi qu'il faut que tout ſe traite.
C'eſt peu de demander la grace qu'on ſouhaite;
Il faut courir après, ſi l'on veut l'attraper.
La faveur eſt comme une belle,
Aux modeſtes amans, toujours fière & cruelle.
Fatiguez à grands cris ceux par qui doit couler
De ſes dons la ſource infidelle:
Avant d'avoir réponſe, il faut long-tems parler.
Enfin ces bienfaiteurs que partout on renomme,
Cherchent aſſez ſouvent, en obligeant quelqu'un,
Moins à ſervir un galant homme,
Qu'à s'affranchir d'un importun.
J'ai toujours voulu me conduire
D'après les ſentimens que je t'expoſe ici.
Ont-ils le ſens commun? je n'oſerois le dire;
Car l'âge avec le corps uſe l'eſprit auſſi.

LE COMTE.

Comment! de ce diſcours, auſſi vrai qu'énergique,
Chaque mot devroit être écrit;
C'eſt parler en homme d'eſprit,
Et penſer en grand politique.

LE MARQUIS.

Tu trouves donc que j'ai le ſens commun?

LE COMTE.

Vous? vous êtes la raiſon même.

LE MARQUIS.

J'en ſuis bien-aiſe. Allons, tu ſais combien je t'aime;
Mais par trop d'amitié l'on peut être importun.
Ah! tiens, voilà Frontin.

SCENE VI.

FRONTIN, LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE, *à Frontin.*

APPROCHEZ. Et ma lettre?

(*Au Marquis.*)

Vous permettez?

FRONTIN.

Je viens de la remettre ;
Et l'on a répondu : J'irai.

LE COMTE.

As-tu trouvé compagnie ?

FRONTIN.

Oh ! perſonne ;
On étoit ſeule.

LE COMTE.

Et vous êtes entré ?

FRONTIN.

Oui, Monſieur, on m'a vu moi-même.

LE COMTE.

Je ſoupçonne...
N'as-tu rien obſervé ? n'as-tu ?...

FRONTIN.

Pardonnez-moi ;
J'ai vu qu'on me parloit d'un air de bonne foi...

LE MARQUIS.

On étoit ! *On* parloit ! *On* m'a vu !... Quel langage !
Mon neveu, ce garçon méconnoît-il l'uſage
De nommer les gens par leur nom ?
Ne ſait-il donc jamais s'exprimer que par *on* ?

LE COMTE.

Il eſt vrai que ſa langue eſt un peu ſingulière ;
C'eſt un tic. Par bonheur je ſuis fait à ſon ton ;
Même en l'interrogeant je ſavois la manière
Dont il alloit répondre à chaque queſtion.

LE MARQUIS.

Moi qui n'y ſuis pas fait, avec lui je te laiſſe ;
Plus à ſon aiſe *on* pourra te parler.

SCENE VII.

FRONTIN, LE COMTE.

LE COMTE.

CE ſoir au bal, elle veut donc aller ?

FRONTIN.

Monſieur, à ce ſeul mot qui bannit la triſteſſe,
J'ai vu dans ſes beaux yeux éclater l'allégreſſe ?

LE COMTE.

A-t-on dit à quelle heure on veut partir, au moins?

FRONTIN.

Non, Monſieur; il faut tant de ſoins!
Mais quand il ſera plus facile
De prévoir le moment auquel on ſera prêt,
Quelqu'un viendra vous parler en ſecret,
Ou bien à moi, ſi Monſieur eſt en ville.

LE COMTE.

On choiſira ſans doute un meſſager habile?

FRONTIN.

Oh! de vos ſoins on ſait que le plus important
C'eſt le ſecret; que, par délicateſſe,
Monſieur, vous ne craignez rien tant
Que d'affliger madame la Comteſſe.
Que vous êtes humain! & qu'il eſt parmi nous
Peu de maris qui ſoient faits comme vous!
Monſieur, votre prudence eſt telle,
Qu'on doit...

LE COMTE.

Vous ſavez que ſans bruit
Il faut que mon carroſſe, avant d'être chez elle?...

FRONTIN.

Oui, Monſieur, vous attende à cent pas.

LE COMTE.

Et la nuit?...

FRONTIN.

Je ſais, point de flambeau; je ſuis aſſez inſtruit.
Vous voulez au cenſeur le plus inexorable,
Fermer la bouche forcément;
Je ſais que vous voulez, Monſieur, abſolument,
Vivre en époux irréprochable....

LE COMTE.

Mais à Liſette, au moins, vous n'allez pas compter?...

FRONTIN.

Moi! vous pourriez de moi craindre ce tour infâme!
A qui pourrois-je réſiſter,
Si j'étois ſéduit par ma femme?
Aux grands crimes toujours on parvient pas-à-pas,
Et mon premier forfait, Monſieur, ne ſeroit pas

Une malice auſſi profonde.
A ma femme, qui, moi, j'irois conter cela?
Il faudroit donc qu'avant d'en venir là,
Je l'euſſe dit à tout le monde.

LE COMTE.

Avertiſſez mes gens qu'on peut laiſſer monter
Un laquais, qui tantôt viendra ſe préſenter.
J'attends Madame...

FRONTIN.

On vient, je me retire. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

FAUT-IL être attriſté, Madame, ou réjoui
De ce qu'on vient de vous écrire?
Vous avez eu, je crois, des lettres?

LA COMTESSE.

Oui,
Et j'oubliois de vous le dire.
C'eſt de mon vieux parent le marquis d'Ervaley;
Il arrive à Paris, & ſon retour m'étonne.

LE COMTE.

Je ne demandois pas le nom de la perſonne.

LA COMTESSE.

Je le ſais bien, Monſieur; & ſi j'en ai parlé,
C'eſt... pour parler.

LE COMTE, *après un ſilence.*

Je viens vous faire confidence
D'un doute qu'aujourd'hui m'inſpire votre honneur;
A votre jugement je le ſoumets d'avance.
Quoique d'Elcour bientôt ſoit l'époux de ma ſœur,
Il ne l'eſt pas encore; & durant mon abſence,
Il précède, accompagne ou ſuit par-tout vos pas?
Comme moi, ne craignez-vous pas?

LA COMTESSE.

Quoi?

LE COMTE.

Les propos. Vous ſavez comme on donne
Un ridicule?

LA COMTESSE, *à part.*

Bien! ceci fait des progrès;
Ses ſoupçons, grace au ciel, n'ont épargné perſonne.
(*Haut.*)
D'Elcour eſt votre ami?

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien, après?
Ce n'eſt pas moi non plus qui le ſoupçonne.
Vous avez la fureur de me mêler exprès
Par-tout où je n'ai point affaire.
Je vous parle en ami, je ne ſuis-là pour rien.
Voyez, je crains peut-être un mal imaginaire;
Je peux m'être trompé.

LA COMTESSE.

Non, vous voyez très-bien;
Je ne recevrai plus d'Elcour en votre abſence.

LE COMTE.

Oh! j'en croirai votre prudence.
Mais à d'Elcour, de tout cet entretien,
Vous ne ferez, j'eſpère, aucune confidence?
Vous le verriez bientôt (oh! je connois d'Elcour)
Me prêter des motifs... & peut-être à vous-même,
Vous taxer envers moi d'un véritable amour;
Me croire aimé par vous... là.... comme on aime.
Ce ſeroit, n'eſt-ce pas, vous... calomnier?

LA COMTESSE.

Moi?....
Mais j'ai toujours pour vous...

LE COMTE.

Oui, je le croi,
Une amitié bien douce, bien tranquille.

LA COMTESSE, *à part.*

Tranquille!

LE COMTE.

Et l'amitié, j'en fais toujours grand cas.
M'aimer d'un autre amour vous ſeroit difficile;
Cela doit être, & je ne prétends pas

Être exigeant, cruel.. Mais à propos, Madame;
Vous a-t-on dit la nouvelle du jour ?

LA COMTESSE.

Non, Monſieur.

LE COMTE.

Le Marquis d'Herté, contre ſa femme,
Vient d'obtenir un ordre de la Cour :
Elle eſt partie.

LA COMTESSE.

Ah Dieu ! quelle triſte nouvelle !
Que je la plains !

LE COMTE.

Mais, avec elle
Vous n'aviez, ce me ſemble, aucun nœud d'amitié.

LA COMTESSE.

Son malheur eſt ſi grand, Monſieur, que la pitié
Doit....

LE COMTE.

C'eſt avoir l'ame fort belle !
Mais ſon malheur n'eſt pas le terme tout-à-fait.

LA COMTESSE.

La Marquiſe, dit-on, avant d'être infidelle,
Avoit perdu ſon cœur.

LE COMTE.

On l'a dit en effet,
Pour la rendre moins criminelle.

LA COMTESSE.

Par-là je ne veux point excuſer ſes erreurs.
Je ſais que d'un mari les vœux ardeurs
N'autoriſent jamais les travers d'une femme ;
Quand un époux a pu nous oublier,
La vengeance eſt un droit qu'envain l'amour réclame ;
Imiter un ingrat, c'eſt le juſtifier.
Il étoit fort jaloux.

LE COMTE.

Il avoit tort, Madame.
Oh ! oui.... Mais il diſoit qu'un mari vigilant,
Même à l'excès, devient utile ;
Qu'à la femme, en la ſurveillant,
Il rend la vertu plus facile ;

Qu'il fait doubler les forces de ſon cœur
Par ſa jalouſie importune ;
Et qu'à tout prendre enfin, pour garder ſon honneur ;
Deux ſageſſes valent mieux qu'une.
Il avoit de l'eſprit.

LA COMTESSE.

D'accord.
Mais on dit qu'il grondoit ſans ceſſe.

LE COMTE.

Il avoit tort.
Mais il diſoit, il prouvoit même
Que toujours un objet qu'on aime,
Triſte ou gai, plaît également.
Aſſez bien, par fois il raiſonne.

LA COMTESSE.

Et ſitôt qu'il alloit joindre ſon régiment,
Il falloit qu'enfermée en ſon appartement,
La Marquiſe ne vît perſonne.

LE COMTE.

Il avoit tort aſſurément.
Mais voici ſon raiſonnement :
Du ſexe, diſoit-il, moi, je ſuis idolâtre ;
Je crois qu'il ſe défend par ſa ſeule vertu ;
Mais le plus sûr, pour n'être point battu,
C'eſt de n'avoir pas à combattre.
Puis il l'aimoit.

LA COMTESSE.

Ah ! bon, inſiſtez ſur ce point,
Si vous le défendez.

LE COMTE.

Je ne le défends point ;
Je ſuis hiſtorien.

LA COMTESSE.

Quoi ! d'un époux aimable
Elle avoit la tendreſſe ! eſt-il un ſort plus doux ?
Quoi ! pouvant être heureuſe au ſein de ſon époux,
Elle aima mieux être coupable !
On l'aimoit, & ſon cœur a formé d'autres vœux !
Elle a détruit ſon bonheur elle-même !
Qu'importe que l'objet qu'on aime

Soit jaloux, s'il eſt amoureux !
Ses ſoupçons outrageants, même ſes violences,
Tout ce que l'amour fait eſt abſous par l'amour :
Ses peines ſont des récompenſes ;
Et pour lui le cœur, chaque jour,
De ſes privations ſe fait des jouiſſances.
Oui que l'on me condamne au reproche, au courroux,
A la gêne, à tous les ſupplices
Que puiſſe inventer un jaloux ;
S'ils viennent de l'amour, j'en ferai mes délices.

LE COMTE.

Eh ! pourquoi, ſi l'on peut vous aimer ſans cela ? . . .

LA COMTESSE, *à part, mettant la main ſur ſon cœur.*

Oui vous avez raiſon. . . Mon mal eſt toujours là.
Oh ! je le vois, j'aurois beau faire ;
Je ne peux juſqu'au bout l'entretenir ſur rien,
Sans me trahir.

LE COMTE, (*à part.*)

Ah ! j'avois bien affaire
De demander cet entretien !

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

AH ! vous voilà tous deux ! Je vien
Vous faire un récit qui, j'eſpère,
Va vous amuſer.

LE COMTE, (*à part.*)

Ah !

LA COMTESSE, (*à part.*)

J'en ai beſoin.

LE COMTE.

Eh bien ?
Nous voilà prêts, mon Oncle.

LE MARQUIS.

Ecoute.

En

En te quittant, il te ſouvient ſans doute
Que chez le Commandeur j'allois dire deux mots?
J'étois à peine aſſis qu'il arrive à propos
Un de ces grands parleurs, féconds, intariſſables,
Du bulletin du jour courier infatigable....
Tu ne vois rien encor de plaiſant?

LE COMTE.

Juſques-là....?

LE MARQUIS.

Un moment, & nous y voilà.
J'écoutois peu ſa harangue indiſcrette;
Même ennuyé déjà, j'allois me retirer,
Quand ton nom a frappé mon oreille diſtraite.

LE COMTE.

Mon nom?

LE MARQUIS.

Oui, ce Monſieur t'a daigné conſacrer
Un article de ſa gazette.

LE COMTE.

C'eſt trop d'honneur, aſſurément.
Mais, qu'a-t-il donc dit?

LE MARQUIS.

Un moment?
Il ignoroit mon nom. Sa politeſſe,
Ayant fait de toi-même un éloge flatteur,
A vanté fort au long & l'eſprit & le cœur,
Et la beauté de la Comteſſe.
(*En riant.*)
Puis d'un ton preſque douloureux,
Il a dit que c'étoit dommage,
Et que ſes qualités, ſes charmes & ſon âge,
Méritoient un ſort plus heureux.

LA COMTESSE.

Plus heureux? Quel eſt ce langage?
Mais je ſuis très-heureuſe.

LE MARQUIS.

Oh! nous n'en ſommes pas.
Il a dit que de la Comteſſe
Le monde faiſoit tant de cas.
Qu'avec chagrin tous les gens délicats

T'avoient vu prendre une Maîtreſſe,
(*En riant de toutes ſes forces.*)

LA COMTESSE, *à part.*

Quel incident fâcheux!

LE COMTE.

Quoi, Monſieur?

LE MARQUIS, *de même.*

Il prétend
Que d'une jeune fille achetant la tendreſſe,
Tu montres pour ta femme un mépris éclatant.
Hem? que dis-tu du perſonnage?
Conter tout cela, moi préſent!
Ne trouves-tu pas bien plaiſant
Qu'il vienne?..

LE COMTE.

(*A part.*)

Oh! très-plaiſant. J'enrage.

LA COMTESSE, *à part.*

Je me paſſerois fort d'un pareil entretien;
En effet, pour nous faire rire,
Mon oncle s'y prend aſſez bien!

LE MARQUIS, *de même.*

J'écoutois d'abord ſans rien dire;
Puis, pour faire durer le plaiſir juſqu'au bout,
J'ai fait des queſtions: il répondoit à tout;
Et toujours pour un mot une harangue entière.
Cet homme-là fait tout abſolument;
Comme toi-même, il connoît ta bergere.

LA COMTESSE.

Ainſi le premier fat, toujours impunément,
D'un ſeul mot dénigre, diffâme....

LE MARQUIS.

Allons, allons, nous ſavons tous, Madame,
Que vous êtes heureuſe; ainſi point de courroux.
Bien, fort bien, ai-je dit; mais le connoiſſez-vous?

LE COMTE.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Jamais il n'a vu cette belle:
Mais il tient ces détails de l'un de ſes amis.
Il a fait plus, il m'a promis....

LE COMTE.

Il a promis ? . . .

LE MARQUIS.

Il veut me la faire voir.

LE COMTE.

Elle ?

Et vous avez dit non ?

LE MARQUIS.

Je n'avois garde.

LE COMTE.

Quoi ! . .

LE MARQUIS.

Je l'ai pris au mot, & bien vîte.

LA COMTESSE, *à part.*

Je ſouffre, hélas ! pour lui comme pour moi.

LE COMTE.

Eh ! pourquoi vous mêler ? . .

LE MARQUIS.

Tais-toi donc ; il mérite
Que je le pouſſe à bout. Oh ! j'irai.

LE COMTE, *vivement.*

Non ;
Ne vous commettez point ; c'eſt moi ſeul qu'on offenſe,
J'irai moi-même, & j'en aurai raiſon.

LE MARQUIS.

Point : je te dis que j'irai.

LA COMTESSE.

Moi, je penſe,
Si vous me demandez mon avis ſur cela,
Qu'il faut répondre à tous ces propos-là
Par le mépris & le ſilence.

LE MARQUIS.

Eh bien ? quel air dolent avez-vous là tous deux ?
Quel diable de maintien !

LE COMTE.

Ah ! c'eſt qu'il eſt fâcheux. . .

LE MARQUIS, *toujours riant.*

Oh ! très-fâcheux, je le confeſſe.
Ah ! fort bien, petit ſcélérat ! . . .
Prenez-bien garde à vous, ma nièce :

Vous avez pour époux un perfide, un ingrat ;
On diroit qu'il vous aime avec idolâtrie : . .
Il n'en eſt rien, c'eſt un détour :
Pour vous ſon cœur a de la jalouſie,
Pour un autre il a de l'amour.
(*Il rit encore plus fort.*)

LA COMTESSE.

Monſieur le Marquis ! . . .

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'eſt-ce ?
Encor de l'humeur, du courroux?
Toujours effarouchée ? en vérité, ma nièce,
On ne peut pas rire avec vous.

LE COMTE.

C'eſt qu'il eſt vrai qu'un pareil perſifflage,
S'il ſe prolonge trop, mon oncle, amuſe peu.

LE MARQUIS.

Tu me trouves diffus ? parbleu,
Notre conteur l'eſt un peu davantage.
Et l'hiſtoire, dis-moi, de ta belle ? entre nous,
En abrégé, penſes-tu qu'il l'ait faite ?
Il en parloit d'un ton à tuer un jaloux.
Il faudroit voir comme il la traite !
Monſieur le Comte, vous penſez
L'avoir ſéduite, être aimé d'elle ?
Si vous l'avez écrit dans la tête, effacez.
Elle vous eſt pleinement infidelle.

LE COMTE, *vivement & avec un rire forcé.*

Comment ? . . . car en effet ceci devient plaiſant.
Oui, mon oncle a raiſon, Madame ;
Il faut en rire. On dit donc à préſent
Que ma belle a trahi ma flamme ?
Ah ! contez-nous cela.

LE MARQUIS.

Oui, l'on vous trahit.

LE COMTE, *de même.*

Bon !
C'eſt un malheur. Et pour qui ? le dit-on ?

LE MARQUIS.

Pour mille autres.

LE COMTE, *de même.*

Pour mille?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

LE COMTE, *de même.*

C'eſt dommage!

LE MARQUIS.

Ah! vous vous aviſez, vous, Monſieur le volage,
D'être à la fois dupe & fripon!
Sûr du cœur de votre maîtreſſe,
Sûr de votre ſecret, donnant un libre eſſor...
Mais, chût! n'en parlons plus, car nous ferions encor,
A coup sûr, pleurer la Comteſſe.

LA COMTESSE.

Non, mon oncle, c'eſt moi qui crains de vous troubler.
Je ne me ſens pas bien; ſouffrez que je vous quitte.

(*Elle ſort.*)

LE MARQUIS, *au Comte.*

Que t'ai-je dit? Va-t-en bien vîte;
Va, cours la conſoler. Va, va.

(*Il le pouſſe, en riant, vers la Comteſſe. Le Comte, qui fait d'abord ſemblant de la ſuivre, ſort par une autre porte, ſans que le Marquis s'en apperçoive.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, *ſeul.*

OH! les amans,
Je l'avoûrai, ſont de drôles de gens!
Quand j'y ſonge pourtant, mon récit trop ſincère,
De ma nièce, après tout, pourroit troubler le cœur;
Nouveau motif pour moi d'éclaircir cette affaire,
Pour pouvoir diſſiper enſuite ſon erreur.
Allons, je me prépare une triple allégreſſe;
Humilier d'un fat le babil ſcandaleux,
De mon neveu d'Orſon juſtifier les feux,
Et remettre la paix dans l'eſprit de ma nièce.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE.

QUOI! vous partez ſi vîte?

LE MARQUIS.

Une affaire qui preſſe...

LE COMTE.

Vous n'allez pas ſans doute éclaircir, de ce pas,
L'hiſtoire, là, de ma maîtreſſe?
Ces contes de tantôt?

LE MARQUIS.

Non pas.

LE COMTE.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Oh! non; c'eſt pour une autre affaire.

LE COMTE.

Je l'ai craint d'abord, à vous voir.

LE MARQUIS.

Oh! je n'y ſongeois pas.

LE COMTE.

Vous auriez pu vouloir...
Mais il eſt mieux de n'en rien faire.
Vous n'irez donc pas?

LE MARQUIS.

Non, je n'irai que ce ſoir.

LE COMTE, *vivement.*

Ce ſoir?

LE MARQUIS.

Oui: n'eſt-ce pas aſſez tôt?

LE COMTE.

Au contraire:
Même je craindrois, entre nous,
Qu'on ne jugeât trop peu digne de vous
D'aller vérifier une auſſi triſte fable:

Car dans le fond, rien n'eſt plus miſérable!
Et ſi j'étois de vous....

LE MARQUIS.

Eh! non, non, mon neveu.
Aux dépens du conteur je prétends rire un peu;
Car il aura promis plus qu'il ne pourra faire.
Mais changeons de propos.

LE COMTE.

Oui, vous avez raiſon.

LE MARQUIS.

Hier, tu t'étonnois, d'Orſon,
De me voir éveillé plutôt qu'à l'ordinaire?

LE COMTE.

Mais, oui.

LE MARQUIS.

C'eſt qu'à la cour ſe traite mon affaire;
Et dans ce pays-là, mon neveu, ſois certain
Que fût-on éveillé long-temps avant l'aurore,
En arrivant on trouve encore
D'autres gens levés plus matin.

LE COMTE.

Oui, qui vient tard n'a ni profit ni gloire....
Convenez qu'on a ſu pourtant vous régaler
D'un conte impertinent, abſurde. J'oſe croire....

LE MARQUIS.

De quel conte veux-tu parler?

LE COMTE.

Là, de la ridicule hiſtoire
De mes amours.

LE MARQUIS.

Ah! rien n'eſt ſi plaiſant;
Mais il s'agit d'autre choſe à préſent.
Je n'ai fait, juſqu'ici, parler que mes ſervices;
Mais ſi, de jour en jour, après m'avoir promis,
Le Miniſtre me fait eſſuyer des caprices,
Je ſaurai l'entourer de nos communs amis.

LE COMTE.

Mais je pourrois bien, moi, lui couper les oreilles.

LE MARQUIS.

Au Miniſtre? Es-tu fou, d'Orſon?

Pour le ſuccès, cela feroit merveilles!
C'eſt fort bien ſolliciter!

LE COMTE.

Non;
Je parlois de ce fat...

LE MARQUIS, *en colère.*

Oh! ce propos, d'Orſon;
Me laſſe enfin, commence à me déplaire.
M'écoutez-vous?

LE COMTE.

Ah! mon oncle, pardon;
Rien ne pourra plus me diſtraire.
Parlez.

LE MARQUIS, *toujours en colère.*

C'eſt bien le moins, je croi,
Lorſque pour toi j'agis, que tu daignes m'entendre;
Car ce que je viens d'entreprendre,
Ce que j'oſe eſpérer, eſt pour toi ſeul.

LE COMTE.

Pour moi?

LE MARQUIS, *du ton le plus affectueux.*

Oui, mon cher neveu, c'eſt pour toi.
Auprès du Roi, ce que je ſollicite,
C'eſt, entre nous, ſon agrément,
Pour te céder...

LE COMTE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Mon gouvernement;
C'eſt pour cela qu'ici je te fais ma viſite.

LE COMTE.

Vous me voyez confus, mon cher oncle: eh! comment
Pourrai-je jamais reconnoître?...
Quoi! vous venez exprès?...

LE MARQUIS.

Toujours les vieilles gens,
Mon neveu, ſont embarraſſans;
Tu ne m'attendois pas; je te gêne peut-être.

LE COMTE.

Qui? vous, mon oncle? O ciel! ni le tems, ni le lieu...

SCENE II.

SCENE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN, *au Marquis.*

MONSIEUR, votre Notaire attend.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

Il falloit dire :
On attend. (*Au Comte.*) Sors-tu, toi ?

LE COMTE.

Non, je m'en vais écrire,
En attendant d'Elcour.

LE MARQUIS.

En ce cas, ſans adieu.

(*Le Comte & le Marquis ſortent.*)

SCENE III.

FRONTIN, *ſeul.*

MONSIEUR s'eſt ennuyé d'être un mari fidèle ;
De mon mieux je me prête à ce goût paſſager.
A-t-il bien ou mal fait ?... Quant à moi, je me mêle
D'obéir à mon maître, & non de le juger.
Je crois bien qu'on pourroit, en critique ſévère,
Le chicaner un peu ſur cette humeur légère :
Mais, ſuis-je fait pour le changer ?
Et d'ailleurs, raiſonnons. Pour aimer ſa maîtreſſe,
Il me paie aſſez bien ; il faut noter ce point ;
Mais, pour aimer ſa femme, il ne me paîroit point.
J'uſe de ſon argent, & lui de mon adreſſe ;
Tout eſt dans l'ordre. Il ſe peut qu'en effet
Il m'en coûte un peu d'innocence :
Mais, ma foi, je ne ſuis pas fait
Pour décider les cas de conſcience.

SCENE IV.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, *arrêtant Frontin.*

MAIS, un moment, Frontin, un moment!

FRONTIN.

Eh bien! quoi?

LISETTE.

Tu fuis toujours.

FRONTIN.

Et toi, ſans ceſſe tu déclames.
Çà, voyons; dépêchons: j'ai hâte.

LISETTE.

Oh! je le croi.
Quand je te parle, je te voi
Toujours preſſé.

FRONTIN.

C'eſt que vous autres femmes
Vous ne l'êtes jamais, ſitôt qu'il faut parler.

LISETTE.

Allons, allons, deux mots; puis tu vas t'en aller.
Quoi! Frontin, à ce point tu peux me méconnoître?
Quoi! tu ne me parleras pas,
A moi, ta femme, & tu me quitteras
Sans me rien dire de ton maître?
Quoi! j'aurai beau prier ſoir & matin,
Tu ne me conteras jamais de bonne grace
Ce qui ſe paſſe ici, mon cher Frontin,
Ce qu'on dit, ce qu'on fait, ce que tu ſais enfin?

FRONTIN.

Que viens-tu me chanter? Eſt-ce que rien ſe paſſe?
Eſt-ce qu'il ſe fait rien? Eſt-ce que l'on dit rien?
Eſt-ce que je ſais rien?

LISETTE.

Ah! barbare! ta femme
N'a donc plus de droits ſur ton ame?
Quand je t'ouvre mon cœur, tu me fermes le tien!
Ton maître t'a ſonné ce matin pour écrire;

Tu tiens même, en ce moment-ci,
Une réponſe ; & tu viendras me dire
Qu'il ne ſe paſſe rien ici !
Inhumain ! comment tu me traites !
N'eſt-il pas de règle, en tout tems,
Que les valets diſent tout aux ſoubrettes ?

FRONTIN.

Oui, les valets encore amans ;
Mais, moi, je ſuis époux. Ecoute :
Il fut un tems où l'amour m'eût ſans doute
Fait babiller ; car tu n'ignores pas
Qu'au tems paſſé, comme au ſiècle où nous ſommes,
L'amour a fait faire ici-bas
Des ſottiſes aux plus grands hommes.
J'en aurois fait auſſi pour toi ;
Je voyois au babil ma langue diſpoſée ;
J'ai ſenti le danger, je t'ai vîte épouſée.
Depuis ce jour je ſuis maître de moi,
Et je ne cauſerai jamais.

LISETTE, *pleurant.*

Oh ! je le croi.

FRONTIN.

De combien de défauts guérit le mariage !
J'étois bavard, je ſuis ſilencieux.

LISETTE, *de même.*

Je le vois bien.

FRONTIN.

J'étois jaloux ; ah ! grace aux cieux ;
Je ſuis guéri de cette rage.

LISETTE, *de même.*

Oh ! je n'en doute point.

FRONTIN.

Je ne pouvois dormir ;
Oh ! maintenant, la nuit, je ne fais plus qu'un ſomme.

LISETTE, *pleurant plus fort.*

Je le ſais bien.

FRONTIN.

Il faut en convenir,
Le mariage auſſi corrige bien un homme !

LISETTE.

Ingrat, je t'aimois mieux avec tous tes défauts.

Ta conſcience, enfin, peut-elle être en repos?
Quand, de te dire tout, j'eus toujours la foibleſſe!
Tu le vois... Viens, ingrat, m'interroger ici
Sur les défauts de ma maîtreſſe.

FRONTIN.

Je ne ſuis pas curieux, dieu-merci;
Et c'eſt encor graces au mariage.

LISETTE.

Tu me pouſſes à bout par d'éternels refus.
Mais, lâche, tu ne ſais donc plus
Dans quels périls ta cruauté t'engage?

FRONTIN.

Ma chère enfant, je tiens du mariage encor
Une vertu de grande conſéquence,
Néceſſaire, & qui vaut de l'or
Pour les maris : la patience.

LISETTE.

Oh! le dénaturé! Mais, quoi!
Tu ne m'aimes donc plus, d'après ce que je voi?

FRONTIN.

Adieu, mon cœur!

SCENE V.

LISETTE, *ſeule.*

Adieu, monſtre! Quelle foibleſſe;
De n'oſer châtier, ainſi que je le dois...
Le fripon conduit tout, à ce que j'apperçois.
Eh! mais, ce Chevalier? ſe pourvoir d'une belle,
Sur le point d'épouſer ici Mademoiſelle!
Il donne des écrins, notre galant berger!
Ah! j'ai bien fait d'interroger,
Pour apprendre cette nouvelle.
Tous les valets, grace au ciel, aujourd'hui
N'ont pas fait du ſilence une étude profonde.
Je vivrois toujours, quel ennui!
Sans ſavoir un ſeul mot des affaires d'autrui,
S'il n'exiſtoit que des maris au monde.
Profitons de ceci du moins. Monſieur d'Elcour,

Madame va ſavo[illegible]e innocent amour ;
Il faudra que tout s'éclairciſſe.
Les deux amis ſont dignes de courroux ;
Et, ſans miſéricorde, on doit faire juſtice
Des volages amans & des maris jaloux.
Allons, courons, l'affaire preſſe.

SCENE VI.

Mlle. D'ORSON, LISETTE.

Mlle. D'ORSON.

LISETTE, avez-vous vu le Chevalier ?

LISETTE.

Moi ? non.
Mademoiſelle... mais pardon...
Je vais parler à ma maîtreſſe.

SCENE VII.

Mlle. D'ORSON, *ſeule & rêvant.*

A tout ce que j'entends, à tout ce que je voi,
En vérité, je ne peux rien comprendre.
Par-tout un air de myſtère, d'effroi !
L'un pleure ! l'autre eſt triſte ! un autre gronde ! & moi,
Je ne ſais rien !

SCENE VIII.

Mlle. D'ORSON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part.*

ON eſt prêt à ſe rendre ;
On a promis réponſe à mon doux compliment.
Mais moi, dans ce fatal moment,
Je ne me défends point d'une frayeur extrême :
Car peut-être, ce ſoir, je perds tout ce que j'aime.
C'eſt jouer trop gros jeu ; riſquer tout en un jour !

Mlle. D'ORSON *à part.*

Ah, bon! voici le chevalier d'Elcour:
Il cauſe avec ma ſœur; il peut avoir ſu d'elle...
(*Haut.*) Monſieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Pardon, j'étois rêveur.

Mlle. D'ORSON.

Savez-vous d'où vient que ma ſœur
Eſt triſte?

LE CHEVALIER.

Non, Mademoiſelle.

Mlle. D'ORSON.

Mais ſavez-vous pourquoi mon frère a de l'humeur?

LE CHEVALIER.

Non.

Mlle. D'ORSON.

Savez-vous pourquoi mon oncle gronde?

LE CHEVALIER.

Non.

Mlle. D'ORSON.

Vous verrez que tout le monde
Sera fâché, ſans qu'on ſache pourquoi!
Çà, Monſieur, ſavez-vous quelle triſte nouvelle
Vous donne un air chagrin? Ah! nous verrons, je croi,
Si vous ſaurez quelque choſe!

LE CHEVALIER.

Qui?... moi?

Mlle. D'ORSON.

Oui, vous. Ne pouvez-vous parler?

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle!...

Mlle. D'ORSON.

Vous ne m'aimez donc plus?

LE CHEVALIER.

Jamais juſqu'à ce jour
Mon cœur ne fut pour vous ſi tendre & ſi fidèle.

Mlle. D'ORSON.

Qu'avez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Mon amitié cruelle
Coûtera cher peut-être à mon amour.

Mlle. D'ORSON.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Notre devoir, ſouvent inexorable...
Mademoiſelle, on peut m'accuſer aujourd'hui ;
Je peux, quoiqu'innocent, vous paroître coupable...
Croyez plutôt mon cœur, que les diſcours d'autrui...

Mlle. D'ORSON.

Eh ! parlez-moi donc... Il ſoupire !...
(*Le Chevalier ſort.*)

SCENE IX.

Mlle. D'ORSON, *ſeule.*

EH bien donc, à préſent il s'en va ſans rien dire ?
Oh ! non, je n'entends rien à tout ce que je voi ;
Tout a changé de face ici depuis une heure.
Et puis ce Chevalier qui s'éloigne de moi !...
Qui me regarde !... & d'un air !... Eh bien, quoi !
Ne voilà-t-il pas que je pleure
Comme lui, ſans ſavoir pourquoi !
S'il vient d'apprendre ici quelque triſte nouvelle,
Il devroit bien...

SCENE X.

Mlle. D'ORSON, LE COMTE.

LE COMTE, *bruſquement.*

RENTREZ, Mademoiſelle.

Mlle D'ORSON.

Quel ſon de voix ! quoi ! mon frère, il ſe peut
Que contre moi !... Cette rigueur m'étonne...

LE COMTE, *plus doucement.*

Rentrez.

Mlle. D'ORSON, *s'en allant.*

Moi, qui jamais n'ai rien fait à perſonne,
Il ſemble qu'aujourd'hui tout le monde m'en veut.

SCENE XI.

LE COMTE, *ſeul d'abord.*

A merveille ! Liſette eſt dans ſa confidence !
J'ai bien fait d'épier leur ſecret entretien.
Ah ! c'eſt d'Erbon ! ce ſoir, en mon abſence,
On l'attend donc ici ! Fort bien !
Frontin !... je ſouffre le martyre !
Dieu !... Frontin !

FRONTIN.

Monſieur, me voici.

LE COMTE, *vivement.*

On me trahit.

FRONTIN.

Je venois vous le dire.

LE COMTE.

Quoi ! tu ſais quelque choſe auſſi ?

FRONTIN.

Oh ! oui, Monſieur, vous aviez dit, ſans doute,
Que vous ne reſtiez pas à ſouper ?

LE COMTE.

Oui.

FRONTIN.

Là-bas,
J'ai vu Madame, à part, s'entretenir tout bas
Avec le Chevalier. Je m'approche, j'écoute...
Vous l'avez permis...

LE COMTE, *avec impatience.*

Oui.

FRONTIN.

L'on appelle ce ſoir
D'Erbon...

LE COMTE, *avec emportement.*

(*A part.*)

Eh ! je le ſais Traîtres ! nous allons voir.

FRONTIN.

Mais cette fâcheuſe nouvelle
N'eſt pas le ſeul danger preſſant.

LE

LE COMTE.

Comment ?

FRONTIN.

Sophie...

LE COMTE.

Eh bien ? ſeroit-elle infidelle ?

FRONTIN, *à part.*

Faiſons-nous délateur pour nous rendre innocent.

LE COMTE.

Parleras-tu ?

FRONTIN.

Monſieur, j'ai voulu par moi-même
Voir les gens qui, tantôt, avoient quelque ſoupçon
Sur Sophie....

LE COMTE.

Hem ?

FRONTIN.

Ma frayeur eſt extrême.
Oui, je croirois qu'ils ont raiſon.

LE COMTE.

Que dis-tu ? Ciel ! Frontin, tandis que je demeure ;
Vas, cours chez Sophie, & ſur l'heure....
Mais non, j'irai moi-même ; il faut,
Dans ce cas-là, parler en face ;
Un tiers peut aiſément ſe trouver en défaut :
Il n'a jamais les yeux de l'amant qu'il remplace ;
Il n'entend que ce qu'on lui dit ;
Ne voit que ce qu'on montre ; il juge la ſurface,
Et jamais dans l'ame il ne lit.
Mais tandis que je ſors pour venger cet outrage,
Si le complot qu'ici l'on trame contre moi ?....

FRONTIN, *à part.*

Quel trouble eſt peint ſur ſon viſage !

LE COMTE.

Puis-je ?...

FRONTIN.

Irez-vous, Monſieur ?

LE COMTE.

Tais-toi.
Oui, je dois me venger ; oui, j'y vole ; & j'eſpère
Qu'à mon retour.... I

FRONTIN.

Au fond, c'eſt fort bien fait;
Car ce que Madame peut faire,
Tous ſes rendez-vous, en effet,
Auprès d'un tel chagrin, ne vous importent guère.

LE COMTE, *le prenant à la gorge.*

Ne m'importent guère! Comment!
Tu veux que je ſouffre en ſilence?...
Qu'en m'éloignant d'ici je ſois d'intelligence?...

FRONTIN.

Eh! non, Monſieur... Reſtez.

LE COMTE.

Tu vois qu'en ce moment
Je ne peux pas ſortir?

FRONTIN.

Sans doute.

LE COMTE.

Et je ne puis reſter.

FRONTIN.

Il eſt vrai.

LE COMTE.

Viens, écoute.
Vas, cours, vole...

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

LE COMTE.

Non, reſte-là.

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

LE COMTE, *avec fureur.*

Eh bien? te voilà!
Avec tes bras pendans & ton morne viſage,
Qui n'exprime jamais qu'un ſtupide embarras!
Tu me verrois périr ſans me tendre les bras,
Digne & trop reſſemblante image
De tes pareils, vil peuple de valets,
Qu'on achète ſans ceſſe, & qu'on n'acquiert jamais!

FRONTIN.

Voilà pour la gent domeſtique,
Si je m'y connois bien, un beau panégyrique!

LE COMTE.

Mon cher Frontin, je n'eſpère qu'en toi;
Cours chez Sophie, obſerve tout pour moi:
Ne m'abandonne pas; ſois l'ami de ton maître.
Vas, malgré mon courroux, je dois me contenir;
Ici j'épîrai tout, & je ſaurai peut-être
Confondre un cœur coupable, avant de le punir.

SCENE XII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE.

MAIS la voici.

LA COMTESSE.

D'Elcour en ce lieu devroit être.

LE COMTE.

Non... pas encor.

LA COMTESSE.

Sans doute il va bientôt paroître?

LE COMTE.

Oui, je le crois. Mais, quel air d'embarras!
Vous paroiſſez troublée?

LA COMTESSE.

Êtes-vous bien tranquille?

LE COMTE.

Eh pourquoi donc ne le ſerois-je pas?
(*A part.*)
Que veut-elle dire? ce ſtyle...

LA COMTESSE.

Pour la dernière fois, il faut parler enfin.
Avez-vous toujours le deſſein
De donner votre ſœur pour femme
Au Chevalier?

LE COMTE.

Et vous, Mâdame,
Aurez-vous donc ſur lui quelque ſoupçon?
Pourquoi ſur ſa gaîté prenant un faux ombrage;
D'après ſon ton léger, croire ſon cœur volage?

LA COMTESSE.

Je vais vous affliger ; pardon.
Je voudrois vous ſauver le déplaiſir extrême...

LE COMTE.

Comment ! expliquez-vous.

LA COMTESSE.

Voici d'Elcour lui-même.

SCÈNE XIII.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

QUAND pour calmer, d'Elcour, de trop juſtes frayeurs,
Votre bouche avoua quelques torts de jeuneſſe,
Je n'ai pas dû penſer que ces aveux trompeurs
Fuſſent un voile heureux, une perfide adreſſe
Pour nous cacher encor de coupables erreurs.

LE COMTE.

Je vous l'ai déjà dit, Madame,
Que votre amitié pour ma ſœur,
A d'injuſtes ſoupçons avoit ouvert votre ame,
D'Elcour eſt mon ami ; je réponds de ſon cœur.

LE CHEVALIER, *à part.*

Que prétend-elle donc ? Je n'y peux rien comprendre.

LE COMTE.

Oui, vous devez compter ſur lui.

LE CHEVALIER.

Mais, eſt-ce tout de bon qu'on m'accuſe aujourd'hui ?
Et ſérieuſement faudra-t-il ſe défendre ?

LA COMTESSE.

Vous deviez employer des confidens diſcrets ?
Monſieur le Chevalier ; on a dit vos ſecrets.
C'eſt à Monſieur de voir s'il veut, ami fidèle,
Donner pour époux à ſa ſœur,
Un homme qui, tout près d'en être poſſeſſeur,
Arrange une intrigue nouvelle,
Et qui, prétendant tour-à-tour,
De devoirs, de plaiſirs, remplir ſa deſtinée,

Veut apparemment que l'amour
Le conſole de l'hyménée.

LE COMTE.

Propos !

LE CHEVALIER, *à part.*

Si j'avois pu lui dire mon deſſein !

LA COMTESSE, *au Chevalier.*

Oſez les réfuter, ſi c'eſt une impoſture.
On n'a pas vu tantôt une lettre, un écrain ? . . .

LE CHEVALIER, *à part.*

Ciel !

LE COMTE.

Un écrain ? . . .

LE CHEVALIER.

Madame, je vous jure
Qu'on vous a mal expliqué mon projet ;
Que de mes vœux, de ma tendreſſe,
Votre ſœur eſt l'unique objet ;
Que mon cœur tout entier pour elle s'intéreſſe.

LA COMTESSE.

Vous éludez.

LE CHEVALIER, *bas.*

Que faites-vous ?
(*A part.*)
Mais vous me trahiſſez. J'enrage !

LA COMTESSE.

Faut-il que je trahiſſe une ſœur, un époux ?

LE CHEVALIER, *de même.*

Laiſſez-moi faire.

LA COMTESSE.

Quel langage !
Que je vous laiſſe faire !

LE COMTE.

Eh bien, cet embarras. . .

LA COMTESSE.

Monſieur, l'aventure eſt réelle ;
Et j'ai même ſu de la belle
Juſques au nom, que je ne cherchois pas :
Sophie.

LE COMTE, *à part.*

O ciel!

LE CHEVALIER, *à part.*

Le mot eſt lâché!

LE COMTE, *à part.*

Que dit-elle?
Veut-elle me confondre? ou dois-je voir en lui
Un perfide rival?

LA COMTESSE.

C'eſt ainſi qu'on l'appelle.
Oſez me démentir; la connoiſſez-vous?

LE CHEVALIER, *avec embarras.*

Oui.

LA COMTESSE.

J'ai donc fait un récit fidèle.

LE COMTE, *en colère.*

Monſieur!

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE COMTE, *de même.*

Défendez-vous.
Il n'eſt plus de tems de rire, & l'aventure eſt telle.

LE CHEVALIER.

Je parlerai.

LE COMTE.

J'y compte.

LE CHEVALIER.

Quel courroux!
Un cœur ne ſauroit, entre nous,
Pouſſer plus loin l'amitié... fraternelle.

LE COMTE.

Je dois ſentir...

LE CHEVALIER.

Oui, je lis dans ton cœur,
Et d'un... frère alarmé j'excuſe la fureur.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Ah! mon ami, l'objet de ſa foibleſſe
Par des chemins fleuris peut conduire au malheur;
Autant que ſes attraits on vante ſon adreſſe.
Mais à juger par cet effroi

Dont votre ame, à ce nom, paroît encore émue;
Cette beauté vous eſt connue,
Et d'un ſi grand danger vous tremblez comme moi.
Ah! l'on m'a dit vrai, je le voi,
D'Elcour, votre ſilence...

LE CHEVALIER.

On veut donc me confondre.
Comte, voyons; ordonnez de ceci:
Eſt-ce à ce tribunal, en ce moment, ici,
Qu'en accuſé je dois répondre?

LA COMTESSE.

Sans doute.

LE CHEVALIER, *ſe diſpoſant à parler.*

Eh bien?

LE COMTE.

Mais non; il ne pourroit
Parler net devant vous ſur un pareil ſujet,
Madame; ſeul à ſeul, j'éclaircirai l'affaire;
Et ſi je réuſſis à juger en effet
Ses procédés, je réponds du ſalaire.

LE CHEVALIER.

Soit; je ſaurai tous deux vous ſatisfaire.
Mais donnez-moi juſqu'à la fin du jour;
Et j'aurai mérité peut-être, à mon retour,
L'eſtime de la ſœur & l'amitié du frère.

(*Il ſort; & par un jeu muet que la Comteſſe ne comprend pas, il lui reproche l'imprudence qu'elle vient de commettre.*)

SCENE XIV.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

J'AI prévu qu'un moment je vous affligerois
Par ma cruelle confidence;
Mais j'allois vous livrer à d'éternels regrets,
Si j'avois gardé le ſilence. (*Elle ſort.*)

LE COMTE, *ſeul.*

Les voilà donc, ces deux amis de cœur!
Fort bien! l'un, ingrat & parjure,
En veut à mes plaiſirs, & l'autre à mon honneur!
Allons; à cet excès s'ils ont pouſſé l'injure,
De l'amitié, comme eux, oubliant tous les droits,
Prévenons, ou vengeons deux affronts à la fois.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE.

TU viens de chez Sophie? Eh bien?

FRONTIN.

Monſieur, je n'ai rien vu chez elle
Qui puiſſe la confondre, elle ou le Chevalier.
Mais j'ai poſé des gens pour épier;
Et tout s'éclaircira; fiez-vous à mon zèle.
Vous ſavez qu'elle doit envoyer aujourd'hui,
Pour vous dire à quelle heure on courra le bal?

LE COMTE, *d'un air réfléchi.*

Oui,
Peut-être elle enverra le nouveau domeſtique;
Il ne m'a jamais vu; je crains toujours...

FRONTIN.

Moi, non.
On l'a donné pour un garçon unique.
Il doit être prudent, car il eſt vieux, dit-on:
Et puis c'eſt de ma main que l'on tient la ſoubrette;
Elle ſaura l'inſtruire avant de l'envoyer.
Oh! quelqu'agent qu'elle veuille employer,
J'en réponds. Diable! elle eſt ſage & diſcrète.

LE COMTE, *revenant ſur ſes pas.*

Vous avez averti que peut-être on ira
L'interroger ſur moi?

FRONTIN.

Perſonne n'entrera,
Et l'on n'apprendra rien ni de ſes gens, ni d'elle.

LE COMTE.

Je m'éloigne un moment, faites bien ſentinelle.

SCENE II.

SCENE II.

FRONTIN, *ſeul.*

HOM ! tout ceci va mal. Ma foi,
Par-tout où mon regard s'arrête,
Depuis quelques momens, je ne ſais, j'apperçoi
Des nuages autour de moi,
Qui m'annoncent de la tempête.
Mais nous voilà ſur mer, voguons ; force de bras ;
Force de rame, & du courage !
Laiſſons faire aux vents. En tout cas,
J'ai fait un peu ma main ; & pour braver l'orage,
Comme il faut tout prévoir, que tout change ici-bas ;
J'ai mis ma pacotille à l'abri du naufrage.

SCENE III.

LE COMTE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

LE Comte reparoît. Oh ! oh ! quel air chagrin !

LE COMTE, *à part.*

Un écrit qu'on liſoit ! qu'on a fermé ſoudain
En me voyant !

FRONTIN, *à part.*

Quelle ſombre triſteſſe !

LISETTE, *à part.*

De loin, dans le boſquet, il a vu la Comteſſe
Qui tenoit ſon rôle à la main ;
Tous les ſoupçons alors ſont entrés dans ſon ame.
Voir un papier écrit dans les mains de ſa femme !
C'eſt pour le rendre fou, ma foi, juſqu'à demain.

LE COMTE, *de même.*

O trahiſon !

LISETTE, *de même.*

Il m'attend au paſſage.
Dieu ſait les queſtions ! j'enrage !
C'eſt un triſte ſervice ! il ennuie à la fin.
(*Frontin s'en va, toujours avec l'air d'obſerver.*)

SCENE IV.

LISETTE, LE COMTE.

LE COMTE, *avec un dépit concentré juſques vers la fin de la ſcène.*

MADEMOISELLE, un mot : je vous trouve ſans ceſſe
L'air très-occupé.

LISETTE.

Mais... je le ſuis.

LE COMTE.

Je le croi.
Quand à la fois on a ſes affaires à ſoi,
Les affaires de ſa maîtreſſe...

LISETTE, *bas.*

C'eſt beaucoup d'affaires. Ma foi,
C'eſt un aſſaut qu'on me prépare;
Tenons-nous bien ; point de grace au jaloux.

LE COMTE.

A vos devoirs vous gardez, entre nous,
Une fidélité bien rare!
La Comteſſe, de vous, doit faire auſſi grand cas :
Son amitié doit payer votre zèle.

LISETTE.

Il eſt vrai ; mais auſſi pour elle
Je ferois tout au monde.

LE COMTE.

Oh! je n'en doute pas.

LISETTE, *à part.*

Je cède de grand cœur au dépit qu'il m'inſpire.

LE COMTE.

J'ai vu tantôt de loin, dans le jardin,
Que vous aviez enſemble un papier à la main ;
A haute voix auſſi vous m'avez paru lire.

LISETTE.

Ah ! Monſieur, cet article-là
Tient au devoir. Je crains les confidences.

LE COMTE, *affectant un air léger.*

Quelle folie ! à moi ? je ſais les convenances,

Et je ne prends à tout cela
Que l'intérêt d'un mari.

LISETTE.

Mais... voilà...

LE COMTE, *de même.*

Un mari, c'eſt ſans conſéquences.
Mettez-moi du ſecret; allons : vous teniez là
Quelques vers amoureux, je gage?

LISETTE, *à part.*

(*Haut.*)
Enfonçons le poignard. Ma foi,
Vous ſavez arracher le maſque du viſage;
On ne peut pas vous échapper.

LE COMTE, *de même.*

Oh! moi,
J'ai le coup-d'œil juſte.

LISETTE, *à part.*

Il enrage!

LE COMTE.

Au reſte, je ne peux m'en offenſer. Je croi
Qu'en peut à la Comteſſe offrir un tendre hommage;
Rien n'eſt ſi naturel.

LISETTE.

Oh! nous pourrions compter
Bien plus d'adorateurs, ſi nous voulions prêter
Une oreille facile à leur galant martyre.

LE COMTE.

Si l'on ne ſe fait écouter,
Il me paroît qu'au moins on ſe fait lire.

LISETTE, *à part.*

Il étouffe!

LE COMTE.

Et ces vers, enfans du ſentiment,
Elle les récitoit, je crois?

LISETTE.

Oh! oui; Madame
A la mémoire heureuſe.

LE COMTE.

Elle y mettoit de l'ame!

LISETTE, *à part.*

Il expire!

LE COMTE.

Sans doute un tel billet aura
Une réponſe?

LISETTE.

Oh! oui, je crois qu'on répondra;
Car...

LE COMTE, *furieux.*

Taiſez-vous, Mademoiſelle.

LISETTE, *à part.*

Quel courroux! Il eſt tems, ma foi,
(*Haut.*)
De l'arrêter. Écoutez-moi,
Monſieur le Comte : il faut...

LE COMTE, *de même.*

Sortez de ma préſence.

LISETTE, *à part.*

(*Haut.*)
Quelle fureur! Je dois en confidence
Vous dire...

LE COMTE.

Non, je n'en ai pas beſoin.

LISETTE.

Que mon devoir...

LE COMTE.

Eſt le ſilence.

LISETTE.

Mais...

LE COMTE, *plus haut.*

Sortez.

LISETTE, *à part, en ſortant.*

J'ai pouſſé la choſe un peu trop loin.

SCENE V.

LE COMTE, *ſeul.*

J'AVOIS tort; j'étois fou de prendre de l'ombrage!
Je devrois vivre ſans ſoupçon!

SCÈNE VI.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *ſerrant un papier dans ſa poche.*

J'AI cru ne point finir. C'eſt un ouvrage
De chercher des papiers parmi... Voilà d'Orſon.

LE COMTE.

Je ſens dans mon cœur une rage!...
Voici mon oncle; allons, contraignons-nous.
(*Très-vivement.*)
Ah! mon oncle, que feriez-vous,
Si, par ſes procédés, votre femme volage
Vous déshonoroit?

LE MARQUIS.

Hem?

LE COMTE.

Vous êtes juſte & ſage.

LE MARQUIS.

Me déshonoroit? moi? Je l'en défirois bien,
Elle, & tout ſon ſexe avec elle.

LE COMTE.

Si, ſous le maſque heureux d'un modeſte maintien,
Elle eût caché long-tems une flamme infidelle?
Si, jouant la candeur, la foi,
Elle oublioit, à ſes amours livrée,
Ce qu'on doit à l'honneur, à ſon époux, à ſoi?

LE MARQUIS.

Eh bien! ma femme alors ſeroit déshonorée.
(*En colère.*)
Mais moi? Te moques-tu? Parbleu, ſans m'abuſer,
Je prétends que je ne peux l'être
Que par moi; qu'à coup sûr mon honneur n'a de maître
Que moi; que nul encor ne peut en diſpoſer,
Ni le perdre que moi. Si la foi, le courage
Illuſtra mes aïeux, cette gloire, je croi,
N'eſt pas un des effets compris dans l'héritage;
Ma nobleſſe vient d'eux, mais ma gloire eſt à moi.
Or, tous les miens, par leur ſottiſe,

N'ont pas plus le pouvoir de m'en déposséder ;
Que mes aïeux n'auroient pu me céder
Par teſtament, celle qu'ils ont acquiſe.

LE COMTE.

Soit. Mais, de grace, dites-moi,
Que feriez-vous, en pareille occurrence ?

LE MARQUIS.

Quel diable de propos ! Ma foi,
Je ferois... j'agirois ſuivant la circonſtance.
Mais, es-tu dans ce cas-là, toi ?

LE COMTE.

Moi ? je ne ſerois pas, mon oncle, ſi tranquille.

LE MARQUIS.

Tu ne le parois guère.

LE COMTE.

Oh ! je le ſuis pourtant.

LE MARQUIS.

En ce cas, ſupprimons un diſcours inutile.
Mon Notaire venoit, ſur un point important...
(*Le Comte s'éloigne, ſans rien dire.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, *ſeul.*

BON ! voilà qu'il s'en va comme un fou, ſans répondre !
Par ma foi, tout ici commence à me confondre.
Je n'entends rien à tout cela.
Oh ! je veux m'éclaircir ; il le faut ; le tems preſſe.
(*Il appelle.*)
Frontin !

SCENE VIII.

FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

VOIS ſi je peux parler à la Comteſſe ;
Tu lui diras qu'*on* attend ; vas.

FRONTIN.

Oui, Monſieur.

SCENE IX.

DUMON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

JE ne ſais ; qu'il parle ou qu'il écoute,
De me déplaire, il eſt toujours certain ;
Il m'eſt ſuſpect.

DUMON, *à part.*

C'eſt lui-même, ſans doute ;
Car il vient de donner ſes ordres à Frontin.

LE MARQUIS, *à part.*

A mes yeux, ſon air, ſon langage
Ne diſent jamais rien de bon.
Je croirois fort que ce viſage
N'eſt que le maſque d'un fripon.

DUMON, *à part.*

Je le croyois plus jeune.

LE MARQUIS, *à part.*

Avec ſon ſtyle ;
On étoit ! *on* parloit ! Son ton myſtérieux
Eſt propre à m'échauffer la bile.

DUMON, *à part.*

Il a l'air un peu ſérieux.
Mais avec quatre mots, il me ſera facile
De dérider ſon front, de le rendre joyeux.
Abordons-le.

LE MARQUIS, *à part.*

Quelle eſt cette face nouvelle ?

DUMON, *s'approchant de ſon oreille.*

Monſieur, à neuf heures ce ſoir,
Chez elle vous pourrez vous voir.
Elle vous attend.

LE MARQUIS.

Moi ? hem ? qui m'attend ?

DUMON.

Eh ! ... elle.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle ? Que diable eſt tout ceci ?

DUMON.

Vous ne m'entendez pas? C'eſt elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle qui vous envoie?

DUMON.

Oui, qui m'envoie ici,
Pour vous parler.

LE MARQUIS.

J'en ai bien de la joie;
Mais je ne connois pas elle.

DUMON.

Eh! Monſieur, pourquoi,
Quand je me fais connoître, affecter du myſtère?
Pourquoi vous déguiſer? Je ſuis du ſecret, moi.
Oh! vous pouvez vous vanter, ſur ma foi,
D'être aimé comme on ne l'eſt guère.
Vraiment, elle eſt folle de vous.

LE MARQUIS.

De moi?

DUMON.

C'eſt un amour qui reſſemble à la rage:
Bien qu'à ſes yeux on vous ait, entre nous,
Repréſenté comme un petit volage!

LE MARQUIS.

Moi! petit volage!

DUMON.

Oui, comme un petit fripon,
Qui, de tems en tems, fait des ſiennes.
Mais comme elle vous aime, & qu'elle a le cœur bon,
Elle veut bien paſſer vos fredaines.

LE MARQUIS.

Oh! non,
Il ne finira point, le bourreau. Mes fredaines!
A qui parlez-vous donc?

DUMON.

A vous. Je préſumois...

LE MARQUIS.

Bon! Et de qui me parlez-vous?

DUMON.

Eh! mais,

Je

Je vous l'ai déjà dit ; c'eſt elle qui m'envoie.

LE MARQUIS.

Elle ! elle ! elle toujours ! Que le ciel te foudroie ?
Mais qui donc ſe nomme elle ?

SCENE X.

DUMONT, FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Frontin.*

EH ! dis-moi donc un peu
Ce que peut me vouloir cet être impitoyable ?

FRONTIN, *bas.*

Que la peſte t'étouffe ! ah ! forcier déteſtable !
Il aura pris l'oncle pour le neveu.
(*Au Marquis.*)
Ah ! ah ! je ſais, Monſieur ; un quiproquo, je gage.
C'eſt à moi qu'on en veut.

LE MARQUIS.

Ah ! bon.
L'un vous dit toujours *elle*, & l'autre toujours *on*.

FRONTIN, *à Dumon.*

(*Haut.*) (*Bas.*)
Venez donc me parler. Viens donc, maudit viſage !
(*Au Marquis.*)
Monſieur, on vous attend.

SCENE XI.

LE MARQUIS, *ſeul.*

MAIS, quelle déraiſon !
M'appeller, moi, petit volage !...
Oh ! je m'y perds. Fort bien, je vois roder d'Orſon...
Quel train ! mais quand je me rappelle...
Il faut tout débrouiller, lire au fond de leur cœur ;
Et dès ce moment-ci je veux voir mon conteur,
Qui pourroit fort bien être hiſtorien fidèle.

SCENE XII.

LE COMTE, FRONTIN.

LE COMTE, *regardant ſortir le Marquis.*

IL s'en va. Toi, Frontin, avant que de ſortir,
De mon projet ne laiſſe rien paroître :
Dis ſeulement que je viens de partir
Pour ne rentrer que vers le jour, peut-être.
Vas, je ſors en effet, mais pour rentrer ſoudain.
J'ai pris une clef du jardin.
Dans cette ſalle auſſitôt je remonte,
Sans mot dire, inviſible à tous ;
Et je te jure, à moins d'une mort prompte,
Que le premier j'arrive au rendez-vous.

SCÈNE XIII.

FRONTIN, *ſeul.*

RIEN n'eſt plus ſingulier, au fond. Monſieur le Comte
Craint... ce qu'on craint, j'en juge par mes yeux.
Mais ſi je ſais bien m'y connoître,
Monſieur, dieu me pardonne, aimeroit encor mieux
L'être en effet, que de paſſer pour l'etre.
Voici, ma foi, l'inſtant de criſe.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

VOTRE maître
Ne doit rentrer qu'après ſouper ?

FRONTIN.

Ou bien demain.
Je ne ſais pas au juſte ſon deſſein.

LA COMTESSE.

Bon ! Laiſſez-moi.

SCENE XV.

LA COMTESSE, *ſeule.*

D'ELCOUR vient de m'inſtruire
Du projet que, pour moi, ſon cœur avoit conçu.
Tantôt devant d'Orſon j'ai failli le détruire,
Ce deſſein, pris à mon inſçu:
Et c'eſt malgré moi qu'il perſiſte.
Il part pour l'achever... Ah! c'eſt avec regret
Que j'ai promis de garder ſon ſecret...
Mais éloignons un tableau qui m'attriſte.
Ecrivons à d'Erbon qu'il vienne répéter;
Car pour demain il faut nous concerter.

SCENE XVI.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

(*Elle s'approche d'une table pour écrire; le Comte arrive furtivement par une porte qu'on n'a pas encore vue s'ouvrir, & il écoute ce qui ſuit.*)

ALLONS, ſi de l'hymen l'ingratitude extrême
A refuſé de combler mes deſirs,
Songeons au moins à ce que j'aime,
Hélas! veiller ſur ſes plaiſirs,
Eſt déſormais le ſeul qui me reſte à moi-même.

LE COMTE, *à part.*

Liſette l'avoit dit, on répondra. Fort bien!
Par ſes tendres diſcours, on peut juger ſon ſtyle.

LA COMTESSE, *de même.*

Sans nourrir dans mon ame un eſpoir inutile,
J'ai perdu mon bonheur, occupons-nous du ſien.
(*Après s'être levée, & en ſerrant ſa lettre.*)
On vient.

LE COMTE, *à part.*

Pouſſons à bout ſon extrême arrogance.
Elle paroît ſurpriſe!

LA COMTESSE, *à part.*

Il me ſemble troublé !
D'Elcour auroit-il dit qu'il m'a tout révélé ?
Qu'il m'a pour ſon projet, mis dans la confidence ?

LE COMTE, *à part.*

Feignons d'ignorer tout.

LA COMTESSE, *haut.*

Vous ſemblez attriſté ?

LE COMTE, *avec une colère contrainte, & en conſidérant le viſage de la Comteſſe.*

Oui, je plaignois la Marquiſe d'Herté...
Elle écrit au Marquis une lettre fort tendre,
S'accuſe d'imprudence & de légéreté ;
Mais le Marquis eſt toujours irrité.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Eh quoi ! ſon cœur refuſe de ſe rendre !
Oui, je l'avoue, aſſurément,
L'amant le plus coupable, eſt l'infidèle amant.
Mais ne voyons-nous pas que par air, par caprice,
L'eſprit le devient chaque jour,
Sans que le cœur ſoit ſon complice ?
Un remords doit ſuffire... & ſuffit à l'amour.

(*Regardant le Comte fixément, & avec la plus grande expreſſion.*)

Que dis-je ? je voudrois, à lui plaire empreſſée,
D'aveux & de pardons éloigner la penſée.
Oui, la reconnoiſſance, ardente à l'excuſer,
De mon courroux prendroit bientôt la place ;
Ma bouche, au lieu de l'accuſer,
Ne s'ouvriroit que pour lui rendre grace.

LE COMTE, *à part.*

Qu'entends-je ? voudroit-elle implorer ſon pardon ?
(*Haut.*)
Madame, vous avez raiſon ;
Mais l'honneur a crié vengance.
Que voulez-vous ? on croit ſe cacher juſqu'au bout...
Tout ſe découvre enfin, lorſque moins on y penſe.
Le tems voile & dévoile tout.

LA COMTESSE.

C'eſt ce que mot pour mot, mais d'un ton moins ſévère ;
Je me diſois tantôt avec douleur.

LE COMTE, (*à part.*)

Ce phlegme-là me paſſe.

LA COMTESSE, *à part.*

Il a l'air en colère.

LE COMTE.

Tout parle quelquefois, tout ſe fait délateur.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai.

LE COMTE, (*à part.*)

Dieu ! quel front ! loin de mourir de honte !...
Je n'y tiens plus.

LA COMTESSE.

Monſieur le Comte,
Qu'avez-vous donc ? vous ſemblez furieux.

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame, je ſais tout, j'ai tout vu par mes yeux.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous ſavez tout.

LE COMTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Déjà ?

LE COMTE.

Déjà !... Comment ! à votre gré,
Il n'a donc pas aſſez duré,
Ce doux lien, ce tour infâme ?

LA COMTESSE.

Croyez qu'au moins c'eſt malgré moi
Qu'on m'a fait conſentir....

LE COMTE.

Ah ! Plaiſante manière
De ſe juſtifier, ma foi !

LA COMTESSE.

Et que ſi du ſecret j'étois maîtreſſe entière,
Vous ne l'auriez pas ſu.

LE COMTE.

Non, je le croi.

LA COMTESSE, *tendrement.*

Ah ! dès ce jour, daignez m'en croire,
Obliez tout, de tout je perdrai la mémoire.

LE COMTE.

Quoi ! vous pourriez me pardonner enfin ? ...

LA COMTESSE.

Oui, mon ami ; m'y voilà prête.

LE COMTE.

Vous me pardonneriez ? ... Oh ! rien n'eſt plus certain ;
Le trouble & la frayeur ont dérangé ſa tête.
Oh ! ça, finiſſons, s'il vous plaît,
Madame.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

Montrez, de grâce, le billet
Qu'à mes yeux vous venez d'écrire.

LA COMTESSE.

Eh ! quoi ! c'eſt pour ce billet-là
Que vous ....

LE COMTE, *avec emportement.*

Madame !

LA COMTESSE.

Le voilà.

LE COMTE, *prenant le billet.*

J'étois, malgré moi-même, inſtruit de l'aventure :
Je ſais à qui, Madame, alloit ce billet-ci.

LA COMTESSE.

En ce cas-là....

LE COMTE, *liſant.*

Fort bien ; après ceci,
Me voilà, grace au Ciel, certain de mon injure.

LA COMTESSE.

De votre injure !

LE COMTE.

Encore ? Oh ! mais, pour celui-ci,
Ce ſeroit ſe moquer....

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE MARQUIS, *qui s'arrête au fond du Théâtre, & les écoute.*

LA COMTESSE.

Vous refuſez d'entendre ? . . .

LE COMTE.

Oui, vous venez de m'en apprendre
Plus que je n'en voulois ſavoir.
Mon malheur eſt certain ; je n'ai pu le prévoir ;
Mais j'en ſaurai tirer une vengeance prompte.
Je ſais comme on punit au moins ces affronts-là.
Vous m'entendez ?

LA COMTESSE.

Fort bien, Monſieur le Comte,
Et votre oncle auſſi : le voilà.

LE COMTE, *à part.*

Mon oncle ! ô ciel ! quelle imprudence !
C'eſt lui ; s'il a tout entendu,
Ah ! malheureux ! je ſuis perdu :
De ma honte, par-tout, il fera confidence.

LE MARQUIS, *s'approchant.*

D'Orſon, d'où vient donc ce tranſport ?
Parle-moi donc.

LE COMTE, *à part.*

Ah ! je ſuis mort.
haut.
Tout Paris va ſavoir... rien... vous venez d'entendre ?...

LE MARQUIS.

A-peu-près ; ce billet, ſi j'ai bien ſu comprendre,
T'avoit mis en fureur.

LE COMTE.

Oui, j'avois cru d'abord
Qu'à quelque autre on devoit le rendre.

LE MARQUIS.

Ah ! jalouſie.

LE COMTE.

Oui, j'avois tort.

LE MARQUIS.

Je ne vois donc pas là de quoi crier ſi fort :
Au lieu de t'emporter, tu dois plutôt en rire.

LE COMTE, *à la Comteſſe.*

N'eſt-ce pas ? il eſt pour ? . . .

LA COMTESSE.

Si vous êtes inſtruit,
Vous ſavez bien pour qui ma main vient de l'écrire.

LE COMTE, *au Marquis.*

Oui, c'eſt pour moi.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Mais ſi l'on vous a dit. . .

LE COMTE, *au Marquis, en interrompant vivement la Comteſſe.*

Tenez.

Il lit le billet.

» *Je vous attends ce ſoir.*

LE MARQUIS.

Ce ſoir, & que veut-elle dire ?
Tu ne rentres donc pas tous les ſoirs ?

LE COMTE.

Oh ! ſi fait.
Ce ſoir, c'eſt-à-dire. . .

LE MARQUIS.

Hem ?

LE COMTE.

Plutôt qu'à l'ordinaire.
» *Nous ſerons ſeuls enfin ; & je ſens que j'en ai beſoin ;*
» *Il le faut pour l'exécution du projet que mon cœur m'a*
» *Juggeré.* »

LE MARQUIS.

Le projet ?

LE COMTE.

Oui. . . c'eſt. . . un projet.
» *Vous ſavez de qui j'ai beſoin de m'occuper, pour ne*
» *pas croire avoir perdu mes momens.* »

LE MARQUIS.

De qui !

LE COMTE.

LE COMTE.

De moi.

» *Hâtez-vous ; vous vous retirerez le plutôt poſſible, pour n'être* » *pas apperçu.* »

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ce myſtere ?
N'être pas apperçu chez toi ?

LE COMTE.

Je ſais... l'affaire.

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais ce billet n'eſt pas pour vous ; c'eſt pour d'Erbon.
Je vous l'ai dit.

LE MARQUIS.

Oh ! oh !

LE COMTE, *à part.*

(haut.)

Quel ſupplice ! Mais, non.
(au Marquis.) *(à la Comteſſe.)*
Croyez.... défendez-vous.

LA COMTESSE.

Je ne puis vous comprendre.

LE COMTE, *(à la Comteſſe.)*

De grâce, diſſipez un ſi cruel ſoupçon ;
On vous croiroit ; par-tout on iroit le répandre.

LA COMTESSSE, *à part.*

Fort bien, je commence à l'entendre.

LE COMTE, *(au Marquis.)*

Ainſi qu'à moi, la Comteſſe eſt à vous.

LE MARQUIS.

Pas tout à fait autant ; & je vois entre nous....

LE COMTE.

Au lieu de l'accuſer, vous devez la défendre.
On doit, par des ſoupçons eût-on le cœur aigri,
Protéger l'honneur d'une femme.

LA COMTESSE, *à part, triſtement.*

Ou l'amour-propre du mari.

LE COMTE, *avec une chaleur exagérée.*

Dites bien que pour moi la même ardeur l'enflamme.

LA COMTESSE, *à part, avec l'accent de la ſenſibilité.*

Il rend à ma vertu juſtice malgré lui.

LE COMTE, *de même.*

Autant qu'elle m'aimoit, elle m'aime aujourd'hui.

LA COMTESSE, *au Marquis bien tendrement.*

Oui, Monſieur, il dit vrai.

LE COMTE.

Monſieur, daignez m'en croire ;
Ne ſoupçonnez jamais un cœur tel que le ſien ;

Et de ce cruel entretien,
N'allez pas raconter l'hiſtoire.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde, ma foi; car je n'y comprends rien.

SCENE XVIII. ET DERNIERE.

Mlle. D'ORSON, LA COMTESSE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

MONSIEUR le Chevalier, de grace;
C'eſt à propos qu'ici vous arrivez.
Expliquez-moi, ſi vous pouvez,
Une enigme qui m'embarraſſe.
J'écoutois tout-à-l'heure ici, ſans être vu,
Le Comte avec ſa femme; il s'emportoit contre elle;
Tout ſeul il la traitoit en épouſe infidelle;
Et moi préſent, il vante ſa vertu.
Il prétend qu'au moment où j'ai ſu les ſurprendre,
Elle écrivoit pour lui ce billet aſſez tendre;
Et ſa femme prétend que non.

LE CHEVALIER.

Il ſe trompoit; la lettre eſt écrite à d'Erbon.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre!

LE COMTE.

Ah! le bourreau!

LE CHEVALIER.

D'Orſon.

J'accuſe la Comteſſe, & je vais la défendre.
(*à part.*)
Voici l'inſtant de ne rien ménager.
(*haut.*)
La lettre eſt pour d'Erbon; on vouloit l'engager
A venir répéter un bouquet qu'on apprête
Pour célébrer parmi nous votre fête.
Voilà le noir complot qui cauſoit ton effroi,
Et qu'on vouloit couvrir des voiles du myſtere.

LE COMTE, *liſant.*

Que vois-je, qu'ai-je fait? Eh! quoi,
Quand je forme contre elle un ſoupçon téméraire,
Elle prépare une fête pour moi!

LE MARQUIS.

Eh! oui, je le ſavois, rien n'eſt plus véritable.

LE CHEVALIER, *à part.*

(*haut.*)
Frappons le dernier coup. Ce billet ſi preſſant,

T'a fait connoître un cœur que tu jugeois coupable ;
(*lui donnant une lettre.*)
Connois encore celui que tu crois innocent.

LE COMTE, (*avec transport, mais d'une voix étouffée.*)

Sophie ! un rendez-vous ! & pour toi !

(*Le Comte demeure comme accablé.*)

LE MARQUIS.

Juſtement.
J'allois en venir là.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ce dernier coup l'accable.

LE MARQUIS.

Ah, ah ! libertin, effronté !
Ah ! ce qu'on m'avoit dit étoit donc vérité ?

LE CHEVALIER.

Pardonnez ; le remords le preſſe.

LE MARQUIS.

M'avoir, par un beau maſque abuſé ſi long-temps ?
Me voir ſa dupe à ſoixante ans !
Me faire aller par-tout exalter ſa ſageſſe !

(*Le Comte ſe releve pour parler.*)

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

Ah ! daignez l'écouter.

LE COMTE, *à Mademoiſelle d'Orſon.*

Voilà d'Elcour, ma ſœur ;
Voulez-vous l'épouſer ?

Mlle. D'ORSON.

Quand vous voudrez, mon frere.

LE COMTE, *au Chevalier, en lui prenant la main.*

C'eſt en le déchirant que tu guéris mon cœur.
(*à la Comteſſe.*)
Je dois être pour vous un objet de colère ;
Mais le remords vous venge & punit mon forfait.
Quel cœur j'oſai trahir ! ciel ! & pour quel objet !
Pour chaſſer de mon ame un odieux caprice,
d'Elcour démaſque un cœur, faux ſous d'heureux dehors ;
Le votre généreux, tendre, ſans artifice,
A bien plus fait que ſes efforts ;
Ainſi lorſque, honteux d'une double injuſtice,
Je me vois en ce jour à vos charmes rendu,
Mon cœur eſt moins changé par la haine du vice,
Que par l'amour de la vertu.
Si de me pardonner vous vous ſentez capable....

LA COMTESSE.

Moi, mon ami, vous pardonner ! hélas !
Quand vous vous accuſez, je ne me ſouviens pas
Que vous ayez été coupable.

LE COMTE.

O cœur trop généreux ! vous daignez oublier
Une trop coupable foibleſſe !
Je dois m'en ſouvenir long-temps pour l'expier.

LE MARQUIS.

Fort bien. Mais ſur cette promeſſe
Qui donc me répondra, d'Orſon,
Que je pui.....

LA COMTESSE, *avec un ſourire touchant.*

Moi. Je ſuis ſa caution.

LE MARQUIS.

Allons, je la reçois, ma niece. *Il l'embraſſe.*
(*au Comte.*)
Je te fais Gouverneur enfin. J'ai près d'ici,
En te quittant, reçu ce paquet-ci,
Qui m'annonce pour toi ce que je viens t'apprendre.
De mon titre, d'Orſon, je viens te revêtir ;
Et j'ai bien plus de joie encore à te le rendre,
Que je n'en eus à l'obtenir.

LE COMTE.

Quoi ! chaque jour votre main bienfaiſante ?...

LE MARQUIS, *montrant Mlle. d'Orſon.*

Et j'ajoute à ſa dot dix mille écus de rente.
Aimez-vous, & vivez heureux.

LA COMTESSE.

Je reconnois bien là le Marquis de Rinville.

LE MARQUIS.

Non, c'eſt bien moins que je ne veux :
Mais peut-être qu'un jour je pourrai faire mieux ;
Car je ſuis bien honteux d'être un oncle inutile.

TOUS ENSEMBLE.

Mon oncle !...

LE COMTE.

O ciel ! quand vous comblez nos vœux !...

LE MARQUIS.

Mais, dis-moi donc un peu, quel étoit ce caprice ?
Ta jalouſie étoit donc un détour,
Une feinte, un ?...

LE COMTE.

Non, c'étoit injuſtice.

LE CHEVALIER.

Oh ! quant à ce mal là, Monſieur, de plus d'un jour
Je doute un peu qu'il en guériſſe.

LE COMTE.

Hé bien, ſi mon tendre retour
M'expoſe encore à cette maladie,
Je ſaurai du moins par l'amour
Faire excuſer ma jalouſie.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

JANNETTE

OU

LES BATTUS

NE PAIENT PAS TOUJOURS

L'AMENDE,

PARADE.

Prix 12 ſous.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Permiſſion.

ACTEURS.

Mr. MINUTTE, Notaire.

LE CLERC, du Commiſſaire.

Mme. DUHAZARD, Revendeuſe en Boutique.

CADET, Fils de Madame Duhazard, ſaute-ruiſſeau de M. Minutte.

JANNETTE, ſervante de Madame Duhazard.

BABET, ſervante de Mr. Minutte.

CARILLON, Sonneur du Commiſſaire.

La Scene eſt à Paris, l'Action commence à huit heures du matin.

JANNETTE
OU
LES BATTUS,
NE PAIENT PAS TOUJOURS L'AMENDE.

SCENE PREMIERE.

BABET, CARRILLON.

A la levée de la Toile le Théâtre reſte un inſtant vuide ; on entend dans la couliſſe la ſonnette de Carrillon ; auſſi-tôt Babet ſort de la Maiſon, un balay à la main, & ſe met en devoir de balayer le devant de la porte ; Carrillon entre ſur le Théâtre en tintant.

CARRILLON, *un peu gris & les jambes avinées ; mais pas trop.*

BONJOUR Mamzelle Babet.

BABET, *continuant de balayer.*

Votre ſervante, Monſieur Carrillon ; ah ! mondieu votre ſonnette a le ſon clair aujourd'hui comme de l'eau de roche.

CARRILLON, *poſe ſa ſonnette par-terre & fait mine de vouloir embraſſer Babet.*

Que vous avez l'œil fripon, Mamzelle Babet.

BABET, *le repouſſant.*

Tout-beau, Monſieur Carrillon, la peſte, vous êtes guilleret de bien bon matin.

CARRILLON.

C'eſt que je viens d'avaler deux petits coups de ſtaffaire & à jeun, ça porte un peu à la tête.

BABET.

Et les jambes s'en reſſentent.

CARRILLON.

J'ai tant de peine.

BABET.

Oui, vous êtes à plaindre.

CARRILLON.

Vraiment ſi vous aviez com'moi une femme qui crie comm'un diable, & ſix marmots qui mangent comme des ſatans, croyez vous que çà ne donne pas bien du tintoin.

BABET

Et vous noyez vos chagrins dans le vin.

CARRILLON.

Tenez, Mamzelle Babet, c'eſt qu'on n'a que ſt'ami là dans le monde, & comme vous ſavez ou comme vous n'ſavez pas, rien n'abrege les jours comme le chagrin; & puis, c'eſt que la mort, eſt la choſe du monde la plus nuiſible à la vie, & à la ſanté.

BABET.

Et vous avez envie de vivre long-temps, à ce qu'il me paroît.

CARRILLON.

Eſt ce que vous ne l'avez pas cette envie là, Mamzelle Babet?

BABET.

Si-fait vraiment ..... mais quand vous rentrez chez vous, comme ça, un peu gris, eſt-ce que la bourgeoiſe ne fait pas le train?

CARRILLON.

Elle gronde comm'un tonnerre.... mais voyez vous, Mamzelle Babet, pour faire taire une femme il ne faut pas tant de mots, il ne faut que deux poings.

BABET.

Diable! vous avez l'air méchant, Monſieur Carrillon.

CARRILLON.

Eh dame! quand je ſuis en colere je bats, je roſſe, j'aſſomme, je tue.

BABET.

Eh mondieu! vous mettez-vous ſouvent en colere.

CARRILLON.

Jamais.

BABET.

A la bonne heure.

CARRILLON.

Ah! Mamzelle Babet, ſi j'avois une petite femme com'vous.

BABET.

Eh bien.

CARRILLON.

Je la careſſerois... je la.....

BABET.

Comme le vin rend tendre.

CARRILLON.

Non, le diable m'emporte ſi je ments; vous êtes bien la plus jolie cuiſiniere du quartier.

BABET.

Allons donc, ... & Jannette.....

CARRILLON.

Eh bien Jannette?

BABET.

C'eſt celle-là qu'eſt gentille.

CARRILLON.

Où demeure-t-elle donc?

BABET, *montrant la Maiſon de Madame Duhazard.*

Et là.....

CARRILLON.

Comment là... chez la commere Duhazard.

BABET.

Dites donc, Madame Duhazard.

CARRILLON.

Madame Duhazard....

BABET.

Et ſans doute, eſt-ce que vous ne ſavez pas qu'elle eſt devenue groſſe dame, depuis qu'elle a placé ſon fils, Monſieur Cadet, dans l'écriture?

CARRILLON.

Dans l'écriture!

BABET.

Et dans la bonne encore .... il eſt faute-ruiſſeau chez mon maître ; dame ça fera un de ces jours un homme de plus, & ça volera, faudra voir!

CARRILLON.

Et ſa mere a pris uné ſervante.

BABET.

De dix écus, & qui eſt toute neuve encore .... tenez là voilà qui ſort, je crois .... non, c'eſt madame Duhazard elle-même.

CARRILLON.

Tant pis, adieu, mamzelle Babet.

BABET.

Au revoir, monſieur Carrillon.

Carrillon ramaſſe ſa ſonnette & s'en va en tintant.

SCENE II.

Mme. DUHAZARD, BABET.

Mme. DUHAZARD.

MON Dieu, quel bruit déſagréable fait cette ſonnette, ça vous arrache les oreilles.

BABET.

Que ne faites-vous mettre du fumier devant votre porte ?

Mme. DUHAZARD.

Ah ! bonjour Babet.

BABET.

Bonjour, Madame Duhazard.

Mme. DUHAZARD.

N'avez-vous pas vu ma ſervante ?

BABET.

Votre ſervante !

Mme. DUHAZARD.

Jannette.

BABET.

Non, madame.

Mme. DUHAZARD.

Je ne ſais pas à quoi s'amuſe cette petite ſotte-là ; il y a aumoins une heure qu'elle eſt ſortie, elle ne rentre pas.

BABET.

Vous l'avez envoyée en commiſſion peut être ?

Mme. DUHAZARD.

Sans doute ; mais il y a deux heures qu'elle devroit être revenue ; n'eſt-il pas cruel qu'une femme comme moi, ſoit obligée d'ouvrir elle-même ſa boutique ?

Madame Duhazard, pendant le reſte de cette Scene, ouvre ſa boutique qui eſt fermée par un grand volet plié ; elle arrange différentes marchandiſes de friperie, ſur l'appui de ſa boutique ; Babet de ſon côté continue de balayer ſa porte.

BABET.

Vous avez eu cette peine ſi long-temps.

Mme. DUHAZARD.

A la bonne heure, mais quand on a des domeſtiques c'eſt pour ſe faire ſervir ; & puis autrefois, c'étoit toujours Cadet qui l'ouvroit ; mais vous ſentez bien qu'à préſent qu'il eſt apprentif chez un Notaire, il ne lui conviendroit pas....

BABET.

Certainement.

Mme. DUHAZARD.

A propos de çà, en êtes-vous contente de mon fils, Mamzelle Babet ?

BABET.

Très-contente.

Mme. DUHAZARD.

C'eſt un joli garçon vraiment, & qui ſe pouſſera.

BABET.

Il commence déjà.

Mme. DUHAZARD.

C'eſt étonnant comme il a d'eſprit!

BABET.

Il a de qui tenir.

Mme. DUHAZARD.

C'eſt qu'auſſi, je lui ai donné une bien belle éducation, il a toujours eu un maître d'écriture & d'arithmétique ; écoutez donc, les enfants ne ſont que ce qu'on les fait.

BABET.

Vous avez bien raiſon.

Mme. DUHAZARD.

Je vous le recommande, Mamzelle Babet.

BABET.

A moi !

Mme. DUHAZARD.

Dame ! voyez-vous, ſi vous vous apperceviez qu'il ſe dérangeât, je vous prierois de m'en avertir.

BABET.

Il eſt trop bien élevé....

Mme. DUHAZARD.

C'eſt que vos Meſſieurs ont l'air furieuſement éveillés, & comme dit le Proverbe : dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ?

BABET.

Allez Madame Duhazard, s'il ſe dérange ce ne ſera pas chez nous.

Mme. DUHAZARD.

J'en ſuis perſuadée, & ce que j'en dis, c'eſt une maniere de parler.... mais voyez donc ſi cette Jannette revient ? Je n'ai jamais été ſi mal ſervie.

BABET.

Que depuis que vous ne vous ſervez plus vous-même.

Mme. DUHAZARD.

C'eſt bien vrai çà.

BABET.

Elle eſt bien gentille, au moins, Jannette.

Mme. DUHAZARD.

Mais elle eſt d'une ſimplicité.

BABET.

Elle ſe dégourdira, Mme. Duhazard.

Mme. DUHAZARD.

Allez, mamzelle Babet, je ſuis obligée tous les jours de faire la moitié de mon ouvrage, moi-même.

BABET.

Avec du temps, & de la patience, ça viendra; Paris n'a pas été fait en un jour: elle a l'air bien douce & de bonne volonté.

Mme. DUHAZARD.

C'eſt une brave fille, il faut lui rendre cette juſtice: ça n'a pas d'allures & c'eſt un grand point.

BABET.

Tenez, la voilà.

SCENE III.

Mme. DUHAZARD, JANNETTE & BABET.

Jannette arrive tenant à ſa main un panier de boucherie, dans lequel eſt de la viande, & des légumes, & dans ſon tablier une paire de ſouliers.

Mme. DUHAZARD.

J'Ai cru que tu n'arriverois pas d'aujourd'hui.

JANNETTE.

Dame, vous m'avez envoyée dans tant d'endroits auſſi.

Mme. DUHAZARD.

Tu raiſonnes, je crois.

JANNETTE.

Je n'ai pas perdu de temps.

Mme. DUHAZARD.

Paix. As-tu été à la boucherie?

JANNETTE.

Oui Madame.... Il eſt bien déſagréable Monſieur votre boucher!

Mme. DUHAZARD.

Qu'eſt-ce qu'il t'a donc fait?

JANNETTE.

Il ne m'a rien fait; mais c'eſt qu'il ne veut jamais me donner de réjouiſſance, tandis qu'il en donne à tout le monde.

Mme. DUHAZARD.

He bien! oui, tu n'as qu'à t'aviſer d'en apporter, je t'en donnerai moi de la réjouiſſance.

BABET.

Eh, ma pauvre Jannette! il faut bien t'en garder d'en demander.

JANNETTE.

Pourquoi donc ça?

BABET.

C'eſt que c'eſt la plus mauvaiſe viande.

Babet continue en achevant de balayer le devant de ſa maiſon, pendant le reſte de cette ſcene.

JANNETTE.

Je n'en ſavois rien moi. De là, j'ai été chez votre peintre.

Mme. DUHAZARD.

Mon portrait avance-t-il?...

JANNETTE.

Vous l'aurez demain.

Mme. DUHAZARD.

L'as tu vu?

JANNETTE.

Sans doute.

Mme. DUHAZARD.

Eh bien ! comment le trouves-tu ?

JANNETTE.

Ah ! c'eſt vous toute crachée ; il eſt ſi bien fait, ſi bien fait, qu'il m'a fait peur ; & je gagerois même que ceux qui ne vous ont jamais vue, vous reconnoîtront tout de ſuite.

Mme. DUHAZARD.

Tant mieux.

JANNETTE.

Il eſt bien honnête lui, Monſieur votre peintre.

Mme. DUHAZARD.

Comment donc ça ?

JANNETTE.

C'eſt qu'il m'a promis....

Mme. DUHAZARD.

Quoi ?...

JANNETTE.

Ça ne vous fâchera pas ?

Mme. DUHAZARD.

Et non, non,... he bien, il t'a promis.

JANNETTE.

Il m'a promis de me peindre dans un petit coin du tableau, de maniere que perſonne ne pourra me voir ; mais que je pourrai entendre ce que diront tous ceux qui le verront.

Mme. DUHAZARD.

Comment ! tu ne vois pas qu'il s'eſt moqué de toi ?

JANNETTE.

Eh ! que non Madame, il m'a trop bien examinée.

Mme. DUHAZARD.

Que tu es bête !

JANNETTE.

Ce n'eſt pas ma faute....

Mme. DUHAZARD.

As-tu paſſé chez l'Apothicaire ?

JANNETTE.

Oui, Madame.

Mme. DUHAZARD.

T'a-t-il donné quelque choſe ?

JANNETTE.

Non.... mais il m'a dit de vous dire que ſi vous vous ſentiez encore, je ne ſais quelle douleur, vous n'avez qu'à prendre de je ne ſais quelle herbe, que je préparerois, je ne ſais comment, pour la mettre enſuite je ne ſais où, & que vous ſeriez guérie, je ne ſais quand.

Mme. DUHAZARD.

C'eſt bien clair.

JANNETTE.

Voilà vos ſouliers que j'ai été chercher chez le Cordonnier, il leur a donné un coup de forme, & il m'a dit, qu'à préſent, ils vous chauſſeroient comme un gand.

Mme. DUHAZARD.

C'eſt bon.... monte tout cela là-haut, tu mettras bien vîte le pot au feu, & puis....

JANNETTE.

Tenez, j'allois tout juſtement l'oublier....

Mme. DUHAZARD.

Quoi !

JANNETTE, *tirant une lettre de ſa bavette.*

Je viens de rencontrer le facteur qui m'a remis cette lettre pour vous.

Mme. DUHAZARD, *la prend, l'ouvre, la regarde & s'apprête à la déchirer.*

Donne ; je ne ſais ce que c'eſt.

JANNETTE.

Ah ! Madame, ne la déchirez pas.

Mme. DUHAZARD.

Pourquoi donc ?

JANNETTE.

Donnez-la moi plutôt.

Mme. DUHAZARD.

Qu'en-veux tu faire ?

JANNETTE.

Dame! je l'enverrai à ma mere qui m'a dit de lui en envoyer de temps en temps.

Mme. DUHAZARD.

Mais bête, cette lettre n'eſt pas écrite pour ta mere.

JANNETTE.

Bab, c'eſt égal, puiſqu'elle ne ſait pas lire.

Mme. DUHAZARD.

Tu as fait bien du bruit cette nuit?

JANNETTE.

C'eſt que je me ſuis relevée.

Mme. DUHAZARD.

Pour quelle raiſon?

JANNETTE.

Comme je dormois bien fort, j'ai entendu du monde dans la rue crier tout bas, tant qu'il pouvoit, au voleur; je me ſuis levée auſſitôt, pour voir ce que c'étoit; mais je n'ai pas oſé me mettre à la fenêtre; j'ai regardé tout doucement à travers le rideau, & comme j'ai vu que je ne voyois rien, je me ſuis recouchée toute tremblante d'avoir eu peur.

Mme. DUHAZARD.

Rentre & reviens vîte, balayer le devant de la porte.

JANNETTE.

Dans deux tours de main je ſuis à vous.

SCENE IV.

Mme. DUHAZARD, BABET.

Mme. DUHAZARD.

HE bien, mamzelle Babet, ça ne vous démonteroit-il pas, ça.... avez-vous jamais vu une fille plus ſotte, & plus niaiſe.

BABET.

Non, en vérité.

Mme. DUHAZARD.

Vous ne voyez rien encore.

BABET.

Tout de bon !

Mme. DUHAZARD.

Elle commence à ſe former.

BABET.

Elle ne va pas vîte.

Mme. DUHAZARD.

Imaginez-vous que le lendemain du jour que je la retins à mon ſervice, ne la voyant pas deſcendre à neuf heures du matin, je l'appelle, ... Jannette — plaît-il, Madame — eſt-ce que tu ne te leves pas aujourd'hui? — je vous attends — & pourquoi? — pour m'habiller — comment pour t'habiller — & oui; hier en m'arrêtant ne m'avez-vous pas dit que vous me donneriez douze écus de gage. (Car je lui donne tout autant, mamzelle Babet,) & que vous me nourririez & m'habilleriez; comment trouvez-vous celui là, mamzelle Babet.

BABET.

Impayable... Ah! voilà Monſieur le Commiſſaire!

Mme. DUHAZARD.

Ce n'eſt que ſon Clerc.

BABET.

C'eſt tout un; le Commiſſaire eſt à la campagne.

Mme. DUHAZARD.

Jannette....

JANNETTE, *dans la maiſon.*

Plaît-il Madame.

Mme. DUHAZARD.

Deſcendras-tu coquine....

JANNETTE, *dans la maiſon.*

J'emmanche le balai.

SCENE V.

LE CLERC, du Commiſſaire, Mme. DUHAZARD, BABET.

LE CLERC.

BON, cette porte eſt bien balayée.

BABET.

C'eſt la mienne, Monſieur.

LE CLERC.

Fort bien.

BABET.

J'ai toujours grand ſoin de tenir le devant de notre Maiſon bien propre.

LE CLERC, *paſſant la main ſous le menton.*

Je ſuis content de vous ..... & je ne me rappelle pas de vous avoir jamais trouvée en contravention.

BABET.

Oh! pour çà non.

LE CLERC.

Ah, ah! .... voilà qui eſt un peu différent: qui eſt-ce qui demeure là?

Mme. DUHAZARD.

C'eſt moi, Monſieur.

LE CLERC.

Pourquoi votre porte n'eſt-elle pas encore balayée?

Mme. DUHAZARD.

Parce qu'elle va l'être dans l'inſtant.

LE CLERC.

Comment dans l'inſtant! huit heures ſont ſonnées, vous êtes dans le cas de l'amende de trente-francs, le texte y eſt précis.

Mme. DUHAZARD.

Comment trente livres pour une miſere.

LE CLERC.

Une miſere ! apprenez que tous les objets qui ſont du reſſort de la police, de la voierie, le premier, le plus important, ſans doute, eſt le nettoiement des rues... liſez le réglement du 22 nov. 1563. l'ordonnance de 1667. Enjoignons aux bourgeois, manants, & habitants de la Ville, & faux-bourgs de Paris, de balayer le devant de leurs Maiſons, aux heures ci-après déſignées; à ſavoir ſept heures, en été, huit heures en hiver, paſſé leſquelles heures, les contrevenants ſeront amendés de la ſomme de trente-livres.

Mme. DUHAZARD.

Mais, Monſieur le Clerc, écoutez-moi donc, c'eſt la faute de ma ſervante, & non la mienne.

LE CLERC.

Les maîtres ſont reſponſables pour leurs domeſtiques.

Mme. DUHAZARD.

Mais, enfin Monſieur le Clerc, pour une fois que je me trouve en retard d'un quart d'heure.

LE CLERC.

Tout le monde n'a qu'à en dire autant, où ſeront, je vous demande, l'ordre, & la propreté?

Mme. DUHAZARD.

Une fois n'eſt pas coutume.

LE CLERC.

Savez-vous ce que dit Lamarre dans ſon traité de la police, livre 6. titre 7. chapitre I. paragraphe ſixieme. *purgatio perfectionis portio eſt.*

Mme. DUHAZARD.

Je m'embarraſſe bien de ce que dit Lamare.

LE CLERC.

Le pavé, dit-il, n'eſt fait que pour faciliter la propreté des rues, & la netteté devient impoſſible ſans le pavé. Donc il faut balayer les rues; la loi y eſt préciſe.

Mme. DUHAZARD.

La loi .... la loi tant que vous voudrez; mais Monſieur le Clerc, vous êtes fait pour m'écouter .... & quand je vous dis....

LE

LE CLERC.

Monſieur le Clerc, Monſieur le Clerc ..... point tant de raiſons, ne me faites pas verbaliſer ..... je rentre dans notre Hôtel, où je reçois les amendes, juſqu'à midi, entendez-vous ?

Mme. DUHAZARD.

Trente livres d'amende, c'eſt cette petite droleſſe qui en eſt la cauſe, elle va me le payer cher.

SCENE VI.

Mme. DUHAZARD, JANNETTE, *dans la Maiſon*; BABET, *dans la rue.*

BABET.

ECOUTEZ donc, Madame Duhazard, ce n'eſt pas ſa faute .....

Mme. DUHAZARD.

Je t'apprendrai coquine à me faire mettre à l'amende; je ne ſais qui me tient de te tuer ſur la place.

JANNETTE.

Aih ! aih ! aih ! .....

Mme. DUHAZARD.

Sort de chez moi.

JANNETTE.

Laiſſez-moi donc prendre au moins mon paquet.

Mme. DUHAZARD.

Ton paquet ..... il ſervira à payer l'amende.

JANNETTE.

Et mes gages.

Mme. DUHAZARD.

Ah ! tes gages ..... tiens, tiens, les voilà.

JANNETTE.

Aih ! aih ! aih !

Mme. DUHAZARD, *un bâton à la main, la met hors de ſa Maiſon, dont elle lui ferme la porte au nez.*

Ne remets jamais les pieds chez moi.

JANNETTE, *dans la rue.*

C'eſt indigne çà ....., on ne ſe ſert pas d'une pauvre fille ſans la payer, & on ne lui donne pas des coups de bâtons pour ſes gages.

Mme. DUHAZARD, *à la fenêtre.*

Veux-tu que j'aille te donner ton reſte ?

JANNETTE.

Donnez-moi plutôt mon Paquet.

Mme. DUHAZARD.

Tu l'iras chercher, chez le commiſſaire ; c'eſt lui qui te le rendra.

BABET.

Allez, c'eſt abominable ça, Madame Duhazard.

Mme. DUHAZARD.

De quoi vous mêlez vous ... eſt ce que mes affaires vous regardent ....

BABET.

Il ne vous convient pas de battre cette pauvre fille.

Mme. DUHAZARD.

C'eſt ma ſervante.

BABET.

Votre ſervante ! vous eſt-il permis pour cela de la frapper ?.. vous pouvez la renvoyer, comme elle eſt la maîtreſſe de vous quitter. Il n'y a pas d'eſclave en France.

Mme. DUHAZARD.

Taiſez-vous... je ne ſuis pas faite pour parler avec une créature comme vous.

BABET.

Une créature comme moi ..... Eh ! mon dieu, ne faites donc pas tant votre embarras ; on ſait bien qui vous êtes .... mais c'eſt que ça fait pitié ça... Eh parguienne ! ſi je ſuis ſervante chez le fils vous l'étiez chez le pere, vous ..... il ne faut pas tant faire la madame & vous oublier ſi vite....

Mme. DUHAZARD.

Vous êtes une impertinente & puis c'eſt tout.

BABET.

Les impertinentes vous reſſemblent... deſcendez donc un peu....

Mme. DUHAZARD, *fermant la fenêtre.*

Allez, je ne ſuis pas faite pour me compromettre avec de la canaille.

SCENE VII.

JANNETTE, BABET.

JANNETTE.

NE vous mettez pas en colere, mamzelle Babet.

BABET.

C'eſt qu'elle fait là ſon quelqu'un, comme ſi je ne la connoiſſois pas.

JANNETTE.

Avez-vous vu les coups qu'elle m'a donnés.

BABET.

Non... mais je les ai bien entendus.

JANNETTE.

Que vais je devenir à préſent?

BABET.

Il faut prendre patience.

JANNETTE.

Prendre patience! ça vous eſt bien aiſé à dire ça, Mamzelle Babet, que voulez-vous que je devienne à préſent que je n'ai ni argent, ni connoiſſances, ni reſſources, & qu'on me garde mes hardes encore: où irai-je? qui voudra de moi?

BABET.

Ecoute Jannette.... mon maître eſt un brave homme lui, qui prend volontiers pitié des pauvres filles & qui ne demande pas mieux que de leur faire plaiſir.

JANNETTE.

Vous êtes bien heureuſe vous.... je ne puis trouver perſonne qui veuille me faire plaiſir, moi....

BABET.

Je m'en vais lui conter ton malheur, je ſuis certaine qu'il aura pitié de toi.

JANNETTE.

Vous croyez !

BABET.

J'en ſuis ſure.

JANNETTE.

Vous êtes bien bonne, Mamzelle Babet.

SCENE VIII.

JANNETTE, BABET, CADET.

CADET.

MAMZELLE Babet.

BABET.

Eh ! bien quoi.

CADET.

Mon Parrein, Monſieur Minutte, vous demande.

BABET.

Je rentre. ..... attends moi là, Jannette, je vais voir ce que mon maître me veut, & en même temps je lui parlerai de toi ..... ne t'éloigne pas....

JANNETTE.

Non, mamzelle Babet.

SCENE IX.

JANNETTE, CADET.

CADET.

BONJOUR, mamzelle Jannette.

JANNETTE.

Bonjour, monſieur Cadet.

CADET.

Qu'eſt-ce que vous avez, mamzelle Jannette.

JANNETTE.

Rien, monſieur Cadet.

CADET.

Comment rien.... & vous pleurez...

JANNETTE.

C'eſt qu'on m'a battue.

CADET.

On vous a battue, mamzelle Jannette.

JANNETTE.

Et bien fort encore, que j'en ſuis toute noire, je gage.

CADET.

Ah ciel! & quel eſt donc le monſtre?

JANNETTE.

N'en dites pas de mal, monſieur Cadet.

CADET.

Pourquoi donc?

JANNETTE.

C'eſt que c'eſt votre chere mere.

CADET.

Ma chere mere!

JANNETTE.

Elle-même.

CADET.

Et à quel propos donc ça, mamzelle Jannette.

JANNETTE.

A propos de ce qu'on l'a miſe à l'amende, parce que je n'avois pas balayé le devant de la maiſon, elle m'a bien battue, m'a chaſſée, & m'a miſe à la porte.

CADET.

C'eſt ce-t-il donc poſſible ça!

JANNETTE.

Très-poſſible, mamzelle Babet peut bien vous le dire.

CADET.

Que je ſuis malheureux!

JANNETTE.

Pourquoi donc ça, monſieur Cadet.

CADET.

Ma chere mere vous a battue.

JANNETTE.

Et bien fort.

CADET.

Vous ne m'aimerez plus.

JANNETTE.

A cauſe de quoi ?

CADET.

A cauſe de ça.

JANNETTE.

Ce n'eſt pas votre faute, à vous.

CADET.

Écoutez-moi, mamzelle Jannette, voulez-vous me promettre de m'aimer toujours.

JANNETTE.

Eh ! mon Dieu, oui, je vous le promets.

CADET.

Et bien moi, Jannette, ſi vous voulez, je vous épouſerai.

JANNETTE.

Vous vous moquez peut-être de moi.

CADET.

Non Jannette, non, je vous ferai en attendant une promeſſe de mariage, ſur papier timbré.

JANNETTE.

C'eſt bien honnête à vous ; mais ça ſera-t-y bientôt, que vous m'épouſerez ?

CADET.

Si-tôt que j'aurai vingt-cinq ans, je ſerai majeur, voyez-vous, & alors je ferai mes ſoumiſſions reſpectueuſes, à ma chere mere, & tout de ſuite je vous épouſerai.

JANNETTE.

Ça ſera peut être encore bien long.

CADET.

J'ai déjà dix-ſept ans ; vous voyez que nous n'en avons que huit à attendre.

JANNETTE.

Mais en attendant que vais-je devenir ?

CADET.

Laiſſez-moi faire, mamzelle Jannette, je vais entrer

chez ma mere, je tâcherai de l'appaiſer, & de l'engager à vous reprendre chez elle.

JANNETTE.

C'eſt qu'elle eſt un peu méchante.

CADET.

Dans le fond, elle eſt bonne femme.

JANNETTE.

Oh ! c'eſt bien vrai.... elle ne ſe fâche jamais que quand elle eſt en colere.

CADET.

Je vais tâcher de faire votre paix.

JANNETTE.

Je ne lui en veux pas beaucoup, moi, & ſi ce n'étoit les coups qu'elle m'a donnés, & qu'elle m'a miſe à la porte, & qu'elle me retient mes gages & mon paquet, je ne lui en voudrois pas du tout.

CADET.

Le charmant caractere.

JANNETTE.

Allez, monſieur Cadet, vous le ſavez bien que je ne ſuis pas méchante.

CADET.

Si vous l'étiez, votre phiſionomie ſeroit bien trompeuſe... Attendez-moi là, je vais entrer chez ma mere quand ſon premier moment de colere eſt paſſé, j'en fais tout ce que je veux.

JANNETTE.

Allez donc.

CADET.

Il ne faut pas lui dire que nous nous aimons.

JANNETTE.

Pourquoi pas ?

CADET.

Ce ſeroit une raiſon de plus, pour qu'elle ne vous reprît jamais à ſon ſervice.

JANNETTE.

Et ſi elle s'en apperçoit ?

CADET.

Nous aurons ſoin de nous cacher d'elle.

JANNETTE.

Je ferai tout ce que vous voudrez, moi, monſieur Cadet.

CADET.

Ah!.... Si vous vouliez me permettre.

JANNETTE.

Quoi?

CADET.

De baiſer cette jolie main.

JANNETTE.

Que ne m'embraſſez-vous plutôt, ça me feroit bien plus de plaiſir.

CADET.

C'eſt que je ne l'oſois pas; mais puiſque vous me le permettez.

JANNETTE.

De tout mon cœur.

CADET, *après l'avoir embraſſée.*

Je vous aime pour la vie, mamzelle Jannette.

JANNETTE.

Et moi de même, monſieur Cadet.

SCENE X.

JANNETTE, *ſeule.*

C'EST un bien joli garçon, que monſieur Cadet; dame, c'eſt lui qui a de l'eſprit: s'il pouvoit m'en donner un peu, ſa mere ne me reprocheroit plus tant que je ne ſuis qu'une bête, & puis ça n'eſt pas fier: voyez, tout Monſieur qu'il eſt, il parle de m'épouſer, moi qui ne ſuis qu'une pauvre ſervante....

SCENE XI.

Mr. MINUTTE, JANNETTE, BABET.

BABET.

TENEZ, la voilà.....

Mr. MINUTTE.

Elle eſt charmante.

BABET.

Elle eſt encore plus innocente, & plus ſage.

Mr. MINUTTE (*à part.*)

Divine.....

BABET.

Voulez-vous que je la faſſe entrer.

Mr. MINUTTE.

Non, non ce n'eſt pas la peine, je vais lui dire deux mots & voir ſi réellement, elle mérite qu'on s'intéreſſe à elle.

BABET.

Tiens, ma pauvre Jannette, voilà Monſieur Minutte, à qui j'ai raconté toute ton avanture, il veut bien avoir des bontés pour toi; aies confiance en lui, tu ne t'en repentiras pas.

SCENE XII.

Mr. MINUTTE, JANNETTE.

Mr. MINUTTE.

HE bien! qu'eſt-ce ma belle enfant, on vous a donc battue?

JANNETTE, *faiſant de grandes révérences.*

Oui, Monſieur.

Mr. MINUTTE.

Comment peut-on avoir le coutage de frapper une fille auſſi aimable?

JANNETTE.

Vous êtes bien bon.

M. MINUTTE, *veut lui prendre la main; Jannette la retire avec précipitation, la frote avec ſon tablier, & la lui laiſſe prendre.*

Vous êtes charmante, Jannette.

JANNETTE.

Ça vous plait à dire, Monſieur.

Mr. MINUTTE.

Eſt-il poſſible qu'une fille comme vous ſoit ſervante?

JANNETTE.

Que voulez-vous donc que je ſois.

Mr. MINUTTE.

Ah! Jannette, vous ſerez tout ce que vous voudrez.

JANNETTE.

Je ne veux être qu'honnête fille à vous ſervir.

Mr. MINUTTE.

Vous avez raiſon, Jannette.

JANNETTE.

Ma mere me l'a bien recommandé en m'envoyant à Paris, & de ne me laiſſer engeoler ni par de belles paroles ni par de l'or ni par de l'argent.

Mr. MINUTTE.

Vous ne vous méfiez pas de moi, ſans doute.

JANNETTE.

Je ne me méfie de perſonne, moi.

Mr. MINUTTE.

Vous êtes à Paris, ſans parents, ſans reſſources.

JANNETTE.

Oui, Monſieur.

Mr. MINUTTE.

He bien! je veux prendre ſoin de vous, moi, Jannette.

JANNETTE.

Je vous en ſerai bien obligé.

Mr. MINUTTE.

Me promettez-vous d'être toujours honnête?

JANNETTE.

Eſt-ce qu'on peut être autrement?

Mr. MINUTTE.

Vous n'êtes pas faite pour être une ſimple ſervante.

JANNETTE.

Pardonnez-moi, Monſieur, c'eſt bien de l'honneur encore pour moi.

Mr. MINUTTE.

Non, Jannette, non, pouvez-vous porter de pareils habits ?

JANNETTE.

Dame, Monſieur, c'eſt mon juſte de tous les jours; j'en ai un autre dans mon paquet qui eſt bien plus beau; mais je ne le mets que les dimanches & fêtes : celui là eſt de ſoie.

Mr. MINUTTE.

Vous ne m'entendez pas, Jannette; je vous donnerai ſi vous voulez de belles robes, les ajuſtements les plus élégants, des diamants même.

JANNETTE.

A moi, Monſieur.

Mr. MINUTTE.

A vous même, j'ai une petite maiſon délicieuſe à une lieue de Paris, je vous y enverrai.....

JANNETTE, (*avec plaiſir.*)

Pour en être la Jardiniere.

Mr. MINUTTE.

Non, Jannette, non; mais pour en être la maîtreſſe & la ſouveraine; vous y commanderez en Reine, rien ne vous y manquera; j'irai tous les ſoirs ſouper avec vous, & quelquefois ſi vous le permettez.

JANNETTE.

Allez, Monſieur, je le vois bien, vous vous moquez de moi.

Mr. MINUTTE.

Moi, Jannette.

JANNETTE.

Ou vous voulez me tromper.

Mr. MINUTTE.

Vous tromper..... je ne veux que vous rendre heureuſe.

JANNETTE.

Je n'ai pas beſoin de toutes vos belles choſes; pourquoi me les donneriez-vous ?

Mr. MINUTTE.

Pour vous faire plaiſir.

JANNETTE.

Allez, Monſieur, je ſuis bien ſimple; je gagerois bien que quand on donne tant à une pauvre fille, c'eſt qu'on veut la perdre.

Mr. MINUTTE.

Que vous me connoiſſez peu, vous êtes charmante; mais votre innocence me plaît plus encore que votre perſonne.

JANNETTE.

Et juſtement, voilà pourquoi vous voulez me la ravir.

Mr. MINUTTE.

Non, Jannette, non; votre vertu eſt tout ce que j'aime dans vous.

JANNETTE.

Eh bien!... ne m'expoſez pas au danger de perdre tout ce que vous aimez.

Mr. MINUTTE.

Que de candeur! que d'innocence! je le vois Jannette, vous êtes encore plus ſage que vous n'êtes belle & je renonce au deſſein cruel que j'avois formé de vous ſéduire.

JANNETTE.

Vous le vouliez donc.

M. MINUTTE.

Oui, Jannette, je le voulais; mais votre ingénuité, votre candeur, changent tout mon amour en eſtime, & Jannette plus belle que jamais ne me paroît que plus intéreſſante.

JANNETTE.

Ne me trompez pas.

M. MINUTTE.

Je ſerois un monſtre ſi j'en conſervois encore la penſée; écoutez-moi, mon enfant, vous êtes entourée de pré-

cipices, tous ceux qui vous verront, chercheront à vous ſéduire ; vous êtes jeune, ſans expérience, on vous trompera.

JANNETTE.

Helas ! Monſieur, je m'y attends bien.

Mr. MINUTTE.

Il n'eſt qu'un moyen de vous ſauver, il faut vous marier.

JANNETTE.

Me marier.

M. MINUTTE.

Oui, Jannette, auriez-vous de la repugnance pour le mariage ?

JANNETTE.

Oh ! mon dieu non, Monſieur, bien au contraire.

Mr. MINUTTE.

Quelle ingénuité !

JANNETTE.

Mais qu'eſt-ce qui voudra d'une pauvre fille comme moi?

Mr. MINUTTE.

Ne me déguiſez rien.

JANNETTE.

Il n'y a que trois ſemaines que je ſuis à Paris, je ne ſais pas encore mentir.

Mr. MINUTTE.

Aimez-vous quelqu'un, vous rougiſſez Jannette.

JANNETTE.

C'eſt de plaiſir.....

Mr. MINUTTE.

Vous aimez donc ?

JANNETTE.

Oui, Monſieur.....

Mr. MINUTTE.

Qui ?

JANNETTE.

Monſieur Cadet.

Mr. MINUTTE.

Le fils de Madame Duhazard.

JANNETTE.

Lui-même.

Mr. MINUTTE.

Il vous aime, ſans doute.

JANNETTE.

Oui, Monſieur, puiſqu'il me le dit, & qu'il doit m'épouſer quand il ſera majeur, & qu'en attendant il m'a promis de me faire une promeſſe de mariage ſur papier timbré.

Mr. MINUTTE.

Cela ſuffit, je ſuis le parrein de Cadet, ſa mere m'a plus d'une obligation, vous ſerez heureuſe..... allez chez le commiſſaire qui demeure là, réclamez-vous de moi; dites-lui que je m'intéreſſe beaucoup à votre affaire, & que je la lui recommande.

JANNETTE.

Et qu'eſt-ce que je ferai chez le commiſſaire?

Mr. MINUTTE.

Vous lui ferez une plainte de ce que Madame Duhazard vous a battue & de ce qu'elle vous retient vos effets.

JANNETTE.

Et qu'en arrivera-t-il?

Mr. MINUTTE.

Elle ſera punie.

JANNETTE.

Je ſerois bien fachée qu'on lui fît de la peine ou du mal par rapport à moi: elle m'a battue; mais je lui pardonne, je ne veux que mon paquet.

Mr. MINUTTE.

Faites ce que je vous dis, Jannette, j'ai mes raiſons pour vous faire agir ainſi; je vais m'habiller, & vous ſi-tôt votre plainte faite, venez chez moi nous irons enſemble chez Madame Duhazard.

JANNETTE.

Oui, Monſieur.

Mr. MINUTTE.

Je fais une réflexion, vous n'avez peut-être pas d'argent.

JANNETTE.

Il eſt vrai.

Mr. MINUTTE, *lui donnant ſix-francs.*

Tenez.

JANNETTE.

Oh que non, Monſieur..... m'a mere ma bien recommandé de ne jamais prendre d'argent des Meſſieurs.

Mr. MINUTTE.

Vous en aurez beſoin, allez, Jannette, ne perdez pas de temps & venez tout de ſuite me retrouver, je vous attends .....

SCENE XIII.

JANNETTE, *ſeule.*

OH, le brave homme!... Mamzelle Babet avoit bien raiſon, de dire que c'eſt un bon maître, & qui n'eſt pas fier : que je ſerois heureuſe, s'il vouloit me prendre à ſon ſervice ; voilà la maiſon de M. le Commiſſaire, frappons.....

Elle frappe tout doucement à la porte, & voyant qu'on ne répond pas, elle frappe plus doucement encore.

Il ne répond pas, il eſt peut-être embarraſſé, frappons plus doucement.

SCENE XIV.

LE CLERC DU COMMISSAIRE, JANNETTE.

Le Clerc ſort bruſquement de la maiſon, tenant à ſa main une liaſſe de papier qu'il examine ſans faire aucune attention à Jannette.

LE CLERC.

EST-ce vous qui frappez à la porte?

JANNETTE.

Oui, Monſieur.

LE CLERC.

Y a-t-il long-temps que vous êtes-là?

JANNETTE.

Un peu.

LE CLERC.

Que ne frappiez-vous plus fort?

JANNETTE.

J'avois peur de vous déranger.

LE CLERC.

Que demandez-vous?

JANNETTE.

Monſieur le Commiſſaire.

LE CLERC.

Il eſt à la campagne pour huit jours.

JANNETTE.

Je ne peux donc pas lui parler?

LE CLERC.

Non, mais je ſuis ſon éleve; & c'eſt tout un..... de quoi s'agit-il?

JANNETTE.

Monſieur, je ſuis la ſervante de madame Duhazard, que vous venez de mettre à l'amende, parce que je n'avois pas balayé le devant de ſa porte.

LE CLERC.

Eh bien!... apportez-vous l'amende?

JANNETTE.

Non, Monſieur.

LE CLERC.

Que venez-vous donc faire?

JANNETTE.

Je viens de la part de monſieur le Notaire qui demeure là, qui m'a dit de me réclamer de lui, & de vous dire, qu'il s'intéreſſoit à mon affaire, & qu'il vous la recommandoit.

Le

Le Clerc leve les yeux ſur Jannette, eſt étonné de la trouver ſi gentille, met ſes papiers dans ſa poche, & prend un ton doux & affectueux.

Ah ! ah ! . . . qu'elle eſt gentille. . . . eh bien ! mon enfant, voyons, que voulez-vous ?

JANNETTE.

Je viens, Monſieur, pour faire une plainte.

LE CLERC.

Une plainte !

JANNETTE, *lui préſentant l'écu de M. Minutte.*

Oui, Monſieur, & voilà ſix francs que monſieur le Notaire m'a donné pour vous la payer.

LE CLERC.

Gardez-les, mon bijou, gradez-les, quand on eſt auſſi gentille que vous, on n'a beſoin ni de recommandation ni d'argent.

JANNETTE, *lui faiſant une grande révérence.*

Vous êtes bien honnête.

LE CLERC.

De qui vous plaignez-vous ?

JANNETTE.

De perſonne, Monſieur.

LE CLERC.

Comment de perſonne, & vous venez faire une plainte.

JANNETTE.

Oui, Monſieur.

LE CLERC.

Et contre qui, cette plainte ?

JANNETTE.

Contre madame Duhazard.

LE CLERC.

Votre maîtreſſe !

JANNETTE.

Oui, Monſieur.

LE CLERC.

Elle a tort, que vous a-t-elle fait ?

JANNETTE.

Elle m'a chaſſée.... m'a battue.... m'a

LE CLERC.

Elle vous a battue !

JANNETTE.

Oui, Monſieur.

LE CLERC.

Bien fort ?

JANNETTE.

Oui, Monſieur, j'en aurai les marques.

LE CLERC.

Tant mieux, ça fait de bons témoins, il faudra montrer.

JANNETTE.

Oh ! Monſieur, vous êtes trop bon.

LE CLERC.

Battre une ſi jolie fille.... elle s'en repentira, je vous en réponds.

JANNETTE.

Ne lui faites pas trop de peine....

LE CLERC.

Eh ! pour quelle raiſon a-t-elle oſé ſe porter contre vous à cette violence ?

JANNETTE.

Parce que je n'avois pas balayé le devant de la porte, & que vous l'avez miſe à l'amende.

LE CLERC.

Je n'ai pu faire autrement, l'ordonnance y eſt formelle, & j'ignorois qu'elle eût une auſſi jolie ſervante.

JANNETTE.

Après m'avoir battue, elle m'a chaſſé, & elle ne veut plus me rendre mon paquet.

LE CLERC.

Et ſa raiſon ?

JANNETTE.

Elle dit qu'il ſervira à payer l'amende.

LE CLERC.

Écoutez moi, mon bijou, je vous remettrai bien l'amende ; mais votre madame Duhazard, pourroit ſoup-

çonner la bonne volonté que j'ai pour vous, & ce lui ſeroit un moyen de défenſe pour ne me pas payer les dommages & intérêts, auxquels je vais la condamner envers vous .... agiſſons plus prudemment ; je vais vous donner le montant de l'amende ... prenez ces dix écus.

JANNETTE.

Oh non, Monſieur.

LE CLERC.

Vous faites l'enfant, ils ne ſortiront de ma poche que pour y rentrer dans un inſtant, prenez donc.

JANNETTE.

Que voulez-vous donc que j'en faſſe ?

LE CLERC.

Vous allez les porter à madame Duhazard, pour payer l'amende à laquelle je l'ai condamnée.

JANNETTE.

Je les lui donnerai donc de votre part.

LE CLERC.

Eh ! non, mon enfant, il ne faut pas parler de moi, ce ſeroit le moyen de tout gâter, vous lui donnerez ces dix écus & vous retirerez tout ſimplement votre paquet.

JANNETTE.

Mais dès qu'elle m'aura rendu mon paquet tout ſera dit, je ne demanderai rien davantage.

LE CLERC.

Elle n'en ſera pas quitte pour ſi peu, vous êtes en bonne main ; mais j'eſpere bien que je n'obligerai pas une ingrate & que vous ſerez reconnoiſſante de mes peines.

JANNETTE.

Certainement.

LE CLERC.

Vous voilà ſur le pavé, avez-vous une autre condition ?

JANNETTE.

Non, Monſieur, & j'ai bien peur de n'en pas trouver, car je ſuis toute neuve.

LE CLERC.

Je le vois bien ; mais n'en cherchez pas.

JANNETTE.

Et que voulez-vous donc que je devienne, je ſuis une pauvre fille ; je ne connois perſonne, je ne ſais où aller ?

LE CLERC.

Ne vous inquiétez pas, je me charge de vous loger, moi.

JANNETTE.

Vous avez bien de la bonté.

LE CLERC.

J'ai une petite chambre toute meublée ici près, dont je puis diſpoſer & dans laquelle vous logerez en attendant.

JANNETTE.

Vous avez bien de la bonté.

LE CLERC.

Vous irez paſſer la journée, chez une marchande de modes, de ma connoiſſance, qui ſe fait un plaiſir d'obliger de jeunes infortunées.

JANNETTE.

Elle me fera donc travailler ?

LE CLERC.

Oui, mon bijou.

JANNETTE.

Et je gagnerai de l'argent.

LE CLERC.

Beaucoup.

JANNETTE.

Oh ! pourvu que j'en gagne aſſez pour me nourrir, m'habiller & en envoyer un peu à ma mere, voilà tout ce que je demande.

LE CLERC.

Comment vous nommez-vous ?

JANNETTE.

Jannette, Monſieur, à vous ſervir.

LE CLERC.

Eh bien ! Jannette, laiſſez-moi faire, je veux que vous ſoyez heureuſe, vous êtes encore toute ſimple.

JANNETTE.

Oui, Monſieur.

LE CLERC.

Je vous formerai, moi.

JANNETTE.

Je vous aurai bien des obligations.

LE CLERC.

Allez rendre compte à Mr. Minutte, de mon zele à vous obliger; mais ne lui parlez, ni de la petite chambre, ni de la marchande de modes, entendez-vous?

JANNETTE.

Pourquoi donc?

LE CLERC.

J'ai mes raiſons, dites-lui ſeulement qu'il ſera content de la maniere dont je vous ferai rendre juſtice, après quoi vous reviendrez ici, & ſur la brune, je vous conduirai à votre nouvelle demeure; allez, Jannette, je vais travailler pour vous.

JANNETTE, *lui fait pluſieurs révérences, & frape à la porte de Mr. Minutte.*

SCENE XV.

LE CLERC, JANNETTE, BABET.

BABET.

ET bien! es-tu contente?

JANNETTE.

On ne peut davantage, je ne ſais pourquoi ces Meſſieurs ont tant de bontés pour une pauvre ſervante.

BABET.

Je m'en doute bien, moi.... mais entre, Monſieur s'habille, il m'a recommandé de ne pas te quitter, tu lui parleras dans l'inſtant.

Jannette, & Babet, rentrent.

JANNETTE.

Et que voulez-vous donc que je devienne, je ſuis une pauvre fille ; je ne connois perſonne, je ne ſais ou aller ?

LE CLERC.

Ne vous inquiétez pas, je me charge de vous loger, moi.

JANNETTE.

Vous avez bien de la bonté.

LE CLERC.

J'ai une petite chambre toute meublée ici près, dont je puis diſpoſer & dans laquelle vous logerez en attendant.

JANNETTE.

Vous avez bien de la bonté.

LE CLERC.

Vous irez paſſer la journée, chez une marchande de modes, de ma connoiſſance, qui ſe fait un plaiſir d'obliger de jeunes infortunées.

JANNETTE.

Elle me fera donc travailler ?

LE CLERC.

Oui, mon bijou.

JANNETTE.

Et je gagnerai de l'argent.

LE CLERC.

Beaucoup.

JANNETTE.

Oh ! pourvu que j'en gagne aſſez pour me nourrir, m'habiller & en envoyer un peu à ma mere, voilà tout ce que je demande.

LE CLERC.

Comment vous nommez-vous ?

JANNETTE.

Jannette, Monſieur, à vous ſervir.

LE CLERC.

Eh bien ! Jannette, laiſſez-moi faire, je veux que vous ſoyez heureuſe, vous êtes encore toute ſimple.

JANNETTE.

Oui, Monſieur.

LE CLERC.

Je vous formerai, moi.

JANNETTE.

Je vous aurai bien des obligations.

LE CLERC.

Allez rendre compte à Mr. Minutte, de mon zele à vous obliger; mais ne lui parlez, ni de la petite chambre, ni de la marchande de modes, entendez-vous?

JANNETTE.

Pourquoi donc?

LE CLERC.

J'ai mes raiſons, dites-lui ſeulement qu'il ſera content de la maniere dont je vous ferai rendre juſtice, après quoi vous reviendrez ici, & ſur la brune, je vous conduirai à votre nouvelle demeure; allez, Jannette, je vais travailler pour vous.

JANNETTE, *lui fait pluſieurs révérences, & frape à la porte de Mr. Minutte.*

SCENE XV.

LE CLERC, JANNETTE, BABET.

BABET.

ET bien! es-tu contente?

JANNETTE.

On ne peut davantage, je ne ſais pourquoi ces Meſſieurs ont tant de bontés pour une pauvre ſervante.

BABET.

Je m'en doute bien, moi.... mais entre, Monſieur s'habille, il m'a recommandé de ne pas te quitter, tu lui parleras dans l'inſtant.

Jannette, & Babet, rentrent.

SCENE XVI.

LE CLERC DU COMMISSAIRE, *ſeul.*

ELLE eſt charmante, c'eſt la ſimplicité même, j'en ferai tout ce que je voudrai; combien en ai-je vu qui ont commencé de plus bas encore, qui étalent aujourd'hui l'orgueil de l'opulence, avec cette taille & cette fraîcheur, elle doit faire de l'or à Paris ..... Monſieur Minutte, la protege; mais j'eſpere la lui ſouffler, ce n'eſt pas à mon âge, & fait comme je ſuis qu'on redoute un pareil rival, le tout eſt de m'en emparer & tout en travaillant pour elle, de travailler un peu pour moi..... & par ma foi Madame Duhazard, vous allez commencer par payer les frais de l'emménagement.

SCENE XVII.

LE CLERC, CADET.

LE CLERC.

HOLA! quelqu'un .....

CADET.

Que voulez-vous Monſieur?

LE CLERC.

Madame Duhazard eſt-elle là?

CADET.

Oui, Monſieur.

LE CLERC.

Faites-la venir.

CADET.

Ma chere mere.

Mme. DUHAZARD, *dans le fond de la boutique.*

He bien! quoi?

CADET.

C'eſt un Monſieur qui vous demande.

Mme. DUHAZARD.

Me voilà... me voilà... rentre.

SCENE XVIII.

LE CLERC, Mme. DUHAZARD.

LE CLERC.

VOTRE ſerviteur, Madame Duhazard.

Mme. DUHAZARD.

Ah ! c'eſt vous, Monſieur le Clerc, qui vous amene donc encore.

LE CLERC.

Une affaire très-importante, Madame, & que par amitié pour vous, je viens arranger à l'amiable.

Mme. DUHAZARD.

Au ſujet de votre amende ! on a peut-être bien vingt-quatre heures pour vous payer.

LE CLERC.

Il s'agit vraiment d'une affaire d'une bien autre conſéquence ; vous aviez chez vous une ſervante nommée Jannette.

Mme. DUHAZARD.

Oui, Monſieur, une pareſſeuſe qui eſt même cauſe....

LE CLERC.

Vous l'avez chaſſée ?

Mme. DUHAZARD.

Sur le champ.

LE CLERC.

Sans lui payer ſes gages, ſans lui rendre ſon paquet.

Mme. DUHAZARD.

Il eſt juſte que je paie l'amende à laquelle vous m'avez condamnée pour ſa négligence ; qu'elle me remette dix écus, je lui rendrai ſon paquet.

LE CLERC.

Vous avez raiſon ; mais ce n'eſt pas cela dont il s'agit, vous l'avez battue.

Mme. DUHAZARD.

Un premier mouvement de vivacité dont je n'ai pas été la maîtreſſe.

LE CLERC.

Et dequel droit, s'il vous plait, l'avez-vous battue ?

Mme. DUHAZARD.

De quel droit ?

LE CLERC.

Elle eſt venue ſe plaindre, & je lui dois juſtice, cette affaire peut aller loin, Madame, & très-loin ; je vous en avertis & vous conſeille même de l'appaiſer le plutôt poſſible ; ſi une fois je commence à verbaliſer je ne ſerai plus maître de m'arrêter.

Mme. DUHAZARD.

He bien ! Monſieur, n'en parlons plus, je conſens à la reprendre, auſſi-bien je l'ai promis à Cadet.

LE CLERC.

Il ne ſuffit pas de la reprendre, il lui faut des réparations ; vous ne pouvez pas lui offrir moins de ſix-cents livres, pour l'engager à retirer la plainte.

Mme. DUHAZARD.

Six-cents livres !.....

LE CLERC.

C'eſt le moins.

Mme. DUHAZARD.

Mais, Monſieur, je vais vous expliquer.....

LE CLERC.

Je ſuis inſtruit de tout, Madame, vous ne ſavez donc pas que les voies de fait ſont expreſſément défendues, quand même celui qui s'en ſert pourroit avoir raiſon ; parce qu'il n'eſt permis à qui que ce ſoit de ſe faire juſtice ſoi-même.

Mme. DUHAZARD.

Comment, Monſieur, pour quelques coups donnés à une malheureuſe ſervante !

LE CLERC.

Cette ſervante eſt-elle donc une eſclave, ou une citoyenne ? tous les devoirs dans la ſociété ſont reſpectifs, & balancés ; plus le ſerviteur a de devoirs à remplir envers ſes maîtres, plus il s'acquiert de droits à leur bienveillance,

bienveillance, d'où il s'enſuit qu'ils ne doivent jamais les maltraiter.

Levis caſtigatio permittitur, non ſervitia.

Mme. DUHAZARD.

Mais auſſi, Monſieur, vous vous moquez avec vos ſix-cents livres.

LE CLERC.

Aimez-vous mieux plaider ?

Mme. DUHAZARD.

Mais, Monſieur, conſidérez donc, que me voilà ruinée, où voulez-vous que je trouve jamais ſix-cents livres.

LE CLERC.

Je vous donne un quart-d'heure, Madame, paſſé lequel je ſerai forcé d'aller en avant, & vous n'en ſerez peut-être pas quitte pour mille-écus : vous ne connoiſſez pas la conſéquence de cet affaire-là ; dans un quart-d'heure je reviens chercher votre réponſe, entendez-vous ?

SCENE XIX.

Mme. DUHAZARD, CADET.

Mme. DUHAZARD.

CADET ?

CADET.

Ma chere mere.

Mme. DUHAZARD.

Arrive donc ici..... c'eſt une bien jolie fille, que ta Jannette.

CADET.

Pas vrai donc ?

Mme. DUHAZARD.

Que je ſuis fâchée de ne l'avoir pas étranglée tantôt.

CADET.

Comment ?

Mme. DUHAZARD.

Viens donc encore me conſeiller de la reprendre !

CADET.

Qu'a-t-elle donc fait ?

Mme. DUHAZARD.

Ce qu'elle a fait ? ... elle vient de former contre moi, une plainte chez le Commiſſaire.

CADET.

Çà n'eſt pas poſſible.

Mme. DUHAZARD.

Elle demande ſix-cents livres de réparations, pour quelques tapes que je lui ai données ; ſi non elle me menace de m'en faire coûter mille écus.

CADET.

Je n'en reviens pas ....

Mme. DUHAZARD.

Voilà des preuves de ſa douceur, & de ſon honnêteté, que tu me vantois tant.

CADET.

Quelqu'un qui nous en veut l'aura certainement conſeillée ; jamais Jannette, d'elle-même ne nous eût joué un pareil tour.

Mme. DUHAZARD.

Tais-toi tu me ferois ſoupçonner que Jannette ..... ſi je le croyois, je te renierois pour mon fils....

CADET.

La voilà avec mon parrain.

SCENE XX.

Mr. MINUTTE, Mme. DUHAZARD, JANNETTE.

Mr. MINUTTE, *tenant Jannette par la main.*

VENEZ, Jannette, venez.

JANNETTE.

J'ai trop peur moi ; elle n'a qu'à me battre encore.

Mr. MINUTTE.

Ne craignez rien, je veux vous raccommoder ensemble & récompenser Monsieur le Clerc, de son zele, & de ses honnêtes intentions pour vous ; bon jour Madame Duhazard ?

Mme. DUHAZARD.

Votre servante, Monsieur Minutte.

Mr. MINUTTE.

Voulez-vous bien que je vous ramene Jannette ?

Mme. DUHAZARD.

Comment cette effrontée ose se présenter devant-moi.

Mr. MINUTTE.

De la douceur, Madame Duhazard, de la douceur...

CADET.

Allez, Mamzelle Jannette, c'est bien mal tout ce que vous nous faites, je vous croyois de l'amitié pour moi, mais je vois bien que vous n'êtes qu'une trompeuse.

JANNETTE.

Qu'est-ce que j'ai donc fait, moi ? Monsieur Cadet.

CADET.

Vous avez été faire une plainte chez le commissaire contre ma mere.

JANNETTE.

Ce n'est pas ma faute, c'est monsieur qui l'a voulu.

Mme. DUHAZARD.

Vous, Monsieur Minutte.

Mr. MINUTTE.

Moi-même.

Mme. DUHAZARD.

Vous qui jusqu'à ce moment m'avez témoigné tant de bontés, vous pour qui.... je ne l'aurois jamais cru.

Mr. MINUTTE.

Croyez que j'ai tout fait pour le mieux, & qu'il n'y a pas autant de mal....

Mme. DUHAZARD.

Comment! lorsqu'on me condamne à lui payer six cents livres.

Mr. MINUTTE.

Six cents livres !

Mme. DUHAZARD.

Tout autant ; où voulez-vous que je les prenne ?

Mr. MINUTTE.

Mr. le Clerc a pris vivement ſes intérêts.

Mme. DUHAZARD.

Je le crois auſſi bien, & j'en ſais auſſi la raiſon, c'eſt qu'elle eſt jolie & qu'il la paie de ſa complaiſance avec mon argent.

Mr. MINUTTE.

Vous ne lui rendez pas juſtice. Je puis vous répondre moi qu'elle eſt auſſi ſage que bête.

CADET.

Oh ! pour ça c'eſt bien vrai.

Mr. MINUTTE.

Je connois un moyen d'arranger tout cela de maniere que vous ſoyez tous contents..... Jannette eſt bonne.

JANNETTE.

Oh ! mon Dieu, Madame, je ſerois bien fâchée de vous faire de la peine moi, je ne demande qu'à rentrer à votre ſervice ; monſieur le Clerc m'a donné de quoi payer l'amende, & pour les coups que vous m'avez donnés, je vous en demande pardon.

Jannette ſe met aux genoux de Madame Duhazard, Mr. Minutte la releve ſur le champ.

Mr. MINUTTE.

Relevez-vous, Jannette .... écoutez moi, madame Duhazard, vous n'êtes pas méchante, vous....

Mme. DUHAZARD.

Vous le ſavez bien.... un peu vive, mais ſans rancune.

Mr. MINUTTE.

Cadet aime Jannette.

Mme. DUHAZARD.

Mon fils aime Jannnette !

CADET.

Oui ma chere mere, & pour la vie encore.

Mme. DUHAZARD.

Eſt-il poſſible !

Mr. MINUTTE.

Jannette l'aime auſſi.

JANNETTE.

Oh ! c'eſt bien vrai ça.

Mr. MINUTTE.

Eh bien marions-les enſemble.

Mme. DUHAZARD.

Y penſez-vous, monſieur Minutte, un homme comme mon fils, épouſer ma ſervante ?

Mr. MINUTTE.

Ne vous oubliez pas, Mme. Duhazard, vous ſavez...

Mme. DUHAZARD.

Mais Monſieur, elle n'a pas un ſou de bien.

Mr. MINUTTE.

Et ces 600 livres que vous devez lui payer.

JANNETTE.

Oh ! je n'en veux pas.

Mr. MINUTTE.

Et bien ! je lui donne ſa dot, moi.

Mme. DUHAZARD.

Vous !

Mr. MINUTTE.

J'ai dans ce moment une charge d'huiſſier à verge à vendre & que me marchande même le Clerc du Commiſſaire ; en faveur de ce mariage, j'en fais préſent à Cadet.

Mme. DUHAZARD.

Tout de bon !

M. MINUTTE.

Oui, tout de bon.

Mme. DUHAZARD.

Mon fils huiſſier à verge !

Mr. MINUTTE.

Y conſentez-vous ?

Mme. DUHAZARD.

Si j'y conſens.... de tout mon cœur.

CADET.

Oh ! ma chere mere ! mon parrain, ma Jannette !

Il embraſſe ſa mere, baiſe la main de M. Minutte, & ſerre Jannette contre ſon ſein.

JANNETTE.

Nous allons donc être mariés tout de ſuite.

CADET.

Oui.... tu ſeras ma femme.

JANNETTE.

Oh ! que j'en ſuis aiſe.

Mme. DUHAZARD.

Viens m'embraſſer, ma fille, & pardonnes-moi ma petite vivacité.

JANNETTE.

Eſt-ce que je peux y ſonger encore !

Mr. MINUTTE.

Chut, voici monſieur le Clerc.

SCENE XXI, ET DERNIERE.

Mr. MINUTTE, LE CLERC, du Commiſſaire, Mme. DUHAZARD, CADET, JANNETTE.

LE CLERC.

OH ! oh ! voilà Monſieur Minutte, & Jannette..... (*à demi voix.*) Monſieur, je ſuis charmé de vous rencontrer ici.... vous allez voir que je n'ai rien négligé pour vous prouver tout le cas que je fais de vos recommandations.... (*haut*) Eh bien Madame, avez-vous donné à cette pauvre fille, les ſix cents livres, auxquelles elle a bien voulu reſtreindre ſes demandes.

M. MINUTTE.

Jannette eſt contente.

LE CLERC.

Bon, j'eſpere que ceci vous ſervira de leçon, & qu'à l'avenir vous ſerez plus modérée.

Mme. DUHAZARD.

Je vous le promets....

LE CLERC, *à Jannette en lui gliſſant une clef.*

Voilà la clef de la petite chambre, prenez donc....

Mr. MINUTTE.

Voulez-vous bien que je vous faſſe tous mes remercîments, de la chaleur avec laquelle vous avez daigné prendre les intérêts de la pauvre Jannette.

LE CLERC.

Je n'ai fait que mon devoir, Monſieur, ne doit-on pas avoir compaſſion des pauvres filles?

Mr. MINUTTE.

Et vous avez fait ſa fortune, & ſon bonheur, puiſque, graces à vos bontés pour elle, Madame conſent à ſon mariage avec ſon fils....

LE CLERC.

Eſt-il poſſible?

Mr. MINUTTE.

Les ſix cents livres que vous lui adjugés, ſont employées en partie à l'acquiſition de cette charge d'huiſſier, pour laquelle nous étions en pour-parler; Madame l'achete pour ſon fils.

LE CLERC.

C'eſt moi qu'on joue.

Mr. MINUTTE.

J'eſpere que vous voudrez bien ſigner le contrat de ce mariage, & pour mettre le comble aux bontés que vous avez pour Jannette, vous lui ſervirez de témoin.

LE CLERC.

Je ſuis fait....

JANNETTE.

Voulez-vous bien que je vous rende la clef de la petite chambre....

LE CLERC.

Paix, paix.... Je ſuis enchanté que tout ſe ſoit arrangé à l'amiable, vous êtes bien la maîtreſſe de remettre à Jannette les dommages auxquels j'avois cru devoir

la condamner envers vous.... mais il faut abſolument qu'elle paie l'amende de dix écus.

JANNETTE, *les tirant de ſa poche, & les lui préſentant.*

Et Monſieur, les voilà.... vous ſavez bien que c'eſt vous...

LE CLERC, *les refuſant.*

Taiſez-vous donc... allez Jannette, je veux auſſi contribuer à votre bonheur, je ne veux pas que rien trouble la paix d'un ſi beau jour, en faveur de votre mariage avec Monſieur Cadet; je remets à Madame, ſon amende, & c'eſt mon préſent de nôces....

(*à part.*) Ah! comme je ſuis fait.....

JANNETTE.

Graces à vos bontés, & à votre compaſſion pour les pauvres filles, les battus ne paient pas toujours l'amende.

FIN.

Lu & approuvé à Lyon, le 12 Octobre 1781.

MONGEZ.

Vu l'approbation, permis de repréſenter & d'imprimer à Lyon, le 12 Octobre 1781.

BASSET.

JEAN HENNUYER,

ÉVÊQUE

DE LISIEUX,

DRAME

EN TROIS ACTES.

A LONDRES,

M. DCC. LXXIII.

PRÉFACE.

CE Drame a l'avantage d'être fondé ſur l'hiſtoire, & les principaux faits qu'il renferme ſont atteſtés & connus. Il eſt donc inutile de les remettre ici ſous les yeux du lecteur, il ſuffira de lui faire connoître le perſonnage qui, jouant le premier rôle dans cette piece, eſt demeuré, pour ainſi dire, caché dans l'ombre du tableau qu'a tracé la plume des hiſtoriens. On jugera s'il méritoit d'en ſortir avec plus d'éclat.

Jean Hennuyer naquit à Saint-Quentin, diocèſe de Laon, en 1497. Il fit ſes études à Paris au collége de Navarre, où il fut bourſier; il y prit des degrés & fut reçu docteur. Après avoir reçu le bonnet, on lui confia la direction des études de Charles de Bourbon & de Charles de Lorraine. Il paroît qu'avant ſon doctorat il avoit été précepteur d'Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, & depuis roi de Navarre : dans le même temps il fut nommé profeſſeur en théologie.

On ne ſait préciſément en quelle année il parut à la cour ; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il fut premier aumônier de Henri II, & que ce prince le nomma bientôt pour ſon confeſſeur : il le fut juſqu'à la mort du roi. Il fut auſſi confeſſeur de Catherine de Médicis. L'on peut remarquer que ce n'étoient pas des conſciences vulgaires qu'il avoit à diriger. Nommé évêque de Lodeve en 1557, il ne prit point poſſeſſion de cet évêché, ſans doute parce qu'on le retint à la cour ; mais après la mort du cardinal d'Annebaut, évêque de Liſieux, arrivée au mois de Juin 1558, François II nomma Hennuyer à cet évêché.

Ce fut là, & dans les temps des fureurs de la St. Barthelemi, qu'il donna cet exemple d'humanité qui ſeul immortaliſe ſa vie. Le lieutenant de Roi de ſa province étant venu lui communiquer l'ordre qu'il avoit reçu de la cour de maſſacrer tous les Huguenots de Liſieux, Jean Hennuyer s'y oppoſa fermement & donna acte de ſon oppoſition ; il obtint de lui qu'il ſurſeoiroit au maſſacre ; & par ce ſage délai il préſerva les calviniſtes de ſa ville & de ſon diocèſe.

Je ſais qu'on a voulu lui ravir la gloire d'avoir ſauvé les religionnaires ; mais pluſieurs hiſtoriens ſe ſont accordés à lui en conſerver tout l'honneur. On croit ſur de bien moindres preuves des crimes atroces & antiques qui effraient l'imagination, pourquoi auroit-on de la peine à ajouter foi à une action, qui dans le fond n'eſt qu'humaine ? Tout panégyriſte que je ſuis, je crains même qu'on ne l'admire trop.

On a beauconp écrit & diſputé, pour ſavoir ſi cet évêqne avoit été Dominicain ou Sorboniſte ; il fut homme, ce qu'on ne peut pas totalement affirmer de tous ſes contemporains.

Ceux qui voudront voir ſon portrait, iront le chercher dans le réfectoire de la maiſon de Navarre.

Il mourut en 1578, étant doyen de la faculté de Théologie de Paris ; ainſi il vécut environ quatre-vingts ans, dans les temps les plus orageux qu'offre notre hiſtoire. Il n'eſt pas inutile de remarquer qu'il a vécu ſous les regnes de Charles VIII, de Louis XII, de François premier, de Henri II, de François II, de Charles IX & de Henri III, ce qui a pu

ſervir, je penſe, à lui rappeller que les Rois ne ſont pas immortels. Comme le ſéjour habituel de la cour, où il paſſa preſque toute ſa vie, ne put ébranler ſes vertus, on peut avancer, je crois, qu'elles étoient vraiment ſolides.

C'eſt un grand & mémorable exemple que celui d'un évêque, qui tandis que Rome (*) & toute la catholicité autoriſe & conſacre ces meurtres au nom de Dieu, les a en horreur, s'oppoſe aux ordres d'un roi foible & furieux, d'une cour lâche & vindicative, & défend avec courage ces victimes infortunées que proſcrivoient le fanatiſme & une politique non moins aveugle & non moins barbare. Il n'a pas été le ſeul homme en place

(*) La nouvelle de la mort de Coligni & du maſſacre fut reçue à Rome avec des tranſports de la joie la plus vive. On tira le canon, on alluma des feux, comme pour l'événement le plus avantageux : il y eut une meſſe ſolemnelle d'actions de graces, à laquelle le pape Grégoire XIII aſſiſta avec l'éclat que cette cour donne aux cérémonies qu'elle veut rendre illuſtres. Le cardinal de Lorraine récompenſa largement le courier, & l'interrogea en homme inſtruit d'avance. (*Eſprit de la Ligue Tome II.*)

qui ſe ſoit diſtingué par la même fermeté, mais ce zèle, cette humanité dans un prêtre vivant à la cour, & confeſſeur d'un roi, frappe bien davantage, & a droit encore aujourd'hui de nous étonner.

Qu'il a été petit le nombre de ceux qui ne ſe montrerent pas alors indignes (je ne dis pas du nom de chrétien) mais du nom d'homme (*) ! A peine cinq ou ſix militaires paroiſſent avoir conſervé dans ce temps quelques traces de juſtice & de lumiere naturelle, les autres commandans de Province furent des forcenés, qui ne différerent pas beaucoup de ces dogues dont ſe ſervirent les Piſarres & les Vaſco-Nunès, lorſqu'ils alloient à la chaſſe des malheureux Indiens qu'ils faiſoient dévorer. Ces dogues guerriers étoient diſciplinés & ſoudoyés comme eux. Ils obéiſſoient comme eux, & le ſavant auteur des

(*) L'ardeur du pillage échauffa encore le carnage ; Brantôme rapporte que pluſieurs de ſes camarades, gentilshommes comme lui, y gagnerent juſqu'à dix mille écus. Les pillards n'avoient pas honte de venir offrir au roi & à la reine les bijoux précieux, fruits de leurs brigandages, & ils étoient acceptés. *Ibid.*

Recherches philoſophiques ſur les Américains dit qu'on trouva dans l'ancien état militaire de ce temps-là, que le dogue Hérécillo gagnoit deux réaux par mois pour ſervices par lui rendus à la couronne. Je ne ſais ſi ceux qui ſervirent ſi bien Charles IX & ſa digne cour furent auſſi-bien récompenſés, mais je maintiens leur barbarie comme beaucoup plus inconcevable. L'hiſtoire ne marque pas qu'ils aient eu le même goût que leurs confreres pour la chair humaine.

Le célébre auteur de la Henriade, qui a combattu avec ſuccès le fanatiſme & la ſuperſtition; & qui ſur cet article a déjà fait quelque bien au monde & à ſa patrie (*), a tracé ce vers profond, terrible & vrai.

Quand un roi veut le crime, il eſt trop obéi.

Lorſque je médite ce vers en ſilence, un frémiſſement intérieur parcourt tout mon être; je le vois gravé en lettres de ſang à chaque page de l'hiſtoire, & je gémis d'être homme.

Quoi! la cruauté trouve des exécuteurs ſi

(*) Ce ſeroit un ouvrage curieux à faire que l'influence du génie de Mr. DE VOLTAIRE ſur ſon ſiecle, & de ſon ſiecle ſur ſon génie.

promts, ſi aveugles, ſi fideles, ſi peu réfléchiſſans ; & le bien, lorſque l'on veut le faire, même avec ardeur, rencontre mille obſtacles, marche lentement, & ne peut compter enfin que des agens bientôt découragés, dont l'activité ſe relâche & s'épuiſe.

Quand un roi veut le crime, il eſt trop obéi.

O, fuyons d'un globe où cette maxime ſeroit jugée vraie, ou dû moins avant de le quitter, faiſons tous nos efforts pour ranger ce vers effrayant dans la claſſe de ceux qui ne préſentent qu'une idée abſurde & fauſſe.

On me dira, à quoi bon repréſenter les horreurs de la St. Barthelemi ? Nous ne ſommes plus dans un ſiecle où l'on égorge. Ce ſiecle barbare eſt écoulé & ne reviendra plus. J'aime à le croire, je l'eſpere même. Il paroît que l'on ne s'aſſaſſinera plus au nom de Dieu, que la religion ne ſoulevera plus ces volcans enflammés qui répandirent tant de fois leurs ravages, mais l'oſerai-je dire, nous n'en avons pas moins beſoin de remettre ſous nos yeux les tableaux de l'eſprit de perſécution. Toujours dominant, il ſaiſit tous les prétextes, il revêt toutes les formes, il s'en-

vironne de toutes les apparences, il ne fait gueres que changer de nom, mais ſes fureurs ſont à-peu-près les mêmes. L'expérience des ſiecles paſſés ſeroit perdue pour les ſiecles qui les ſuivent, ſi la main d'un peintre éloquent ne donnoit un corps à ces couleurs qui doivent nous épouvanter en nous rappellant les égaremens de ceux qui nous ont précédés; égaremens funeſtes où nous ſommes ſouvent prêts à retomber. Qu'importe au malheureux ſous quel titre on le perſécute. Mais eſt-il vrai que le fanatiſme ait perdu toute ſa force? Eſt-il vrai que les ſciences aient émouſſé ſes traits? N'a-t-on pas vu, dans un ſiecle tout brillant de clarté, un monarque qui portoit le nom de grand, environné de tous les arts qui devoient lui former un caractere humain & juſte, jetter le déſeſpoir dans le cœur d'une grande partie de ſes ſujets, les diſtribuer ſur des galeres ou dans des priſons, dreſſer même des gibets, ruiner, déſoler ſes plus belles provinces, & s'applaudir peut-être après cette violation des loix civiles, d'un édit qu'il croyoit utile à la religion catholique, & qui n'atteſtoit que ſa royale ignorance.

L'Eſpagne n'avoit-elle pas donné un exemple auſſi déplorable, lorſqu'elle ſe plongea dans un état de dépériſſement & de langueur, en arrachant de ſon ſol une nation entiere, qui cultivoit paiſiblement ſes champs, dans la ſeule idée que cette nation ne pouvoit pas reſpirer l'air ſans l'infecter de ſes opinions particulieres. Les maux politiques d'une nation, qui paroît paiſible parce qu'elle expire, peuvent égaler & même ſurpaſſer les malheurs de la guerre civile.

Et ſi nous deſcendons à notre ſiecle, qu'on ne ſauroit accuſer d'imbécillité, nous trouverons peut-être un fanatiſme politique & rafiné qui a ſuccédé à ce fanatiſme religieux où le plus grand nombre, du moins, étoit aveugle & de bonne foi; le ſang n'a point coulé, il eſt vrai, mais les calamités publiques & particulieres n'ont pas été moins accablantes. En conſidérant toutes les larmes répandues, les ſoupirs, les gémiſſemens, ſourds & étouffés, tous les empriſonnemens, tous les exils, les proſcriptions de toute eſpece, nous verrons que notre ſiecle n'a rien à reprocher à ces ſiecles d'erreurs & de barbarie; ce qui diſtingue le nôtre, c'eſt qu'il

a mêlé quelquefois la dériſion à ſes autres attentats, & que non content d'opprimer l'innocence & l'équité, il s'eſt efforcé de les traduire en ridicule. Dans deux cens ans notre hiſtoire pourra à ſon tour effrayer les hommes ſenſibles, & fournir des drames qui arracheront auſſi des larmes.

Si je parvenois à éteindre dans le cœur de ceux qui me liront quelques racines de ce penchant perſécuteur qui anime les trois quarts des hommes, penchant malheureux, qui ſe maſque toujours ſous de grands noms; ſi je parvenois à ajouter quelque choſe à la liberté publique & particuliere, à la conviction de ce droit naturel, ſi manifeſtement violé, tantôt par la force, tantôt par un ſophiſme auſſi ingénieux que cruel; ſi j'arrachois quelques traits à l'intolérance religieuſe, civile & littéraire qui ſe ſoutiennent & ſe prêtent un appui mutuel. Si le tableau de ces épidémies morales qui bouleverſent toutes les notions d'ordre, de juſtice & d'équité, ſervoit à épouvanter ceux qui reçoivent l'erreur comme la vérité; ou pour s'exprimer ſans emblême, ſi ceux qui peuvent ſeuls réaliſer les vœux plaintifs de l'humanité, émue par la

voix touchante de la philoſophie, daignoient lui prêter une force qu'elle n'a pas par elle-même, & foudroyer en conſéquence ces opinions impies & déraiſonnables qui attaquent la félicité publique & la leur propre, alors ſouriant à leurs auguſtes travaux, les premiers peut-être de ce genre, je m'applaudirois en ne faiſant que paſſer ſur cette terre, d'y avoir fait le métier d'homme & d'écrivain.

PERSONNAGES.

JEAN HENNUYER, Evêque de Liſieux.
LE LIEUTENANT de Roi à Liſieux.
SIMON, Grand-Vicaire de l'Evêque.
Les Curés de Liſieux.
Troupe de Prêtres.
Troupe d'Officiers.
ARSENNE pere, habitant de Liſieux, proteſtant.
ARSENNE fils, époux de Laure, proteſtant.
LAURE, ſœur d'Evrard, proteſtante.
EVRARD, habitant de Paris, proteſtant.
SUZANNE, proteſtante, amie de Laure, & parente d'Arſenne.
CLEVARD, proteſtant.
THEVENIN, proteſtant.
MENANCOURT, proteſtant.
DUGAS, proteſtant.
Foule de proteſtans.

La ſcène à Liſieux; l'action ſe paſſe le 27 Août 1572.

JEAN HENNUYER,
ÉVÊQUE DE LISIEUX,
DRAME.

ACTE PREMIER.

Le théatre repréſente l'appartement de Laure. Une grande armoire eſt entr'ouverte.

SCENE PREMIERE.

Laure range pluſieurs vêtemens & linges, elle ſe plaît à conſidérer un juſt'au-corps galamment orné.

LAURE *ſeule.*

IL avoit celui-là, le jour qui combla nos vœux! Cher époux, il me ſemble te le voir...

Et cette écharpe... Qu'il étoit bien ! (*Elle baiſe l'écharpe & la ſerre avec ſoin. Elle prend un petit coffret dans lequel ſont des lettres & quelques joyaux.*) Lettres chéries ! vous êtes mon tréſor.) *Elle lit & ſoupire en riant, conſidérant quelques bijoux.*) Aimable en tout, on le reconnoît juſques dans ſes dons ! (*Elle prend une bague.*) Il y a un an que j'ai reçu ce premier gage, je tremblois encore & nous n'oſions eſpérer... Qui m'eût promis alors que ſix mois après... Comme tout ce tems s'eſt écoulé ! Il n'a duré pour moi qu'un inſtant... Oui, mais ces huit jours d'abſence, ces huit jours me paroiſſent des années... Il devroit être de retour... Comme je l'attends !... Reviens, mon cher Arſenne, reviens, ta tendre Laure ſent trop qu'elle ne vit plus ſans toi... (*Elle prête l'oreille.*) A chaque minute il me ſemble l'entendre & je ſuis toujours trompée. (*Elle ferme le coffret, & le r'ouvrant tout de ſuite, elle en tire une lettre.*) Que je liſe encore celle-ci ! (*preſſant la lettre contre ſon ſein.*) Quelle ame ! quel enjouement naïf ! quelle vérité ! (*on frappe, Laure jette tout par terre, renverſe des chaiſes, & courant toute émue à la porte, elle l'ouvre en criant avec une reſpiration agitée.*) Oh, c'eſt lui, c'eſt lui !

SCENE II.

SCENE II.

LAURE, SUZANNE.

LAURE, *appercevant Suzanne, recule d'un air ſurpris & fâché.*

QUoi ! vous, Suzanne ?

SUZANNE *un peu interdite.*

Ma bonne amie, d'où vient donc ce petit étonnement ? mon abord vous eſt-il fâcheux ?

LAURE *réparant le déſordre.*

Non, non, ma chere couſine, pardon, mais je croyois que c'étoit mon époux.... il n'eſt pas encore arrivé, jugez de ma peine.

SUZANNE.

Pour un jour de retard faut-il tant s'alarmer ?

LAURE.

Comment pour un jonr ?... Comptez-vous un jour, depuis avant hier à deux heures qu'il m'avoit promis d'être à Lizieux... Nous ſommes allées au-devant de lui, il nous a fallu revenir ſeules.

SUZANNE.

Chere couſine, que ne vous a-t-on pas dit hier au ſoir pour vous tranquilliſer ſur ce retard ?

LAURE.

Ah ! ma bonne amie, ſi vous aviez aimé, vous ſauriez que les mots ne tranquilliſent pas

SUZANNE.

Vous devez cependant vous faire une raiſon... On ne s'en va pas de Paris comme l'on veut. Songez qu'il a là toute votre famille avec une bonne partie de la ſienne, une viſite d'un côté, une affaire de l'autre, deux ou trois jours ſont bientôt paſſés.

LAURE

S'il ſavoit mes inquiétudes, rien ne l'auroit dû arrêter.

SUZANNE.

Voilà comme le plaiſir eſt toujours mêlé d'un peu de peine.... Vous vous êtes fait une fête d'aller à Paris voir célébrer ce grand mariage (*) de la fille de Médicis avec le roi de Navarre ; vous avez voulu être témoin de cette alliance qui ſcelle notre réconciliation avec les catholiques.... Qu'elle a dû être brillante cette fête ! tous les viſages devoient être bien joyeux !... Je n'ai jamais regretté d'être ſeule que dans cette circonſtance, parce que je n'avois pas, comme vous, un mari avec lequel j'aurois pû faire ce petit voyage ; mais quand on eſt fille, il faut reſter à la maiſon.

(*) Les noces de Henri, roi de Navarre, & de Marguerite ſœur du roi, furent célébrées avec une pompe vraiment royale. *Eſprit de la Ligue, tom. II.*

LAURE.

En vérité, toutes ces fêtes ſi vantées, ſi pompeuſes, paroiſſent bien plus belles de loin, & ſur-tout dans les récits que l'on en fait; de près on voit peu de choſe. Le tumulte, le bruit, vous étourdiſſent, & le cœur demeure froid... Ce que ces fêtes ont eu pour moi de plus agréable, c'eſt qu'elles m'ont donné l'occaſion de revoir encore mes chers parens. J'ai eu auſſi l'avantage d'avoir amené avec moi un frere que j'aime, & qui eſt le meilleur ami de mon époux.

SUZANNE.

Sans doute, c'eſt bien ſon meilleur ami..... Ils ne ſont bien contens que lorſqu'ils ſe trouvent enſemble; c'eſt une union auſſi rare que charmante.

LAURE.

Juſqu'ici ſon cœur a été libre, je voudrois bien qu'une fille de Lizieux pût le toucher & l'arrêter pour toujours dans cette ville, comme Arſenne a ſu m'y fixer. (*Elle jette un regard à Suzanne.*) M'entendez-vous, chere Suzanne? Pourquoi rougir?...

SUZANNE *baiſſant la tête.*

Oh nous parlerons de cela, ma bonne amie... Ce ſera pour un autre moment, s'il vous plaît.

LAURE.

Vous vous défiez de l'amour, chere Suzan-

ne, & vous n'avez pas abſolument tort; mais je vous l'aſſure, quand il ſubjugue deux ames honnêtes, il ne peut qu'ajouter à leur bonheur.

SUZANNE.

Vous l'avez trouvée cette ame honnête qui ſympathiſe ſi bien avec la vôtre; moi, je ne puis me flatter d'être auſſi heureuſe. Deux mariages fortunés ſont trop rares pour eſpérer de les voir ſe ſuccéder dans le cours de la même année.

LAURE.

Pourquoi, couſine?.. Le ſecret d'être heureux conſiſte à ſe bien aimer; alors tout ſe conforme de ſoi-même à nos deſirs. Il eſt une douceur qui abſorbe les chagrins de la vie, le cœur de l'un eſt dans celui de l'autre; on ne penſe, on n'agit qu'enſemble, & ſouvent on eſt prêt tous les deux à ſe dire une même choſe.... Quels doux épanchemens! quelle confiance! quel cercle d'heures fortunées!..... Non, l'exiſtence n'eſt vraiment précieuſe que pour deux époux qui s'aiment, & je préférerois aujourd'hui de perdre le jour plutôt que ce ſentiment délicieux.

SUZANNE.

C'eſt cette crainte même de perdre un cœur qui m'auroit aimé, qui me fait redouter un engagement ſérieux... Que de ſouffrances au moindre nuage, à la plus légere ſéparation!... Voyez par vous-même, vous allez paſſer

quelques jours à Paris avec Arſenne, au moment du retour; des affaires l'y retiennent malgré lui; il vous laiſſe revenir accompagnée de votre frere; il tarde un peu plus qu'il n'a promis, & vous voilà dans des inquiétudes cruelles, dans les tranſes les plus douloureuſes; j'ai cru hier ne pouvoir jamais vous en faire revenir. Et dites-moi ſi tous vos contentemens ne ſont pas trop payés par de pareils troubles?

LAURE.

Oh non, non, ma bonne amie; l'abſence, il eſt vrai, eſt cruelle; mais le retour, le retour.... Ah! chere Suzanne, comme mon cœur vole au-devant de lui!... Vous le connoiſſez, couſine; qui peut mieux juger s'il mérite d'être moins aimé? Une bonté de cœur toujours égale, un heureux caractere, une gaieté franche; quelles vertus n'a-t-il pas?... Mon frere lui reſſemble beaucoup, je voudrois bien qu'il pût vous inſpirer le même amour.

SUZANNE.

Revenons, chere couſine, à ce que vous avez vu à Paris... Vous ne m'en avez déja donné que des détails fort abrégés, qui ne me ſatisfont pas entierement. Depuis que vous êtes de retour, on ne peut ni jouir de vous, ni vous faire parler comme l'on voudroit, vous retombez toujours ſur le charme du mariage. Eſt-ce que l'abſence d'un époux lui prêteroit de nouveaux attraits?

LAURE.

Que tu es cruelle ! Eh comment ne pas parler en tout tems de ce qu'on aime ?

SCENE III.

LAURE, SUZANNE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MAdame, le papa Arſenne va deſcendre pour déjeûner avec vous.... Il dit qu'il veut vous tenir compagnie, en attendant ſon fils.

LAURE, *ſe levant avec joie, à Suzanne.*

Allons, Allons au-devant de lui... Le digne vieillard !... Je le reſpecte autant que je l'aime.

SUZANNE *criant.*

Eh le voila déja le cher homme !...

LAURE.

Il n'a point ſa canne, ma couſine.... Aidons-le à marcher... Je crains toujours à ſon âge...

Elles vont au-devant de lui, pendant le tems qu'on apporte une table, ſur laquelle on ſert le déjeûner, du vin d'un côté, du lait de l'autre.

SCENE IV.

ARSENNE pere, LAURE, SUZANNE.

ARSENNE *pere.*

BOn jour, ma chere fille. Et toi Suzanne, déja?... Tu es matineuſe... fort bien, je t'en félicite, je t'en remercie pour elle... (*Il s'aſſied.*) Que j'aime à vous voir enſemble.... De quoi vous entreteniez-vous-là toutes les deux, mes aimables enfans?

SUZANNE.

De tout ce qu'elle a vu de curieux à Paris... Oh! quand viendra mon tour d'aller voir cette grande ville?

ARSENNE *pere.*

Bientôt, bientôt, ma niece... En attendant nous en cauſerons en déjeûnant. (*à Laure.*) J'aime bien que l'on conte, & je ne me laſſe pas de t'entendre. (*Il s'apperçoit d'un peu de triſteſſe.*) Eh mais, encore rêveuſe, chagrine?...

LAURE *ſe contraignant pour ſourire.*

Non, non, cher papa, non.

ARSENNE *pere.*

Il faut que je te le diſe, ma chere Laure, tu me fis hier beaucoup de peine; en nous quittant du m'as dit un bon ſoir prononcé d'un ton...

Je me ſuis détourné plutôt pour te cacher mes larmes que pour éviter les tiennes... Tu m'as empêché de dormir toute la nuit. La pauvre enfant, diſois-je à chaque heure, elle tremble pour mon fils, elle veille & pleure... Tes craintes m'ont troublé.

LAURE.

Mon pere... puiſſent-elles bientôt ſe diſſiper!

ARSENNE *pere.*

Oh! je ne veux point que l'on ſoit comme cela; pour s'aimer faut-il ſe tourmenter de mille terreurs chimériques, & pour quelques heures de retard créer des malheurs imaginaires... toi qui as de la raiſon, je ne te reconnois point... Ah ça, déjeûnons.

LAURE.

Pourquoi du moins n'a-t-il pas, par quelque mot d'avis, prévenu mes alarmes?

ARSENNE *pere.*

Parbleu ſi j'avois été ton époux, tu aurois donc pleuré éternellement... Moi qui te parle, j'ai été pluſieurs années, & des années entieres ſans pouvoir jouir du bonheur d'embraſſer une ſeule fois ou ma femme ou mon fils. Il eſt vrai que portant les armes dans ces temps de guerres inteſtines, je ſongeois encore plus à ſoutenir leurs droits qu'à les revoir dans leurs foyers... Allons, de la tranquillité, ma fille, la paix eſt faite, Dieu ſoit béni, & ſoyons tous en joie... Va, mon fils avant la fin du jour nous

aura tous embraſſés : c'eſt moi qui t'en réponds.

LAURE.

Je l'eſpere, mais hier vous diſiez de même.

ARSENNE *pere.*

Pour aujourd'hui tu verras... Eſt-ce qu'Evrard eſt déja ſorti ?

LAURE *à un domeſtique.*

Avez-vous vu mon frere ?

LE DOMESTIQUE.

Madame, il eſt allé de grand matin faire ſa tournée dans la ville, il a dit en partant qu'il iroit peut-être hors des portes, au devant de M. ſon beau-frere, voir s'il n'arriveroit pas.

ARSENNE *pere.*

Les chers enfans, je les vois d'ici qui ſe rencontrent ſur le grand chemin & qui s'embraſſent avec un cœur... à leur ſanté. (*Il boit.*) C'eſt un excellent garçon que cet Evrard, n'eſt-il pas vrai, ma niece ?

SUZANNE.

Oui, mon oncle... Allons, couſine, reprenez votre gaieté accoutumée ; quelque choſe de votre voyage. Je n'ai jamais vu Paris, & je brûle d'entendre toutes les deſcriptions qu'on en fait. Ce n'eſt que là, je penſe, que l'on trouve du beau & du merveilleux...

ARSENNE *pere.*

J'ai preſque regret de n'avoir pas été avec

vous, mais à mon âge on fuit le fracas. J'ai vu tant de fêtes dans ma jeuneſſe. D'ailleurs mon fils y étoit, c'eſt tout comme moi-même... redis moi toutes fois ce qui m'intéreſſe. Vous avez été voir enſemble l'amiral Coligny. Répétez-moi bien cela. On vous a préſentés à lui, n'eſt-il pas vrai ? Eh bien qu'en diſoit mon fils ? C'eſt-là un vertueux humain, un grand général, un digne patriote... J'ai ſervi ſous lui, nous nous connoiſſons bien. Un jour... Mais cela iroit trop loin... dis, dis.

LAURE.

Mon pere, il nous a parlé de vous avec une amitié tendre & diſtinguée... Il étoit alors dans ſon lit, aſſis ſur ſon ſéant. Quel reſpect nous imprimoient ſes traits vénérables ! nous arroſions de larmes les mains qu'il nous tendoit...

ARSENNE *pere.*

Quoi, l'aſſaſſin (*) qui l'a bleſſé n'eſt pas encore découvert ?

LAURE.

On le pourſuit, nous a-t-on dit... Comme nous entrions, nous avons vu ſortir de chez lui Médicis & le Roi. Il en avoit reçu les marques

(*) Coligny fut bleſſé au bras gauche par le nommé Maurevel qu'on appelloit publiquement le tueur du Roi. Cet aſſaſſin tira à Coligny un coup d'arquebuſe par une fenêtre couverte d'un rideau, lorſque l'Amiral revenoit du Louvre. *Eſprit de la Ligue, tom. II.*

d'attachement les plus extraordinaires (*). Il étoit tranquille alors, ſans émotion, ſans trouble, & diſoit ſe trouver aſſez bien.

ARSENNE *pere.*

Dieu veille ſur ſes jours ! c'eſt le plus ferme ſoutien de notre parti infortuné. Notre défenſe ſans doute étoit juſte... Eh que reſtera-t-il donc à l'homme ſi l'on veut lui ravir juſqu'à la liberté de penſer ! François catholiques ! ô mes compatriotes, ne reconnoiſſons-nous pas le même Dieu ? A quoi ont ſervi tant de combats cruels ? Eſt-ce en ſe déchirant le flanc que l'on apprend à mieux célébrer le créateur... Il fut un temps où déſolé de voir l'embraſement de cette guerre civile, j'aurois plutôt ſouhaité que nous puiſſions tous devenir catholiques ; mais peut-on agir contre ſa propre conſcience ? Eſt-il en notre pouvoir d'avoir une croyance que nous rejettons en nous-mêmes ? Il faudroit donc devenir fourbes, hypocrites, menteurs, & alors je préférerois de combattre & de mourir... Mais pardon, ma fille, je vous entretiens de batailles. Un vieillard qui a ſervi eſt ſujet à ce défaut. Parlons plutôt de cette grande alliance dont tu viens d'être témoin... Tout devoit y être bien brillant.

(*) Charles ſe rendit dans la chambre du malade ; avec ſa mere, le Duc d'Anjou, les Maréchaux de France & un brillant cortege. *Ibidem.*

SUZANNE.

Quelle magnificence cela devroit faire ? Tout le monde dit que c'étoit une profuſion ; & d'un faſte, d'un éclat... Mais les époux avoient-ils l'air bien contens ?

LAURE.

S'il le faut dire ; ſous tous ces ſuperbes dehors, je n'ai point apperçu de véritable joie. Une noce bourgeoiſe m'a toujours ſemblé plus riante. Cet appareil magnifique ne ſert qu'à déguiſer l'ennui. Tout eſt conſacré à je ne ſais quelle repréſentation. On obſerve ſcrupuleuſement l'étiquette, & l'on manque la gaieté. Il faut que la gaieté dans ce pays ſoit contraire à l'étiquette. Non, les époux n'avoient pas l'air contens, je crois, & a plupart des phyſionomies de cette cour ne me plaiſent point. Medicis a le regard funeſte, & Charles IX ſemble être le page de ſa mere. Je ne ſais, mais je ne lui trouve ni cette nobleſſe ni cette dignité affable qui caractériſe un Roi. Le Prince de Béarn, par exemple...

ARSENNE *pere.*

Vous voulez dire le Roi de Navarre.

LAURE.

Oui, mon pere.

ARSENNE *pere, le front épanoui de joie.*

Eh bien ?

LAURE.

Ah voilà une phyſionomie d'homme à ſe faire adorer de tout le monde... Un front ouvert qui inſpire la confiance... Des traits qui peignent la grandeur d'ame & la bonté. Il a avec cela un certain air amoureux qui ne déplaît à perſonne... Oh, j'aimerois bien à voir un Prince de ce caractere aſſis ſur le trône de France.

ARSENNE *pere.*

Avec un miniſtre tel que Coligny, n'eſt-ce pas, ma fille ?

SUZANNE.

Meſſieurs les Catholiques ne trouveroient peut-être pas leur compte à vos arrangemens.

ARSENNE *pere.*

Je ſuis bien ſûr que Coligny ne ſeroit point perſécuteur, & que le Roi de Navarre leur laiſſeroit cette liberté qu'ils veulent nous ravir. Je ſerois le premier à défendre leurs droits, ſi l'on avoit l'injuſtice de les contraindre ; mais que dis je ? Nous n'avons plus de vœux à former. Le calme a ſuccédé aux orages. La paix eſt cimentée aux pieds des autels, elle a réuni les partis oppoſés. Tout nous promet à l'avenir des jours auſſi tranquilles que fortunés.

SCENE V.

Les précédens, EVRARD, *il entre d'un air effaré & ſombre.*

LAURE *ſe levant avec précipitation.*

MON frere!... De retour & ſans mon époux?...

EVRARD.

Bon jour, ma chere Laure.

LAURE.

Avez-vous été loin au-devant de lui, mon frere?

EVRARD, *les yeux baiſſés.*

Aſſez loin, ma ſœur.

LAURE.

Quoi, vous ne l'avez pas rencontré, ni lui, ni perſonne qui l'ait vu?

EVRARD.

Perſonne.

ARSENNE *pere.*

Vous devez avoir grand appétit... Aſſeyez-vous là & déjeûnez.

EVRARD.

Je n'ai point d'appétit.

SUZANNE *à Evrard.*

Mais qu'avez-vous donc ?

LAURE.

Qu'eſt-ce donc, mon frere ; comme vous êtes changé ?

EVRARD *troublé.*

Moi ?

ARSENNE *pere.*

Il n'aura rien pris encore... Et le grand air...

LAURE *le fixant.*

Qu'avez-vous ?

EVRARD *s'efforçant de ſe remettre.*

Moi, je n'ai rien, ma ſœur, rien du tout, vous dis-je, rien.

ARSENNE *pere, après l'avoir examiné.*

Vous êtes en effet un peu pâle. Jamais il ne faut ſortir à jeun, entendez-vous, mais buvez un bon verre de vin, cela vous remettra (*il lui verſe du vin.*)

EVRARD *s'approchant d'Arſenne, bas à ſon oreille.*

Avez-vous un petit moment à me donner ?... J'aurois à vous parler en ſecret.

ARSENNE *pere.*

En ſecret !

EVRARD.

Oui, paſſons dans une autre chambre, je vous prie.

ARSENNE *pere.*

Préſentement ?

EVRARD.

Oui, ſur le champ, & ſur-tout ſans faire ſemblant de rien.

ARSENNE *pere.*

Allez le premier, je vous ſuivrai... Non, laiſſez-moi faire. (*ſe levant.*) Ma fille, je reviens, il faut que je ſorte pour un inſtant.

LAURE *au devant de la porte.*

Où allez-vous, mon pere ?... Evrard où allez-vous ?... Vous me faites mourir... Votre air, votre ſon de voix... Eh mon Dieu que lui ſeroit-il arrivé ?... Qu'auriez-vous donc appris ?

EVRARD.

Mais rien, vous dis-je... Ma ſœur, ſoyez tranquille.

LAURE.

Non, je ne le ſerai pas... Pourquoi ſe ſeparer de moi ?.. Je ne vous crois plus, & je crains tout.

EVRARD *ſe domptant.*

Ne puis-je avoir quelque choſe de particulier à lui communiquer ? Et ſur quoi vous alarmez-vous ?

LAURE.

LAURE.

Sur quoi, mon frere ?.. Votre viſage vous trahit... Va, tu peux tout dire après la terreur où tu m'as jettée.

EVRARD *troublé.*

Hélas ! que vous dirai-je, ma ſœur ?

SCENE VI.

Acteurs précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT.

MON cher Evrard, Arſenne eſt-il de retour ?... Sauriez-vous ?... Nous ſommes tous tremblans... Mon pere m'envoie... Je viens vous demander des nouvelles.

EVRARD, *lui faiſant en vain quelques ſignes*

A moi ! des nouvelles ?

MENANCOURT.

Oui, vous avez été hors de la ville... On m'a dit que vous avez appris ſur la route quelque choſe du déſaſtre qui eſt arrivé dans Paris.

LAURE.

Un déſaſtre !.. à Paris !.. Dieu ! quel déſaſtre !

SUSANNE *la ſoutenant.*

Ah ! ma bonne amie, pourquoi vous épouvanter à ce point ?

ARSENNE *pere à Evrard.*

Parlez, Evrad, car la frayeur exagere les maux, & ſon imagination prompte à s'enflammer va toujours ſaiſir l'excès du malheur.... Il ne peut être que moindre dans la vérité... Parlez....

EVRARD.

Eh bien, il ſeroit inutile de vous rien déguiſer, & d'ailleurs le poids qui m'accable péſe trop ſur mon cœur.... Apprenez... (*il s'arrête.*)

ARSENNE *pere.*

Acheve, Evrard, tu m'interdis... Acheve.

EVRARD.

Je tremble, j'héſite à le dire. (*il les prend chacun par une main, & leur dit à demi-voix.*) On parle d'une trahiſon abominable...

LAURE.

Quelle trahiſon ?

EVRARD.

On dit que cette paix ſi ſacrée, ſur laquelle nos freres ſe ſont endormis, vient d'être horriblement violée. On parle de ſupriſes nocturnes, de violences, d'aſſaſſinats. Selon les uns, nos freres ont été égorgés dans leurs lits; ſelon les autres, on a embraſé leurs maiſons. L'Amiral même, dit-on, a été maſſacré dans ſon hôtel & par l'ordre du Roi.

ARSENNE *pere, détachant ſa main avec feu de celle d'Evrard, & d'une voix pleine de véhémence.*

Par l'ordre du Roi ! Coligny ! ne le croyez pas, ma fille, ne le croyez pas... Cela eſt-il poſſible !.. Par l'ordre du Roi !.. N'avons-nous pas la ſauve-garde ſa parole ? N'avons-nous pas pour ſa voix dépoſé tout ſoupçon ?.. Qui peut inventer de pareils blaſphêmes & ſe plaire à les répandre ?.. Evrard, votre cœur a-t-il dû y ajouter foi, & comment votre bouche oſe-t-elle les répéter ?

EVRARD.

J'ai vécu parmi nos ennemis. J'ai vu de près cette cour, & je ſais trop ce qu'on en peut attendre.

LAURE.

O mes triſtes preſſentimens ! ſeriez-vous les avant-coureurs du malheur de ma vie ?... Suzanne ne m'abandonne point.

ARSENNE *pere.*

Ma fille, vous croiriez....

LAURE.

Eh, ſi je le croyois, j'aurois déja ceſſé de vivre.

ARSENNE *pere, avec chaleur.*

Allez, il n'exiſte point de pareils monſtres ſur la face de la terre. Un Roi de vingt-deux ans n'embraſſe pas ſes ſujets, ne les invite pas

à des fêtes publiques, pour les égorger à l'iſſue des feſtins... Quoi, tant de promeſſes, quoi, tant de témoignages de bonté n'auroient été qu'une feinte employée pour enfoncer plus ſûrement le poignard dans nos cœurs!

EVRARD.

Puiſſe cette affreuſe nouvelle bientôt ſe démentir!... Je ſuis dans un état violent..... à peine me connois-je... Mon cher Arſenne, mon ami, nous ſommes partis ſans toi, nous t'avons laiſſé dans cette ville malheureuſe avec notre mere, &....

SUZANNE *à Evrard à voix baſſe.*

Imprudent! Eh ménagez ſa ſenſibilité?

LAURE.

Mon frere! eſt-ce ainſi que vous me raſſurez?

EVRARD *à Laure.*

Pardon, ma ſœur, je ne ſongeois pas à toi... Va, croyons-en plutôt l'expérience d'un pere. Ce bruit ſe trouvera ſans fondement. Tu ne tarderas pas à revoir ton époux, & moi mon ami.

LAURE.

Cruel, de quel ton tu me conſoles!... Tu voudrois me donner une eſpérance qui te manque..... Il n'y aura que ſa préſence qui pourra me tranquilliſer.

EVRARD *avec un frémiſſement ſecret.*

Le ciel n'aura pas permis ces épouvantables cruautés.

ARSENNE *pere.*

Non, non... modérez-vous, mes enfans; on n'eſt point impitoyable & barbare de ſang froid. J'ai vu nos adverſaires lever le glaive ſur nos têtes, mais c'étoit dans le choc des batailles. Je les ai connus trop braves à Jarnac, à Moncontour, aux plaines de St. Denis pour devenir ſi-tôt de lâches aſſaſſins... Qui a oſé imaginer une auſſi déteſtable hiſtoire ? Quelque méchant ténébreux qui s'eſt plu à épouvanter l'eſprit de ſes concitoyens par ces peintures ſanglantes & bizarres qui en impoſent à la multitude.... Que de fois j'ai vu les plus petites cauſes, les plus puériles, alarmer tout un royaume... D'ailleurs eſt-ce pour la premiere fois que vous vous êtes trouvés abuſés par les faux bruits qui courent ?

LAURE.

Hélas ! les mauvais ſe ſont preſque toujours confirmés.

ARSENNE *pere à Evrard.*

Mais de qui enfin tenez-vous une nouvelle auſſi abſurde ?

EVRARD.

Luringe que j'ai rencontré eſt le premier qui m'a glacé d'effroi. Dugas, Clévard, ont dit la même choſe ainſi que pluſieurs des nôtres.

LAURE.

Pluſieurs !.. mon pere !.. pluſieurs !.. ciel, ce ſeroit la vérité !

ARSENNE *pere.*

Allons, ma fille, je ſors de ce pas. Je ſouffre trop d'entendre de pareils diſcours. Je ſaurai qui interroger, je remonterai à la ſource, & j'eſpere bientôt vous convaincre que ce bruit eſt non-ſeulement faux, mais dénué même de toute apparence.

LAURE.

J'irai avec vous, mon pere.... J'irai partout... Suzanne m'accompagnera.

ARSENNE *pere, avec réflexion.*

Non, demeurez, ma fille, nous reviendrons... Gardez-vous bien d'écouter vos alarmes, ſongez qu'elles offenſeroient la nature & l'humanité.

LAURE.

Eh comment ne pas frémir après ce qu'on vient d'annoncer ?.... Arſenne ! mon cher Arſenne.

ARSENNE *pere lui prenant les mains.*

Eh ! ma chere fille, ſi je pouvois le croire, que ſerois-je encore ſur la terre ? C'eſt alors que j'aurois trop vécu, je voudrois mourir à cette place en te ſerrant la main, & en prononçant le nom de mon malheureux fils....

SCENE VII.

Les précédens, THEVENIN, *troupe de Proteſtans.*

THEVENIN.

REſpectable Arſenne, nous ſommes tous plongés dans la conſternation. Le malheur exiſte t-il ? Où eſt votre fils ? S'il arrivoit, il pourroit calmer nos frayeurs... Elles vont en augmentant.

ARSENNE *pere.*

Meſſieurs, croyez que tous ces rapports émanent d'une ſource obſcure, & ne nous rendons pas complices d'un bruit dont on pourroit nous faire un crime par la ſuite.

THEVENIN.

Ces rapports ſe ſont déja beaucoup multipliés. Ils ſemblent venir de pluſieurs endroits : Heureuſement cependant qu'ils paroiſſent ſe contredire.

ARSENNE *pere, vivement.*

Ah, je le crois. (*à Laure*) Entendez-vous, ma fille, ces rapports ſe contrediſent. Bientôt ils s'en iront en fumée.

THEVENIN.

Dieu le veuille... j'ai mon neveu à Paris... il m'eſt bien cher.

UN PROTESTANT.

J'y ai mon pere.

UN AUTRE PROTESTANT.

Moi, mon frere.

UN AUTRE.

Je viens d'y envoyer mes enfans.

EVRARD *embraſſant l'un d'eux.*

Ah! malheureux que nous ſommes, en ſerons-nous quittes pour la terreur?

ARSENNE *pere.*

Mes amis, n'allons pas au-devant du déſeſpoir. Nous n'avons aucune certitude. Un moment encore, & nous nous reprocherons ſans doute nos craintes. Je me hâte d'aller m'informer de ce qui doit les diſſiper. Je me tranſporterai ſur le grand chemin pour interroger tous ceux qui arriveront, & vous rougirez alors d'avoir cru.

LAURE *donnant le bras à Arſenne.*

Je vous accompagne, mon pere. Je ne vous quitte point.... Allons apprendre ce que le ciel a décidé ſur notre ſort; mais hélas, que je ne rentre jamais dans cette ville, s'il ne guide mes pas.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAURE, SUZANNE.

Laure arrive, pâle, échevelée, les yeux noyés dans les larmes, les bras tendus & levés au ciel, précipitant ſes pas dans une eſpece de déſeſpoir. Elle va tomber ſur un fauteuil, laiſſant pencher ſon corps en entier ſur un des bras. Suſanne la ſuit, & ſe jette un genou en terre en l'embraſſant pour la relever. Laure abaiſſe ſa tête contre ſon ſein, & demeure immobile dans un douloureux ſilence.

LAURE.

LAISSE, laiſſe; tes ſoins ſont inutiles..... il eſt temps que je meure.... ma mere.... mon époux... tu l'as entendu... ni le ſexe, ni l'âge n'ont été épargnés!.. La paix eſt dans le tombeau qu'ils habitent.... C'en eſt fait, c'en eſt fait... tout eſt perdu pour moi. (*après un long ſilence*) Dieu! tu ſais pour qui je t'implore.... N'eſt-il plus, ou l'aurois-tu dérobé au fer des aſſaſſins?.. Ah s'il étoit ainſi! mille actions de graces te ſoient rendus.... J'em-

braſſe toutes les autres douleurs, les plus longues, les plus horribles, mais pour celle-là, ô mon Dieu, daigne, daigne me l'épargner.... (*Elle retombe accablé & muette.*)

SCENE II.

Les mêmes, ARSENNE *pere*, EVRARD, THEVENIN.

Arſenne pere, ſoutenu par Thevenin & ſuivi d'Evrard, arrive à pas lents juſqu'en préſence de Laure : ils s'arrêtent tous trois à la contempler dans un morne ſilence.

ARSENNE *pere.*

PUiſſe la douleur me délivrer bientôt de ce monde !... terre ſanglante !... jour affreux !... Je vous quitte. Qui pourroit vouloir ſuivre à de pareilles horreurs.... Ah c'eſt bien à cette heure que je gémis d'avoir vécu trop long-temps.

LAURE.

O ma mere !... O mes chers parens !.. O toi pour qui j'expire de terreur !...

ARSENNE *pere.*

Mourons, ma fille, mourons : ſuivons nos freres lâchement maſſacrés. La France arroſée de leur ſang n'eſt plus notre patrie.....

Recevez-moi dans votre ſéjour, martyrs glorieux de notre religion. Et toi, Coligny, ombre ſacrée, pardonne, ſi avant toi j'ai commencé à pleurer mon fils!

LAURE.

Tout ce qui m'eſt cher n'eſt plus ſans doute, & je ne puis mourir.... O tourment!

EVRARD.

Que ne ſuis-je reſté à Paris? Je les aurois défendus, je ſerois tombé à leurs côtés, & je ſerois moins à plaindre que dans cette cruelle incertitude... Si j'ai perdu l'homme que j'aimois, ce frere, ce cœur tendre & généreux, il ne me reſtera plus au monde qu'à le venger... Il le ſera, ma ſœur, il le ſera, j'en jure par toi. (*d'un ton ſombre*) S'il eſt mort, tu n'as plus de frere. Tremblez, lâches & féroces aſſaſſins, vous n'avez pas tout égorgé. Il reſte encore de cette déplorable famille, quelqu'un qui ſaura profiter de vos horribles leçons.... Qu'entends-je? Quel bruit?

Pluſieurs Réformés ſont à la porte & l'ouvrent ſubitement, ils jettent tous un cri en s'écartant pour faire paſſage à Arſenne en criant tous:

Arſenne! Arſenne! Arſenne!

Laure ſe retourne, & laiſſe voir un viſage où ſe peignent tous les ſentimens qui agitent ſon cœur. Tous les perſonnages ſont en mouvement.

SCENE III.

Les précédens, ARSENNE *fils.*

ARSENNE. (*il entre en désordre & s'élance ; en passant il embrasse son pere & Evrard.*

MOn pere !... Mon ami !...

ARSENNE *pere*, *& Evrard.*

Mon fils !.. Mon ami !...

ARSENNE *fils dans les bras de son épouse ; & d'une voix étouffée.*

O, ma bien aimée, je te revois encore !...

LAURE.

Tu vis & je te presse dans mes bras. (*La tête penchée & d'une voix affoiblie par l'excès du sentiment.*) Je meurs de saisissement & de joie... (*ils restent quelques momens embrassés. Laure se dégage & le fait asseoir.*)

ARSENNE *pere avec des entrailles.*

O, Dieu ! vous m'avez sauvé mon fils.

EVRARD.

Nous te revoyons !.. Répons-nous, ami : tu ne t'es donc pas trouvé ?..

ARSENNE *fils*, *les bras tendus*, *la bouche ouverte*, *les yeux enflammés.*

Laissez-moi respirer.

EVRARD *après un moment d'intervalle.*

Dis-nous ſeulement, aurois-tu été témoin du maſſacre de cette nuit ?..

ARSENNE *fils, ſe levant avec précipitation, & ſe tournant vers Evrard en lui montrant ſes vêtemens.*

Tiens... regarde mes vêtemens...

LAURE *le prend par un bras & d'un œil alarmé viſite ſes habillemens.*

Dieux ! ils ſont tous couverts de ſang... Tu es bleſſé.

ARSENNE *fils à Laure.*

Ce ſang que tu vois n'eſt pas le mien... Hélas ! c'eſt celui de ta mere, de ton oncle, de tes plus proches parens, de tous ceux enfin qui avec moi ont voulu les défendre.

LAURE *jettant un cri.*

Ma mere !.. Quoi, ſon âge !.. Les monſtres l'ont aſſaſſinée...

ARSENNE *fils.*

A mes yeux !

EVRARD *courant toute la ſcene en furieux.*

Ciel !..ma mere !.. vengeance, vengeance !

ARSENNE *pere tombe à côté de Laure.*

Chaque inſtant nous apporte des horreurs imprévues... Où ſommes-nous, malheureux ?... Une main inviſible nous a-t-elle précipités au ſéjour des démons ?

ARSENNE *fils.*

Cette cour abominable, fléau perpétuel de la nation, a médité le crime... Paris nage dans le ſang. Nos freres ſont égorgés. Leurs aſſaſſins triomphent, & foulent aux pieds leurs corps ſanglans.

EVRARD.

Acheve... ma fureur eſt calme.. parle, je peux t'écouter...

ARSENNE *fils.*

Leur déteſtable fête cachoit le meurtre. En ſignant la paix ils ſignoient notre mort... Les lâches, ils nous tendent la veille une main careſſante, ils nous ſouhaitent une nuit tranquille, nous nous endormons; ils briſent nos portes, & nous réveillent en nous perçant le ſein.

EVRARD.

Et comment nous es-tu rendu?

ARSENNE *fils.*

Je ne ſais... A travers les flambeaux, les poignards, les meurtriers, les ruiſſeaux de ſang, les monceaux de corps étendus qui barroient les paſſages, l'horreur & la confuſion de cette nuit effroyable, j'ai échappé par miracle à leurs coups.

EVRARD.

Et tu n'as pu échapper que ſeul.... Les nôtres... Dieu!

ARSENNE *fils du ton du déſeſpoir.*

Quel reproche !.. Et demande-moi plutôt, pourquoi dans cette ville il eſt encore des habitans... La mort étoit par-tout... Je combats les aſſaſſins. Je me trouve renverſé parmi les mourans, & bientôt je n'embraſſe plus que des cadavres. J'avois perdu le ſentiment, ils me laiſſerent pour mort; mais revenant à moi je ſuis ſorti pour ainſi dire du tombeau des miens. J'ai erré par la ville. L'arme ſanglante que je portois à la main, mes cheveux hériſſés, mes habits ſouillés de ſang & de pouſſiere m'ont fait regarder moi même comme un aſſaſſin.... Enfin précipitant mes pas égarés, j'ai franchi l'eſpace qui me ſéparoit de vous (*Il retombe accablé.*).

LAURE *à Suzanne.*

Diſpenſe-toi de ces vains ſecours, & ne cherche point à ranimer ma miſérable vie.

ARSENNE *fils après un ſilence.*

Suis-je loin en effet de ces monſtres barbares?... mes idées ſe troublent... ma penſée s'enfuit... les victimes de leur férocité, pâles & déchirées, me pourſuivent & m'environnent. Je les vois encore (*en pleurant.*) ah mon pere, j'en mourrai.

LAURE.

Tu es dans nos bras, cher époux : je n'ai plus de mere.... hélas ! daigne vivre pour moi.

ARSENNE *fils.*

Moi, vivre après ce que j'ai vu?.. Ah! cette nuit horrible n'a point frappé vos regards. Vous n'avez pas entendu les cris de rage des aſſaſſins, mêlés aux cris expirans de mes proches. Vous n'avez pas reçu leurs ſoupirs lamentables. Vous ne les avez point vus la main ſur leur bleſſures, prendre de leur ſang, le montrer au Ciel, & tomber en implorant des vengeurs.... Je me ſauve chez Coligny. Je voulois mourir auprès de ce grand homme, ou du moins y rallier notre parti diſperſé. On précipitoit ſon corps déchiré. Guiſe fouloit aux pieds ſes cheveux blancs. Sa troupe impie inſultoit encore à la dépouille du plus honorable des humains!

ARSENNE *pere avec enthouſiaſme.*

Fureur inſenſée! fureur impuiſſante! ſon ame rayonnante de gloire, mon fils, étoit déja dans les cieux. Mais nommez ceux qui conduiſoient la horde effrénée des meurtriers?..

ARSENNE *fils.*

A leur tête marchoient ces émiſſaires de Rome, déchaînés du fond de leurs retraites ſolitaires, monſtres infernaux, allaités des poiſons de l'Italie. Une joie cruelle anime leurs regards. D'une main ils déſignent les victimes avec l'image du Chriſt, de l'autre ils portent le poignard dans leurs cœurs. Ils échauffent avec les noms du Roi & de Dieu le carnage trop lent à leur gré. Ils levent leurs mains enſanglantées pour

pour bénir l'homicide qui frappe le plus de coups. Ils relevent, ils encouragent le bras laſſé de forfaits. J'ai vu juſques à des enfans (*), excités par l'exemple, égorger d'autres enfans endormis dans leurs berceaux.

EVRARD *errant ſur la ſcene.*

Quel tableau, Dieu vengeur ! & ton tonnerre repoſe !

ARSENNE *fils.*

Je cotoye la Seine, ſes eaux rouges de ſang voituroient des corps défigurés. Je paſſe devant le Louvre. Quel ſpectacle ! un peuple immenſe avec des gémiſſemens & des cris déſeſpérés imploroit un aſyle aux portes du Palais de ſes Rois. Clameurs plaintives, cris pitoyables, vous avez frappé l'oreille du ſouverain ſans émouvoir ſon ame. Que dis-je ! c'eſt là que les bourreaux marchoient d'un air plus triomphant, que les flambeaux redoublés éclairoient une plus vaſte ſcene de carnage. Le ſang des ſujets regorge à longs flots ſous l'œil tranquille du Monarque. Les lances, les piques hériſſées des ſoldats renverſent, déchirent ce peuple ſans défenſes, tandis que Charles, & ſon barbare frere (**) du haut de

(*) *Des enfans de dix ans tuerent des enfans aux maillots.* Ces faits-là ne ſont pas controuvés. Malheur à qui les imagineroit !.. Ils ne ſont que trop atteſtés par tous les mémoires du temps.

(**) J'ai lu ces propres mots dans les mémoires manuſcrits de M. Felibien des Avaux, qu'il avoit extraits des mémoires de M. Poulain, lieutenant général de la Prévôté

leur balcon, dans leur féroce allégreſſe, font voler la mort ſur ceux qui fuient & tirent ſur ces infortunés réclamant leur appui, comme ſur les animaux de leurs forêts !

ARSENNE *pere.*

Arrête... épargne-moi... plutôt mourir ſur l'heure que d'en entendre davantage.

ARSENNE *fils.*

Ah mon pere !.. Ah mon ami !.. Si dans ces momens affreux je n'euſſe ſongé à vous, à cette tendre épouſe, le ciel m'en eſt témoin, j'aurois péri, mais aujourd'hui nous ſerions tous vengés.

ARSENNE *pere.*

Et qu'aurois-tu fait ?

ARSENNE *fils, hors de lui-même.*

Ce que j'aurois fait ? à travers les lances & les gardes qui l'environnent, j'aurois....

de l'Iſle de France, auteur du procès-verbal contenant l'hiſtoire de la Ligue, ſous le regne de Henri III. « Hen» ri, duc d'Anjou, qui fut Roi après Charles IX ſon fre» re, ſous le nom d'Henri III, & le duc de Guiſe, dans » les ordres qu'ils envoyerent dans les provinces, or» donnoient de n'épargner ni les vieillards, ni fem» mes groſſes, ni enfans agiſſant ou à la mammelle. Hen» ri eut l'honneur de tuer à coups d'arquebuſe, par » une des fenêtres du Louvre, qui eſt la cinquieme » devant la place du Louvre, à compter du petit pont » de la reine, ſept perſonnes ; & ſon frere Charles IX » en tua trois, & rioit ſi haut avec éclat qu'on les en» tendoit d'en bas. «

Mais une voix plus forte m'a crié que je me devois à vous trois ſans réſerve. Je ſuis devenu foible, & j'ai fui en abandonnant la cauſe de mes malheureux concitoyens.

ARSENNE *pere.*

Ah Mon fils ! que dis-tu ? Laiſſe, laiſſe toute vengeance à Dieu ; elle n'appartient qu'à lui... Si ſa juſtice eſt lente, elle deſcendra plus terrible.

EVRARD *avec force.*

Le Ciel ſe tait... C'eſt à nous qu'elle eſt remiſe. (*d'un ton réfléchi & ſombre.*) Roi, Prêtres, Miniſtres, Princes, Courtiſans, tous ont trempé dans ce complot exécrable... Et voilà nos chefs ! (*après un ſilence*) Ami ! vous venez de l'entendre, (*aux Proteſtans*) ce ſont ces Prêtres qui ont donné le ſignal du meurtre... Le coup vient de Rome. Médicis a reſpiré l'air de ce climat... C'eſt elle qui a tranſporté dans le nôtre des crimes juſqu'alors inconnus... Laiſſerons nous tant d'horreurs impunies ?.. Attendrons-nous qu'elles ſe renouvellent ?.. Nous tenons ici du moins un de ces chefs fanatiques qui ont fait de l'homme un monſtre farouche.

ARSENNE *fils aſſis.*

C'eſt aux flambeaux des autels qu'ils ont allumé les flambeaux du carnage.

EVRARD.

Mon ſang bouillonne, & brûle de les immoler...

ARSENNE *fils ſe levant tout-à-coup, fixant Evrard & lui prenant la main.*

Eh bien... payons la mort par la mort; & que les plus coupables tombent les premiers.

LAURE *les ſéparant, & ſe mettant entr'eux deux.*

Ah! parlez plutôt de vous ſauver... Oublies-tu pour qui le ciel t'a conſervé?.. Vois ton pere, vois ton épouſe... Fuyons avant que cet orage ſanglant s'étende plus loin... Que ſait-on s'il n'arriveroit pas juſqu'à nous? Un courage inutile n'eſt qu'une imprudence téméraire... Crois que ſans toi tant de forfaits ne reſteront pas ſans châtiment. Remets-en le ſoin à ce vengeur ſuprême qui a compté les ſoupirs de toutes les victimes!

ARSENNE *pere.*

Je l'approuve... Tu te dois avant tout à ton épouſe, & tu n'es plus à toi. Fuis, fuis avec elle... Allez, & ne vous repoſez pas que vous ne ſoyez en ſureté... Je ſaurai bientôt vous rejoindre.

LAURE.

Nous ne vous quitterons pas d'un ſeul inſtant, mon pere! ce n'eſt qu'en vous ſauvant que nous croirons nous échapper.

ARSENNE *pere.*

Ne ſongez point à moi... Eh ! qu'ai-je à perdre ? Quelques jours malheureux & voiſins du trépas. Partez, vous dis-je ? Prenez la route de l'Angleterre. Abandonnez pour jamais cette affreuſe patrie que le fanatiſme arroſe du ſang de ſes plus dignes citoyens.

ARSENNE *fils.*

Vous jugez la fuite néceſſaire, & je fuirois ſeul ! & je laiſſerois ici nos freres troublés, incertains, tremblans dans leurs maiſons, la tête ſous le couteau mortel... Non... je ne partirai que le dernier. Leur ſalut à tous me regarde, & m'eſt auſſi cher que le mien.

ARSENNE *pere.*

Chacun de nous prendra différens ſentiers pour ſe réunir ſur la frontiere. Nous te ſuivrons tour-à-tour, &c...

ARSENNE *fils l'interrompant.*

Le malheur nous rend tous égaux, mon pere. Le péril doit ſe partager de même. Dans ces redoutables inſtans, eſt-il permis de ſéparer ſa cauſe de celle de ſes amis ? Non... Allez, j'ai vu mourir les miens, je ſaurai mourir auſſi... C'eſt à vous de partir avec ma femme & Suzanne, leur ſexe & votre âge ſont un privilege, mais nous...

SCENE IV.

Les précédens, CLEVARD, *& pluſieurs nouveaux Réformés qui entrent avec lui.*

CLEVARD *d'une voix triſte & plaintive.*

AH! Mis infortunés! voici donc auſſi notre dernier jour...

ARSENNE *fils.*

Clevard! Que viens-tu nous dire?

CLEVARD *à Arſenne fils.*

Hélas! tu ne t'es ſauvé de Paris que pour tomber aujourd'hui avec nous. La rage de nos ennemis ne ſe borne pas à la capitale; elle s'étend ſur toute la France. Par-tout nous ſommes proſcrits, (*) Cette malheureuſe ville

(*) Charles IX autoriſa de ſon nom le maſſacre qui ſe fit dans les provinces. Il fut horrible à Meaux, à Bourges, à Orléans, à Lyon, à Toulouſe, à Rouen, ſans compter les petites villes, les bourgs & les châteaux particuliers, où les Seigneurs ne furent pas toujours en ſûreté contre la fureur des peuples ameutés. Les cadavres pourriſſoient ſur la terre ſans ſépulture, & pluſieurs rivieres furent tellement infectées des corps qu'on y jettoit, que ceux qui en habitoient les bords ne voulurent de long-temps boire de leurs eaux, ni manger de leur poiſſon. (*Eſprit de la Ligue, tom. II.*)

va ſubir le même ſort. C'eſt un embraſement univerſel où nous allons tous périr.

LAURE.

Eh que tardons-nous?.. Fuyons, fuyons tous enſemble.

CLEVARD.

Ah, madame, ſi la fuite étoit poſſible, je ne ſerois plus ici. Les portes de la ville viennent de ſe fermer. Des brigades ſont répandues ſur les chemins. La garniſon eſt ſous les armes : elle a bloqué les murs. Entendez-vous le bruit des tambours ? Le ſon redoublé des cloches ? Tout annonce notre trépas...

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas ! où fuir ?

(*Ils expriment leur effroi, & leur douleur par divers ſignes.*)

CLEVARD.

Les égliſes des catholiques ſont ouvertes. Ils s'y raſſemblent comme dans un jour ſolemnel. J'ai paſſé près d'eux, & j'ai lu notre arrêt dans leurs regards... O vous, amis, qu'une même foi unit & raſſemble, qu'allons-nous devenir ?

ARSENNE *ſils va ſaiſir une arme, chacun l'imite.*

Armons-nous, armons-nous... il ne s'agit plus de fuir... Vendons cher notre ſang...

Où te cacherai-je, chere épouſe?.. Comment te dérober à leurs coups?

LAURE *armée, & ſe rangeant auprès de ſon époux.*

Va, j'aurai un courage égal à leurs fureurs... Ils verront ce qu'eſt une femme qui combat pour ce qu'elle aime.

EVRARD *armé.*

Je vous défendrai tous juſqu'au dernier ſoupir.

ARSENNE *fils à ſon pere en pleurant.*

Mais vous, mon pere, vous hélas! quel ſera votre ſort?.. Votre bras affoibli par les années, n'eſt plus celui qui s'eſt diſtingué dans les combats... A cette idée je friſſonne. Un tremblement affreux me ſaiſit.

ARSENNE *pere, avec grandeur.*

Je ne daignerai point m'armer contre de lâches aſſaſſins. Qu'ils trempent leurs mains dans mon ſang, qu'ils me délivrent du jour qu'ils m'ont rendu odieux, j'y conſens... ta main du moins fermera ma paupiere. Je n'approuve pas toutefois cette défenſe, quoique légitime: mon fils! nous donnerons la mort & nous ne l'éviterons pas. Je préférerois d'attendre, & de recevoir le coup comme Coligny.

ARSENNE *fils, d'un ton douloureux.*

Comme Coligny! ah Dieu! quel nom avez-vous prononcé?.. Il redouble ma fureur, ou

plutôt il m'éclaire. (*jettant l'épée.*) Non, je n'ai plus beſoin de cette arme. Recours foible & impuiſſant, je t'abjure. (*d'un ton plus calme.*) Seul je vous vengerai tous, amis, ſeul je me ſens la force d'épouvanter & d'arrêter vos aſſaſſins... Ciel! ſi tu m'as conſervé le jour, je le reconnois enfin, c'eſt pour un autre exemple, & je le dois à la terre.

EVRARD.

Ami! quel eſt ton projet?

Arſenne ne répond rien. Il ſe couvre le viſage des deux mains, errant ſur la ſcene.

SCENE V.

Les précédens, MENANCOURT.

MENANCOURT *accourant avec effroi, & à pas précipités.*

HElas! où trouver un azile? Quel Dieu daignera nous protéger... je viens me rejoindre à vous, mais pour mourir.

LAURE.

Ah Menancourt!

MENANCOURT.

Nous ne pouvons leur échapper. Ils nous tiennent enfermés comme de vils troupeaux que l'on doit égorger. Ne craignez pas qu'ils

viennent à cette heure, ils ſauront bien comment nous ſurprendre ſans rien haſarder. Ils attendront le milieu de la nuit. Alors le ſignal éclatera : aſſaillis par le nombre, & brûlés dans nos propres maiſons, bientôt tout ſera dit de nous.

LAURE.

Qu'ils ne frappent que moi, & je bénis mon trépas !

MENANCOURT.

Aucun de nous ne ſera épargné !

FOULE DE PROTESTANS.

Hélas ! nous n'avons donc plus qu'à tendre la gorge à ces ſatellites de l'enfer armés contre les vrais fideles. (*Environnant Arſenne pere.*) Dans ces extrémités quel parti faut-il prendre, reſpectable Arſenne ?

ARSENNE *pere, avec des ſanglots.*

Attendre la mort en prieres ; mes enfans ; & la recevoir en martyrs. Nos freres du haut du ciel nous tendent les bras !..

FOULE DE PROTESTANS.

Qu'ils ſont heureux ceux qui ſe ſont endormis dans la tombe avant ces jours d'horreur !

MENANCOURT.

L'Evêque triomphe : il appelle autour de lui ces hommes hypocrites qui prêchent la paix, & dont le cœur ne vit que pour la haine, ils ne demandent tous que la mort de ceux

qu'ils ne peuvent tromper ou corrompre.

ARSENNE *fils, ſortant de ſa léthargie.*

Pourſuis, Menancourt, pourſuis...

MENANCOURT.

Ils courent dans toutes les maiſons aiguiſer les poignards qui nous ſont deſtinés. Ils applaudiſſent à ces épouvantables forfaits. Ils prononcent d'une bouche homicide le nom de Dieu. Ils effraient par l'anathême de Rome ceux à qui l'humanité parleroit encore.

ARSENNE *fils, dans un mouvement déſordonné & rapide, tirant un poignard.*

C'en eſt trop... vous voyez ce poignard... il va vous faire juſtice... C'eſt trop honorer des aſſaſſins que de les combattre... Evrard!... viens avec moi.

EVRARD *avec tranſport.*

Je te ſuis par-tout.

ARSENNE *fils toujours dans le même état.*

Je vais ſaiſir le chef de ces prêtres barbares. Sous ſon vêtement de Pontife, il ſentira le fer dans ſon cœur altéré de la ſoif de notre ſang... Si mon bras foibliſſoit...

EVRARD.

Je t'entends!

ARSENNE *fils.*

Que ne puis-je du même coup exterminer tous ſes miniſtres!

ARSENNE *pere.*

Dieu !... Mon fils !... Quel deſſein affreux ! écoute moi....

ARSENNE *fils.*

Si vous les aviez vus comme moi dans cette nuit ſanglante, vos mains ſeroient déjà dans leurs cœurs....

EVRARD *prenant la main d'Arſenne fils.*

Je veux avoir l'honneur du premier coup.

LAURE *à ſon époux.*

Arrête, la vengeance t'égare... Arrête ; ſonge que dans ce ſein malheureux eſt enfermé peut-être un fils que tu vas priver d'un pere.

ARSENNE *fils, aliéné de douleur.*

Qu'il meure dans tes flancs, qu'il ne voie jamais le jour plutôt que de reſpirer l'air que ces monſtres reſpirent... Qu'a-t-il beſoin de naître ?... La vie n'eſt qu'un préſent fatal que je maudis, & que je déteſte.

LAURE.

Ah Dieu !

ARSENNE *fils.*

Je ne vis plus pour lui, je ne vis plus pour toi....

LAURE *avec un grand cri.*

Cruel !... Eſt-ce toi qui parles ?..

ARSENNE *pere.*

Mon fils !...

LAURE *à ſes genoux.*

Aye quelque pitié d'une mere.

ARSENNE *fils, détournant la tête.*

Je ſuis mort pour vous tous, je ne vous écoute plus... il n'exiſte plus de moi que deux bras armés pour la cauſe commune.

LAURE *lui faiſant une eſpece de violence.*

Je ne te quitte point, cruel !... Tes ſens ſont aliénés... Laiſſe déſarmer ton bras..... Tu caches un poignard... Ah ! duſſes-tu m'en punir, je veux te l'ôter des mains.

ARSENNE *fils la repouſſant.*

Qu'oſes-tu dire !... Tremble !... Tu ne ſais pas... Ce poignard !... Nul ne pourra l'arracher que de mes mains glacées... C'eſt un monument éternel du crime... Un ſang précieux a gravé ſur ce fer en traits ineffaçables...

LAURE.

Tu me fais frémir... Un ſang précieux !... Tout le mien s'eſt glacé...

ARSENNE *fils.*

Malheureuſe !... Oſes-tu le demander ?... Je l'ai retiré fumant du ſein de ta mere expirante.. Il faut que mon bras le replonge tout entier.

LAURE.

Je me meurs....

EVRARD *voulant lui arracher le poignard.*

Il m'appartient... Cede, cede le moi.

ARSENNE *fils, avec un geſte terrible.*

Non, je le garde, il eſt à moi... Les cruels!.. Marchons!... Ils m'ont aſſez montré comment l'on aſſaſſine...

EVRARD.

Je ne me connois plus!... Où ſont-ils les barbares? Le ſang innocent des miens me crie, frappe.... Dans chacun de ces prêtres je cours immoler un de leurs aſſaſſins.

ARSENNE *pere, s'oppoſant à leur paſſage.*

Vous n'irez pas plus loin, mes enfans; ou vous mépriſerez ma voix mourante.

EVRARD.

Ceſſez de nous retenir. Nous revenons à notre tour tout couvert de leur ſang.

ARSENNE *pere ſuccombant à moitié ſous l'effort.*

Arrêtez... Eh quoi, voulez-vous me voir expirer à vos pieds?... Non, je ne me releverai point que vous n'écoutiez ma priere. (*ſes enfans le relevent en donnant des ſignes d'impatience & de fureur.*) Prêtez l'oreille a un vieillard qui touche à ſa derniere heure.. la douleur va conſumer le reſte de ſes ans.. Je ſens vos tranſports & les accès de votre déſeſpoir, mais répondez-moi, mes fils? A quoi ſert la vengeance? Ranime-t-elle les cendres de ceux qui ne ſont plus? Hélas! elle ne peut que rallumer la rage de nos bourreaux. Le fort écraſe le foible, & ſourit encore de ſon audace impuiſſante... N'imitons pas

les cruels catholiques, laiſſons-leur l'emploi du poignard, & s'il faut choiſir d'être le meurtrier ou la victime, plutôt mourir que de porter le nom d'homicide.... Le ciel en ce moment jette en mon ſein un rayon de ſa lumiere ; il m'éclaire, il m'inſpire, il me donne une juſte confiance en lui, & je vais t'étonner... Ce prélat ſur qui tu veux porter tes mains déſeſpérées ne partage point les fureurs de ſa ſecte. La renommée lui attribue des vertus douces & bienfaiſantes. Que ſait-on, ſi loin d'être un barbare, il n'eſt pas au contraire juſte, doux, humain, compatiſſant...

ARSENNE *fils.*

Lui !.. ſuppôt de Rome... humain !.. compatiſſant !.. Ah !...

ARSENNE *pere.*

Mon cher fils, c'eſt après les ſcenes du carnage que l'ame plus tranquille apperçoit l'horreur du forfait, & tremble de le pourſuivre. L'effroi du paſſé entre alors dans les cœurs, & préſerve les dernieres victimes... Aſſemblons-nous au palais de l'Evêque. La ſainteté du lieu fera notre force. C'eſt là un ſéjour de paix. Là ne paroiſſent jamais des ſoldats armés. Il n'eſt point dans cette ville d'autre refuge contre la violence. Si elle éclate contre nous, il ſera toujours temps de nous défendre lorſqu'on nous attaquera.

ARSENNE *fils.*

Oui, il ſera temps lorſque votre ſang rejaillira ſur moi, lorſqu'en tombant vous me tendrez vos mains foibles & tremblantes..... Eh quoi ! vous voulez que je voie maſſacrer ma femme, vous, mon ami... Si le ciel me déſaprouve, qu'il daigne vous ſouſtraire à leur vue... Oui, grand Dieu, mon bras eſt prêt à frapper ; nul que toi ne peut le déſarmer. Que ton tonnerre me réduiſe en poudre avant de commettre rien qui puiſſe te déplaire, mais je me regarde en ce moment comme l'inſtrument de tes juſtes vengeances.

ARSENNE *pere.*

Aveugle ! ouvre les yeux : qui a veillé ſur toi dans l'horreur du maſſacre ? Qui t'a enlevé du milieu des morts, ſi ce n'eſt ce même Dieu dont tu outrages aujourd'hui la clémence ? n'eſt-ce pas ſa main inviſible & puiſſante qui a conduit juſqu'ici tes pas, & tu ne compteras plus ſur ſa miſéricorde, ingrat, ſur cette miſéricorde qui s'eſt manifeſtée ſur toi avec tant d'éclat. Ce Dieu qui a étendu juſqu'à ce terme mes déplorables années peut prolonger notre vie au milieu de la troupe homicide. Leurs poignards tomberont devant nous comme ils ont tombé devant toi. Va, ce Dieu qui nous voit n'aura pas réuni notre triſte famille, pour la frapper enſemble & l'écraſer du même coup.

EVRARD.

EVRARD.

Ne prêtons pas plus long-temps l'oreille à ce langage d'une timide vieilleſſe ? Vous parlez de modération, mon pere, lorſque nous ſommes environnés de tigres furieux !... Dans l'extrême péril qu'a-t-on à ménager ? L'aſſaſſin eſt toujours lâche quand on prévient ſes coups. Tomberons-nous comme nos freres ? Ils ont été ſurpris, nous ne le ſommes pas... Irons-nous offrir notre ſein aux meurtriers qui riront de notre foibleſſe, & leur ferons-nous dire encore que nous ne ſavons que pâlir & mordre la pouſſiere ?... Non, nos bras déſeſpérés auront quelque force... Mais c'eſt trop parler... Tout eſt permis après cette horrible violation des loix. (*allant à Laure.*) Ma ſœur, je te donne le dernier adieu... Tu ſais qui je vais venger !

LAURE *ſe ſoulevant avec effort.*

Mon frere !... Hélas ! où comptez-vous aller ſans moi ?

ARSENNE *pere dans la déſolation.*

Ah ! ils ne m'entendent plus, ma fille ; ils ne m'entendent plus.... Ils vont être des forcenés comme les Catholiques ; ils vont allumer la colere céleſte. (*ſaiſiſſant ſon fils qui ſortoit*) Crains-toi, crains-toi, malheureux.... Arſenne !... Mon fils !... Tu vas donc les juſtifier en les imitant.

ARSENNE *fils, reculant de ſurpriſe.*

Moi ! les juſtifier !

AESENNE *pere, avec la ſimplicité de la vraie grandeur.*

Oui, tu comptes pour rien l'innocence... Tu n'as plus d'autre ſentiment qu'une rage ſanguinaire. Dieu va détourner ſes regards de deſſus toi, & tu mourras criminel.... Mais ne crois pas que je t'abandonne (*avec éclat.*) Mes forces renaîtront pour te l'arracher... ce poignard... Au moment que tu croiras frapper, je t'enchaînerai dans mes bras; je te crierai: *tu n'es plus un* Chrétien, & t'arrachant à ton affreux délire, je ſauverai ta vertu toute entiere.

ARSENNE *fils vaincu.*

Ah mon pere! mon pere! qu'a donc votre voix!... Ciel.... je tombe dans vos bras.... ayez pitié de moi, & de ma fureur... elle ſouleve encore mon ame, elle l'oppreſſe. Votre état eſt plus tranquille que le mien... Eh bien, dites-moi ce qu'il faut faire pour ſauver ma femme, mon ami & vous.... Dites, & j'obéis ſans réſiſtance... Quel eſpoir allez-vous me donner?

ARSENNE *pere, le tenant dans ſes bras avec tendreſſe.*

Le plus ſûr, le plus convenable aux circonſtances, il faut, je te l'ai déja dit, il faut nous réfugier au palais de l'Evêque, nous y réunir tous.... Là raſſemblés, nous trouverons, ſi mon cœur ne me trompe pas, un homme de paix où nous comptions

rencontrer un barbare. Là nos gémiſſemens ne formeront qu'une ſeule & même voix qui montera fléchir le Ciel. Là du moins nous ſerons en plus grand nombre, & s'il nous faut périr, nous nous défendrons avec plus de force & de courage, puiſque nous ne formons plus tous enſemble qu'une ſeule & même famille.

MENANCOURT.

La prudence s'exprime par la bouche du ſage & vertueux Arſenne. Pluſieurs de nos freres ſe ſont déja rendus dans ce Palais comme dans un ſanctuaire inviolable..... L'Evêque, à nos vœux ſupplians, pourra ſentir ſon cœur s'émouvoir. Si, malgré nos prieres & nos cris plaintifs, il nous refuſe un aſyle à ſes pieds; s'il nous rejette ſous le glaive des bourreaux, alors plus de grace; que nos bras armés du fer ſoient auſſi prompts qu'inexorables. Mais cachons le glaive de la vengeance, juſqu'à l'inſtant qu'il faudra frapper. Sachons nous modérer, diſſimuler meme, autrement leur triomphe ſeroit facile, & notre perte certaine.

UN PROTESTANT *élevant la voix.*

Ce projet paroît le plus ſage, comme le plus ſûr..... Nous ſuivrons tous le même deſtin.

FOULE DE PROTESTANS.

Nous l'acceptons, nous l'acceptons (à

Arſenne fils & l'environnant.) Ami ! il faut l'adopter & te contraindre.

ARSENNE *fils dans leurs bras.*

Oui, mes amis, j'embraſſerai cet eſpoir puiſqu'il vous reſte.... Je me contiendrai, je me ſoumettrai à tout pour le ſalut général... J'immolerai ma vengeance, ma vie, pour conſerver vos jours.... Mais veillez ſur ce que j'ai de plus cher... Mon pere, ma femme, au nom de l'amour demeurez ici.

LAURE *vivement.*

C'eſt en vain.... je ne puis plus te quitter.

ARSENNE *fils, ſe jettant dans ſes bras.*

Ah !

ARSENNE *pere avec dignité.*

Allons tous, & n'oublions pas la vertu du Chrétien, l'eſpérance. Qu'elle embraſe nos cœurs de ſon feu divin & conſolateur. Epouvantons nos bourreaux, mais par la fermeté. Tombons en martyrs, & non en aſſaſſins, & montrons en mourant que nous ſavons qu'il eſt une autre vie. Elevons enfin nos ames vers celui qui nous voit du haut des cieux, c'eſt lui qui met un frein aux cruautés des méchants. S'il nous protege, nous ne périrons pas.

FOULE DE PROTESTANS.

Adreſſons nos vœux à l'arbitre de nos jours... & demeurons réſignés enſuite à ſes

décrets éternels. (*Ils levent tous les mains au ciel.*)

ARSENNE *pere*, *la tête découverte & les mains jointes.*

O Dieu des miſéricordes ! vois ce foible troupeau qui a toujours marché dans la voie de tes préceptes. Au moment où la fureur ſe déploie contre lui, ne permets pas qu'il périſſe tout entier. Déſarme les ennemis d'une loi que nos peres nous ont tranſmiſe, & que nous n'abandonnerons pas, duſſions-nous expoſer mille fois notre vie pour elle... Grand Dieu, regarde en pitié ce troupeau fidele qui t'implore en t'adorant. Il eſpere en toi ; il chantera conſtamment tes louanges ; il te bénira, ſoit qu'il tombe ſous le fer des bourreaux, ſoit qu'il revoie le temple où il a coutume de célébrer tes bienfaits & ta clémence.

LAURE.

O Dieu ! ſauve mon frere, mon époux & mon pere.

ARSENNE *fils.*

O Dieu ! daigne me pardonner mes fureurs. Je ne t'offre plus qu'un cœur repentant & ſoumis.... Sauve ma femme & ces généreux amis.

EVRARD.

O Dieu ! ſauve mon frere, & fais-moi la grace d'expirer...

FOULE DE PROTESTANS.

O Dieu ! ſauve le vertueux Arſenne, & toute ſa famille.

ARSENNE *pere.*

Grand Dieu ! fais tomber ſur moi ſeul les coups qui menacent ton peuple... Que j'acheve ma longue carriere, & qu'il te loue en paix ſur ma tombe.

EVRARD *embraſſant Arſenne fils.*

Ami !

ARSENNE *fils embraſſant Evrard.*

Mon frere !

ARSENNE *pere embraſſant Laure & Suzanne.*

Ma fille !... ma chere niece !...

LAURE & SUZANNE *embraſſant Arſenne pere.*

Ah, mon pere ! ah, mon oncle !

FOULE DE PROTESTANS, *en s'embraſſant réciproquement.*

Mon frere !... Mon ami !... Mon ami !... Mon frere !

(*Ils ſortent tous enſemble en obſervant toutefois un certain ordre.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

(*La ſcene eſt dans le palais de l'Evêque.*)

SCENE PREMIERE.

Le théatre repréſente l'appartement de l'Evêque, un Diacre eſt dans le fond. Sur un des côtés du théatre eſt un burreau ſur lequel ſont pluſieurs lettres décachetées.

JEAN HENNUYER *debout, la main droite appuyée ſur un prie-dieu, & de l'autre ſe couvrant le viſage. Il la leve vers le ciel au moment qu'il va parler. --- Un grand Chriſt doit être au-deſſus du prie-dieu.*

GRand Dieu !... & ce ſont des chrétiens !... Eſt-ce donc là l'exemple que tu leur donnas en mourant ſur la croix. (*il met un genou en terre.*) Seigneur, accepte l'amertume dont mon ame eſt remplie. Je t'offre mes pleurs en expiation.... Le reſte de ma vie ne va plus être que douleur. (*il reſte dans un profond ſilence : il ſoupire : il prie : il ſe releve*) Quelle image épouvan-

table ! que de crimes ! ô ſuperſtition ! Cruel fanatiſme, quand ceſſeras-tu de profaner ma ſainte religion... D'un côté l'incrédule, de l'autre l'hypocrite.... L'impoſteur ambitieux qui corrompt l'eſprit foible, & qui le pouſſe au meurtre.... Ah, cruels ! ſi la vengeance vous portoit a verſer le ſang de vos freres, falloit-il encore couvrir vos attentats de ce voile reſpectable & ſacré ?... Et vous chefs des peuples, que n'en êtes-vous les plus vertueux ? Vous bâtiſſez vos grandeurs ſur de vaſtes forfaits, & vous ne voyez point l'abyme éternel qui s'ouvre ſous vos pas.... O Médicis ! & toi Charles !... O le Roi que le ciel m'a donné, quel nom allez-vous porter ſur la terre ? Quel rang allez-vous tenir dans la poſtérité ? Je tremble déja d'apprendre les châtimens réſervés.... Pere des humains, pere miſéricordieux, ne les ménage point dans ce monde ; qu'ils ſervent à ta juſtice d'exemple effrayant, mais daigne les préſerver dans l'autre des ſupplices éternels. (*Il ſe remet à prier.*)

(*L'on vient parler au Diacre. Celui-ci ſort & rentre avec le grand-vicaire. Simon s'approche ; l'Evêque ſe leve.*)

SCENE II.

JEAN HENNUYER, SIMON, grand-vicaire.

SIMON.

MOnſeigneur, le lieutenant de roi vient d'arriver, & demande à parler à votre grandeur.

JEAN HENNUYER.

Qu'on l'introduiſe.

(Il va le recevoir. Simon eſt devant qui donne ordre aux domeſtiques d'ouvrir les deux battans. Tout le monde ſe retire.)

SCENE III.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MOnſeigneur, je viens vous faire part des ordres nouveaux que le roi mon maître vient de nous envoyer.

JEAN HENNUYER.

Dieu le garde ! Que nous veut-il ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les ordres portent expreſſément qu'aucun réformé ne puiſſe échapper de cette ville.

JEAN HENNUYER *alarmé.*

Qu'entends-je ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Les proteſtans de Lizieux doivent ſuivre ceux de Paris. L'édit de mort eſt général. J'ai pris à cet effet de ſages précautions, & la garniſon eſt ſous les armes.

JEAN HENNUYER.

Et l'on demande de moi ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Que vous me ſecondiez, car nous devons agir de concert ; que vous inſtruiſiez votre clergé de ce qu'il doit faire ; que chacun de vos prêtres monte en chaire, & prêche aux catholiques de ſe montrer inexorables, & de n'avoir égard à aucune liaiſon du ſang ou de l'amitié. Que tout huguenot périſſe enfin au lieu où il ſera trouvé.

JEAN HENNUYER.

Mais dans la lettre que ſa majeſté nous a écrite, elle s'excuſe de tout ce qui s'eſt paſſé,

elle déclare formellement de n'y être entrée pour rien. (*)

LE LIEUTENANT DE ROI.

L'ordre eſt changé. Sa majeſté déclare Coligny coupable d'un complot qui devoit lui ôter la couronne & la vie. Sa majeſté s'attend à être ſervie avec autant de zele qu'elle l'a été à Paris par ſes fideles ſerviteurs. Ce ſont ſes propres termes.

JEAN HENNUYER.

Mais, monſieur, puiſque le Roi a changé deux fois d'avis, ne pourrions-nous pas en attendre un troiſieme & dans un cas de cette importance, ne ſeroit-ce pas le ſervir très-fidélement que de lui laiſſer le tems de la réflexion?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Non, Monſeigneur. Ceci eſt une affaire de religion, voyez-vous, & vous regarde particulierement. Nos projets doivent être unani-

(*) Le roi écrivit le premier jour aux gouverneurs des provinces qu'il n'avoit aucune part au déſordre qui étoit le fruit de l'animoſité des deux maiſons de Guiſe & de Chatillon. Qu'ils euſſent donc ſoin de faire entendre à tout le monde que ce qui venoit d'arriver n'apporteroit aucun changement aux édits de pacification, & qu'il commandoit que chacun reſtât tranquille; mais dès le lendemain on dépêcha par toutes les villes du royaume des catholiques accrédités, chargés d'ordres verbaux tout contraires. (*Eſprit de la Ligue, tom. II.*)

mes. Encore quelques heures, & la race de ces mécréans aura diſparu. Nos ſoldats brûlent de ſervir la cauſe des autels & du trône, & je crois que vos prêtres ne s'y prêteront pas les derniers.

JEAN HENNUYER.

Aucun, Monſieur, croyez-moi. Aucun ne participera à cette ſanglante trahiſon. Chargé du ſalut de tous les hommes que la grace peut toucher, le paſteur ne ſaura que prier pour la converſion de ceux qui ne ſont pas encore appellés. Ce n'eſt que par des exemples de douceur, de modération & de vertu, qu'il nous eſt permis de les convaincre de la ſupériorité de notre croyance... Je ne connois point, monſieur, d'autre voie pour convertir.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Ce langage dans votre bouche aſſurément a de quoi m'étonner.... Ainſi loin d'approuver la conduite du roi, vous refuſez d'obéir à l'ordre qu'il vous envoie.

JEAN HENNUYER.

Oui, je ſuis loin de répondre aux ordres homicides que vous m'apportez...

LE LIEUTENANT DE ROI *ſurpris.*

Y penſez-vous, monſeigneur?

JEAN HENNUYER.

J'y penſe très-bien, monſieur. Et depuis quand les conciles & les tribunaux ont-ils dé-

cidé qu'il falloit percer le cœur de celui qui ne penſoit pas comme nous ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais ſongez-vous, monſeigneur, que par une déſobéiſſance auſſi formelle, vous vous rendez coupable du crime de lèze Majeſté au premier chef.

JEAN HENNUYER.

C'eſt en ne protégeant pas contre lui ſes ſujets que je croirois me rendre criminel.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Enviſagez, de grace, le péril où vous vous expoſez... Voilà l'ordre qui me concerne. Voici le vôtre... Liſez...

JEAN HENNUYER *avec un noble courroux.*

Je refuſe, vous dis-je de l'accepter... L'ordre me paroît injuſte, horrible, abominable.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Eſt-ce à nous d'examiner les ordres du ſouverain ? Dieu l'a mis ſur le trône, il regne par lui. C'eſt à lui ſeul qu'il eſt reſponſable de ſes actions. Elles n'ont d'autre juge que la Divinité même.

JEAN HENNUYER.

Le monarque, qui dit ne devoir répondre qu'à Dieu, dit en d'autres termes ne vouloir répondre à perſonne, car méconnoiſſant les loix, il méconnoît l'auteur de toute juſtice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Notre devoir eſt d'obéir. Nous ne répondons ni du bien ni du mal qui peut arriver. Nos ordres remplis, nous ſommes dégagés du reſte. Si chaque ſujet ſe mêloit de peſer les raiſons du monarque, que deviendroit alors ſon autorité ?

JEAN HENNUYER.

Cette maniere de raiſonner convient parfaitement au militaire, lorſqu'il eſt en campagne, ou rangé en bataille devant l'ennemi. Comme il ne fait alors qu'un avec le tout, dont le général eſt la tête & l'ame, le moment décide, & la volonté particuliere doit être anéantie. Mais répondez-moi, monſieur ; s'il venoit toutefois un ordre à tel régiment de fondre ſur tel autre de ſon parti, & de tourner les armes contre ſes propres concitoyens, alors on ſuppoſeroit, je penſe, que c'eſt un malentendu, un moment d'erreur, de trouble, de vertige, & l'on ſe diſpenſeroit, à ce que je crois, de maſſacrer ſes camarades. Il en eſt de même aujourd'hui. Un délire fanatique a tranſporté la cour de Charles. Gardez-vous de confondre cette criſe violente & paſſagere avec les loix fondamentales de la monarchie : celles-ci peuvent être oubliées, mais elles ſeront toujours en vigueur, parce qu'elles ſe trouvent d'accord avec la conſcience, l'honneur & la raiſon, bien différentes, par conſéquent de cet ordre furieux & inſenſé qui les outrage

également. Comme donc le principe qui l'a dicté eſt cruel & abſurde, cette volonté d'un homme doit être conſtamment rejettée par tout citoyen digne de ce nom.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monſeigneur, je n'admets point de ces diſtinctions, & je ne me pique pas de raiſoner ſi profondément.

JEAN HENNUYER.

Il ne faut pas raiſonner profondément pour ſentir qu'on eſt homme & chrétien avant que d'être ſujet, que le monarque qui paſſe n'eſt point la patrie, qu'il eſt des bornes que le pouvoir royal ne ſauroit franchir, ſans quoi le ſujet ne ſeroit plus qu'un vil inſtrument de ſervitude; que la vertu enfin eſt de toute éternité dans le cœur de l'homme, pour l'avertir quand il doit obéir ou réſiſter; il eſt de ces ordres ſanguinaires que la divinité même (s'il étoit poſſible qu'elle les donnât) ne pourroit faire adopter à l'homme juſte... Quoi! Charles âgé de vingt-deux ans ordonnera à des prélats ſexagénaires, à de braves & anciens officiers, d'égorger au premier clin d'œil cent mille de leurs concitoyens, & nous, étouffant toute équité, toute lumiere naturelle, nous ne ſaurions que nous baigner dans leur ſang... Si Charles venoit à changer, s'il nous ordonnoit de ſuivre le culte de ceux même qu'il vient de proſcrire, il faudroit donc, par le même principe, abjurer la foi antique de l'égliſe, que

mépriſer le ſalut de nos ames... L'humanité, croyez-moi, a ſes droits bien avant ceux de la royauté. Qui ne parle plus en homme ne peut plus commander en roi... Il faut donc, monſieur, ſervir notre jeune monarque en lui déſobéiſſant, & je ne ſerois pas étonné qu'il punît demain de mort ceux qui auroient été aſſez lâches pour avoir hâté l'exécution de pareils ordres.

LE LIEUTENANT DE ROI

Permettez-moi de ne point entrer dans ces détails. Il ſeroit auſſi inutile que dangereux de s'y arrêter... Joignez-vous à moi, monſeigneur, je vous en prie pour la derniere fois... Je ſerois forcé d'envoyer un grief contre vous, ne vous perdez pas... Ceci pourroit avoir des ſuites plus funeſtes que vous ne penſez.... Laiſſez ces malheureux huguenots ſubir leur ſort; le roi ne fait ſans doute que prévenir leurs fureurs.

JEAN HENNUYER.

Ah Dieu! ce n'eſt pas aſſez de commettre le crime, on entreprend encore de le juſtifier... Vous m'avez aſſez entendu pour faire votre rapport, monſieur... croyez que rien ne pourra jamais me faire changer de réponſe... S'il vous reſte quelque choſe d'humain, apprenez à penſer comme moi.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Je ſuis catholique Romain, monſeigneur, & j'en

j'en fais gloire. J'obéis à ma religion. N'a-t-elle pas enſeigné dans tous les temps à obéir aux rois quels qu'ils ſoient ? Na-t-elle pas décidé qu'ils avoient la puiſſance du glaive ? N'a-t-elle pas défendu aux ſujets de juger de la légitimité des deſſeins d'un monarque, ni de celle des moyens qu'il jugeroit à propos d'employer ? Quand le fils aîné de l'égliſe s'éleve contre des hérétiques, il affermit ſa gloire, & ſa volonté devient une loi ſacrée.

JEAN HENNUYER.

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-je ?... Ceci eſt une œuvre de violence, de perfidie & de ſcélérateſſe. Vous renverſeriez donc la patrie, ſi le chef l'ordonnoit ?.. La loi a pour caractere non équivoque le conſentement général de la nation ; & depuis quand les peuples ſe ſont-ils élus un roi deſpote, arbitraire, abſolu ? Depuis quand lui ont-ils remis le pouvoir de les égorger avec leur propre épée ? S'il regne ſur eux, ce n'eſt que pour les défendre contre l'ennemi, pour maintenir l'harmonie dans l'intérieur du royaume, pour veiller quand ils dorment, & non pour diſpoſer de leurs jours au gré de ſon caprice.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Mais ſi le monarque a des coupables à punir ?

JEAN HENNUYER.

S'il a ce malheur, alors le cri univerſel doit

conſtater le forfait, & dépoſer contre les criminels. Il eſt aiſé de reconnoître la voix publique ; elle ſe fait entendre, ou plutôt elle tonne au-deſſus du diadême. Nulle excuſe pour le ſouverain qui y ferme l'oreille. Encore ne doit-il ſigner l'arrêt qu'après l'avoir lu écrit dans les yeux de ces hommes de loi, conſacrés à la juſtice, dont les vertus & les travaux ont gagné des long-temps la confiance des peuples ; il doit ſe redouter lui-même, & craindre ſurtout cette ambition cachée d'une plus grande autorité, qui conduit toujours à des démarches iniques. S'il mépriſe ces formes auguſtes, barriere utile à lui-même comme aux autres, il tombe dans toutes les ſurpriſes qu'on lui a préparées. Son pouvoir devient une tyrannie énorme, & ſes exécuteurs ne ſont plus que ſes complices.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Votre refus eſt formel... Vous allez le ſigner, s'il vous plaît, Monſeigneur... Je dois me mettre en regle.

JEAN HENNUYER *prenant une plume.*

Oui, je le ſignerai, & de tout mon ſang, s'il le faut. (*Il prend l'ordre, le parcourt des yeux, & les leve au ciel en ſoupirant.*) En croirai-je mes yeux ? Quel moment pour la race future ! » N'épargnez ni les vieillards, ni » les femmes groſſes, ni enfans agiſſans & à

» la mammelle. (*) » Dieu, qui tiens en main le cœur des rois, daigne changer le ſien. (*Il écrit, ſe leve, & prenant l'ordre qu'il remet au lieutenant de roi.*.) Tenez, monſieur, Dieu veuille que celui qui l'a envoyé le jette au feu en recevant ma réponſe.

Le lieutenant de roi ſe retire, en regardant l'évêque comme un homme perdu.

SCENE IV.

JEAN HENNUYER, SIMON.

SIMON *accourant avec inquiétude.*

AH! monſeigneur, qu'avez vous fait? vous avez l'ame trop ſenſible. Votre humanité vous perdra.

JEAN HENNUYER.

Qu'oſez-vous dire? Appellez-vous humanité ne point égorger des hommes innocens?

SIMON.

Eh que vous ſont-ils pour vous ſacrifier pour eux? Vous ne répondez pas de leurs jours. Laiſſez faire le conſeil du Roi. Il ſert la religion & nous. D'ailleurs ces proſcrits ſont des hérétiques entêtés qui ne reſpirent que la ruine

(*) Propres termes des ordres envoyés aux commandans de province par Charles IX & le Duc de Guiſe.

de nos autels.... Je regarde tout ceci comme un châtiment deſcendu du ciel.

JEAN HENNUYER.

Vous penſez ainſi, Monſieur... Certes je ne croyois pas avoir ſi près de moi un de ces hommes qui ne portent les habits ſacerdotaux que pour le malheur des autres, & le déshonneur d'une loi ſainte. Eſt-ce-là le langage des apôtres? Où avez vous lu de pareilles maximes? Rien n'eſt plus injurieux à la religion, ni plus contraire à ſon eſprit, que ces excès condamnés par l'évangile, dont le premier précepte (vous devriez le ſçavoir) eſt celui de la charité; & le ſecond, l'obligation de l'étendre juſqu'à nos ennemis.... Allez, renfermez-vous dans ma bibliotheque, liſez-y l'évangile. Méditez ce livre divin, & voyez ſi le fanatiſme a jamais pu le faire ſervir à autoriſer ſes fureurs.... Gardez-vous ſur-tout de vous préſenter à l'autel que vous n'y apportiez un cœur nouveau... Vous ne ſortirez point ſans mon ordre.... J'irai vous trouver dans votre retraite, & vous remettre ſous les yeux les vrais principes d'une loi que vous ne connoiſſez pas encore.... Je remercie Dieu toutefois de vous avoir fait connoître à moi, afin que je puiſſe un jour vous réconcilier avec lui... Vous en avez beſoin... Allez, & ſachez vous repentir.

SIMON *à voix baſſe.*

Oui, je me repens; car de cette affaire-ci, je perdrai peut-être un bon bénéfice.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

JEAN HENNUYER, *les Curés de Liſieux.*

(*On voit les Curés dans l'enfoncement. L'Evêque leur fait ſigne d'approcher.*)

SAge Auguſtin, diſcret Céſaire, & vous pieux Sébaſtien, approchez... Vous ſentez mes douleurs, & vous les partagez. J'ai vu couler vos pleurs au premier récit de ces fureurs que vous déteſtez; mais ce ne ſont pas des larmes ſtériles que Dieu demande, ce ſont des actions... Allez, que nos égliſes ſoient ouvertes; appellez-y les chrétiens; recommandez-leur la paix; défendez-leur le meurtre & toute violence. Prêchez ſur-tout la pénitence; le repentir eſt néceſſaire. Que chacun ſe proſterne, & par de longues prieres cherche à déſarmer la juſtice divine ſi cruellement outragée. Que ce ſoit à qui réparera le plus de crime, à qui fera le plus de bien à ce reſte d'infortunées victimes... Hélas! il n'eſt qu'au pouvoir de Dieu d'effacer tant de maux.

(*Les Curés ſortent après avoir humblement ſalué l'Evêque.*)

SCENE VI.

JEAN HENNUYER, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MOnſeigneur, une foule de proteſtans; hommes, femmes, vieillards, enfans, ont pénétré dans le portique de votre palais. Ils demandent à vous parler. Ils ont l'air troublé & même farouche... Je crains...

JEAN HENNUYER *avec ame.*

Ils n'ont rien à craindre de moi, qu'aurois-je à craindre d'eux? Allez, que mes appartemens leur ſoient ouverts; dites-leur qu'en tout temps je les protégerai de tout mon pouvoir... Qu'ils viennent... (*avec ſurpriſe.*) Mais le lieutenant de roi encore, que veut-il?

SCENE VII.

JEAN HENNUYER, LE LIEUTENANT DE ROI.

LE LIEUTENANT DE ROI.

MOnſeigneur, je reviens ſur mes pas.

JEAN HENNUYER.

Eh bien, monſieur ?

LE LIEUTENANT DE ROI.

Il eſt encore temps de vous joindre à moi, & rien n'aura tranſpiré. Je vous offre un moyen qui peut s'accorder avec votre façon de penſer... Vous ſouffrirez-ſeulement ce que vous ne pouvez empêcher.

JEAN HENNUYER.

Ce que je ne peux empêcher ? Qu'entendez-vous ? Parlez.

LE LIEUTENANT DE ROI.

J'ai réfléchi ſur ma commiſſion, & j'ai vu que votre déſobéiſſance ne me dégageoit pas, que je reſterois toujours inculpé pour n'avoir pas preſſé l'exécution : ainſi je vais notifier l'ordre & diſpoſer les troupes.

JEAN HENNUYER *avec force.*

Et vous croyez que d'un œil indifférent je

contemplerai ce maſſacre ! Vous vous êtes flatté que content de m'y être refuſé par quelques mots, je me croirai quitte ainſi envers ma conſcience, envers l'état... Non, non, je ſuis le paſteur, & je défendrai le troupeau. Ils ont ſur mon cœur les mêmes droits que les catholiques ? & leur bien temporel ne me regarde pas moins que leur bien ſpirituel.

LE LIEUTENANT DE ROI *fièrement.*

Mais vous vous abuſez, monſeigneur ; mes ſoldats, je penſe, ne ſont pas ſous votre commandement.

JEAN HENNUYER.

Que dites-vous ? Je leur commanderai au nom de pontife, ſi ce n'eſt au nom d'homme... J'irai, j'irai au-devant de leurs coups... Je couvrirai ces malheureux de mes vêtemens ſacrés... Je tiendrai dans mes mains le Dieu de clémence & de paix, & nous verrons alors, nous verrons ſi les ſacrileges paſſeront outre, s'ils fouleront aux pieds le Dieu & le miniſtre pour maſſacrer plus librement leurs freres. (*Il va ouvrir les portes lui-même à la troupe des réformés ; Arſenne fils & Evrard ſont à leur tête.*) Venez, venez, approchez, mes amis, ne craignez rien. Vous êtes ici ſous ma garde. Ce palais eſt à vous. Déſormais il vous ſervira d'aſyle, & s'il le faut de citadelle. Je réponds de vos jours (*à pluſieurs prêtres qui ſont préſens.*) Qu'on apporte des vivres ; que tout le

clergé ſe rende en foule à ma voix; qu'il vienne ſervir & défendre ce peuple infortuné. (*aux proteſtans.*) Mes freres, ce n'eſt point notre ſainte religion qui vous hait & qui vous pourſuit. Elle vous aime toujours comme ſes enfans égarés; elle vous appelle; elle vous tend les bras; elle n'enſeigne aux hommes qu'à ſe traiter avec indulgence. Un zele aveugle & barbare, de fauſſes raiſons d'état font armer contre vos jours, mais le vrai catholique réclame vos droits indignement violés. Loin de faire des martyrs, il ne lui eſt permis que de l'être.

ARSENNE *fils à ſon pere.*

Quel langage, mon pere! Comme il m'étonne! (*à l'évêque.*) Quoi! ce ſeroit vous qui nous protégeriez,

JEAN HENNUYER.

Je rougis devant vous d'avoir à prendre votre défenſe, & contre qui?... Reſtez dans mon palais. Tout l'or des autels coulera, s'il le faut, pour vous y nourrir, & le ſanctuaire où repoſe le Saint des Saints va vous ſervir de refuge contre la barbarie, juſqu'à ce que la réponſe de la cour ſoit arrivée, & que la voix de l'humanité ſe ſoit fait entendre.

ARSENNE *fils à ſon pere.*

O, Dieu! eſt-il poſſible?.. C'eſt un prêtre, & il parle ainſi!...

ARSENNE *pere.*

Tu le vois, mon fils, c'eſt Dieu qui l'inſpire... Eſpérons toujours en lui.

JEAN HENNUYER.

L'enfer donne en ce moment la ſecouſſe la plus terrible au chriſtianiſme. (*en montrant les proteſtans.*) Hélas ! nous étions prêts à les embraſſer dans le même temple; ils revenoient à nous (*) & dans un inſtant fatal, voici que tout eſt embraſé.... Malheur, malheur à ceux qui ont dit que verſer le ſang de ſes ſemblables, c'étoit honorer l'Etre ſuprême. Je viens démentir leurs horribles leçons. La vraie religion eſt celle qui eſt bienfaiſante, qui peint un Dieu comme pere de tous les humains, & qui le fait aimer, afin qu'il ſoit adoré de tous.

ARSENNE *fils à part.*

Quelle morale pure & touchante !...

LE LIEUTENANT DE ROI *à l'Evêque.*

Ainſi vous appellez ouvertement la révolte, & vous les ſoulevez contre le trône,.. Votre zele eſt indiſcret, monſeigneur; car je vous avertis que mes ordres s'étendent juſqu'à les arracher de ces lieux.

(*) L'amiral voyant le jour du mariage, aux voûtes de la cathédrale, les drapeaux pris ſur lui dans les journées de Jarnac & de Moncontour, dit tout haut, en les montrant au Maréchal de Damville, bientôt ils ſeront remplacés par d'autres plus agréables à des yeux Français.

ARSENNE *fils.*

Vous l'entendez, mon pere,... le barbare!

JEAN HENNUYER.

Militaire feroce! ma voix vous condamne au nom du Seigneur. (*étendant les mains, & appellant les proteſtans.*) Venez, venez mes enfans, entourez-moi, preſſez-moi.... C'eſt ſous ces mains paternelles que vous trouverez votre ſalut. (*au Lieutenant de Roi.*) Laiſſez plutôt tomber ces indignes armes; ne me forcez pas à vous les ôter des mains... Quoi, ce ſeroit dans le cœur de ces hommes vivans, dont l'œil vous implore, que vous demanderiez à porter le couteau?

LE LIEUTENANT DE ROI *élevant la voix.*

Vous avez raſſemblé mes victimes... Vous me ſecondez en les protégeant... Je reviens, &... [*il ſe fait un grand tumulte.*]

ARSENNE *fils s'élançant le fer en main ſur le Lieutenant de Roi.*

Péris, barbare; péris...

[*Tous les proteſtans tirent leurs armes.*]

JEAN HENNUYER *couvrant le Lieutenant de Roi de tout ſon corps.*

Que faites-vous, amis?.. Cruels! arrêtez, que voulez-vous faire?

ARSENNE *fils menaçant.*

Prévenir ſes coups & la mort de ceux qui m'environnent.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Où ſuis-je ?

JEAN HENNUYER *protégeant toujours le Lieutenant de Roi.*

Percez ce ſein... Je mourrai content ſi je déſarme vos vengeances.

ARSENNE *fils aux ſiens.*

Amis, c'eſt un Dieu!... j'ai honte de ma fureur... Jettons bas ces armes, & tombons à ſes pieds. [*Tous tombent aux genoux de l'Evêque & y dépoſent leurs épées. Arſenne fils proſterné.*] Héros de l'humanité ! vois à tes pieds les glaives qu'aveugles & furieux nous te deſtinions avant de te connoître... Nous courions en déſeſpérés donner la mort avant de la recevoir... Ta vertu nous déſarme, [*au Lieutenant de Roi*] & c'eſt à elle ſeule, monſieur, que vous devez la vie.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Quelle audace ! j'en frémis !...

ARSENNE *pere à l'Evêque.*

Pontife humain ! ah ! pardonnez-leur... Egarés par l'infortune, ils ſe perdoient ſans vous... Je reconnois dans vos paroles la voix de nos anciens Patriarches...

Eh ! que tous les chefs de votre égliſe ne vous reſſemblent-ils ? Leurs vertus nous auroient dès long-temps gagnés. [*Il s'incline.*]

JEAN HENNUYER.

Relevez-vous vénérable vieillard... L'attendriſſante vertu ſe peint dans tous vos traits... Relevez-vous, mes freres;... quel triomphe pour mon cœur! Oh! que n'êtes vous les enfans de ma loi! [*au Lieutenant de Roi*] Voyez, monſieur, ce que d'un côté produit la douceur, & de l'autre la violence! Rendez-vous, croyez-moi. Trop de crimes ſe ſont déja commis. La France a reçu une plaie cruelle & profonde qui ſaignera longtemps. Elle aura perdu volontairement de ſa force ainſi que de ſa gloire, & tel ſera le fruit de l'intolérance; elle amene à ſa ſuite tous les fléaux.

LE LIEUTENANT DE ROI.

Monſeigneur, je pars ſur le champ, & vais rendre compte à la cour de ce qui vient de ſe paſſer.

JEAN HENNUYER.

Allez, monſieur, c'eſt là que vous devez être... de mon côté je préviendrai auſſi la cour, quoique nos intérêts ne ſoient pas faits pour ſe reſſembler.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens.

JEAN HENNUYER.

FAmilles malheureuſes! qui veniez chez moi chercher la vengeance, je vous pardonne hélas! vos égaremens : mais retenez bien de moi, & retenez pour toujours que les attentats de la cruauté ne s'effacent point par des attentats nouveaux, & que le moyen d'étouffer les diſcordes civiles n'eſt point d'imiter le fanatiſme, car alors il s'étend, il devient plus terrible & plus implacable... Je tremble que les deux partis plus acharnés...

ARSENNE *fils.*

Pardonnez, auguſte libérateur, pardonnez... Oui, le déſeſpoir m'égaroit... Témoin du carnage de cette nuit épouvantable, je ne reſpirois que le meurtre...

JEAN HENNUYER *avec le plus tendre intérêt.*

Vous ſeriez un de ceux qui ont échappé? Vous vous êtes trouvé....

ARSENNE *fils.*

Si je m'y ſuis trouvé!... J'ai vu maſſacrer ma famille entiere. J'ai vu des mains conſacrées aux autels.... (*lui baiſant la main*) mais

hélas! bien différentes de celles que je touche, ſe plonger dans le ſang des miens. J'ai vu le ſourire de leur horrible joie inſulter aux ſoupirs des mourans... Ce ſont eux qui ont empoiſonné mon cœur des tranſports de la vengeance. Ce ſont eux qui dans ce palais conduiſoient mon bras ſur vous, ſur tous les vôtres.

JEAN HENNUYER *ſe couvrant le viſage.*

O nuit, nuit exécrable! que ne puis-je t'effacer de la mémoire des hommes: mais non, vis, vis à jamais pour les épouvanter ſur eux-mêmes, en leur offrant le tableau de leurs propres fureurs... O ma patrie, ô ma religion, toutes deux ſi cheres à mon cœur, qui a déchaîné contre vous ces ennemis qui déchirent votre ſein, ces miniſtres impies & féroces?

ARSENNE *fils.*

Hélas! ils nous aſſiegent encore; ils vont reparoître... en nous quittant, ce lieutenant de roi a jetté ſur nous un regard menaçant. Il va armer ſes ſoldats. Payés pour le carnage, ils ne ſavent qu'obéir.... Je vous immolerai ma vengeance, ma vengeance qui m'étoit ſi chere, mais ſauvez ces femmes, ces vieillards, ces enfans, & ce qui reſtera ne craindra plus le fer de l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

Je vous préſerverai tous. Ici le lieutenant de

roi n'oſera rien entreprendre. J'obtiendrai de la cour le ſalut général. Ces atrocités ſont trop étrangeres à l'homme pour être durables. Il ouvre enfin les yeux à la lumiere. La nature frappe les cœurs les plus endurcis, & le remords inévitable les transforme à ſa voix.

ARSENNE *fils.*

Des remords ! eux ! ah c'eſt une illuſion de votre cœur généreux... Hélas ! nous périrons malgré vous. (*On apperçoit ici des officiers dans l'enfoncement.*) Ils viennent, je les vois ; ils s'avancent en troupe ; c'eſt fait de nous. (*douloureuſement*) Sauvez ſeulement mon pere, ma femme... & je meurs en vous béniſſant.

JEAN HENNUYER *avec force.*

Raſſurez-vous, raſſurez-vous.

Foule de proteſtans environnant le prélat.

Sauvez-nous, ſauvez-nous.... nous allons tous périr...

JEAN HENNUYER.

Banniſſez, banniſſez tout effroi... Je réponds de vos jours.

(*Les Officiers entrent en corps.*)

SCENE

SCENE IX.

Acteurs précédens, troupe d'officiers.

L'OFFICIER major.

NOus venons vous déclarer, Monſeigneur, qu'aucun de nous ne marchera pour l'exécution préméditée ; l'office que l'on attendoit de nous ne peut être exercé que contre les ennemis du roi & de ſon état. Ecrivez de notre part à la cour que dans tout le militaire il ne s'eſt trouvé que des hommes courageux, prêts à voler aux actions les plus périlleuſes, mais pas un ſeul bourreau (*).

JEAN HENNUYER *le preſſant dans ſes bras.*

C'eſt vous qui êtes les vrais catholiques, les vrais enfans de la patrie & de la religion : vous les ſervez toutes deux à la fois, vous ſe-

(*) On ſent bien qu'on a voulu conſacrer ici l'exemple trop peu ſuivi de pluſieurs commandans de provinces qui eurent la probité & le courage de rejetter les ordres de la cour. Tels furent le comte de Tende en Provence ; Gordes en Dauphiné ; Chabot Charni en Bourgogne ; S. Heran en Auvergne, de la Guiche à Mâcon ; le vicomte d'Orthe à Bayonne ; Thomaſſear de Curſay à Angers. Le nom de ce dernier a été recueilli par M. Felibien des Avaux, hiſtoriographe du roi, dans les mémoires de M. Poullain déja cités, page 21.

rez chéris & honorés par elles dans les temps les plus reculés, & vos noms, brillans d'éclat, deviendront les noms les plus chers au génie bienfaiſant de l'humanité.

ARSENNE *fils, à l'Evêque.*

Ah ! c'eſt vous qui inſpirez votre vertu à tous ceux qui vous approchent..... Que ne peut l'exemple d'une charité ſublime & courageuſe !

Un autre OFFICIER.

Si nous nous ſommes prêtés à quelques démarches ſecretes, c'eſt que nous avons ignoré juſqu'à ce moment quelle étoit la nature des ordres auxquels nous refuſons d'obéir. Nous ſommes tous d'accord pour protéger ceux dont ont exigeoit que nous fuſſions les aſſaſſins ; s'il s'en trouvoit un ſeul parmi nous qui balançât, nous l'enverrions au Louvre rejoindre le lieutenant de roi, & y mendier ſa récompenſe : la nôtre eſt au-deſſus de tous les bienfaits des monarques.

ARSENNE *pere, avec tranſport.*

Je les reconnois ces braves guerriers, tels que je les ai combattus quand ils n'égorgeoient pas.

Un jeune OFFICIER.

Si notre refus déplaît à la cour, ſi elle traite de révolte une action juſte, j'aime mieux renoncer à la gloire des combats, que de déshonorer ce fer que je garde à l'ennemi.

JEAN HENNUYER.

On n'eſt jamais criminel pour refuſer d'être perſécuteur, quel que ſoit le prétexte, ſi le conſeil vous condamne, l'univers entier vous admirera. Qu'avez-vous à redouter ? Vous avec accompli les loix les plus ſolemnelles de la nature & de la religion.... Cependant ſi vous le voulez, vous pouvez tout rejetter ſur moi; quiconque fait ſon devoir, ſuivant les mouvemens de ſa conſcience, n'eſtime la vie que pour faire le bien, & n'a rien alors à craindre des rois...

ARSENNE *fils aux ſiens.*

C'eſt un homme inſpiré... Ah ! chere Laure, je vivrai donc pour toi... (*Montrant l'Evêque avec une admiration reſpectueuſe.*) Je me ſacrifierois pour lui... Nous lui devons tous le jour que nous reſpirons.

LAURE.

Cher époux !... je veux que nos enfans apprennent ſon nom immédiatement après celui de Dieu, & que ce nom ſi cher, à jamais gravé dans nos cœurs, ſoit béni dans leur bouche chaque jour de leur vie !

EVRARD *embraſſant ſon ami.*

Et qui de nous pourra jamais oublier tant de grandeur & d'humanité.

(*Ici paroiſſent les Curés de Liſieux.*)

SCENE DERNIERE.

Acteurs précédens, troupe de Curés.

JEAN HENNUYER.

APprochez, dignes paſteurs que j'ai choiſis pour me ſeconder, & à qui la religion doit ſon auguſte triomphe; que ce jour, où le catholique paroît digne de ce nom, ſoit le plus beau de notre vie... Il vous reſte à faire connoître au chrétien qui s'eſt ſéparé de nous l'excellence de nos maximes pour la plus grande perfection des mœurs, mais que la charité commence l'ouvrage... Courez, embraſſez chacun de ces infortunés; qu'ils retrouvent en vous les parens, les amis qu'ils ont perdus. Tâchons, à force de bienfaits, de fermer les bleſſures que leur cœur a reçues.

Les Curés ſont ſuivis d'une foule de catholiques de chaque paroiſſe qui, changés par leurs prédications, embraſſent les proteſtans & leur parlent avec l'effuſion de l'amitié & de la tendreſſe.

ARSENNE *pere.*

Que n'avons nous toujours été ainſi unis!.. tel étoit le précepte & le vœu de l'humanité... pourquoi a-t-il été trompé?... Ah! j'ai retrouvé des hommes. Ils me font connoître que ce n'eſt pas leur loi qui ordonne la

haine. Que dis-je, ils s'expoſent à toute la colere de la cour (*) pour nous ſauver. Voilà les héros chrétiens.

JEAN HENNUYER *prenant Arſenne pere par la main.*

Allons donner à tous l'exemple de la fraternité ; marchons enſemble par la ville ; que les deux partis s'appaiſent en voyant l'image de la concorde, & que le pere des humains, offenſé des crimes qui couvrent la face de la France, daigne arrêter un regard de bonté ſur ce petit coin du royaume.

Les Curés ſe confondent avec les réformés ; & le digne Prélat ſort le dernier, en tenant la main du vieil Arſenne. Les Officiers ferment la marche.

(*) En effet voici ce qu'on lit dans l'excellente hiſtoire intitulée l'*Eſprit de la Ligue*, que j'ai déja citée pluſieurs fois avec complaiſance, parce que je ne puis en citer une meilleure. » La mort précipitée du vi» comte d'Orthe & du comte de Tende a fait croire » que leur généroſité fut récompenſée par le poiſon.

FIN.